This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 937,315

1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

R48
D88/ps
N4

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

LA PRINCESSE DE MONACO

I

ŒUVRES COMPLÈTES D'ALEXANDRE DUMAS

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Acté 1
Amaury 1
Ange Pitou 2
Ascanio 2
Une Aventure d'amour 1
Aventures de John Davys 2
Les Baleiniers 2
Le Bâtard de Mauléon 3
Black 1
Les Blancs et les Bleus 3
La Bouillie de la comtesse Berthe . 1
La Boule de neige 1
Bric-à-Brac 2
Un Cadet de famille 3
Le Capitaine Pamphile 1
Le Capitaine Paul 1
Le Capitaine Rhino 1
Le Capitaine Richard 1
Catherine Blum 1
Causeries 2
Cécile 1
Charles le Téméraire 2
Le Chasseur de Sauvagine 1
Le Château d'Eppstein 2
Le Chevalier d'Harmental 2
Le Chevalier de Maison-Rouge . . 2
Le Collier de la reine 3
La Colombe. — Maître Adam le Calabrais, 1
Le Comte de Monte-Cristo 6
La Comtesse de Charny 6
La Comtesse de Salisbury 2
Les Compagnons de Jéhu 3
Les Confessions de la marquise . 2
Conscience l'Innocent 2
Création et Rédemption. — Le Docteur mystérieux 2
— La Fille du Marquis 2
La Dame de Monsoreau 3
La Dame de Volupté 2
Les Deux Diane 3
Les Deux Reines 2
Dieu dispose 2
Le Drame de 93 3
Les Drames de la mer 1
Les Drames galants. — La Marquise d'Escoman 2
La Femme au collier de velours . 1
Fernande 1
Une Fille du régent 1
Filles, Lorettes et Courtisanes . . 1
Le Fils du forçat 1
Les Frères corses 1
Gabriel Lambert 1
Les Garibaldiens 1
Gaule et France 1
Georges 1
Un Gil Blas en Californie 1
Les Grands Hommes en robe de chambre : César 2
— Henri IV, Louis XIII, Richelieu. 2
La Guerre des femmes 2
Histoire d'un casse-noisette . . . 1
Les Hommes de fer 1
L'Horoscope 1
L'Ile de Feu 2
Impressions de voyage : En Suisse. 3
— Une Année à Florence . . . 1
— L'Arabie Heureuse 3
— Les Bords du Rhin 2
— Le Capitaine Arena 1
— Le Caucase 2
— Le Corricolo 2
— Le Midi de la France 2
— De Paris à Cadix 2
— Quinze jours au Sinaï . . . 1
— En Russie 4
— Le Speronare 2
— Le Véloce 2
— La Villa Palmieri 1
Ingénue 2
Isabel de Bavière 2
Italiens et Flamands 2
Ivanhoe de Walter Scott (traduction) 2
Jacques Ortis 1
Jacquot sans Oreilles 1
Jane 1
Jehanne la Pucelle 1
Louis XIV et son Siècle 4
Louis XV et sa Cour 2
Louis XVI et la Révolution . . . 2
Les Louves de Machecoul 3
Madame de Chamblay 2
La Maison de glace 2
Le Maître d'armes 1
Les Mariages du père Olifus . . . 1
Les Médicis 1
Mes Mémoires 10
Mémoires de Garibaldi 2
Mémoires d'une aveugle 2
Mémoires d'un médecin : Balsamo. 5
Le Meneur de loups 1
Les Mille et un Fantômes 1
Les Mohicans de Paris 4
Les Morts vont vite 2
Napoléon 1
Une Nuit à Florence 1
Olympe de Clèves 3
Le Page du duc de Savoie 2
Parisiens et Provinciaux 1
Le Pasteur d'Ashbourn 2
Pauline et Pascal Bruno 1
Un Pays inconnu 2
Le Père Gigogne 1
Le Père la Ruine 2
Le Prince des Voleurs 2
La Princesse de Monaco 2
La Princesse Flora 1
Les Quarante-Cinq 3
La Régence 1
La Reine Margot 2
Robin Hood le Proscrit 2
La Route de Varennes 1
Le Salteador 1
Salvator (suite des Mohicans de Paris). 5
Souvenirs d'Antony 1
Les Stuarts 1
Sultanetta 1
Sylvandire 1
La Terreur prussienne 2
Le Testament de M. Chauvelin . . 1
Théâtre complet 25
Trois Maîtres 1
Les Trois Mousquetaires 1
Le Trou de l'enfer 2
La Tulipe noire 1
Le Vicomte de Bragelonne 6
La Vie au Désert 2
Une Vie d'artiste 1
Vingt Ans après 3

LA

PRINCESSE DE MONACO

— VIE ET AVENTURES —

RECUEILLIES PAR

ALEXANDRE DUMAS

I

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1874

Tous droits réservés

PRÉFACE

Tout homme publiant l'histoire d'un prince, d'une princesse, d'un grand seigneur ou d'une danseuse, écrite par lui-même ou par elle-même, doit compte au public, qui doute toujours de l'authenticité de ces sortes de livres, de la façon dont ces sortes de livres sont tombés entre ses mains.

Ce sera chose facile de notre part à l'endroit du livre que nous publions aujourd'hui. Nous n'aurons qu'à raconter les faits dans toute leur simplicité.

En 1838 ou 39 nous écrivions ceci, à propos de notre voyage en 1835 à travers la principauté de Monaco.

. . . .

« Monaco fut vers le xe siècle érigé en seigneurie héréditaire par la famille Grimaldi, puissante maison génoise, qui avait des possessions considérables dans le Milanais et dans le royaume de Naples. Vers 1605, au moment de la formation des grandes puissances

247778

européennes, le seigneur de Monaco, craignant d'être dévoré d'une seule bouchée par les ducs de Savoie ou par les rois de France, se mit sous la protection de l'Espagne. Mais, en 1641, cette protection lui étant devenue plus onéreuse que profitable, Honoré II résolut de changer de protecteur, et introduisit garnison française à Monaco. L'Espagne, qui avait dans Monaco un port et une forteresse presque imprenables, entra dans une de ces belles colères flamandes comme il en prenait de temps en temps à Charles-Quint et à Philippe II, et confisqua à son ancien protégé ses possessions milanaises et napolitaines. Il résulta de cette confiscation que le pauvre seigneur se trouva réduit à son petit État. Alors Louis XIV, pour l'indemniser, lui donna en échange le duché de Valentinois dans le Dauphiné, le comté de Carlades dans le Lyonnais, le marquisat des Baux et la seigneurie de Buis en Provence; puis il maria le fils d'Honoré II avec la fille de M. le maréchal de Gramont. (C'est le fils de notre princesse de Monaco qui a épousé la fille de M. Le Grand). Ce mariage valut à M. de Monaco et à ses enfants le titre de princes étrangers. Ce fut depuis ce temps-là que les Grimaldi changèrent leur titre de seigneur contre celui de prince.

« Le mariage ne fut pas heureux; la nouvelle épousée, qui était cette belle et galante duchesse de Valentinois si fort connue dans la chronique amoureuse du siècle de Louis XIV, se trouva un beau matin, d'une enjambée, hors des États de son époux, et se

réfugia à Paris tenant sur le pauvre prince les plus singuliers propos. Ce ne fut pas tout : la duchesse de Valentinois ne borna pas son opposition conjugale aux paroles, et le prince apprit bientôt qu'il était aussi malheureux qu'un mari puisse l'être.

« A cette époque on ne faisait guère que rire d'un pareil malheur ; mais le prince de Monaco était fort bizarre, de sorte qu'il se fâcha. Il se fit instruire du nom des différents amants que prenait sa femme, et les fit pendre en effigie dans la cour de son château. Bientôt la cour fut pleine et déborda sur le grand chemin, mais le prince ne se lassa point et continua de faire pendre. Le bruit de ces exécutions se répandit jusqu'à Versailles. Louis XIV se fâcha à son tour, et fit dire à M. de Monaco d'être plus clément ; M. de Monaco répondit qu'il était prince souverain, qu'en conséquence il avait droit de justice basse et haute dans ses États, et qu'on devait lui savoir gré de ce qu'il se contentait de faire pendre des hommes de paille.

« La chose fit un si grand scandale, qu'on jugea à propos de ramener la duchesse à son mari. Celui-ci, pour rendre la punition entière, voulait la faire passer devant les effigies de ses amants ; mais la princesse douairière de Monaco insista si bien, que son fils se départit de cette vengeance, et qu'il fut fait un grand feu de joie de tous les mannequins.

« Ce fut, dit madame de Sévigné, le flambeau de ce second hyménée.

« On vit bientôt cependant qu'un grand malheur menaçait les princes de Monaco. Le prince Antoine n'avait qu'une fille et perdait de jour en jour l'espoir de lui donner un frère. En conséquence, le prince Antoine maria, le 20 octobre 1715, la princesse Louise-Hippolyte à Jacques-François-Léonor de Goyon-Matignon, auquel il céda le duché de Valentinois, en attendant qu'il lui laissât la principauté de Monaco, ce qu'il fit à son grand regret le 26 février 1731. Jacques-François-Léonor de Goyon-Matignon, Valentinois par mariage, et Grimaldi par succession, est donc la souche de la maison régnante actuelle.

« Honoré IV régnait tranquillement, lorsque arriva la révolution de 89. Les Monacois en suivirent les phases avec une attention toute particulière; puis, lorsque la république fut proclamée en France, ils profitèrent d'un moment où le prince était je ne sais où, s'armèrent de tout ce qu'ils purent trouver sous leurs mains, et marchèrent sur le palais qu'ils prirent d'assaut, et dont ils commencèrent par piller les caves, qui pouvaient contenir douze à quinze mille bouteilles de vin. Deux heures après, les huit mille sujets du prince de Monaco étaient ivres.

« Or, à ce premier essai de liberté, ils trouvèrent que la liberté était une bonne chose, et résolurent à leur tour de se constituer en république. Seulement, comme Monaco était un trop grand État pour donner naissance à une république une et indivisible, comme était la république française, il fut résolu entre les

fortes têtes du pays, qui s'étaient constituées en assemblée nationale, que la république de Monaco serait, à l'instar de la république américaine, une république fédérative. Les bases de la nouvelle constitution furent donc débattues et arrêtées entre Monaco et Mantone qui s'allièrent ensemble à la vie et à la mort : il restait un troisième village appelé Roque-Brune. Il fut décidé qu'il appartiendrait par moitié à l'une et à l'autre des deux villes. Roque-Brune murmura; il aurait voulu être indépendant et entrer dans la fédération, mais Monaco et Mantone ne firent que rire d'une prétention aussi exagérée. Roque-Brune n'étant pas le plus fort, il lui fallut donc se taire : seulement, à partir de ce moment, Roque-Brune fut signalé aux deux conventions nationales comme un foyer de révolution. Malgré cette opposition, la république fut proclamée sous le nom de république de Monaco.

« Mais ce n'était pas le tout pour les Monacois que d'être constitués en république : il fallait se faire dans les États qui avaient adopté la même forme de gouvernement, des alliés qui les pussent soutenir. Ils pensèrent naturellement aux Américains et aux Français; quant à la république de Saint-Marin, la république fédérative de Monaco la méprisait si fort qu'il n'en fut pas même question.

« Toutefois, parmi ces deux gouvernements, un seul était à portée, par sa position topographique, d'être utile à la république de Monaco : c'était la république française. La république de Monaco ré-

donc de ne s'adresser qu'à elle ; elle envoya trois députés à la Convention nationale pour lui demander son alliance et lui offrir la sienne. La Convention nationale était dans un moment de bonne humeur ; elle reçut parfaitement les envoyés de la république de Monaco, et les invita à repasser le lendemain pour prendre le traité.

« Le traité fut dressé le jour même. Il est vrai qu'il n'était pas long ; il se composait de deux articles :

« Article 1. Il y aura paix et alliance entre la « république française et la république de Monaco.

« Art. 2. La république française est enchantée « d'avoir fait la connaissance de la république de « Monaco. »

« Ce traité, comme il avait été dit, fut remis aux ambassadeurs qui s'en allèrent fort contents.

« Trois mois après, la république française avait emporté la république de Monaco dans sa peau de lion.

« On n'a pas oublié sans doute comment, grâce à madame de D***, le traité de Paris rendit, en 1814, au prince Honoré V, ses États qu'il a heureusement conservés depuis.

« Au reste, le prince Honoré V, plaisanterie à part, est fort aimé de ses sujets, qui voient avec une grande inquiétude l'heure où ils changeront de maître. En effet, malgré le mépris qu'en fait Saint-Simon (1), ils

(1) C'est au demeurant la souveraineté d'une roche, du milieu de laquelle on peut pour ainsi dire cracher hors de ses étroites limites. (*Mémoires du duc de Saint-Simon*).

habitent un délicieux pays, dans lequel il n'y a pas de recrutement, et presque pas de contributions, la liste civile du prince étant presque entièrement défrayée par les deux et demi pour cent qu'il perçoit sur les marchandises, et par les seize sous qu'il prélève sur les passe-ports. Quant à son armée, qui se compose de cinquante carabiniers, elle se recrute par les enrôlements volontaires.

« Malheureusement nous ne pûmes jouir, comme nous l'aurions voulu, de cette charmante orangerie qu'on appelle la principauté de Monaco, une pluie atroce nous ayant pris à la frontière, et nous ayant accompagnés avec acharnement pendant les trois quarts d'heure que nous mîmes à traverser le pays. Il en résulta que nous n'aperçûmes la capitale et sa forteresse, dans laquelle tiendrait la population de toute la principauté, qu'à travers une espèce de voile humide et grisâtre; il en fut ainsi du port, où nous distinguâmes cependant une felouque, laquelle, avec une autre, qui pour le moment était en course, forme toute la marine du prince.

« En traversant Mantone, une enseigne nous donna une idée du degré de civilisation où en était venue l'ex-république fédérative, l'an de grâce 1835. Au-dessus d'une porte, on lisait en grosses lettres : *Marianne Casanove vend pain et modes.*

« Je ne sais pas si les Monacois sont bien nourris, mais je doute que les Monacoises soient bien coiffées.

« A un quart de lieue de la ville, nous retombâ-

mes dans une seconde ligne de douanes et dans un second visa de passe-port ; le passe-port n'était rien, mais la visite fut cruelle, et nous pûmes nous convaincre que, dans les États du prince de Monaco, l'exportation était aussi sévèrement défendue que l'importation. Nous voulûmes employer le moyen usité en pareil cas, mais nous avions affaire à des douaniers incorruptibles qui ne nous firent pas grâce d'une brosse à dents, de sorte qu'il nous fallut, nous et nos effets, recevoir une espèce de contre-épreuve du déluge, attendu que, sous le prétexte de la beauté du climat, il n'y a pas même de hangar. Je profitai de ce contre-temps pour essayer d'approfondir un point de science chorégraphique, que je m'étais toujours proposé de tirer au clair à la première occasion ; il s'agissait de la *monaco*, où, comme chacun sait, l'on chasse et l'on déchasse. Je fis, en conséquence, pour la troisième fois depuis que j'avais quitté la frontière, toutes les questions possibles sur cette contredanse si populaire par toute l'Europe; mais là, comme ailleurs, je n'obtins que des réponses évasives qui redoublèrent ma curiosité, car elles me confirmèrent dans ma première opinion, à savoir que quelque grand secret, où l'honneur du prince ou de la principauté se trouvait compromis, se rattachait à cette respectable gigue. Il me fallut donc sortir des États du prince aussi ignorant sur ce point que j'y étais entré, et perdant à jamais l'espoir de découvrir un mystère que je n'avais pu éclaircir sur les lieux.

« Quant à Jadin, il était complétement absorbé dans un problème qui lui parai ssait insoluble.

« Il cherchait à comprendre comment il pouvait tomber une si grande pluie dans une si petite principauté. »

Voilà donc ce que j'avais écrit en 1838, et j'avais parfaitement oublié les lignes que l'on vient de lire, lorsqu'en passant, en 1842, à travers la capitale de la principauté monacoise, je m'arrêtai un jour et une nuit à l'hôtel du *Grand Roi d'Espagne*.

Pour obtenir une chambre et un lit, j'avais dû donner mon passe-port.

Mon passe-port avait naturellement appris à mon hôte qui j'étais.

Mon hôte l'avait appris au reste de la ville.

J'avais déjà reçu, sous différents prétextes, bon nombre de visites des principaux sujets de mon excellent et artistique ami le prince Florestan I^er^, lorsque se présenta une visite qui me paraissait plus mystérieuse que les autres.

Le visiteur était justement le fils de cette excellente *Marianne Casanove*, qui, en 1835, vendait pain et modes.

Son fils avait eu le malheur de la perdre depuis trois ans, il avait vendu le double fonds maternel, et riche d'un petit capital d'une douzaine de mille francs, il était entré ou allait entrer dans l'honorable corps des douaniers sardes.

Or, voilà ce qu'il me voulait.

Son grand-père *Jacques Casanove*, avait, lors de la

révolution monacoise de 1793, pénétré avec les autres révoltés dans le château du prince Honoré IV.

Seulement il s'était trompé d'escalier : au lieu de descendre à la cave avec les autres, il était monté à la bibliothèque tout seul.

L'erreur n'était pas aussi grossière qu'elle pourrait sembler au premier abord ; *Jacques Casanove* n'était pas un ivrogne, c'était un bibliomane.

Plus d'une fois, il était venu en cachette, profitant de ce que le ministre de l'intérieur se fournissait de pain, et madame la ministresse de l'intérieur de chapeaux chez sa femme, visiter la bibliothèque, et, dans ses visites, il avait remarqué cinq petits volumes manuscrits intitulés : *Mémoires de Catherine-Charlotte de Gramont de Grimaldi, duchesse de Valentinois, princesse de Monaco*, qui lui avaient tiré l'œil.

Dans la part de dépouilles opimes que pouvait lui offrir le château, c'était celle-là qu'il ambitionnait.

Il mit les cinq volumes dans sa poche et rentra tranquillement chez lui, sans dire un mot à qui que ce fût de la petite soustraction qu'il venait de faire.

Personne, au reste, ne fit attention à la disparition de ces petits volumes manuscrits qui paraissaient être là depuis un siècle, sans que qui que ce fût, excepté Jacques Casanove, eût songé à les ouvrir.

Jacques Casanove mourut en 1813, léguant le précieux dépôt à son fils Nicolas Casanove, lequel mourut en 1830, le léguant à son tour à son fils Gaëtan Casanove, que j'avais là, devant moi.

Un jour, il tomba sur le journal de Nice, lequel reproduisait l'article que je viens de mettre sous les yeux du lecteur. Il vit que j'avais, en passant, remarqué l'enseigne de sa mère. Cette attention lui mit en tête, que, le cas échéant, je pourrais faire quelque chose de ce manuscrit dont son grand-père n'avait rien fait et dont lui ne faisait rien.

Il rumina pendant trois ans un moyen de me faire parvenir ces livres, sans en trouver aucun qui lui parût assez sûr pour le tenter, lorsque justement, vers la fin de la troisième année de ce ruminage, il apprit tout à coup que l'homme, auquel il désirait avoir affaire depuis si longtemps, était arrivé à Monaco.

Il perdit trois autres heures à chercher un moyen de se faire présenter à moi ; vers la fin de cette troisième heure, n'en ayant point trouvé, il résolut de se présenter seul.

Il fut à peu près trois minutes devant moi, balbutiant, et sans arriver à me dire le motif qui l'amenait ; mais enfin il tira les cinq volumes de sa poche, et finit par où il eût dû commencer, c'est-à-dire par me montrer le titre en me disant :

— Lisez.

Ce titre, on le connaît.

Il était assez piquant, surtout aux yeux de l'homme qui allait commencer d'écrire *Louis XIV et son Siècle*, pour attirer immédiatement mon attention.

Alors, rassuré par mon accueil, il me raconta l'histoire du manuscrit, et comment en ricochant de père

en fils, à chaque génération éteinte, il était enfin parvenu jusqu'à lui.

Maintenant, à quelles conditions j'acquis ce manuscrit de Gaëtan Casanove, c'est ce qui ne regarde que moi et n'intéresse que mon libraire; la seule chose qui importât, c'est qu'au moment de le publier, je misse en lumière tous les détails qui peuvent garantir son authenticité.

Au reste, ce qui la garantit mieux que tous les détails bibliographiques du monde, c'est ce style du commencement du XVII^e^ siècle, auquel il est impossible de se tromper.

On voit que la femme qui a écrit le livre que l'on va lire a familiarisé avec madame de Grignan et écrit sur la table et avec la plume de madame de Sévigné.

Ceci posé comme prologue indispensable à ce que l'on va lire, commençons.

ALEXANDRE DUMAS.

P.-S. Il va sans dire que, je répète assez haut pour que tout le monde l'entende, même les sourds, que je suis purement et simplement l'éditeur de l'œuvre de *Catherine-Charlotte de Gramont de Grimaldi, duchesse de Valentinois, princesse de Monaco.*

LA PRINCESSE
DE MONACO

VIE ET AVENTURES

I

Toutes les personnes un peu considérables de mon temps ont écrit l'histoire de leur vie. Chacun sait que Mademoiselle tient registre de ses belles actions du temps de la Fronde ; que le Père Joseph a conservé les faits et gestes du feu cardinal de Richelieu ; et, quant au Mazarin, mon père, mon oncle et bien d'autres encore, sans compter M. le coadjuteur et madame de Motteville, se chargent de transmettre à la postérité les gentillesses de cette Éminence ; jusqu'au vieux Laporte qui, dit-on, griffonne du papier (la reine-mère l'en dispenserait bien, peut-être !). Je n'ai pas la prétention de me faire un nom dans les lettres, ni de me créer une réputation de bel esprit ; ce n'est pas pour les autres que je veux raconter les événements auxquels j'ai pris part : c'est pour moi, c'est surtout pour un homme qui a seul possédé mon cœur, et auquel je le dévoilerai tout entier. Je ne le reverrai jamais ; il est malheureux aujourd'hui ; ceux qui nous ont séparés sont cause de ce malheur, dans lequel, Dieu merci ! je n'ai trempé ni

de près, ni de loin. Bien des fois, sans doute, mon image lui est apparue ; il a peut-être reconnu ses torts, il a peut-être reconnu que, si j'en eus aussi de mon côté, c'est qu'il m'y a poussée presque malgré moi. Quelques bons procédés, et je restais digne de moi-même, je ne dis pas digne de lui, car il ne me mérite point, même telle que je suis. Quand je serai morte, et je mourrai jeune, on me l'a prédit, on lui remettra ces cahiers. Je serai franche ; je n'écris pas pour autre chose, ce n'est pas la peine de cacher une partie de la vérité et de dire le reste. Je ne parlerai que très-peu des affaires du temps ; je ne m'en suis guère mêlée ; j'aime mieux les gens que les choses ; j'aime mieux plaisanter que raisonner. Ce n'est point le métier des femmes, et je me suis assez moquée de celles d'entre nous qui en font leur occupation principale, au lieu de songer à plaire et à s'amuser.

Je commence par transcrire ici mon portrait, que l'on me condamna à faire un soir chez la feue reine-mère, devant toute la cour. C'était fort à la mode alors, et il n'en est pas une d'entre nous qui n'ait passé par là. Je le crois ressemblant ; du moins mes ennemies assurent que je ne me suis pas flattée. Madame de Montespan, qui me déteste, et à laquelle je le rends bien, a seulement prétendu que je me peignais en buste, et que c'était un médaillon. Si jamais elle lisait ces Mémoires, elle n'en pourrait dire autant, car je suis très-résolue à ce que la peinture soit en pied, sans oublier un de mes défauts. Il me semble que je serai moins malheureuse après.

Je suis née en 1639, au mois de juin, vingt et un mois après le roi, notre sire ; j'ai donc trente-six ans à l'époque où j'écris ceci, en 1675. Ma jeunesse est finie ; c'est le moment de réfléchir ; aussi, ne réfléchissé-je que trop, car le regret me rend malade, et je ne puis m'ac-

coutumer à me voir au second rang des beautés du jour, bien près du troisième encore.

Je suis fille d'Antoine III de Gramont, prince souverain de Bidache et Barnache, duc et pair du royaume, maréchal de France, chevalier des ordres du roi, etc. ; et de Marguerite Duplessis de Chivré, nièce du cardinal de Richelieu. J'avais deux frères : l'un, bien connu de tous par ses amours, sa bravoure et son caractère particulier, s'appelait le comte de Guiche, ainsi que les aînés de notre maison ; il est mort très-jeune, et je vous assure qu'il est mort d'ennui : rien ne lui plaisait plus dans la vie. On l'a jugé fort diversement ; peut-être ce que j'en dirai par la suite le fera-t-il juger d'une autre manière encore. Mon second frère, le comte de Louvigny, sera duc de Gramont après notre père, et cet espoir, auquel il ne pouvait prétendre, l'a bien vite consolé de la perte du pauvre comte de Guiche ; sa femme surtout eut de la peine à cacher sa joie.

Je suis grande et je suis belle, c'est une chose incontestable, personne ne me l'a jamais refusé. J'ai de superbes cheveux blonds cendrés, des yeux noirs, doux et vifs à la fois, un teint éclatant, le pied et la main bien, sans être parfaits, le bras et la taille remarquables. J'ai la gorge et les épaules faites au tour ; on en a tant parlé dans ma jeunesse, que j'aurais mauvaise grâce à le nier. On m'accorde un fort grand air, un port majestueux, une physionomie spirituelle et quelque chose de très-avenant dans le sourire, quand je ne fronce pas les sourcils, car alors on me craint de bien loin. Mes dents sont étincelantes et mes lèvres vermeilles. Je porte un signe très-brun, justement au-dessous du nez, on dirait une mouche. M. de Monaco a toujours eu la fantaisie de me la faire arracher, je ne lui ai pas plus passé celle-là que les autres. Voilà donc mon

portrait physique; quant au moral, c'est plus difficile.

D'abord, je suis peu instruite, je n'ai pas voulu m'astreindre à étudier. On m'a gâtée dans mon enfance, c'était le temps de la Fronde où l'on ne s'occupait guère de l'éducation. Nos pères se battaient et nos mères se sauvaient, quand elles n'étaient pas forcées d'assister à la bataille. J'ai de l'esprit naturel, j'en ai plus qu'on ne l'a cru : je me suis appliquée à le cacher, afin de mieux m'en servir; je ne suis aimable que quand je consens à l'être, ce qui me donne une double réputation. Les uns me portent aux nues, les autres me traitent de sauvage : M. de Monaco est de ceux-là. Moi, je ris de tous avec moi-même, ayant toujours été mon unique confidente.

Je suis justement fière de ma naissance et de mon rang, je ne me familiarise pas avec les inférieurs ; quoi qu'en ait dit la calomnie, je ne sais ce que c'est que de regarder au-dessous de moi, tout au plus au-dessus, encore cela ne m'est-il arrivé qu'une fois ; mes yeux ne se lèvent ni ne se baissent, ils restent à leur niveau. J'ai juste assez de cœur pour aimer qui m'aime; je ne comprends pas les exagérations et les sensibilités pleurnicheuses, ce ne fut jamais le moyen de m'attendrir. Hors celui dont j'ai parlé, qui fut mon maître, et le sera toujours, pas un homme ne m'a dominée un quart d'heure.

Pour celui-là j'ai tout éprouvé, tout senti, les désespoirs et les joies les plus vives de ce monde. Les autres m'ont plu, m'ont amusée; ils n'ont approché que de mon amour-propre et de mes sensations. J'étais supérieure à tous, je les savais par cœur au bout de deux heures d'intimité, et aucun ne m'a coûté une larme.

J'ai peu de piété, selon l'expression générale de ce mot, cependant je remplis mes devoirs exactement, par bienséance, et pour ne pas permettre à mes inférieurs de me blâmer. Je suis active et courageuse, je

cours les chemins dès que je suis libre et je cherche les aventures ; c'est un besoin pour moi. Je suis naturellement gaie et rieuse, je manie la raillerie avec une certitude de coup d'œil qui me rend redoutable. Gare à ceux qui me déplaisent et qui m'offensent ! Je pardonne peu et j'oublie encore moins, tous mes sens ont de la mémoire.

J'en conviens, j'ai peu d'amis. Cela vient plus de mon orgueil que de ce que je ne suis pas digne d'en avoir. Je trouve au contraire, moi, que bien peu de gens sont dignes de l'être, et je ne prends pas la peine d'en chercher. Mon père ne m'aime pas beaucoup, il n'aime que lui et sa maison ; Louvigny et moi ne lui sommes rien ; aussi, a-t-il pleuré son fils aîné, parce qu'il était le comte de Guiche ; il n'a point permis que Louvigny prît ce titre.

Ma mère est une sainte, qui a souffert par son mari et par ses enfants ; son cœur est plein de miséricorde, et son intelligence aussi nulle que commune. L'esprit de famille est peu ardent chez nous, mais *l'esprit de nom* nous a tous empêchés de le montrer. Nous nous soutenons, nous nous vantons, et le fond de cela est assez sec ; nous ne sacrifierions pas une révérence.

J'ai besoin de plaisirs, de distractions, d'hommages. La cour m'est aussi indispensable que l'air. Je suis coquette, l'intrigue m'attire et entretient l'activité de mon âme. Je ne suis pas menteuse, je ne suis pas fausse, je suis cachée. Je n'entends pas qu'on me devine, cela me paraît impertinent. J'aime à commander : ma petite couronne de Monaco, les honneurs qu'elle m'attire dans mon *royaume*, m'ont souvent inspiré des rages d'ambition, et des regrets de n'être pas réellement souveraine. Si je ne me suis pas plus mêlée des affaires du temps, c'est que je ne me trouve point à ma place ; j'as-

pire à monter plus haut; l'impossibilité me repousse et me fait prendre toutes choses en dégoût : je les laisse aller comme il leur plaît, ou comme il plaît à Dieu.

Je prise surtout la magnificence et le faste. L'avarice, et même l'économie, me semblent des vices ignobles pour des gens de notre naissance. Ce sont des péchés du peuple qu'il ne faut pas lui prendre, il en a besoin. Nous avons reçu des trésors afin de les dépenser et de posséder une supériorité de plus. Il y a lâcheté de les garder pour soi et de perdre un de ses avantages.

Je suis violente et colère; pourtant un simple mouvement de mon orgueil m'arrête sur-le-champ. Je ne permets pas aux indifférents d'assister à mes furies; on les blâmerait ensuite, et c'est ce que je n'entends point. Me voilà dépeinte, et sans flatterie, j'espère. Il est facile de distinguer dans ce portrait les traits ajoutés à celui que j'ai tracé chez la reine-mère. Ces aveux ne se font pas devant une cour, disposée incessamment à tourner en ridicule ceux qui s'y prêtent, surtout quand l'envie, cette lèpre du courtisan, trouve à placer ses dents d'acier sur une existence semblable à la mienne.

Ainsi que je l'ai dit, je naquis vingt et un mois après le roi Louis XIV. Louis XIII vivait encore, et ma famille était en grande faveur. Mon père, déjà maréchal de France, se comptait parmi ce qu'on appelait les dix-sept seigneurs, c'est-à-dire parmi ce qu'il y avait de plus élégant, de plus brave, de plus élevé. M. le cardinal, en lui donnant sa nièce, lui donna ainsi une grande preuve de l'estime où il le tenait. Le roi l'aimait, la reine en avait peur; son horreur profonde pour le comte de Louvigny, mon oncle, assez vilain compagnon, il est vrai, se reflétait sur nous tous. Cette haine s'entretenait par madame de Chevreuse, sa favorite, et cela se conçoit du reste. Le comte de Louvigny trahit autrefois le

pauvre comte de Chalais, amant de la duchesse : il fit contre lui une déposition fausse, qui le conduisit à l'échafaud, le tout pour plaire au cardinal et en tirer quelque faveur.

Il ne sortit pas non plus très-blanc d'un duel avec Hocquincourt, auquel il donna un coup de Jarnac par derrière, qui le retint au lit six mois. On l'estimait peu, et mon père lui-même le regardait comme une sorte de bravache, indigne de nous et bon à jeter à la porte. Mon autre oncle, le chevalier, depuis comte de Gramont, est assez connu, d'ailleurs nous le retrouverons plus tard.

C'était le temps du règne de M. de Cinq-Mars sur l'esprit du roi, le temps de la gloire du grand Corneille, du commencement de M. le prince et de M. de Turenne. On conspirait contre le cardinal, on criait beaucoup à la tyrannie, et il semblait fort difficile de se maintenir en équilibre, au milieu de ces écueils. Mon père y parvint néanmoins, grâce à une souplesse d'esprit et à une habileté gasconne qu'il conserva jusqu'à la fin de ses jours. Il a de ces mots qui déconcertent la mauvaise humeur, et auxquels Louis XIV lui-même n'a jamais su résister.

Sous prétexte de franchise, mon père est souvent grandement insolent, on le lui passe ; il est sur ce pied-là, le comte de Gramont aussi, et moi comme eux.

Le comte de Guiche avait un autre genre, il sophistiquait à perte de vue, en ne se comprenant souvent pas lui-même. Il avait de l'esprit, du savoir, mais il manquait tout à fait de naturel, ou, pour parler plus juste, il était affecté naturellement, comme un autre est simple. Je n'ai jamais cru à ses passions, il en eut des douzaines, et toujours excessives, disait-il. Il agonisait au moindre refus, la jalousie lui donnait des vapeurs, la facilité le rebutait, une senteur un peu forte le faisait

évanouir, à la moindre querelle, il nous revenait comme un crucifié. Ma pauvre mère passait les nuits à son chevet, elle lui parlait de Dieu, un peu, et, malgré sa dévotion, de ses maîtresses, beaucoup. Elle l'exhortait à la patience, il entrait en furie, maudissant les inhumaines, les volages, avec de grands cris. Sept à huit petits chiens couchaient dans sa chambre et lui répondaient en hurlant.

Si mon père entendait cette musique, il arrivait enragé, traitait son héritier de beltre, sa femme de folle, frappait les chiens, qui n'en pouvaient mais, et qui n'en hurlaient que mieux; personne ne dormait dans l'hôtel.

On fit du comte de Guiche un héros dans ses amours avec Madame, vous verrez plus tard la vérité de cela, j'admire combien le monde est facile à tromper.

J'avais encore une sœur, qu'on appelait mademoiselle de Barnache. Sa naissance fut un remords de mon père, elle avait quatorze ans de moins que Louvigny, elle était borgne et très-laide, ce qui n'empêcha pas M. d'Hacqueville, l'ami intime du maréchal, de devenir amoureux d'elle, aussitôt qu'elle parut chez ma mère. Il s'en défendait, car il sentait le ridicule d'un sentiment disproportionné de toutes manières. Cependant, il en fut si fort blessé, qu'il en fit une maladie.

— Je n'aurais jamais cru d'Hacqueville capable de pareille extravagance, amoureux d'une fille telle que celle-là ! Comment pourrait-elle être mieux qu'elle est, je l'ai faite si à contre-cœur !

— Oui, répondait Guiche, avec sa nonchalance ordinaire, vous avez oublié un œil, monsieur.

Ma sainte mère levait les regards vers le ciel, pour le prendre à témoin que ce n'était pas sa faute.

Nous étions établis, à l'hôtel de Gramont, proche du Louvre. Nous courions, mes frères et moi, dans notre

grand jardin, nous souciant peu des intrigues politiques, bien graves en ce moment-là. Je me souviens pourtant d'une chose qui me frappa et qui éveilla chez moi des idées auxquelles je n'ai que trop obéi plus tard.

M. de Cinq-Mars, que l'on appelait M. Le Grand, à cause de sa charge de grand écuyer, prit pour maîtresse mademoiselle de Chaumeraut. Elle et lui venaient souvent à l'hôtel de Gramont. Je me les rappelle à merveille, bien que je fusse toute petite, et certainement la circonstance que je vais dire en est la cause. M. Le Grand avait la meilleure mine possible : c'était un des hommes les mieux faits de la cour. Toujours vêtu d'un art miraculeux, de couleurs assorties, ce fut lui qui donna cette mode d'incarnat noir et blanc si longtemps suivie du temps de la Régence. Mademoiselle les adopta, et le roi les choisit souvent dans les ballets, soit pour plaire à sa cousine, soit pour les imposer selon son caprice.

Mademoiselle de Chaumeraut était belle et d'un grand air, le roi Louis XIII en gagna une jalousie incroyable chez un si illustre prince, et un jour, las de souffrir, il lui intima l'ordre de se retirer en Poitou, son pays. Cet arrêt la trouva près de ma mère, ainsi que M. de Cinq-Mars ; ils descendirent dans le jardin, où nous étions mon frère et moi. En les voyant arriver très-vite et fort animés, Guiche et Louvigny se sauvèrent. Moi je restai ; ils ne me remarquèrent point, j'entendis toute la conversation.

— Je partirai, disait mademoiselle de Chaumeraut ; je vous ferai heureux en vous cédant la place. Ce n'est pas le roi qui me chasse, c'est vous.

— Vous êtes injuste, ingrate, mademoiselle : vous me voyez accablé, vous m'accablez encore.

— Vous êtes heureux, vous dis-je ; vous voilà libre avec votre princesse Marie de Gonzague. Vous allez l'ai-

mer, la courtiser sans obstacles. Pauvre papillon! vous vous brûlez à la flamme, et, avec l'éclat de vos ailes d'or, vous êtes perdu. L'avenir ne me vengera que trop!

M. Le Grand ne répondit pas. Il essaya de baiser sa main, qu'elle retira d'un geste superbe, puis elle essuya ses yeux et retourna vers le logis. Il la retint.

— Non, non, continua-t-elle, c'est en vain : adieu. Vous ne m'aimez pas, vous me sacrifiez à votre ambition, à votre vanité ; vous oubliez les plus saintes promesses, vous en serez victime, car vous êtes trompé et vous vous trompez. Restez entre le roi et la princesse Marie, soyez le jouet de tous les deux, et rejetez loin de vous le seul cœur qui vous aime, le seul dévouement qui ne vous eût jamais failli. Un jour, vous vous souviendrez de mes paroles.

Il a dû s'en souvenir, en effet. Moi aussi, je m'en souviens. Enfant, j'en fis un jeu ; je disais souvent à mes frères et à mes cousins :

— Jouons à M. Le Grand et à mademoiselle de Chaumeraut.

Et je répétais la scène.

Plus tard, j'en fis une leçon ; plus tard encore, un regret, un retour sur moi-même ; j'ai connu tout cela.

Ce fut aussi une réputation héroïque bien usurpée que celle de M. de Cinq-Mars. Mon père (et il s'y connaissait, mon père), le définissait ainsi :

Un hanneton botté, coiffé de plumes et armé en guerre. Il mène beaucoup de bruit, et il est impuissant à bien faire, sinon à nuire, quand on ne l'écrase pas du pied.

Le cardinal écoutait mon père quand il parlait ainsi : il souriait de son sourire indéfinissable, et il fit, involontairement sans doute, un mouvement du pied qui n'échappa à personne.

Je n'ai plus revu M. Le Grand depuis ce jour-là. La cour partie pour se rendre dans le Midi, mes parents la suivirent, nous demeurâmes : on nous laissa notre gouvernante et nos gens. Guiche avait deux gentilshommes, dont l'un l'instruisait dans les armes et dans l'équitation. Nous ne le voyions guère. Louvigny l'accompagnait quelquefois à l'académie, quelquefois aussi il restait près de moi. Les pages que le maréchal n'avait pas emmenés partageaient ses jeux. Ma sœur n'était pas encore née.

Tout dans ma vie devait être étrange ; cette singularité commença dès le moment où j'avais quatre ans à peine, par une aventure dont j'ignore encore aujourd'hui la signification. Ce fut le premier anneau d'un commerce qui durera sans doute autant que moi, et dont les circonstances offrent un mystère impénétrable même à mes propres yeux.

Ma nourrice avait une sœur : cette sœur habitait auprès du bois de Vincennes, et un matin, à force de tourmenter ma gouvernante, j'obtins qu'elle me mènerait boire du lait chez cette bonne femme. Mes deux frères voulurent être de la partie. Nous montâmes en carrosse, accompagnés à l'ordinaire, et lorsque nous arrivâmes, la paysanne était absente. Je me mis à crier en véritable enfant gâté, il fallut, pour me satisfaire, me conduire à une jolie maison distante d'un quart de lieue, où, nous dit-on, elle se rendait chaque jour. Cette maison appartenait à une dame qui la protégeait et lui achetait presque tous ses légumes. Guiche et Louvigny s'ennuyèrent de cette course, ils gagnèrent pays, et s'en allèrent au château même, voir les mousquetaires de M. de Tréville, dont une partie restait à la forteresse, en punition de quelque folie.

Je partis seule avec ma gouvernante, mon écuyer et

mes gens pour le logis de la dame inconnue, tout à fait enfoncé dans le bois. Je voulus marcher ; pour comble de tyrannie, il faisait un froid de décembre et une belle gelée. A mesure que nous approchions, nous trouvions les allées plus étroites, les arbres plus épais. Le toit de cette maison nous apparaissait pointu et ses ardoises reluisantes au soleil, une vraie gentilhommière du temps de Henri II, lequel y cacha, en effet, une gentille fillette, qu'il fallait dérober à la fois à deux jalousies de femmes : celle de la reine Catherine et celle de la belle Diane de Valentinois. Une seule barrière en fermait le jardin, que notre guide, le fils de ma nourrice, ouvrit sans peine. Nous nous trouvâmes dans un enclos planté de pommiers couverts de givre, et où tout annonçait les soins les plus minutieux de propreté et d'économie. Le soleil jetait un reflet sur les branches de la haie ; c'était si gai et si charmant, que les oiseaux s'y trompaient et chantaient d'avance le printemps.

En avant de la maison, j'aperçus une grande femme, vêtue de noir, avec des engageantes de dentelles de Flandre, encapuchonnée de carapoufs de velours, ni plus ni moins qu'un chanoine : à côté d'elle un enfant, un peu plus âgé que moi, ramassait des graines de lierre sèches, tombées de la muraille voisine. En nous entendant, la femme tourna la tête : je vis une figure maigre et pâle, comme une figure de Benoît (1), deux grands yeux bleus clairs, percés et hardis, et un sourire si glacial qu'il m'en ôta l'appétit de mon déjeuner. La sœur de ma nourrice me reconnut, et s'élança vers moi en me nommant :

— Mademoiselle de Gramont !

— Mademoiselle de Gramont ! reprit la dame, en

(1) Célèbre cabinet de cire du temps où Madame de Monaco écrit.

saisissant la main du petit garçon et en l'entraînant vers le logis.

Ma gouvernante comprit notre indiscrétion et fit deux pas en arrière, j'étais déjà loin, elle me rappela en vain.

— Ma bonne Gothon, criai-je, je viens manger ton lait et tes œufs !

L'enfant suivait sa compagne sans résistance, mais, au mot de lait, il s'arrêta tout court et se tourna vers moi :

— Du lait ! j'en veux aussi, et on m'en donnera, répliqua-t-il en me regardant.

Cet enfant était beau comme les anges, paré à miracle, une fierté sans pareille régnait dans toute sa personne, sa lèvre supérieure, plus forte que l'autre se relevait dédaigneusement à l'autrichienne. Il portait un pourpoint de velours violet, la petite oie en rubans semblables et des ferrets d'améthystes et de diamants. Son collet et ses manchettes, en point de Venise, étaient d'un prix ridicule pour un campagnard. Jamais rien ne m'a tant étonné depuis que je suis au monde que cette apparition au milieu de la forêt. Cela rappelait les contes du prince Percillet, abandonné par ordre de sa méchante belle-mère et protégé par une fée.

— Venez, monsieur, répéta la vieille femme, il n'est pas l'heure de vous arrêter ici.

Elle semblait visiblement effrayée ; j'avais pris le bras de l'enfant, avant qu'elle eût pu nous empêcher de nous rejoindre.

— Comment vous appelez-vous? demandai-je, hardie comme une fille du maréchal de Gramont, que j'étais.

— Je m'appelle Jules-Philippe, répondit-il, malgré les efforts de sa conductrice pour le reconduire à la maison.

— Et après?

— Après? c'est tout. Est-ce que cela ne suffit pas?

— Le roi seul s'appelle Louis tout court, répliquai-je, piquée de son orgueil, et vous n'êtes pas le roi, apparemment!

L'étrangère prit le petit garçon dans ses bras, et s'enfuit avec une peur si inexplicable, qu'elle eût donné des soupçons à tout autre qu'à une fille de quatre ans. Je courus après elle, sans cérémonie, et j'arrivai à la porte au moment où elle la fermait. Ma gouvernante et Gothon me suivaient, elles employèrent en vain les séductions les plus positives pour m'enlever de cette place, je m'entêtais à rester, en criant à fendre les pierres, pendant que Philippe me répondait de la même façon. Je vous l'ai dit, je suis obstinée, je le suis de naissance, je me serais fait tuer plutôt que de céder, ce que voyant la bonne Gothon, qui m'aimait fort, elle offrit d'obtenir pour moi la permission tant désirée de revoir l'enfant mystérieux. Elle fit le tour du petit château, pénétra par une autre porte, et, après un quart d'heure d'attente, la tête blonde de Philippe parut à la fenêtre.

— Nous allons manger du lait et jouer dans la salle basse, me dit-il.

En effet, les verrous se tirèrent. On nous introduisit avec des excuses embarrassées, dont j'eus plus tard l'explication, et nous entrâmes. Tout était riche, mais sévère, autour de nous : les meubles du temps de Henri II y étaient encore, un portrait de la récluse d'amour ornait cette grande chambre. L'expression de la mélancolie la plus douloureuse couvrait ses traits, elle tenait sur ses genoux un enfant triste et pâle comme elle, leurs noms et leurs souvenirs s'étaient perdus, il ne restait d'eux que cette image. Je ne fis point alors

ces réflexions ; mais, depuis, j'ai revu bien des fois ces lieux, et leur singulière destination m'a frappée de plus en plus. Nous les retrouverons, nous retrouverons aussi Philippe et sa compagne.

Pauvre Philippe, quelle destinée que la sienne, et combien de choses ignorées j'aurai à raconter plus tard !

II

Ce jour-là on nous apporta une collation, que nous mangeâmes du meilleur accord en nous racontant nos prouesses. Vers la fin du repas, ma gouvernante, et la femme que Philippe appelait ma mie Rougemont, causaient fort à leur aise, les nuages semblaient dissipés, quand un homme se précipita dans l'appartement, et, avant de nous avoir aperçus, s'écria :

— Madame de Rougemont, le cardinal de Richelieu est mort !

La maîtresse du logis se leva en pied, devint plus pâle encore, et nous montrant du geste :

— Je ne suis pas seule, monsieur ; nous causerons tout à l'heure.

Son œil plein de larmes se tourna vers mon nouvel ami et se reporta sur ma gouvernante et sur moi.

— Madame, reprit-elle, le hasard nous a fait rencontrer ; le caprice de ces enfants nous a réunis ; ma position nous interdit toutes les visites. Pardonnez-moi si je vous prie de me quitter, si je vous prie surtout d'oublier le chemin de ma demeure. Cette belle petite doit être heureuse : vous appelleriez sur elle peut-être des malheurs incalculables, si vous cherchiez à nous revoir, ou si vous vous souveniez de nous avoir vus. J'ai

été faible pour mon pupille, je m'en repens. Dieu veuille que nous ne soyons pas tous punis du moment de plaisir bien innocent que nous venons de goûter ! J'ai cru bien faire, ai-je mal fait? Je le crains.

Dix minutes après, j'étais sur la route de Paris, dans mon carrosse, avec mes frères, auxquels je ne parlais que de Philippe, malgré la défense de ma gouvernante, soucieuse des menaces de madame de Rougemont. Heureusement, l'enfance oublie vite, et cette rencontre n'eut des suites fâcheuses pour personne. L'annonce de la mort du cardinal, à l'agonie depuis quinze jours, ne nous impressionna guère. A cet âge, qu'importe un grand événement !

Ainsi que je l'ai dit, le cardinal de Richelieu était l'oncle de ma mère; elle en porta le grand deuil à cause de la qualité de cette Éminence. Louvigny et moi, nous en fûmes exemptés, n'ayant pas sept ans accomplis. M. le maréchal revint avant le roi, pour une affaire en parlement au sujet de lettres patentes refusées à mon oncle le chevalier de Gramont, lequel en avait besoin je ne sais plus pourquoi. Il nous trouva fort grandis, et permit au comte de Guiche de rester le matin dans son appartement, où il recevait une grosse cour de gentilshommes.

Ma mère, au contraire, ne revint que plusieurs semaines après à la cour, en litière, malade et dolente. Elle regrettait beaucoup M. son oncle; peut-être était-elle la seule personne qui le regrettât véritablement. Elle lui savait un gré infini de l'avoir mariée à mon père, qu'elle adorait, et qui, en reconnaissance, fit rage toute sa vie de lui donner des rivales.

Une autre pleureuse du cardinal, que nous eûmes à nos gages pendant plusieurs semaines, fut mademoiselle de Gournay. Elle fit si bien, que ma mère gagna

de madame la duchesse d'Aiguillon la continuation, pour toute sa vie, d'une pension obtenue de feu M. le cardinal par Boisrobert, pour cette docte demoiselle, d'une façon originale. Elle avait écrit quatre vers au bas d'un portrait de Jeanne d'Arc, et ces vers, assez mauvais du reste, plurent à Son Éminence ; il en désira voir l'auteur. L'abbé la lui amena. Le cardinal se divertit à la recevoir en cérémonie, et lui débita un compliment en vieux mots tirés d'un livre de sa composition, intitulé : *L'ombre ou les présents et les avis de la demoiselle de Gournay.* J'ai aperçu ce bouquin couvert de poussière dans un coin du cabinet des livres, à l'hôtel Gramont; je ne crois pas que personne de nous l'ait jamais lu. La muse comprit que Son Eminence se jouait à ses dépens, mais sans se déconcerter le moins du monde :

— Vous riez de la pauvre vieille, monseigneur, dit-elle, mais riez, riez, grand génie, il faut que chacun contribue à votre divertissement.

Le grand génie, étonné de cette réplique si bien tournée en compliment, lui dit un petit mot d'excuse, et se tournant vers Boisrobert :

— Lebois, continua-t-il (il l'appelait familièrement ainsi), il nous faut faire quelque chose pour mademoiselle de Gournay; je lui donne deux cents écus de pension.

— Mais, répliqua l'abbé, je ferai observer à monseigneur qu'elle a une servante.

— Et comment s'appelle la servante?

— Mademoiselle Jamin, bâtarde d'Amadis Jamin, le page de Ronsard.

— Je donne cinquante livres par an à mademoiselle Jamin.

— Mais, monseigneur, avec sa servante, mademoiselle de Gournay a encore une chatte.

— Comment s'appelle la chatte?

— Ma mie Piaillon, monseigneur.

— Je donne vingt livres de pension à ma mie Piaillon, ajouta Son Éminence.

— Mais, monseigneur, ma mie Piaillon vient de chatonner.

— Combien de chatons a-t-elle faits?

— Quatre, et c'est une grande famille pour une veuve!

— Allons! les enfants d'une chatte de cette sorte ne peuvent aller à l'hôpital; j'ajoute une pistole pour les chatons.

Cette histoire courut les ruelles, ainsi qu'une autre de la demoiselle de Gournay avec Racan : on l'a trop répétée, je ne la dirai pas. Ce que j'aime mieux raconter de mon illustre oncle, ce sont ses amours. Il en eut de bien des sortes, sans compter ses familiers, grands originaux, dont la duchesse d'Aiguillon et ma mère héritèrent. D'abord Boisrobert, qu'il chassa pour une étourderie à propos de sa pièce de *Mirame*. Cette Éminence n'entendait pas la plaisanterie sur ses vers et sur tout ce qui s'y rattachait. Il avait (j'entends Boisrobert) un bout de table chez le maréchal, et Dieu sait comment il le payait en histoires! J'en ai toujours retenu des mots qui m'amusaient. Entre autres, les distractions de Racan, mettant ses bas à sécher sur la tête de madame de Bellegarde et de madame de Lorges, qu'il prenait pour des chenets; un plus attentif s'y serait trompé, j'en conviens, ces deux mascarons n'avaient pas leur pareil à la cour. Mon père se réjouissait à le leur rappeler, et il ajoutait avec sa brusquerie gasconne :

— En vérité, le pauvre garçon serait excusable, si

ce n'est que des chenets ne parlent pas et que ces dames sont des crécelles.

Le vieux Lafollone s'établit aussi à l'hôtel, après la mort de Son Éminence. Il avait la plus drôle des prières possibles pour ses grâces :

— Mon Dieu ! faites-moi la faveur de bien digérer ce que j'ai si bien mangé.

Cette mauvaise pièce du chevalier de Gramont apprit cette prière à huit ou dix enfants de la cour, qui la répétaient croyant bien dire, et qui n'en voulurent pas accepter d'autre, tant il les en avait entichés. Il ne se frotta pas à nous, il craignait mon père, qui ne le marchandait pas.

— Mon frère, lui disait-il, voici de l'argent, il vous en faut pour tricher au jeu, sans cela vous vous feriez peut-être coupeur de bourses par les chemins, et je n'aimerais pas à vous voir pendu.

J'ai parlé des amours du cardinal de Richelieu. Marion Delorme, qu'on lui prêta, ne voulut point de lui, elle le trouvait trop ladre et trop petit compagnon.

— J'ai eu toute la seigneurie de l'Europe, disait-elle, je n'ai plus de place chez moi pour ce prestolet.

Il lui en garda rancune et la ruina si bien, qu'elle est morte dans l'obscurité, abandonnée de ses amants et remplacée par Ninon, moins belle qu'elle. La duchesse de Chaulnes se montra moins difficile, et il faillit lui en coûter cher. Un soir qu'elle revenait de Saint-Denis, des officiers du régiment de la marine arrêtèrent son carrosse et cherchèrent à lui casser deux bouteilles d'encre sur le visage. Rien de plus merveilleux pour défigurer ; pendant les guerres civiles, on en fit un grand usage. Le verre coupe, l'encre pénètre dans les coupures, cela ne s'ôte point, tout est dit. La duchesse se défendit tant, que le carrosse et ses jupes en furent seuls

endommagés. Combien de fois j'ai envié cette vengeance, et quelle joie d'arracher à une rivale la beauté dont elle est fière! Madame de Montespan a été bien heureuse que les convenances de mon rang et de ma famille aient imposé silence à mes ressentiments; j'ai toujours trouvé cette femme sur mon chemin, et j'ai toujours été vaincue par sa beauté. A mon lit de mort je me souviendrai de ce qu'elle m'a fait souffrir. Elle est encore, à l'heure où j'écris, plus belle que moi, malgré ses couches et ses passions furieuses. Cela ne finira point!

Madame la duchesse d'Aiguillon, ma tante, autrefois madame de Comballet, fut dit-on, la plus constante maîtresse de Son Éminence. Cet amour fut nié, mais non caché de manière à ce qu'on ne le découvrît pas. Elle eut quatre enfants de son oncle, deux sont morts, deux vivent encore. La fille a épousé, avec une bonne dot, un gentilhomme du Périgord, qui la tient en chartre privée, sous prétexte de lui faire honneur. Le garçon, connu dans le monde sous le nom de chevalier Duplessis, obtint un brevet de Malte, je ne sais sur quelles preuves. C'est un beau cavalier, fin comme son père, nous le retrouverons; est-ce que tous les bâtards de ce siècle ne m'ont pas poursuivie? M. de Lauzun disait que j'avais le vol des bâtards, il en prenait des airs superbes à lui fermer la porte au nez.

Le roi Louis XIII se mourait. Sur la fin de ses jours, il avait pris une manie : celle de raser ses courtisans; il fallait se laisser faire sous peine de disgrâce. Mon père, qui n'était pas encore duc et qui aspirait à l'être, n'eut garde de refuser son menton au royal caprice. Il amusa le tapis par ses contes habituels; le roi se mit à rire, et la main lui trembla.

— Prenez garde, sire! vous allez me couper! s'écria

le maréchal, incapable de se contraindre, et à qui sa franchise était un moyen de faveur.

— C'est fait, mon cher maréchal, répondit le monarque, il n'y a plus à revenir.

— C'est la marque de l'ouvrier, sire, je la garderai, ma foi jurée, et je conserverai cette mouche au-dessous de ma lèvre pour cacher la cicatrice.

— Ce sera désormais une royale, maréchal, puisqu'elle vient de la main d'un roi.

De là cette mode que la volonté d'un autre roi a seule pu faire disparaître. Combien peu de gens se rappellent ce trait aujoud'hui !

Ma mère était bonne et sainte ; mais elle était crédule : elle avait foi aux devins, et les consultait malgré l'avis de son confesseur. Mon père disait qu'elle choisissait ce péché-là pour avoir à s'accuser de quelque chose, et parce qu'elle n'avait pas juré d'être parfaite. Le plus célèbre astrologue, à ce moment, était Campanella. Le cardinal l'avait tiré des prisons de Milan, où il gémissait sous l'accusation de magie, pour dresser l'horoscope de M. le Dauphin, maintenant Louis XIV. Il en fit un fort remarquable et qui, jusqu'à présent, semble devoir s'accomplir.

— Cet enfant, a-t-il dit, sera luxurieux comme Henri IV, et très-fier ; il régnera longtemps et péniblement, quoiqu'avec un certain bonheur. Mais sa fin sera misérable, et amènera une très-grande confusion dans la religion et dans le royaume.

Voici ce qui nous arriva à ma mère et à moi, peu de jours avant la mort de Louis XIII. Elle se sentait malade, et l'idée de sa fin la poursuivait nuit et jour. Cependant elle désira connaître son sort, afin de s'y préparer sans doute ; en même temps l'idée lui vint de s'assurer de mon avenir, elle m'emmena avec elle. Nous sortîmes à

pied, déguisées, c'est-à-dire cachées sous des mantes, l'écuyer de la maréchale lui donnait le poing, et son valet de chambre me tenait par la main. Nous arrivâmes à une maison isolée, située près de la Grange-Batelière, dans ces marais croupissant au-dessous de Saint-Lazare. Cette maison fermée de toutes parts, entourée d'un jardin que l'humidité du terrain rendait vert plus tôt et plus tard que les autres, semblait un couvent de pénitence, tant elle était triste. Je perdis un de mes souliers dans la boue, maladroite que j'étais à marcher longtemps, et je pleurai de grosses larmes quand je me vis si loin de toute habitation, perdue dans un désert.

On frappa, la porte s'ouvrit toute grande, sans qu'on vît personne ; nous entrâmes, et une manière de nain, contrefait et hideux, parut sur le seuil de la maison. Il nous fit signe de nous arrêter, une voix de l'autre monde demanda ce que nous cherchions.

— L'illustre Campanella, répondit ma mère en tremblant.

— Pourquoi faire ?

— Pour connaître la vérité de notre fortune.

— Avez-vous la foi ?

— Sans doute, nous l'avons.

— Entrez alors !

Nous entrâmes. Ma mère dut laisser à la porte son écuyer et son valet de chambre, nous pénétrâmes seules dans le sanctuaire. Campanella était enveloppé d'une longue soutane à trois couleurs, noir, violet et rouge ; il portait un grand bonnet pointu bleu fourré, avec un paquet de grelots au sommet, ce qui faisait un bruit assourdissant, selon qu'il le trouvait convenable à ses sortiléges. Il avait une barbe blanche fort longue et fort vénérable. Il ne se leva point, mais il nous regarda d'un œil de basilic, noir et étincelant, puis il allongea le

bras, et fit signe à la maréchale de s'asseoir ; elle s'assit, je restai debout tout intimidée. D'un geste, il m'attira vers lui.

— Voulez-vous savoir ce qu'il adviendra de cette jeune fille, madame ?

Ma mère fit un signe que oui, sans avoir le courage de répondre. Il prit ma main, l'ouvrit presque de force, et se mit à la contempler ; tout en mesurant des lignes de mon visage, il secoua lentement la tête en signe de mécontentement.

— Ce n'est pas là du bonheur, c'est de la puissance, de la richesse, des honneurs, presque un diadème ! Voici bien des larmes, un cœur fier pourtant. Enfant, méfiez-vous des lundis, méfiez-vous des yeux verts, méfiez-vous des langues dorées. Vous porterez une couronne malgré vous ; vous mourrez jeune, vous n'aurez pas de regrets. Un astre singulier préside à votre destinée, vous serez aimée de beaucoup, surtout des enfants sans mère. Quant à vous, vous aurez des enfants que vous aimerez peu. Rappelez-vous un jour ce que je vous annonce aujourd'hui, votre étoile n'est point fixe, et vous aurez comme elle des temps sombres. Allez ! je ne me plais point en votre pensée, elle est triste et me repousse. Vous serez belle, pourtant !

Le sang de mon père a toujours étrangement bouillonné en moi, même à cet âge. Je me redressai fièrement ; la sorcellerie de Campanella ne m'effrayait pas, j'aurais tenu tête au diable en personne.

— Vous êtes bien insolent, lui dis-je, de parler ainsi à la fille du maréchal de Gramont. Si vous ne vous plaisez pas en ma compagnie, la mienne n'est pas faite pour vous, et je ne sais pourquoi on m'y a conduite.

Et sans regarder si ma mère me suivait, j'entrai dans l'antichambre où se tenait le nain contrefait, je cherchai

la porte, je ne la trouvai point. Il m'examinait en silence et immobile.

— Par où puis-je sortir? demandai-je du même ton.

— On ne m'a pas commandé de vous mettre hors, me répondit-il.

J'étouffais presque de colère : moi que l'on ne contrariait jamais, moi que toute la cour avait gâtée pour plaire à ma mère, nièce du cardinal ! un misérable nain, son maître, aussi misérable que lui, osaient me résister ! Je rentrai dans le laboratoire, où ma bonne mère se confondait en excuses, promettant monts et merveilles pour conjurer le sort. J'entendis Campanella qui disait :

— Je n'y puis rien, madame, je ne suis pas le destin; cette fille si impérieuse aura un maître, un maître dur et impitoyable, elle ploiera sous son genou.

— Vous en avez menti ! m'écriai-je, je ne ploierai sous le genou de personne. Ouvrez-moi tout à l'heure, je veux sortir d'ici.

Je me plaindrai à mon père, il saura qu'on m'y a conduite, et nous verrons, monsieur le devin, si devant lui vous parlerez aussi haut.

Madame de Gramont devint pâle. Elle craignait son mari, elle nous craignait Guiche et moi, elle craignait surtout mon oncle le chevalier, qui l'épluchait comme une volaille, du bout des doigts, et qui mettait mon père en furie. Elle eut grand'peur de mon rapport.

— Mon enfant, me dit-elle, vous ne ferez pas cela.

J'étais déjà retournée près du nain, auquel Campanella avait crié d'une voix de tonnerre :

— Laissez aller !

Nous sortîmes, et nos gens nous attendaient transis de peur. La sotte canaille ! Je sais bien que ces marais à cette heure étaient effrayants. On y entendait des

bruits étranges, des cris de toutes sortes, des trépignements lointains. Une lumière brillait à la fenêtre de la Grange-Batelière. La nuit était venue pendant notre consultation. Le couvent de Saint-Lazare présentait au loin ses masses noires et les murailles de son clos immense. Nous avions fait emporter des torches par précaution, un laquais les alluma. Nous revînmes à pied jusqu'au rempart ; le carrosse nous y attendait ; j'étais toujours en colère, et ni les prières, ni les menaces de la maréchale ne me purent apaiser.

Quand nous entrâmes à l'hôtel, j'aperçus Guiche que son gouverneur emmenait chez M. le duc de Beaufort, pour assister à de beaux exercices que faisaient là, je ne sais pourquoi, en vérité, une troupe d'enfants de la cour. Il me tourmenta comme à l'ordinaire, sur mon air superbe, ce qui acheva de m'exaspérer. Je courus droit chez mon père.

— Monsieur, lui dis-je, défendez donc à madame la maréchale de me conduire chez des gens qui me manquent de respect !

Le maréchal se mit à rire, et m'attira vers lui.

— On vous a manqué de respect, mademoiselle de Gramont ? et qui donc, s'il vous plaît ?

— Une espèce de sorcier qui s'est terré au bas de Saint-Lazare, un moine italien, avec des sonnettes à son bonnet, comme les bouffons de M. le cardinal.

— Encore ! Ah ! la pauvre maréchale fera la fortune de ces baladins aux dépens de la mienne. Et que vous a-t-il prédit ?

— Que j'aurais un maître, monsieur, et que je ploierais à genoux devant lui.

— Voyez-vous l'insolent ! un maître à mademoiselle de Gramont !

Quand mon père m'appelait ainsi, c'était pour se railler de moi, et je m'irritais contre lui-même.

— Ah ! monsieur, m'écriai-je, vous aussi, vous vous amusez à mes dépens.

Mon père dit alors ces paroles mémorables, que je n'ai point oubliées, et dont M. de Guiche ne fit que trop l'application.

— Quel dommage que cette petite fille ne puisse porter le nom de Gramont toute sa vie ! elle le défendrait mieux que ses frères, elle le placerait aussi haut que moi. C'est là mon vrai sang !

Il n'en fut pas davantage. Ma mère ne m'en reparla jamais, elle avait trop peur de me fâcher.

Il passa par la tête à Mademoiselle, en ce temps-là, de nous appeler aux Tuileries pour se jouer avec nous ; bien qu'elle eût beaucoup d'années de plus que moi, je fus au nombre des élues. Elle faisait venir chez elles mesdemoiselles ses sœurs, filles du second mariage de Monsieur, à peu près de mon âge et même un peu plus jeunes. Je n'aimais point ces jeux. Il me fallait me soumettre aux caprices des princesses, et cela me déplaisait. Mademoiselle surtout, aussi orgueilleuse que moi, me faisait bouillir le sang. C'était un pressentiment sans doute, car c'est une des personnes que j'ai le plus détestées, et avec le plus de raison. Elle commençait à avoir chez elle alors un tout jeune garçon, fils naturel de Monsieur son père, et d'une fille nommée Louison Roger, qu'il avait connue et aimée dans ses séjours en son apanage à Tours et à Blois. Cette fille était belle et spirituelle, mais elle n'était pas de taille à venir à la cour. Mademoiselle la vit beaucoup et prit dans sa maison le petit chevalier de Charny, sous prétexte de plaire à Monsieur, mais bien plus dans l'idée de faire pièce à sa belle-mère, la nouvelle Madame, Marguerite de Lor-

raine, que Gaston épousa à l'insu du roi, et que Mademoiselle détestait de tout son cœur.

Ce chevalier de Charny était une charmante créature. Dès qu'il me vit, il s'attacha à mes jupes et ne me quitta plus. Il me plaisait aussi; nous nous en allâmes, nous tenant la main en courant, pendant qu'on ne s'occupait pas de nous, jusqu'au cabaret de Renard, dans le jardin des Tuileries. Là, mon compagnon voulut agir en cavalier, et prenant un air d'importance, il me demanda si je n'accepterais point un cadeau ou quelques rafraîchissements.

— Je ferai venir Renard, ajouta-t-il, il me connaît bien, il me voit souvent avec Mademoiselle, et nous servira de suite. D'ailleurs, voici là-bas mon cousin de Beaufort.

— Comment, votre cousin de Beaufort ! m'écriai-je, étonnée de l'outrecuidance.

— Oui, répliqua-t-il très-tranquillement; M. de Beaufort est petit-fils de Henri le Grand comme moi, comme Mademoiselle, et le côté ne fait rien à l'affaire.

Je fus au moment de me révolter, mais il me passait par la tête un projet délicieux, et je ne voulais point m'en distraire en me fâchant. Depuis que j'avais vu Philippe, sa jolie maison, et goûté son bon lait, je demandais sans cesse à y revenir. On me refusait, bien entendu. L'heureux succès de mon escapade avec mon nouvel ami me donna l'idée de la pousser plus loin.

— Vous avez un gouverneur? lui dis-je.

— Non, j'ai une mie.

— Est-elle bien bonne et bien complaisante ?

—Ellefait tout ce que je veux.

— Est-elle bien vieille?

— Oh ! oui, je crois qu'elle a au moins cinquante ans. Pourquoi cela ?

— Parce que les vieilles mies ne savent pas refuser;

nous irions mieux à notre fantaisie. Avez-vous un carrosse?

— Oui, pour ma mie et pour moi.

— Allons chercher la mie et le carrosse, et promenons-nous.

— Je le veux bien; mais Mademoiselle?

— Qui le lui dira avant? Si elle le sait après, elle vous grondera, vous vous laisserez gronder, et vous vous serez amusé.

— Allons !

Nous reprîmes notre chemin, sans que personne s'en occupât. M. de Beaufort et ses amis tenaient le cabaret, ils buvaient, se querellaient et ne nous voyaient pas. La mie Gothon n'essaya même point de nous contrarier; on attela le carrosse, et nous voilà partis pour le bois de Vincennes, battant des mains et sautant de joie. Ma mère m'avait conduite aux Tuileries et ma gouvernante aussi. Ma mère me crut avec madame de Basté, madame de Basté me crut avec ma mère; on avait ouvert les grands appartements, afin de donner plus d'espace à nos jeux. Quant au chevalier, il vaguait par la maison du matin au soir, et Mademoiselle, qui le protégeait plus par orgueil que par tendresse, se confiait à la mie Gothon.

Nous arrivâmes au château. Comme la première fois, nous y laissâmes nos gens, et je me chargeai de servir de guide. Je ne puis oublier cette journée, elle eut une grande influence sur ma vie, sans doute. Nous courions, nous sautions autour de la mie, le chevalier et moi. Nous n'avions à notre suite que deux laquais; c'était un fort petit équipage, et personne n'eût soupçonné notre rang en nous voyant accompagnés de la sorte. Charny, qui courait plus que moi encore, sauta un fossé, et, par un effort, déchira son haut-de-chausses, ce qui fut

un grand événement, auquel je ne pouvais ni remédier ni assister.

— Faites à votre aise ! criai-je à la mie Gothon, j'aperçois le logis, j'en sais le chemin et je vais vous faire ouvrir la porte.

J'approchai, en effet, du jardin, la grille en était poussée, je la franchis, mais la maison était close. La sœur de ma nourrice, dans ma première visite, avait trouvé derrière le bâtiment une entrée; je n'hésitai pas à la chercher; est-ce que j'hésitais, moi ? Je découvris une cour assez sombre, puis un perron ; il n'y avait absolument personne, le plus profond silence régnait partout, la porte céda sous ma main et m'introduisit dans un vestibule, où j'en vis plusieurs autres, toujours personne.

Un bruit de voix m'attira vers une chambre, en face d'un assez bel escalier. J'écoutai : Philippe était là certainement, j'entendais ses réponses à des questions faites plus bas sans doute. Je ne m'amusai pas à réfléchir davantage, et je me mis à frapper de toutes mes forces en m'écriant :

— Philippe ! Philippe !

Le pêne tourna en même temps et je restai clouée à ma place. J'avais en face de moi la reine Anne d'Autriche et le cardinal Mazarin, qui venait de succéder à mon grand-oncle, et que je connaissais parfaitement, pour l'avoir vu pateliner à l'hôtel.

— La petite de Gramont ! dit la reine en fronçant le sourcil. Qu'est-ce ceci, madame? et pensez-vous bien à ce que vous faites !

III

Madame de Rougemont resta pétrifiée comme moi; car, toute hardie que j'étais, la présence de la reine m'imposait plus que qui que ce soit. La reine Anne était belle, mais elle n'était ni bonne, ni avenante, excepté pour ceux qu'elle voulait s'attacher. Autrement, son visage froid, ses yeux vifs et impatients, sa lèvre dédaigneuse, marquaient plus de dignité que de grâce; elle était violente et colère, on l'a bien vu depuis, dans la Fronde. En cette circonstance, elle fut loin de se contenir. Me prenant par le bras, elle me secoua fortement.

— Que faites-vous ici, mademoiselle? répondez.

Je commençais à me remettre, j'osai lever les yeux.

— Je suis venu voir Philippe, madame.

Elle m'attira au milieu de la chambre, et s'asseyant dans un fauteuil sous le portrait de la recluse d'amour dont j'ai déjà parlé :

— Dites donc, dites donc, petite malheureuse, parlez, qui vous a appris cette route ?

Madame de Rougemont, un peu moins effrayée aussi, prit la parole avant que je pusse répondre.

— S'il plaît à Votre Majesté, dit-elle, je lui expliquerai ce qui s'est passé, et la fatalité de tout ceci.

Elle raconta en peu de mots notre première rencontre, et le hasard qui l'avait amenée ; elle ne manqua pas d'ajouter l'injonction positive faite à ma gouvernante, et les promesses de celle-ci.

— N'importe ! c'est votre faute, madame, il ne fallait pas admettre ici cette paysanne, il ne fallait pas...

L'emportement de la reine était tel, qu'elle allait sans doute en dire plus qu'il n'était convenable. M. de Mazarin l'interrompit d'un geste, et lui parla longtemps à l'oreille en espagnol, langue que je commençais à étudier comme c'était l'usage à la cour alors, mais que je ne savais pas assez pour tout comprendre. Je saisis quelques mots; cependant, ces quelques mots ne purent m'apprendre que l'existence d'un secret d'État, dont je me trouvais dépositaire à mon âge. Quel était ce secret? on ne le dit point. Ce qui me frappa le plus, ce fut la voix doucereuse du cardinal, ce fut son accent insinuant, ce fut la manière dont la reine l'accueillit, et dont il apaisa sa colère. J'avais aussi été étonnée d'une chose : la reine et le cardinal étaient déguisés, la reine, en petite bourgeoise ; le cardinal, en cavalier, et déguisés à ce point, que, très-probablement, si Anne d'Autriche ne m'eût point interpellée, je ne l'aurais pas reconnue. Je n'aperçus pas un domestique. Ils étaient venus seuls dans une mauvaise chaise de voyage, que je distinguai à travers les arbres où elle était cachée. Toute jeune que j'étais, j'étais si bien née pour la cour, j'étais si bien fille du maréchal de Gramont, que je flairai une position importante et difficile ; instinctivement, sans m'en rendre compte, je compris que je devais me taire, et qu'il ne fallait pas me laisser surprendre.

La reine répondit encore assez vivement à Mazarin, qui lui répliqua de nouveau, toujours du même ton.

— Où est cette gouvernante? interrompit-elle ; comment a-t-elle osé après ce qu'on lui avait dit...?

Le cardinal fit un signe de la main pour la prier d'avoir patience ; puis il m'appela :

— Mademoiselle, me demanda-t-il, avec qui êtes-vous venue?

Je lui racontai, à mon tour, tranquillement, clairement, comme quoi Charny et Gothon m'attendaient dans le bois. Il m'écouta sans émotion apparente ; il n'en fut pas de même de la reine, qui s'écria :

— Charny ! Mademoiselle ! Monsieur ! mais c'est l'enfer, que tout cela !

— Un instant, un instant, madame; apprenons tout ; le mal n'est pas grand peut-être.

Les questions continuèrent.

— Monsieur le maréchal a-t-il eu connaissance de votre venue ici, mademoiselle ?

— Non, monsieur.

— Pourquoi cela ?

— Parce que mon père me gronde souvent et que je ne lui dis rien de ce que je fais.

Le cardinal sourit. L'interrogatoire reprit encore; ils parlèrent bas de nouveau; pendant tout ce temps, Philippe resta caché derrière les jupes de madame de Rougemont, hasardant quelquefois la tête pour me regarder ; il avait bien plus peur que moi. Je ne sourcillai pas. La reine écoutait impatiemment; elle avança la main, puis m'examinant avec des yeux furibonds :

— Retournez d'où vous venez, emmenez Charny, et si jamais...

— Pardon, madame, interrompit le cardinal. Ma chère enfant, vous êtes fort raisonnable et fort discrète; vous en donnerez une preuve de plus en ne révélant à personne ce que vous avez vu aujourd'hui. M. le maréchal en serait très-fâché contre vous et l'on vous enfermerait au logis pour bien longtemps.

— Vous avez raison, monsieur, je m'en souviendrai.

— Cette petite fille ! dit la reine toujours prête à s'emporter, il faudrait...

J'avais la prétention de ne pas être une petite fille ; je pris un air superbe et je répondis :

— Vous verrez, madame, si je suis une petite fille !

— Emmenez-la, emmenez-la, madame de Rougemont, qu'elle parte ! Fermez les portes ! laissez Philippe avec moi. Allez ! allez !

J'entendis qu'elle ajoutait en espagnol, se penchant vers le cardinal :

— Il vaudrait mieux l'enfermer pour sa vie.

— Et son père ?

Je me retournai furieuse. Madame de Rougemont m'entraîna, elle m'accabla de reproches, me menaça des plus terribles châtiments si je revenais et si je parlais. Je ne lui répondis point. Je commençais à avoir peur : elle m'effrayait plus que la reine, parce qu'elle était laide. Néanmoins, je me tus. Nous passâmes à côté de la chaise. L'homme qui la gardait était le même que j'avais entendu, à ma première visite, annoncer la mort de mon grand-oncle. Nous ne lui parlâmes pas.

Charny et Gothon m'attendaient au milieu de l'allée.

Madame de Rougemont alla droit à eux.

— Je vous ramène cette petite imprudente, ma mie ; une autre fois ne la suivez plus et ne vous laissez plus conduire chez des gens qui ne désirent pas vous voir. Vous êtes trop heureuse qu'on ne prévienne pas Mademoiselle de la façon dont vous élevez son pupille. Adieu.

Elle s'échappa sans rien ajouter, ma mie Gothon me prit par la main, Charny de l'autre et retourna vers notre carrosse, très-penaude et très-embarrassée. Alors ma colère éclata. Je poussai des cris terribles, et mon petit compagnon comme moi, sans savoir pourquoi il criait. Gothon nous entraînait malgré notre résistance ; elle eût voulu déjà être bien loin. Je ne me souviens

plus de ce que je pensais, mais, une chose qu'on aura beaucoup de peine à croire et qui n'en est pas moins très-positive, c'est que je n'ai jamais ouvert la bouche de tout ceci. Je me promis de me taire par orgueil, pour montrer que j'en étais capable, et aussi un peu par crainte. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la reine, c'est que le Mazarin eurent de ce moment les yeux sur moi, c'est que cette discrétion me valut de leur part une faveur constante. Jusqu'à sa mort, la feue reine-mère me reçut avec la plus haute distinction; il ne tint qu'à moi d'entrer chez elle avant et après son mariage; elle me désigna pour être chez la jeune reine, et comme le roi voulut donner cette place à une de ses fidèles; elle insista pour que je fusse la surintendante de la première Madame. Le cardinal Mazarin arrangea mon mariage avec M. de Monaco. Il faisait grand cas de moi et le répétait à qui voulait l'entendre. Jamais entre nous la moindre allusion ne fut faite à ce qui s'était passé, il n'en est pas moins vrai que cette journée décida de mon sort, ainsi que je l'ai dit, car elle fit mon avenir. Sans M. de Mazarin, qui se mit Monaco en tête, et qui le mit à mon père, j'aurais probablement épousé celui que j'aimais, ou un autre.

Voici bientôt le moment de l'introduire dans ma vie, voici le moment où son nom se trouvera à chaque instant sous ma plume, car, depuis lors, il n'est pas sorti de mon cœur. Personne ne sait jusqu'à quel point j'ai aimé cet homme, personne ne sait combien je l'aime encore, et combien la douleur de son exil contribue à la maladie qui me tuera prochainement. Je ne suis pas de ceux qu'on abuse, Fagon ne l'ignore pas, aussi m'a-t-il prévenue de me tenir prête. J'ai quelques années devant moi, et ce sera tout. Que m'importe ! Je ne suis plus jeune, je ne suis plus belle, je ne puis pas être

reine; je n'ai donc en perspective ni succès ni puissance, à quoi bon vivre alors?

Le roi Louis XIII mourut, je m'en souviens bien; je me souviens du grand deuil, et d'avoir été en personne, dans une lanterne, au premier lit de justice du petit roi Louis XIV. Je me rappelle sa gravité, et je me rappelle surtout combien je fus frappée de sa ressemblance avec mon ami Philippe. Peu de jours après cette séance solennelle, nous partîmes pour le château de Bidache, ma mère et moi; nous y devions rester seulement quelques mois, afin d'essayer de remettre sa santé : c'était son dernier remède. Mon père voulut que je l'accompagnasse, ainsi que Louvigny; il garda le comte de Guiche. Ma sœur n'était pas encore née, remarquez-le bien, par conséquent, la bonne maréchale avait encore quelque chose à faire en ce monde. Elle se rétablit, en effet, merveilleusement pendant cette campagne, et nous laissa, mon frère et moi, très-libres de nos fantaisies. Nous courions le pays comme des fils de montagnards; je montais à cheval, je grimpais les rochers, j'étais la première dans les découvertes; aussi je me rendis très-populaire dans cette province, où nous étions souverains, et l'on m'y adorait.

Un soir nous revenions d'une promenade lointaine avec notre suite de petits garçons, que l'on régalait à l'office, et qui nous avaient frayé les chemins toute la journée. J'entrai dans l'appartement de ma mère, encore mouillée d'une averse; elle m'embrassa, me grondant à moitié, selon son habitude, et dit à la gouvernante de me faire mettre un habit propre pour souper.

— Nous avons du monde, ajouta-t-elle.

— Et qui cela, madame?

— Un de nos parents, ma fille, un des cousins de M. le maréchal, le marquis de Nompar de Caumont de

Lauzun; il vient ici pour nous remettre son fils, le jeune comte de Puyguilhem, auquel votre père veut bien permettre d'étudier dans sa maison; nous le ramènerons à Paris.

Ceci ne me frappa guère, et c'était pourtant tout mon avenir. Je remontai chez moi; on m'habilla, je jouai encore quelques instants avec mes poupées, et lorsque le souper fut servi, madame de Basté me prit par la main pour m'y conduire; c'était une joie toujours nouvelle; lorsque le maréchal était présent, nous ne mangions jamais à table.

En entrant au salon, j'y trouvai les personnes annoncées. Je fis la révérence au marquis, auquel ma mère dit, de sa meilleure grâce :

— Monsieur, voici ma fille.

Il me salua, et, voulant répondre par la même politesse envers une enfant de mon âge, il me présenta le jeune comte, en ajoutant :

— Mademoiselle ma cousine, voici mon fils le comte de Puyguilhem.

Je levai les yeux sur le jeune homme, car, vous le savez, je ne suis pas timide, et je trouvai en lui je ne sais quel attrait qui me charma. Plus âgé que moi de six ans, il avait déjà l'air d'un seigneur, bien qu'il fût petit et qu'on ne pût le regarder comme un joli garçon. C'est ici le lieu de faire son portrait, je crois, non tel qu'il était alors, mais tel qu'il est devenu; c'est ici le lieu de dépeindre cet homme, qui tint tant de place à cette cour, où il en restait si peu en dehors du roi, et qui a réussi par des moyens qui eussent mené les autres à leur ruine, pour se briser plus tard sur des obstacles dont le plus niais eût triomphé. Il était, à l'époque de notre connaissance, un cadet de famille, très-pauvre, sans espérance qu'en la faveur de mon père et en sa pro-

pre habileté. Il n'était jamais sorti de la Gascogne, son pays; il était né Gascon, et je vous réponds qu'il mourra de même. S'il quitte sa prison, il parviendra encore à reprendre des dupes; c'est le sort de cet homme; il a besoin de tromper, mais il a plus besoin encore de dominer; qu'il doit être puni derrière ses murailles!

Puyguilhem, plus tard le comte de Lauzun, et si connu sous ce nom, est plutôt petit que grand, plutôt maigre que gras, plutôt blond que brun, je dirai mieux, plutôt laid que beau. Avec tout cela, il n'est personne de plus agréable, de mieux fait, de plus accompli, quand il le veut. La première fois, il ne frappe point; mais, quand on l'a remarqué, il ne peut passer ensuite inaperçu. Il a dans la taille je ne sais quelle légèreté, quelle grâce, quelle hardiesse, que je n'ai vues qu'à lui seul. Son pied et sa main sont de sa race et de sa province, c'est tout dire. Il a la jambe belle et l'étale volontiers; les bottes à manchettes ne lui plaisaient guère, il aime mieux le genre actuel. A qui la montre-t-il maintenant?

Son caractère est entreprenant, entier, téméraire jusqu'à la folie. Il a une volonté de fer, il ne plie jamais, il se brise plutôt. Son esprit est brillant, plein de saillies, mais il est extravagant et brouillon. Il pense comme dans les romans, il rêve des choses impossibles à tout autre, qui, par lui, se trouvent réalisées. Sa bravoure n'a pas besoin d'être vantée, on la connaît, et l'on sait partout que c'est un des plus honnêtes hommes de ce siècle. L'ambition est son premier mobile, l'idole à laquelle il sacrifie; ne l'a-t-on pas vu du temps de Mademoiselle? Il devint favori du roi sans y tâcher, par hasard, et il conserva cette faveur sans se ployer à aucune des exigences du monarque; il a même affecté la brusquerie; il a fait entendre à Louis XIV ce que jamais autre n'eût osé dire. Le roi l'aimait plus qu'il n'aimait le roi; mon

père, avec son cynisme ordinaire, a parfaitement dépeint cette position-là :

— Lauzun est, avec Sa Majesté le roi de France, comme une fille de joie avec un cadet de Gascogne.

Je vous prie de croire que le maréchal se servait d'autres termes que les miens.

Lauzun n'a pas de cœur; il n'aime rien, il n'a jamais aimé, c'est un parfait égoïste. Il ne donnerait pas un fétu de nous toutes, qui l'avons chéri. Il nous a foulées aux pieds, et la dernière des femmes, dont il pourrait se servir à la cour, ou ailleurs, pour son avantage, nous rejetterait bien loin, je ne l'ignore pas. Il a autant d'orgueil que moi, ce qui n'est pas peu dire. Il m'a dominée, et il me domine encore, au point de tout abandonner pour lui. Je vendrais de bon cœur la principauté de Monaco à celui qui le tirerait de Pignerol; la difficulté serait que M. de Valentinois ne la livrerait point. Quant à Lauzun, il ne m'en aimerait pas davantage pour cela, une fois qu'il serait dehors.

Il a le caractère intraitable, il ne cède point, et ne souffre pas qu'on le contredise. Avec madame de Montespan, il avait des furies à s'arracher les yeux; ils sont aussi méchants l'un que l'autre. Il n'oublie, ni ne pardonne. Quiconque lui a fait du mal, volontairement ou involontairement, est sûr de le payer tôt ou tard. Enfin, c'est l'assemblage le plus complet de défauts et de vices qu'on adore malgré soi, en les connaissant, en les appréciant, en les détestant même. Beaucoup de femmes ont aimé Lauzun, aucune n'a pu s'en guérir, en apprenant à ses dépens combien il méritait peu cet amour. Il a en lui un charme qui enivre, il dédommage en une heure des siècles de souffrances; lorsqu'il le veut, il fait de cette vie misérable un paradis qu'on n'échangerait pas contre celui des anges.

Je sais parfaitement ce qu'il a été, ce que je lui dois de chagrins, d'humiliations, de hontes; aussi je le hais à la mort. Ne croyez pas que cela soit impossible, et demandez plutôt à Mademoiselle ce qui en est. Cet homme était destiné à soumettre au joug les orgueilleuses.

Voici l'homme; revenons à l'enfant.

Pendant cette soirée, il se montra parfaitement à sa place; il parla peu, et consentit à jouer avec Louvigny, plus jeune que lui, et beaucoup moins avancé que son âge. Cependant, mon frère l'ayant frappé à la joue, en plaisantant et sans savoir ce qu'il faisait, il devint pâle comme son linge, et s'avançant vers ma mère, il lui dit avec une de ces colères qui se contiennent si mal :

— Madame la maréchale, n'a-t-on pas enseigné à M. le comte de Louvigny qu'un gentilhomme ne se frappe jamais à la joue?

Si vous l'eussiez vu en cet instant, comme il grandissait!

Le lendemain, M. son père partit, et il devint le commensal de la maison. M. le maréchal en avait donné l'ordre. Il ordonnait aussi de le traiter comme un de mes frères, de lui rendre les mêmes soins, de ne pas faire de différence entre eux. Les Nompar sont de grande race, et mon père le savait.

On a dit de moi que je n'avais jamais eu d'enfance. Il en eut moins encore. On nous rappela à Paris. Les troubles commençaient. Mon père voulait tenir en grand état sa maison; il avait besoin de sa femme, non qu'elle l'aidât considérablement, mais sa présence et son nom étaient tout. Pendant le voyage, que nous fîmes en litière, ma mère et moi, Puyguilhem me bouda constamment; il resta sans cesse avec le gouverneur et mon frère, soit dansleur carrosse, soit à cheval. Il faisait le

ialoux du comte de Guiche, parce que j'étais joyeuse de lerevoir.

— Vous m'aimez donc moins que vos frères, ma cousine? me disait-il. Eh bien, aimez-les si vousvoulez; moi, je ne vous aimerai plus.

J'en pleurais toutes mes larmes, car, au contraire, mes frères étaient loin de lui dans mon cœur. Nous ne fîmes la paix qu'à Paris, longtemps après. Nous nous voyions si peu ! Il fut sur-le-champ adopté par le maréchal et mes oncles. Il les suivit partout. Le chevalier de Gramont lui trouvait des dispositions admirables et voulait les cultiver, disait-il. Quelle belle culture que celle-là !

C'est au moment des *Importants*, lorsque le duc de Beaufort, le *cousin de Charny*, se mit à leur tête et compta diriger les affaires. L'hôtel de Gramont était littéralement envahi, car mon père hésitait encore ; il ne se décidait pas si vite. Il pesait d'abord le pour et le contre. La cour lui faisait mille promesses auxquelles il tendait la main ; les Importants lui annonçaient monts et merveilles. Souvent on le mettait au pied du mur ; nous lui servions alors de faux-fuyants.

— J'ai des enfants, répondait-il, je dois penser à eux.

Puis il faisait une révérence et tournait les talons.

En ce même temps arriva la fameuse histoire des lettres d'amour trouvées chez madame de Montbazon et que celle-ci attribua à madame de Longueville. Ce fut une rumeur générale ; chacun prit un parti : les hommes pour madame de Montbazon, les femmes pour madame de Longueville, que madame la princesse sa mère défendait à outrance.

De tout ceci je ne sais rien que par ouï-dire ; j'étais trop jeune ; j'entendais quelquefois parler, mais je ne retenais guère. J'écrirai tout à l'heure, en quelques pages seulement, ce dont je me rappelle du temps de la

Fronde, les scènes que j'ai vues, où j'ai même joué un rôle. Le reste se trouvera dans les historiens. D'ailleurs, je n'écris pas l'histoire de France, c'est mon histoire à moi. Quand les intérêts de la France se trouveront mêlés aux miens, il me faudra bien m'en occuper; autrement, je me tais. Que m'importent les affaires de ce temps, à présent que rien ne m'importe plus! Cependant, si j'avais été autre chose qu'une enfant à cette époque-là, j'aurais cherché les aventures comme Mademoiselle. J'aurais fait parler de moi, je vous en réponds.

Le maréchal se décida, il prit parti pour la cour. Ma mère y contribua par ses prières continuelles et ses obsessions.

— Songez à mon oncle, monsieur, lui disait-elle; songez qu'il nous a mariés et que vous ne pouvez vous déclarer contre le roi, contre le cardinal Mazarin, son élève.

C'était la même antienne à perpétuité.

M. de Beaufort vint en personne faire des reproches à mon père.

— Nous comptions sur vous, monsieur le maréchal, lui dit-il de son air enragé.

— Et moi aussi, j'y comptais, monsieur; mais que voulez-vous? madame de Gramont a exigé... Vous comprenez... la mémoire de son oncle... Ce qui ne m'empêche pas d'être fort serviteur de la maison de Vendôme.

— Vous jouez un mauvais jeu, je vous en avertis. J'ai pour moi le peuple, et si Louis XIV, le pauvre innocent! est le roi de la noblesse, moi je suis...

— Le roi des Halles, monsieur; je le sais fort bien.

Ce fut lui qui lui donna le premier ce titre, dont le duc de Beaufort fut assez simple pour être flatté. Le lendemain, cela courait Paris, et on ne l'appela plus autrement.

Quelques semaines après, M. de Beaufort fut arrêté. Mon père, ce jour-là, en rentrant, embrassa la maréchale, ce qu'il ne faisait jamais, et lui dit :

— Vous êtes une merveille de sagacité, madame.

La pauvre femme pensa en tomber à la renverse.

Il arriva, vers la même époque, une chose que je n'oublierai jamais. Je jouai, ainsi que Puyguilhem, un rôle dans cette aventure, qu'une seule personne eût pu nous éclaircir, et cette personne ne parlait point, c'était le cardinal. Mon père et ma mère même n'ont pas été plus instruits que nous. Voici le fait :

Un matin, mon oncle le chevalier, l'homme de ce monde le plus léger et le plus futile, vint de bonne heure chez mon père. Il avait un de ces airs solennels qui annoncent quelque chose, surtout chez les gens de cette espèce. Mon père s'en aperçut à l'instant.

— Qu'y a-t-il, chevalier? Vous avez l'air de porter le monde, lui dit-il.

— J'ai besoin de vous parler seul, monsieur ; j'en demande pardon à la maréchale, et quant à ces enfants...

— Ils vont rentrer chez eux avec leur mère, même votre élève, à qui vous apprenez de si belles choses.

Nous sortîmes en effet. Ce qui se passa, je ne le sais pas en détail. Le chevalier apportait à son frère une lettre remise par un inconnu à sa porte. Par cette lettre, on annonçait au maréchal que le soir même, à neuf heures, il eût à tenir sa maison à la disposition d'un ami, pour y recevoir un étranger ; que cette entrevue était un secret important, et que, par conséquent, personne, fût-ce le maréchal ou ma mère, ne devait se trouver au logis. Le billet portait la marque, très-connue, des serviteurs d'Anne d'Autriche, par laquelle elle leur transmettait sa volonté. Mon père devait obéir ; quant à mon oncle, il n'y comprenait rien, n'étant en tout ceci qu'in-

termédiaire, pour plus de sûreté, sans doute, et n'ayant jamais été initié à quoi que ce fût en politique, pour de bonnes raisons.

Les ordres s'exécutèrent. Ce bon temps de la Fronde était fort étrange ; il arrivait les choses les plus inouïes sans que personne s'en étonnât. Jamais on ne pourra les raconter, fît-on mille volumes de Mémoires sur cette époque. Tous les hommes et toutes les femmes intriguaient, chacun dans leur sens et chacun pour soi. On changeait de parti selon son intérêt ou sa fantaisie; tout était mystères, menées inconnues, aventures ténébreuses ; on se vendait, on s'achetait, on se trahissait, on livrait la vie des autres souvent en marchandant fort peu, et cela avec une bonne grâce, une gaieté, une élégance qui ne ressemblent qu'à notre nation ; aucune autre n'y eût pu tenir.

Ce jour dont je parle, nous étions brouillés Puyguilhem et moi, pour jouer à M. Le Grand et à mademoiselle de Chemerault, et nous nous étions donné rendez-vous, à la nuit tombante, dans un petit cabinet des livres, où le maréchal s'enfermait pour dormir, sous prétexte d'étudier l'art de la guerre dans des in-folio, qu'il n'ouvrait jamais. Hors ce moment, ce cabinet était l'endroit le plus solitaire et le plus retiré de la maison. Il avait issue sur le grand cabinet du maréchal, et une fenêtre-porte ouvrait de l'autre côté sur le jardin. Le grand cabinet était justement l'endroit choisi pour le rendez-vous mystérieux. Le nôtre était pour nous d'une bien autre importance ; il fallait s'échapper, il fallait mettre en défaut madame de Basté et l'écuyer du maréchal, qui gardait Puyguilhem ; il fallait nous retrouver là au moment indiqué; mes rendez-vous sérieux ne m'ont pas donné depuis une émotion plus vive. Le cœur me battait. Je mis la main sur ma poitrine pour en comprimer les

palpitations. J'étais à huit heures et demie dans notre asile ; Puyguilhem m'y attendait. Nous nous étions glissés par le jardin, ne prévoyant guère ce qui allait nous arriver plus tard.

Je commençai mes mines et mes agaceries ; mon cousin cherchait à m'embrasser tout bonnement, ce dont je ne me défendais qu'en qualité de mademoiselle de Chemerault, car pour mon compte, je n'y faisais point de façons quand on ne me voyait pas. Au moment le plus intéressant, nous entendîmes marcher sur le degré de pierre, et, à travers les carreaux qui laissaient passer les rayons de la lune, nous aperçûmes un homme qui montait.

— Nous sommes perdus ! dis-je en cachant ma tête.

IV

C'était le valet de confiance de mon père ; il venait fermer à clef les volets de notre porte et ne se doutait pas de notre présence. Je fus au moment de crier, Puyguilhem me mit la main sur la bouche.

— Nous sortirons par l'autre côté, me dit-il.

Au même instant, on entra dans le cabinet du maréchal. La peur nous prit bien plus fort encore, je me serrai contre mon cousin, moi d'ordinaire si hardie. Je ne sais d'où venait cette crainte, peut-être l'instinct de la pudeur qui s'éveillait déjà. Nous entendîmes marcher, aller, venir, c'était une personne seule, probablement le laquais préparant les flambeaux et les siéges. Nous eûmes la même pensée, mon compagnon et moi. Mon père allait venir travailler. C'en était fait de nous.

— On nous séparera ! dit Lauzun avec fatuité.

Après quelques instants, tout redevint tranquille.

— Si nous sortions, lui dis-je, car j'ai grand'faim,

— Et moi donc !

C'était l'heure du souper, notre estomac le savait. Je marchai sur la pointe du pied, pour quitter ma cachette, mais un bruit du dehors me repoussa en arrière. Deux hommes furent introduits dans la pièce voisine, le mouvement des chaises, un moment d'hésitation auparavant, nous prouva qu'on s'asseyait après les cérémonies convenables.

— Mon cousin, repris-je bien bas, nous ne nous en irons plus.

J'avais grande envie de pleurer. Lauzun me consola. Il prenait des airs d'amant qui me charmaient, je le trouvais tout à fait dans le personnage de M. Le Grand. Un éclat de voix d'un de nos voisins attira notre attention, cette voix nous était inconnue, ainsi que celle de l'autre interlocuteur. Pour la seconde fois dans une si courte existence, j'allais me trouver à portée d'un secret important, et, comme l'autre, ce secret me resterait caché.

Ils se parlèrent plus bas alors, nous n'entendîmes rien qu'un murmure. Le premier qui s'était exclamé continua :

— Quoi ! monsieur, les Vendôme ?

— Tous ?

— Moins la maison de Condé, monsieur.

— C'est vrai. Et pourtant, il reste encore une hydre à cent têtes.

— Je vous apporte la plus dangereuse.

— Le ferez-vous ?

— Je le ferai.

— Nous tenons le duc de Beaufort, nous le tenons bien.

— De bonne foi, monsieur, qu'est-ce que le duc de

Beaufort ? Un bras sans cervelle, un héros de carrefours, une goutte du sang d'Henri IV mêlée à je ne sais quel limon grossier.

— C'est vrai.

— Au lieu que *lui!*

La conversation recommença de la même manière, j'écoutais en vain ; le discours fut long, il dégénéra en une discussion assez vive. Dans les temps où nous vivions, la chose était concevable. Je viens de le dire, on conspirait les uns contre les autres, on se jouait des tours affreux et l'on traitait la question de vie ou de mort comme la plus secondaire. Ce qu'il y eut de singulier, c'est que, devenue femme d'un des grands seigneurs de France, d'un prince souverain étranger, mêlée par mes relations à ce qu'il y avait de considérable, cette occasion ne s'est plus présentée. Je n'ai été initiée à rien, ni volontairement, ni par hasard. Il est vrai que le roi a mis la chose sur un autre pied, et que, d'ailleurs, je me soucie peu de la politique.

— Monsieur disait-on à côté de nous, pouvez-vous m'en répondre ?

— Sur ma tête, monsieur.

— C'est grave, au moins.

— C'est certain.

— Donnez-m'en des preuves ; il m'en faut sur-le-champ.

— Enfin, monsieur, je ne demande ni argent, ni honneurs, rien que la permission d'agir, rien que le droit de délivrer la reine, le jeune roi, d'un ennemi implacable. Est-ce trop ?

— Vous le haïssez donc bien?

La réponse, qui dura quelques minutes, nous échappa encore ; on sentait pourtant l'animation dans cette voix qui se contraignait, qui se forçait à s'éteindre. L'autre

ne répliquait pas, il écoutait sans doute et bien attentivement. Il y eut un silence assez prolongé.

— Monsieur, nous ne pouvons accepter un marché semblable.

— Un marché ! Est-ce que je vous demande quelque chose pour ce service ?

— Vous nous demandez l'impunité d'un crime, vous nous demandez la sûreté d'une vengeance; n'est-ce pas assez ? Si nous l'acceptions, ne serions-nous pas complices, et l'odieux de ce meurtre ne retomberait-il pas sur nous !

— Jamais ! J'accepte tout.

— Allez donc, monsieur; alors, vous n'avez pas besoin de nous pour être responsable de vos œuvres. Faites ce qui vous conviendra.

L'argument n'était pas inattaquable, car l'homme à la vengeance débattit la question de la même manière. Nous trouvions la séance longue ; il se leva enfin, et voici ses derniers mots :

— Je vais faire part de votre proposition à qui de droit, et je vous transmettrai la réponse.

— Où cela ?

— Vous en serez prévenu. On trouvera une maison pour nous recevoir.

— Et d'ici là, qui m'assure que je ne serai pas inquiété?

— La parole de la reine que je vous donne en son nom.

— C'est bien !

Il se fit encore des cérémonies pour partir, puis la porte se referma, puis le silence; nous étions libres ! Je m'élançai, Lauzun m'arrêta.

— Ma cousine, ne parlons point de ceci.

— Je sais bien autre chose que je ne dis pas ! répliquai-je avec dédain.

Nous nous échappâmes. Grâce à Dieu, ma gouver-

nante disait ses prières, et le souper n'était point servi encore. Elle se contenta de mon assurance que je n'étais point sortie de chez moi, car on lui avait recommandé d'y veiller. Quelle étrange gouvernante que madame de Basté ! La plus honnête, la plus sainte de tout l'univers, mais la plus facile à tromper ; elle dormait la moitié de sa vie, l'autre moitié elle récitait des patenôtres et se coiffait. Ignorante comme un capucin, elle me fit apprendre à lire, à écrire fort mal l'espagnol, sans grammaire, et voilà tout. Bonne jusqu'à la faiblesse, elle ne me contrariait point et souffrait que je lui manquasse de respect. Ma mère plaçait en elle sa confiance ; mon père s'en reposait sur toutes deux, il avait bien autre chose en tête ! Ma gouvernante était, du reste, une femme de bonne maison, ruinée sous la Ligue, parente éloignée du maréchal et qu'il considérait. On verra dans la suite jusqu'où les négligences de cette pauvre dame nous conduisirent toutes deux.

J'ai souvent cherché à m'expliquer ce que j'avais entendu dans le cabinet, et mes lumières, réunies à celles de Lauzun, nous ont amenés à y rattacher le fait suivant, que Dieu me pardonne si je me trompe !

Monsieur, les princes du sang et beaucoup de courtisans furent invités à un régal que faisait la reine au palais neuf, à Saint-Germain ; on y but avec tant d'excès, que le duc d'Orléans, très-facile à enivrer, comme les gens faibles, marchant vers le minuit dans la galerie, pour se remettre, se jeta tout habillé sur un lit, placé là pour quelque gardien. Il était enveloppé dans son manteau, connu à la cour, à cause du gros diamant qui le soutenait, et pour lequel Mademoiselle s'est tant disputée avec Madame sa belle-mère. Personne ne passa de deux heures, jusqu'à ce que M. de Candale, en se retirant dans sa chambre au palais, s'approcha pour

voir qui dormait ainsi ; il reconnut le prince. Monsieur avait parmi ses pages un frère de Louison Roger, qu'il aimait et qui ne le perdait jamais de vue, l'enfant se promenait sur le degré ; apercevant un homme près de son maître, il vint. M. de Candale lui demanda si Gaston était malade.

— Non, monseigneur, il est ivre.

— Eh bien, dit charitablement le duc, emportons-le chez moi, il n'est pas séant que l'oncle du roi soit vu en cet état par la canaille des estafiers qui loge ici.

Ils l'emportèrent, en effet, oubliant le manteau sur le lit. M. de Candale donna congé au page de se reposer, ajoutant qu'il veillerait sur Monsieur et que sa chambre était trop petite pour contenir trois personnes. Le page s'alla jeter sur le matelas, s'entortilla du manteau et s'endormit, la tête cachée par le feutre de son maître, oublié aussi, qu'il se posa, en manière de rideau, pardessus l'oreiller.

Monsieur se réveilla le matin, remercia Candale et demanda son page. On l'alla querir, et l'on trouva le pauvre petit avec un poignard dans le cœur, le manteau percé, le chapeau à la même place ; on l'avait ajusté si droit, que ses yeux ne s'ouvrirent pas.

Jugez quelle surprise, quels cris ! un meurtre dans le château royal, sur un enfant, un favori de Monsieur ! On examina l'affaire de tous les sens, on ne put rien découvrir. Les sentinelles affirmèrent n'avoir vu personne. Cela fit du bruit pendant quelques jours, et on l'étouffa soigneusement, malgré les réclamations du duc d'Orléans, criant qu'il donnerait la moitié de son apanage afin de connaître la vérité. Le peuple et les Frondeurs en herbe accusèrent le cardinal. Le page avait été certainement pris pour son maître, à cause du manteau et du chapeau, personne n'en doutait.

Monsieur consulta les devins. Campanella lui montra le visage du meurtrier dans un miroir : il ne le connaissait pas. Le sorcier, par son art de magie, en fit tirer un portrait, dont on répandit le plus de copies possible, afin de faciliter les recherches ; ce fut inutile. Je ne vois que cette circonstance dans les événements survenus, qui puisse se rapporter à ce que j'ai appris d'une façon si étrange. Et encore n'avons-nous pas pu deviner quel était l'homme, et pourquoi il haïssait si fort Monsieur. Ce sera quelque complice de ses conspirations contre le cardinal de Richelieu, qu'il aura perdu par sa faiblesse, son indifférence et son manque de foi, car des rivalités d'amour, il n'en eut guère qui en valussent la peine. Les deux fils de Henri IV, du vert galant, ne tenaient pas de lui.

Pendant ces premiers jours de la régence, la révolution d'Angleterre éclata, et la sœur de ces deux princes, l'épouse de Charles I^er^, chassée, ou plutôt poursuivie, se réfugia en France, avec ses enfants. Elle fut d'abord reçue en reine et conduite au Louvre, où on lui donna de beaux appartements et où elle eut une grosse cour. A peine y était-elle établie, que ma mère eut l'honneur de la voir en particulier ; la reine fit de grandes démonstrations de joie ; elle l'avait beaucoup connue dans sa jeunesse, le cardinal de Richelieu, comme le cardinal Mazarin, ayant approché sa famille le plus possible des personnes royales.

La reine d'Angleterre eut la bonté de me demander pour être des amies de la princesse Henriette, sa fille ; on m'y conduisit dès le lendemain : de là mes habitudes et ma familiarité avec elle. La princesse d'Angleterre s'engoua de moi et de ce que l'on appelait mon intelligence prodigieuse. A dater de ce jour, nous ne nous quittâmes plus, et mon existence se passa entre

elle et Puyguilhem. Celui-ci, jaloux de tout, me faisait la mine lorsque je restais longtemps au Louvre, il ne travaillait à aucun de ses exercices et refusait même de manger. On en riait à l'hôtel de Gramont, mon père plus que les autres.

— Ce hardi compagnon ne regarde pas au-dessous de lui, disait-il, cela promet.

Il a tenu ses promesses, en effet, il ne les a que trop tenues !

Je passe sous silence les troubles, les barricades, les batailles, M. le coadjudeur et le président Broussel, le parlement et les princes, tout cela est de l'histoire, mais il est plusieurs événements cependant que je veux dire, parce qu'ils m'ont frappée. D'abord, ma courte connaissance avec ce pauvre Tancrède de Rohan, qui ne pouvait manquer à ma recherche, en sa qualité de bâtard, car il l'était bien, quoiqu'il ne le fût pas; c'est-à-dire que madame de Rohan l'avait mis au monde sans que son mari s'en mêlât, et qu'il n'en était pas moins Rohan pour cela, malgré les réclamations de madame sa sœur qui défendait aux autres ce qu'elle a tant fait elle-même. Il fut amené chez mon père par la duchesse, et il y plut à tous. Je le trouvai plus beau que mon cousin, ce dont celui-ci se mit en furie et lui eût volontiers cherché querelle. Une tristesse profonde régnait sur ce pâle visage, et, comme il le répétait lui-même, il était né pour le malheur. Son histoire est des plus touchantes : enlevé chez sa nourrice, élevé en Hollande par un mercier, il se crut longtemps un misérable orphelin. Madame de Rohan le cachait, disait-elle, à cause de ceux de la religion, qui l'auraient voulu pour leur chef et pour recommencer les guerres. Le grand duc de Rohan connaissait son existence et l'aimait comme un fils unique, toujours à ce que disait madame de Rohan

Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il ne parut qu'après sa mort, tout à coup, venant réclamer l'héritage, dont mademoiselle sa sœur se croyait bien maîtresse, sans contestation possible. Ce fut une grande rumeur, le parlement, saisi de l'affaire rendit un jugement saugrenu, qui ne décidait rien.

Mais Dieu devait décider pour lui. Tancrède avait dix-sept ans, il semblait en avoir vingt. Sa tristesse et ses réflexions continuelles le vieillissaient encore. Dès qu'il me vit, moi, qui n'avais rien non plus d'une fille de mon âge, il annonça à sa mère qu'il n'accepterait jamais d'autre femme. Ce furent des étonnements, d'autant plus que rien n'était moins sûr que son état, malgré les espérances qu'on en conservait. Madame sa mère avait été et était encore une des personnes les plus galantes de la cour. Elle aimait les jeunes gens et leur eût donné une partie de son bien, si sa fille n'y eût mis bon ordre. Celle-ci épousa, malgré vent et marée, M. de Chabot, dont elle fit un duc de Rohan, et ils tenaient fort, on le conçoit, à ce que Tancrède ne fût point reconnu ; peut-être la dame plus encore, car plus de duché, elle était madame de Chabot, bien maigrement.

Mon oncle le chevalier, pour lors abbé de Gramont, dont il était bien marri, s'avisa de faire la cour à mademoiselle de Rohan, Chabot l'appela en duel. L'abbé y alla bravement ; une fois sur le pré, il se frotta les mains et dit qu'il avait froid. Chabot ne valait guère mieux, les voilà qui se regardent, l'un et l'autre voyaient la figure d'un grand couard.

— Pourquoi nous battons-nous ? dit Chabot.

— Ma foi ! monsieur, répondit l'abbé, je n'en sais rien, et il me semble que nous ne nous battons guère. C'est peut-être à cause de ce que j'ai demandé à ma-

dame la duchesse si mademoiselle sa fille avait toujours le droit de parer sainte Catherine. Ce n'est pas moi qui ai inventé la réponse, mais il est de fait qu'elle m'a riposté :

« — Hélas ! l'abbé, elle est si négligente, qu'elle pourrait bien avoir laissé le chapeau de la sainte en quelque coin, avec ses coiffes.

Chabot écumait, et il ne disait mot. Il gelait à pierre fendre, ils tremblaient tous les deux, autant de peur que de froid. Enfin, ils ne se battirent point. Mon père, apprenant cela, s'écria en colère :

— Mon frère ne veut point de ses abbayes, et parle de s'intituler chevalier. Je l'enverrai à mon père, dans une valise, par le messager, pour en faire un moine.

C'était une étrange vie que celle de madame de Rohan la mère. Elle changeait volontiers de galants, et sa liste était longue. Les principaux furent : MM. de Candale, Miossens et Jarzé. Tancrède était le fils de M. de Candale, bien qu'il eût un toupet de cheveux blancs, comme le duc de Rohan, son autre père, ce dont la duchesse menait grand bruit. Elle se retira à Romorantin avec lui, et s'en fit donner la capitainerie, afin de lui réserver quelque chose. Dès que la guerre civile commença, elle le renvoya à Paris et lui recommanda de faire rage contre M. le prince, qui se déclarait le soutien de sa sœur et son plus grand ennemi. En racontant cette circonstance à ma mère, il disait :

— M. le prince aura beau faire, je sais qui je suis et je tiendrai le pavé.

Il continuait ses exercices; du matin au soir à l'académie, il ne la quittait que pour moi, je n'en étais pas peu fière, car on ne parlait que de lui. Les plus belles dames le voulaient pour serviteur, c'était le héros du jour. Il n'entendait que mon nom. S'il eût vécu, je l'au-

rais sans doute épousé, car on a su depuis que le parlement allait le recevoir duc de Rohan, et que ses Bretons allaient lui faire rendre ses terres, ils détestaient Chabot, qu'ils appelaient un intrus. Il s'en fallut de peu qu'ils ne le jetassent à la porte, quand il vint présider les états.

La veille de la sortie de Vincennes, il galopa jusqu'à Paris, afin de me voir; il était plus triste que de coutume, on le trouva changé.

— Vous vous donnez trop de peine, monsieur, lui dit ma mère.

— C'est qu'en l'état où je suis, madame, il ne faut pas s'endormir, si je ne vaux quelque chose, je n'ai plus de ressources à espérer.

Je l'écoutais avec admiration, j'ai toujours aimé les braves. Puyguilhem n'était point au logis ce jour-là, et je me laissai cajoler plus à mon aise. Les dames présentes n'en revenaient pas de nous voir. Une femme de vingt ans n'eût pas su mieux entendre les discours d'un galant. Je me souviens que je pris l'éventail de ma tante et j'en jouai. Nous nous promenions dans la galerie, où il y avait quantité de belles fleurs, quoique ce fût le dernier jour du mois de janvier; ma mère y tenait beaucoup. On ne le troublait point.

— Mademoiselle, me disait Tancrède, me laisserez-vous vous aimer et vous mériter par mon épée?

— Je ne sais ce que vous voulez dire, monsieur, répondis-je en minaudant, ainsi que je le voyais faire aux précieuses de la cour.

— Oh! mademoiselle, je suis jeune, je suis peu de chose encore, mais si vous vouliez me le promettre, je prouverais à tous que je suis bien un Rohan. Vous ne savez pas combien vous êtes mon unique pensée, combien j'ai toujours votre nom sur les lèvres et votre

image devant les yeux. Ce matin, qu'il faisait froid, la forêt de Vincennes étincelait, au lever du jour, comme une aigrette de diamants; c'était un spectacle magnifique. Je sortis de mon quartier, afin de m'entretenir avec votre idée, ma compagne ordinaire, et comme je me sentais fort en m'appuyant sur votre souvenir ! j'aurais, je crois, bouleversé le monde. Je marchais toujours sans savoir où j'allais, sans penser que l'ennemi n'était pas loin; j'aperçus tout à coup, au détour d'une allée, une petite maison, au toit pointu, bien cachée parmi les arbres, et que je ne connaissais pas; elle semblait un nid dans le feuillage, et je songeai qu'il y ferait bon enfouir ses amours.

— Je sais, je sais, répondis-je.

— Cette maison était habitée, et déjà on s'éveillait pour partir.

— Partir?

— Oui, j'ai vu monter dans un carrosse une vieille dame, un joli enfant et une servante, avec quantité de coffres arrangés par un vieux laquais. Les chevaux qui traînaient le carrosse étaient marqués d'un chiffre, comme ceux des gens du roi. Un gros de cavaliers armés l'entourait, commandés par un gentilhomme que j'ai vu quelquefois en différents lieux, ici, et qu'on appelle M. de Saint-Mars. Ils me regardèrent de travers, et leur chef s'avança jusqu'à moi; il me demanda, avec politesse, si j'avais affaire à eux et si j'étais seul.

— Je me promène, monsieur, répondis-je, je suis seul, et je n'ai affaire à personne qu'à ma pensée.

Il me salua, et tout partit au galop.

— Pauvre Philippe ! songeai-je, où le conduira-t-on?

— Et moi, mademoiselle, poursuivit Pancrède, je continuai à marcher. Bien des espérances marchaient devant moi, il me semble pourtant que ces espérances

me fuyaient. Je les voyais comme des anges, en robes blanches, planant au-dessus de ma tête ; je cherchais à les saisir, elles s'envolaient à tire-d'ailes, et, se retournant vers moi une fois encore, toutes me montraient votre visage baigné de pleurs, m'envoyant un adieu. Je mourrai bientôt.

— Monsieur, repris-je, ce sont là des enfantillages.

Il ouvrait ses grands yeux, si sérieusement tendres, et me disait :

— Nous devrions, vous et moi, être des enfants, en effet, et nous parlons comme ceux qui ne le sont plus. C'est qu'on mûrit vite au feu des événements et des guerres civiles. Nos pères et mères, à nos âges, étaient jeunes, mais ceux d'avant avaient la Ligue, et qu'auront les enfants à naître? Tenez, par moments je crois que la vie est funeste et qu'il fait meilleur là-haut.

— Vous êtes pourtant de la religion, monsieur.

— Oui, mademoiselle, comme mon père et ma mère.

— Alors, je ne saurais vous épouser, car je ne voudrais pas aller au prêche à Charenton.

— Est-ce que M. de Chabot, mon beau-frère, y va?

— Et vous ne vous ferez point catholique?

— Je n'y pense pas avant d'être reconnu pour ce que je suis, sans quoi l'on dirait que j'ai voulu séduire mes juges. Si jamais je fais abjuration, ce sera pour l'amour de vous, mademoiselle, et aussi pour la Vierge Marie.

— Pour la Vierge Marie?

— Oui. Je ne puis assez vous dire combien je l'aimerais, elle est si belle et si divine! La mère de Jésus-Christ! mais elle est toute-puissante, toute bonté, elle doit tendre la main à ceux qui souffrent, elle qui a tant souffert; elle doit protéger les orphelins, les abandonnés, elle doit être notre mère, enfin une mère pure, sans tache. Ah! je me surprends souvent à la prier!

— Vous n'êtes pas huguenot, alors, car c'est pour eux une abomination.

— Voici l'heure de retourner à mon poste : je vous dis adieu, mademoiselle, je vous remets à Dieu. On annonce pour demain une escarmouche d'avant-garde; j'y serai le premier. Ne me donnerez-vous point un de vos rubans, afin de me porter bonheur? Ne me refusez pas, je vous en conjure... Qui sait ? c'est peut-être la dernière chose que je vous demande.

Je fus si touchée de sa prière et de son regard, que les larmes me vinrent aux yeux. J'ôtai un de mes nœuds d'épaule et je l'attachai à son épée. Il était bleu et blanc. Madame la marquise de Sévigné passait près de nous, allant faire la révérence à ma mère ; elle s'arrêta.

— Voyez les beaux enfants, dit-elle à son oncle, l'abbé de Coulanges, qui l'accompagnait; ils jouent à la poupée d'amour.

Tancrède en devint rouge de vergogne, et le regarda fièrement. Je la conduisis jusqu'à la porte. Lorsqu'elle fut fermée, il me sembla entendre un grand soupir; je regardai autour de moi : j'étais seule. J'eus peur, et je me sauvai dans ma chambre. Si mon cousin eût été là !

Le lendemain, dans cette escarmouche qu'il m'avait annoncée, il reçut une arquebusade à travers le corps. On le ramassa sur le champ de bataille, mourant, mais ayant encore sa connaissance ; on le transporta au château du bois de Vincennes. Son caractère resta le même; il ne faiblit point, et ne voulut point donner à ses ennemis la joie d'une pareille capture. On l'interrogea, il répondit en hollandais, ne parla que hollandais et ne voulut passer que pour un Hollandais. Il demanda une plume et de l'encre à une espèce de ritmestrer, au service de M. le Prince, et écrivit quelques mots à son valet de chambre ; c'étaient des adieux pour

moi et pour sa mère, sans nommer personne ; puis il mourut presque de suite après. On me rapporta mon ruban.

Je ne dirai pas que j'en fus touchée, c'est trop pour cet âge : j'en fus frappée. Depuis, je l'ai regretté davantage, j'ai mieux senti sa perte, et je suis persuadée qu'il m'eût aimée de toute sa vie autrement que je ne l'ai été.

Il fut tué par les troupes de mon père, alors du parti de la cour, le lendemain de la défaite du chevalier de Sévigné, à la tête du régiment de Corinthe au coadjuteur, que l'on appela la *Première aux Corinthiens.*

V

J'avais appris de la sorte le départ de Philippe, et, tout enfant que j'étais, cette séparation sans terme me semblait cruelle à supporter. Je n'avais dit mot au pauvre Tancrède, dont la mort me frappa presque en même temps, mais j'ai toujours été de nature à ne rien oublier. Voilà pourquoi je n'ai jamais pu souffrir M. de Monaco, qui m'a insultée le jour de mes noces, ainsi que je le raconterai en son temps. Je l'ai tourmenté, il me l'a rendu ; seulement il me l'a rendu sottement, comme un sot qu'il est : il a ameuté les rieurs contre lui, et il est parvenu à me donner raison, malgré mes torts. On rit de lui, on leva les épaules de pitié, on se raconta tout haut et tout bas ses extravagances, et jamais il n'a pu gagner qu'on le plaigne, bien qu'il soit à plaindre, j'en conviens, dans le genre de malheurs qu'il a choisi.

Laissons là M. de Monaco, nous aurons assez à en par-

ler dans la suite; à présent, je suis encore ce que j'enrage de ne plus être, en effet, la petite de Gramont, enfant gâté, modèle en miniature d'une coquette et d'une dame de qualité, et aussi, comme je vais le dire, d'une héroïne; peu de personnes peut-être eussent montré autant de courage et de présence d'esprit que moi.

J'ai promis de raconter succinctement les deux seules circonstances de la Fronde auxquelles j'aie pris une part active. Le reste, je ne l'ai vu qu'à travers les récits des autres, et je n'en sais pas assez long pour ennuyer d'une chose si connue. On a mis cela partout; le dernier hobereau de province a son histoire de la Fronde, ou, quand il n'en a pas, il en invente. Je ne vous en importunerai donc pas longtemps.

Mon père, ainsi que tous les seigneurs de cette époque, changea deux ou trois fois de parti, et entra successivement dans l'un ou dans l'autre; mais, plus que les autres grands seigneurs, il était toujours parfaitement reçu, parce qu'il se préparait les voies : il avait un otage quelconque dans tous les camps; et puis, semblable au singe de la Fontaine, lorsqu'il essaya la couronne, dans une de ses fables nouvelles que je lisais l'autre jour, le maréchal de Gramont passait si bien à travers la difficulté, s'en faisait un cerceau si facile, que c'était merveille de l'entendre.

Par exemple, le roi déteste qu'on lui rappelle aucun incident de sa minorité, il déteste surtout ceux qui ont embrassé la défense du parlement et de MM. les princes, ne fût-ce que pour quelques jours, il ne souffre pas une allusion à ce temps-là : eh bien, mon père lui raconte ces vieilles histoires, et il ne manque pas d'ajouter en clignant son œil :

— C'était dutemps que nous servions Votre Majesté contre le *sieur* Mazarini.

A quoi le roi ne manque pas non plus de rire aux éclats à sa manière, car Louis XIV, par dignité, ne rit jamais, même dans l'intimité la plus grande. On ne se fait bien une idée de ce soleil-là qu'après avoir été brûlé par ses rayons.

C'était donc au bon temps de la révolte, où Paris vivait sens dessus dessous, et ne s'en portait pas plus mal pour cela. La cour avait une peur épouvantable, M. le cardinal Mazarin surtout. Mon vaillant grand-oncle, l'autre cardinal, n'eût pas tremblé pour si peu. On se résolut donc à repartir de nouveau (ils étaient déjà partis une fois), mais il fallait le plus grand mystère, car la populace s'y fût opposée, et la populace n'y fait pas tant de façons. On mit peu de monde dans le secret, pas même les intimes de la reine, mais mon père en fut.

Tous les ans, le 5 janvier, il donnait un grand souper où on tirait les Rois; d'ordinaire, la fine fleur des galants y assistait, voire même les princes, et on nous faisait venir au dessert, nous et beaucoup d'autres enfants de qualité, avec lesquels nous jouions à la fête. Ce jour-là, ce fut comme de coutume, M. de Nemours, madame de Longueville et le duc de Bouillon y étaient; il fallait l'effronterie du maréchal pour faire de ces choses-là.

Le souper fut magnifique et mon père charmant; la maréchale, qui ne se doutait de rien, fut à l'ordinaire. Madame de Longueville fut reine et M. de Nemours fut roi. Vers une heure, chacun se retira, malgré les sollicitations du maréchal, qui souhaitait en apparence prolonger la nuitée. Aussitôt, il monta dans l'appartement de ma mère, qui, par goût, ne pouvait souffrir le rez-de-chaussée et se tenait toujours au premier; j'y étais avec Guiche, Louvigny et Puyguilhem; les étrangers nous avaient quittés depuis longtemps. Ma mère

donnait ses ordres à ses femmes et aux nôtres, parce que le lendemain on nous menait à l'église de bonne heure; Puyguilhem, selon sa morgue ordinaire, y voulait aller avec Guiche et les écuyers du maréchal, ma mère lui prêchait la modestie.

— Madame, dit le maréchal en entrant, tout botté, nous allons partir à l'instant.

— Nous partons, monsieur! à cette heure?

— Non pas vous, non pas Louvigny, non pas Puyguilhem, non pas mademoiselle de Gramont, mais Guiche et moi avec une partie des mes gens.

— Ce voyage ne peut-il se remettre?

— C'est impossible, le roi, la reine et Monsieur sont au Cours-la-Reine, où est le rendez-vous, la cour s'en va à Saint-Germain; il faut bien s'échapper, ou messieurs les Parisiens tendraient leurs chaînes et nous prendraient comme dans une souricière.

— J'y vais aller aussi, monsieur, dit la maréchale avec son sang-froid.

— Non pas, ma mie, ne fermons pas la porte à toutes choses; restez ici et voyez, au contraire, beaucoup MM. les princes et leurs partisans. Je vous laisse en bonne posture avez eux. Protestez que je suis parti à votre insu, que vous ignoriez tout, que d'ailleurs vous ne m'eussiez pas suivi. Arrachez-vous les cheveux de ce que je vous ai dérobé le comte de Guiche, et jurez que du moins vos autres enfants appartiendront à la cause parlementaire, dès qu'ils seront en âge d'appartenir à quelque chose. Vous ne courrez pas de disgrâce, allez! avant ce temps-là, les parlementaires et les royalistes auront changé dix fois d'avis.

— Cependant, monsieur, il ne fera pas bon ici peut-être en l'absence de la cour, et mes enfants.

— Vos enfants ne courent aucun danger, ni vous non

plus; si les Parisiens viennent céans, ouvrez les portes et ne leur refusez rien, sans quoi ils prendraient et ce serait le pis. Écrivez un mot au coadjuteur, mettez-vous sous sa protection; accablez-moi, plaignez-vous, je vous le pardonne, je vous le demande.

— Monsieur, je ne puis faire cela.

— Je vous le demande, vous dis-je, pour un rien je vous l'ordonnerais. Cela m'arrange et me convient. D'ailleurs je vous promets de vous le rendre, et de crier sur les cheminées à Saint-Germain que vous avez agi contre mes ordres. Je vous attendrai huit jours durant, après lesquels je proclamerai, en la déplorant, votre rébellion.

— Cela ne se peut, monsieur, je ne suis point rebelle, je suis soumise, je ne vous ai résisté de ma vie.

— Eh! morbleu, si vous êtes soumise, soyez-le donc, et faites ce que je vous dis. Je n'ai point de temps à perdre, je vous le répète, adieu et je m'en vais. N'oubliez pas mes instructions, s'il vous plaît.

— Je m'en souviendrai, mon père, lui dis-je avec cet aplomb magnifique que je tenais de lui, et qu'il aimait en moi à cause de cela.

— Ah! c'est juste, j'aurais dû m'adresser à vous, mademoiselle, et me rappeler que vous étiez la forte tête de la maison.

Pendant ce temps Puyguilhem tirait le maréchal par son manteau.

— Monsieur, monsieur, disait-il, voulez-vous me répondre?

— Qu'y a-t-il, monsieur? mais ayez hâte, car je serai en retard.

— Auriez-vous la bonté de me dire si on se battra plus à Saint-Germain qu'à Paris?

— Pourquoi cela?

— C'est que j'irai où l'on se battra.

— Vous irez où je veux, s'il vous plaît; en voilà un plaisant muguet qui raisonne.

— Monsieur le maréchal...

— Monsieur le bambin ! non, je me trompe, monsieur le Quinola, ne savez-vous point qu'en mon absence il faut un homme ici, et que je ne puis me confier mieux qu'à vous ! Je vous laisse la garde de ma maison et de madame la maréchale, c'est la plus grande marque de confiance que je puisse vous donner, et j'espère que vous vous en montrerez digne.

Puyguilhem ne branla pas. Il releva sa tête et se sentit tout fier. Le maréchal le regarda en souriant :

— Allons ! dit-il, vous êtes un brave cadet, et je ne désespère pas de vous voir, un jour, maréchal de France.

Puyguilhem ne répondit pas, comme je ne sais quel cuistre disait à mon père :

— Monsieur, si je ne suis pas maréchal de France, je suis du bois dont on les fait.

— Il est certain, monsieur, que lorsqu'on en fera de bois vous aurez tous les droits possibles, répliqua M. de Gramont.

Il était joli, mon père, et il avait de ces bouffées qui faisaient rire toute la France. Quand je dis *il avait*, je devrais dire : *il a*, car il est toujours le même et il vivra plus que moi.

Ma mère finit par comprendre et par accepter selon son habitude. Nous n'en dormîmes pas de la nuit. Le lendemain, à son réveil, Paris apprit le départ du roi ; ce furent des cris, des révolutions, des furies. Tous les marmots couraient les rues en hurlant, et nos gens arrivèrent, joignant les mains et levant les yeux au ciel ; ma mère joua piètrement la comédie ; de plus fins auraient

vu que nous savions la chose. Elle se souvint heureusement de sa lettre au coadjuteur, elle la fit de son mieux, ce qui n'était guère. Le coadjuteur lui envoya un hoqueton qui devait rester au logis, pour nous protéger. Quant à moi, je m'en allai droit chez madame de Rambouillet, grande amie de ma famille et dont mon père avait manqué d'épouser la fille, mademoiselle Julie d'Angennes, si célèbre par les beaux esprits qui l'ont chantée. Mon grand-père (il vivait encore et venait d'être fait duc), en vrai pingre qu'il était, ne voulut pas donner au maréchal une dot suffisante, et madame de Rambouillet, malgré tout son désir, refusa sa fille. Elle ne nous en aimait pas moins et me faisait souvent venir le matin dans cette chambre bleue d'Arthénice, le sanctuaire des muses et l'antichambre du Parnasse.

Ce soir-là, j'y allai de moi-même pour prendre l'air. *Prendre l'air* était le mot, car la chambre d'Arthénice était grande. Madame de Rambouillet ne pouvait supporter ni la chaleur du feu, ni même celle du soleil. Elle devenait écarlate, à quatre toises, si bien que tout l'hiver elle restait sur son lit, les jambes enveloppées dans une peau d'ours en manière de sac. Chacun se chauffait à la lueur du bel esprit, chacun aussi se plaignait de geler, et l'on soufflait dans ses doigts.

Je la trouvai avec mademoiselle Paulet, la célèbre lionne de Voiture ; cette fille dont toute la France avait parlé, qui fut la maîtresse de tout le monde, et qui, en vieillissant, était devenue si prude qu'elle voulait marquer au front celles qui avaient eu des galanteries. Mon père, seul dans l'univers, avait son franc-parler avec elle, et Dieu sait pourquoi ! il lui disait :

— Mademoiselle, mademoiselle, de l'indulgence : l'indulgence sied si bien à la vertu ; et vous seriez trop fière d'avoir seule le front net.

Il fallait voir son sourire avec ces paroles ; la Paulet en devenait chèvre et n'osait répondre. Je me souviens qu'une autre fois elle faisait un grand tapage de je ne sais plus qui, prise sur le fait par son mari, et demandait justice contre la dame avec des gestes et des cris d'hurlubière.

— Mon Dieu, mademoiselle, lui dit mon père selon sa façon que je ne répéterai point : si, toutes les fois qu'il se fait dans Paris un mari cerf, on menait pareil sabbat, on n'entendrait plus Dieu tonner.

Jodelet, plus tard, s'empara du mot et le raconta sur le théâtre, un jour que l'on jouait les *Sosies*, de Rotrou. M. de Gramont a souvent bourré la foire ou l'hôtel de Bourgogne de ses bons

Mademoiselle Paulet me déplaisait à la mort à cause de ses sermons. Elle nous prêchait la haute morale, et madame de Rambouillet, la vertu la plus enragée, lui passait ses aventures, et en faisait sa chérie. Voilà pourquoi l'autre criait tant. Le matin du 7 janvier elle en était sur la nouvelle, et prenait ses airs sublimes de précieuse, dont la marquise se pâmait d'aise. En me voyant arriver :

— Ah ! voilà la petite de Gramont ! dirent-elles. Nous en saurons davantage.

— Ah ! que nenni ! mesdames, répliquai-je, en faisant une belle révérence, car je n'en sais pas plus que vous. M. le maréchal est parti cette nuit, sans rien dire, avec M. de Guiche, et nous a laissées ma mère et moi. Je ne saurais vous exprimer le trouble où nous sommes.

— Quant à moi, répliqua la marquise, j'ai envoyé mon page par la ville, il ne tardera pas à revenir.

— Quoi ! votre vilain page, qui écorche tous les mots qu'il dit et qu'on ne saurait entendre sans trépigner ? Je ne comprends pas comment, vous, la perle des

précieuses, vous pouvez garder un tel garnememt.

— C'est M. de Chaudebonne qui me l'a installé chez moi et je n'ose le chasser de peur que Chaudebonne ne s'en tourmente. Pourtant, il a mille défauts : il se querelle avec les laquais de M. de Rambouillet, avec son écuyer même, et l'autre hier ils m'arrivèrent tous les deux en bataille.

« — Madame la marquise, il m'a menacé.

« — Soutiendrez-vous pas que je vous ai frappé, par exemple ?

« — Non, parce que incontinent que vous m'avez montré le poing, je *sorta*.

« — Il est vrai, madame la marquise, répliqua l'écuyer, qui ne manque pas de saillies, il *sorta* tout aussitôt; mais incontinent après il *rentrit*. »

Mademoiselle Paulet faillit quasi tomber en entendant ces barbarismes. Très-certainement Molière connaissait cette histoire quand il fit les *Femmes savantes*, et mademoiselle Paulet, la belle lionne aux cheveux roux, servit de modèle aux *Précieuses ridicules*. Elle passait pour être la fleur des beautés ; je ne l'ai pas connue jeune. Ce que je puis assurer, c'est qu'elle avait la senteur de sa couleur rousse et que toutes les eaux de la reine de Hongrie ne l'auraient pas éteinte.

Mademoiselle Paulet, qu'en langage de précieuse on appelait Parthénie, comme Voiture la nommait la lionne, avait une magnifique voix. Elle chantait si bien, qu'un jour, à une fontaine de Rambouillet, on trouva deux rossignols morts de jalousie après l'avoir entendue. On s'organisait en ce temps des flatteries de cette espèce, et bien que tout le monde sût à quoi s'en tenir, on s'en faisait des compliments à la ronde.

Elle était presque toujours à l'hôtel de Rambouillet, dont mon père charmait les habitants, qui l'aimaient

justement parce qu'il ne leur ressemblait point. J'y avais, moi, habitude avec la petite de Montausier, fille de la célèbre Julie d'Angennes, qui est présentement duchesse d'Uzez et un modèle de dévotion, de vertu, comme ses deux mères. Seulement, elle a moins de lettres et parle un peu plus souvent la langue des mortels. En ce temps-là c'était une jolie petite fille, dont l'esprit se citait déjà par ses reparties. Je me souviens qu'en cette circonstance, elle prit un air très-grave et dit à madame de Rambouillet :

— Puisque voilà mademoiselle de Gramont, ma grande-maman, parlons, s'il vous plaît, d'affaires d'État, à cette heure.

Elle était fort drôle avec M. de Grasse, qu'on nommait dans cette langue incroyable *le nain de la princesse Julie*. Il élevait un renard, que l'on conduisit à M. de Montausier ; dès que la petite l'aperçut, elle porta la main à ses perles de cou. Comme on lui en demandait la raison :

— C'est de peur, dit-elle, que le renard ne me les vole : ils sont si fins dans les fables d'Ésope !

— Et tenez, ajouta sa tante, voici le maître du renard ; que vous en semble ?

— Il me semble encore plus fin que son renard.

— Vraiment, mademoiselle ! Je ne suis pourtant pas assez fin pour savoir depuis combien de temps votre grande poupée a été sevrée. Me le direz-vous ?

— Et vous-même, combien y a-t-il que vous l'êtes ? car vous n'êtes guère plus grande qu'elle.

On racontait ces bons mots jusque chez la reine ; pourtant, je l'aimais assez, elle était bien moins jolie que moi. Nous nous fréquentons peu depuis que nous sommes des femmes. Je trouve qu'elle a moins d'esprit qu'autrefois. Nous allions ensemble par tout Paris,

après cette fameuse fugue de la reine et du cardinal, surtout chez madame de Longueville, dont je ne bougeais, et qui me faisait l'honneur de m'admettre à ses conseils, disait-elle. C'était merveille de la voir commander, ordonner, retourner les seigneurs, les présidents, les bourgeois, cajoler M. de la Rochefoucauld, tenir en bride le coadjuteur, intriguer contre la cour, arrêter ses furies en menaçant M. le prince et en caressant M. le prince de Conti. Quant à M. de Longueville, il fallait bien qu'il vînt ensuite, il n'avait garde de résister.

Cependant M. d'Elbeuf *et ses enfants*, comme disaient les triolets, faillit lui jouer un pied de nez, et sans moi la Fronde eût tourné d'une autre manière. C'est justement ce que je veux dire, avant d'abandonner les affaires publiques et d'entrer dans les miennes.

Mon père avait un œil à Paris et un œil à Saint-Germain ; avec sa perspicacité gasconne, il devinait et savait tout ce qui se passait ici, les projets du coadjuteur, ceux du cardinal, enfin toutes choses. Il était à l'affût des gens, des paroles, des écrits, même des intentions. Le jour où MM. d'Elbeuf quittèrent la cour, il l'apprit à la minute, et commença à épier leurs amis, leurs protecteurs et leurs protégés. Il se défia surtout de l'abbé de la Rivière, l'âme damnée de Monsieur, cet intrigant de bas étage qu'on retrouve partout dans la Fronde, qui voulait tout faire et ne faisait rien, qui se posait de fête pour brouiller, et qui, comme son maître, comme mon père, comme MM. d'Elbeuf, comme les autres enfin, avait toujours sa petite trahison dans sa poche, bien atournée et bien parée, afin de ressembler à un dévouement quelconque à quelqu'un ou à quelque chose.

Il résulta de cette surveillance la possibilité de copier une lettre adressée par M. d'Elbeuf à ce mièvre abbé,

laquelle lettre le compromettait largement vis-à-vis des parlementaires, et servait en tout point les projets du coadjuteur envers M. le prince de Conti, dont il voulait faire le chef de sa mécanique, non à cause de lui, le pauvre homme ! mais à cause de son nom.

Mon père avait un page, le compagnon fidèle de Puyguilhem, comme lui spirituel, entreprenant, hardi même. Il le fit venir et lui demanda, avec son ton ordinaire de persiflage, s'il était disposé à mourir sans confession.

— J'aimerais mieux avoir le temps de voir un prêtre, monsieur le maréchal, mais, s'il le faut absolument, je dirai un *Pater* et un *Ave*, une prière à mon saint patron, et en avant !

— Bien, monsieur le héros, je suis content de vous. Voici ce dont il s'agit : Cousez ce papier dans votre pourpoint, dans la semelle de vos bottes, dans votre plumet, où il vous plaira, présentez-vous ensuite à la porte que garderont MM. les bourgeois, et demandez à rentrer dans Paris pour rejoindre votre maîtresse, madame la maréchale de Gramont. On vous fouillera à vous laisser tout nu, et si le papier n'est pas bien caché, il est parfaitement sûr que vous serez pendu haut et court, fussiez-vous aussi noble que le roi.

— Je n'en doute pas, Monseigneur.

— Et cela ne te fait pas trembler ? Il est vrai que tu es Gascon. Si tu es pendu, je dirai que tu n'es qu'un sot et je ne te regretterai guère ; si tu n'es pas pendu, tu iras à l'hôtel, tu rendras ta lettre à la maréchale, et tu la prieras de l'envoyer immédiatement, *mais non directement*, au coadjuteur.

— Ensuite ?

— Ensuite, tu n'as pas besoin d'y songer. Occupe-toi d'abord d'arriver en sûreté et de ne pas être pendu ;

c'est pour toi et pour moi, en ce moment, la principale affaire.

— Devrai-je revenir, monseigneur?

— Quand tu auras vu l'effet de mon message. Je n'ai pas besoin de te le dire; si tu es fin, tu le devineras, et alors ta fortune est faite. Dieu protége ceux qui se protégent eux-mêmes. Tu auras encore, pour ce retour, quelques précautions à prendre. Ces bons Parisiens n'aiment pas qu'on cherche à quitter leur bonne ville. Ils tireront peut-être une ou deux arquebusades dans tes chausses; mais, je te le répète, un Gascon et un bâtard, qui est plus! n'a pas d'excuses'il se met à néant tous les quarteniers et les dizainiers de la garde bourgeoise.

Le jeune homme s'inclina.

— Un mot encore, monsieur le maréchal; ceci doit parvenir de suite à M. le coadjuteur, c'est très-pressé? si je le portais moi-même?

— Et ta livrée, buse! Est-ce que cela doit venir de ma part? Est-ce que je dois prendre une enseigne pour mieux m'annoncer? tu ne comprends donc rien?

Cet enfant était un bâtard de Bassompierre, né du maréchal et d'une jolie femme, dont il avait connu la famille en Béarn, lorsqu'il passait, pour son ambassade d'Espagne. Elle vint à Paris lorsqu'il était à la Bastille et en amourette avec madame de Gravelle.

Notre *Bidachienne* ne laissa pas de l'aller voir, après en avoir obtenu la permission par le moyen de mon père, qui la visait aussi, ce qu'il y a de beau. Il en résulta, malgré madame de Gravelle, ce fils, auquel mon père disait quelquefois plaisamment qu'il n'avait pas nui, mais c'était une calomnie, car sa mère resta attachée à Bassompierre, quittant tout pour lui, vivant cachée et obscure dans un coin de son logis, et ne s'occupant que de son fils. Quand le vieux maréchal mourut,

M. de Gramont eut un bon mouvement, et dit qu'il prendrait chez lui l'orphelin et le ferait élever avec ses pages ; la mère s'en montra reconnaissante, et préféra cette école à laisser le petit Louston-Bassompierre, car il portait ma foi ce nom, avec ses frères : Latour-Bassompierre, fils du maréchal et de madame la princesse de Conti, et l'abbé de Bassompierre, présentement évêque de Xaintes, qu'il avait eu de mademoiselle d'Entragues.

Ce beau favori des dames n'était point avare de son nom, il le laissait porter même à ses maîtresses.

— Qu'est-ce que cela me fait ! disait-il, elles ne me l'ôteront pas.

Il va sans dire que ce petit Bassompierre-Louston, que son aîné, Latour-Bassompierre, ont été au nombre de mes galants, ils n'y pouvaient manquer, en leur qualité de bâtards. Pour le dire en passant, Latour était très-bien fait et brave comme un lion. Il s'avisa un jour de chercher querelle à un autre de mes amis dont il était jaloux, sans qu'ils fussent néanmoins, je vous le jure, plus avancés l'un que l'autre. Ce rival avait reçu à la guerre une blessure qui lui tenait le bras droit impotent, et avait fort bien appris à se servir de l'autre. Latour, pour égaliser la partie, se fit attacher le bras droit, et emmancha son épée de gauche, avec tant d'adresse qu'il blessa son homme, et lui rendit les deux côtés égaux.

C'était un gentilhomme allié à la maison d'Estrées, qui m'a aimée en rage toute sa vie, et qui est mort de malefaim à je ne sais quel siége, car il s'obstinait à guerroyer.

Latour est mort de maladie plus tard.

Le petit page, hardi et adroit, passa comme une anguille, lui, son cheval et sa lettre. Il faillit se faire porter en triomphe, comme le coadjuteur, en haranguant les

poissardes. Lorsqu'il arriva à l'hôtel, j'y étais seule, avec ma gouvernante et Louvigny. Ma mère courait par la ville depuis le matin pour apprendre des nouvelles, et Puyguilhem avait été envoyé au Louvre pour saluer la reine et la princesse d'Angleterre. Louston ne se déferra pas, il demanda à me parler. Il me fit part de son message, et j'étais déjà si dressée au manége des cours, que je compris sur-le-champ l'intention de mon père.

— Mademoiselle, je suis bien empêché de l'absence de madame la maréchale, qu'on ne sait où trouver encore, et cette commission ne souffre pas de retard.

— Il faut qu'elle arrive au coadjuteur sur-le-champ ?

— Oui, et *indirectement*. Je songe à un moyen ; mais...

— Lequel ?

— Madame de Lesdiguières.

— Ah ! vous avez raison, et laissez-moi faire, je m'en charge.

— Vous, mademoiselle ! s'écria la gouvernante épouvantée.

— Madame, j'exécute les ordres de mon père. Faites demander un carrosse, et vous, Bassompierre, apprêtez-vous à me suivre.

— Jésus-Dieu ! mademoiselle, dans l'état où est Paris ! Je ne souffrirai point cela.

— Madame, M. le maréchal ne vous le pardonnerait jamais.

Elle leva les bras au ciel et fit ensuite la croix de par Dieu.

VI

Nous partîmes, et ce n'était pas une petite entreprise. Le carrosse fut arrêté et fouillé plus de vingt fois, la

bonne dame se mourait de peur. On nous demandait à chaque pas si nous sortions de Paris, si nous allions à Saint-Germain, et lorsqu'on reconnut nos livrées, ils poussèrent quelques cris contre mon père. Je n'eus pas une minute de crainte. Je répondis à tous que nous allions chez madame de Lesdiguières, et qu'on n'avait qu'à nous y conduire pour en être sûr. Ils acceptèrent, nous voilà avec cette belle escorte de voyoux.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! que dira la maréchale ? répétait la gouvernante ; pourvu qu'il ne nous arrive pas malheur !

— Il n'arrivera rien, et nous aurons obéi à mon père.

J'étais enthousiasmée ; pour Bassompierre, il me regardait déjà avec admiration. Après plus de trois heures de marche, nous débarquâmes à l'hôtel de Lesdiguières, dont les grilles étaient fermées. Il fallut parlementer pour les faire ouvrir, l'aspect de la canaille ne rassurant point le suisse.

— Attendez-moi ! leur criai-je quand le carrosse entra dans la cour ; je ne tarderai guère, et vous me reconduirez à l'hôtel de Gramont.

Cette bravade les charma. Les Français aiment la témérité. Ils n'en eurent pas le démenti, et m'attendirent, heureusement, comme on le verra.

Madame de Lesdiguières fut dans tous ses étonnements de me voir, entre mon page et ma gouvernante, escortée de ces gens en haillons qui criaient.

— Vraiment, ce sont les amis du coadjuteur, ma belle demoiselle ; ils ne mourront ni de froid ni de besoin à ma porte.

Elle fit allumer un grand feu et distribuer du vin et de la viande : ce fut bientôt un bruit infernal, on entendait les cris à travers les cours ; je crus que madame de Basté en mourrait, moi j'en riais.

— Madame la duchesse, dis-je enfin, vous ne vous doutez guère de ce qui m'amène en pareil équipage?

— Non, en vérité.

— Madame, je vous le dirai à vous seule, et c'est bien un coup de ma tête, car ni père ni mère ne s'en doutent seulement.

Je disais la vérité. Ma gouvernante eut grand'peine à me quitter : il fallut l'ordre et l'autorité de madame de Lesdiguières. Elle finit par entrer dans la pièce voisine.

— Madame, dis-je très-vite, voici ce dont il s'agit ; mais gardez-moi le plus grand secret. Peut-être est-ce un enfantillage, alors je m'en retourne ; peut-être aussi cela peut être utile, en ce cas il ne faut rien négliger.

Je lui tendis la copie de la lettre, toute de la main de l'abbé de La Rivière, et portant dans un coin ces mots :

« A conserver soigneusement. »

Madame de Lesdiguières devint rouge.

— Comment avez-vous eu ce papier, mignonne? me demanda-t-elle.

— Quant à cela, madame, je ne le dirai point, on me gronderait trop.

— De me le dire?

— Non point de vous le dire, mais de l'avoir trouvé.

— Enfin, qu'importe! Ceci est précieux, et il faut le faire tenir de suite au coadjuteur ; vous aurez peut-être sauvé la cause.

— Qui le portera au coadjuteur?

— J'ai des envoyés... j'y puis aller moi-même.

— Ou moi?

Elle réfléchit.

— Non, j'irai. Vous, ma petite, faites autre chose : rendez-vous chez madame de Longueville, et racontez-lui aussi secrètement qu'à moi ce que vous venez de faire.

J'étais si charmée de me sentir un personnage que je n'hésitai pas. Je quittai la duchesse en cérémonie, reconduite jusqu'à mon carrosse par M. son fils, et je repris à la grille mon honnête canaille, à laquelle je fis presque la révérence, en leur criant que j'allais chez madame de Longueville. Ils se remirent à m'accompagner et crièrent bravement cette fois.

Lorsque mon père racontait cette histoire, il s'en pâmait toujours de rire, et il ajoutait :

— Cette petite est bien ma fille ; il n'y avait qu'elle et moi en France, capables de faire de sang-froid une révérence à la canaille sur le marchepied de son carrosse, en grande livrée, et sans s'en soucier.

Comme j'arrivai chez madame de Longueville, je les trouvai dans l'embarras, et je les réconfortai avec ma nouvelle, c'est-à-dire la princesse et M. le prince de Conti, son frère, car je me gardai d'en parler à personne autre. Ma mère était là qui n'en sut rien. Je recommandai à Bassompierre de n'en souffler mot.

Madame de Longueville était grosse alors de ce pauvre jeune homme que nous avons tant regretté au passage du Rhin, et qui passait, avec raison, je crois, pour le fils de M. de la Rochefoucauld, l'amant avoué de la duchesse. Elle venait d'avoir la petite vérole ; mais elle était belle comme un ange, et le peuple de Paris l'adorait. Si elle eût pu devenir le chef de la fronderie au lieu de M. son frère, tout eût marché plus vite. Elle fut si charmée de moi, qu'elle demanda à la maréchale de me laisser avec elle quelques jours, ce à quoi ma mère consentit sur ma prière, et sur ce que je lui rappelai combien mon père avait recommandé de se tenir amis de la duchesse.

Il en résulta que je la suivis à l'hôtel de ville le jour où elle y alla faire la reine et y déposer son *dauphin*

entre les mains des Parisiens, avec madame de Bouillon et sa marmaille ; mais je fus séparée d'elle par un gros de gens, et me voilà au milieu de la place entre trois commères et des chaudronniers tout noirs qui criaient à s'égosiller :

— Nous avons la petite princesse de Conti ! Laissez-nous passer avec la petite princesse de Conti !

Je regardais, et je n'étais pas fière de me trouver ainsi toute seule dans ces sales mains. Sans compter qu'il leur prit envie de m'embrasser, et que je servis de patène à ces lèvres baveuses, à ces nez barbouillés, à ces haleines avinées ! j'eus beau me débattre, il fallut y passer.

— On ne te mordra pas, va ! ma petite *dauphine.* (Voilà pourquoi, tout à l'heure, j'appelais ainsi les enfants de la duchesse ; j'avais bien mes raisons.) C'est de l'amour, et l'amour du peuple, s'il est dur, est solide.

Quand ils m'eurent bien baisée sur les deux joues à me les rendre bleues, ils m'élevèrent en l'air comme dans la gloire de Nignée, et me promenèrent jusque sous les fenêtres de l'hôtel de ville, où M. le coadjuteur jetait de l'argent. Il aperçut ma splendeur et devina bien vite que je n'étais pas à mon aise.

— Mes amis ! leur cria-t-il, apportez ici cette jeune demoiselle, elle est de mes amies et nous a rendu à tous aujourd'hui un grand service.

Cette funeste inspiration continua mon supplice ; ils pensèrent m'étouffer et m'ajustèrent si bien que je n'avais plus une jupe à sa place. En ce moment je repris courage pourtant, j'eus moins peur ; je savais que le coadjuteur ne m'abandonnerait pas. En effet, il m'envoya M. de Quincerot, capitaine au régiment de Navarre, le même qui avait porté ma fameuse lettre de la part de madame de Lesdiguières. Cet officier me tira de

leurs mains, aidé d'une charmante fille dont je raconterai tout à l'heure l'histoire, car elle mérite d'être conservée.

Quand je parus dans la salle, la princesse, les princes, les seigneurs assemblés, se pressèrent autour de moi, et je fus couverte d'applaudissements sur ma belle conduite. Ce fut à qui me féliciterait. Autant j'avais en horreur la faveur des manants, dont je venais de voir un échantillon, que je n'ai jamais oublié, autant je fus charmée de ces succès de cour, autant je pris une haute idée et une grande envie du rôle que jouaient alors madame de Longueville et Mademoiselle.

Au milieu de ces visages j'aperçus les yeux inquiets de Puyguilhem, caché derrière mon oncle Louvigny, et qui semblait dans un état d'angoisse incompréhensible. Dès que je pus me dégager, j'allai vers lui.

— Ma cousine, me dit-il, j'ai failli mourir de peur que vous ne mouriez ; je vous en conjure, ne restez pas ici, allez à l'hôtel de Gramont, ou bien encore au Louvre, chez la reine d'Angleterre, car la princesse Henriette vous demande à grands cris; elle dit que vous seule pouvez la rassurer.

— Y viendrez-vous avec moi ?

— En doutez-vous, mademoiselle?

— J'irai donc, alors, quand nous aurons fini céans : aussi bien, l'hôtel de Gramont m'ennuie : ma mère et ma gouvernante ont peur de tout.

Je me croyais nécessaire à l'hôtel de ville, à ces brouillons, qui se trouvèrent complétés quelques jours après par l'arrivée du duc de Beaufort, lequel, depuis sa fuite de Vincennes, errait dans le Vendômois, et revint à Paris aussitôt qu'il apprit le départ de la cour. Son entrée fut un triomphe. On faillit le mettre en pièces, à force de passion. Les poissardes l'enlevèrent du

carrosse du coadjuteur et le voulurent avoir au milieu d'elles, dans le marché. Là, une de ces bonnes femmes, appelée la Marlotte, qui vendait du poisson à l'hôtel de Condé et chez madame de Vendôme, comme dans presque toutes les maisons de Paris, s'approcha de M. de Beaufort, tenant par la main sa fille âgée de seize ans, la plus belle qui fût en toutes les halles. La Marlotte était fort riche ; elle portait sur elle pour plus de deux mille écus de dentelles ou de chaînes d'or et d'argent, avec des agréments en pierreries.

— Monseigneur, lui dit-elle, voici une fille qui est à moi, que l'on trouve bien faite, je vous la donne ; c'est ce que j'ai de plus cher, vous me ferez grand honneur en l'acceptant.

Il va sans dire que le duc ne la refusa point, et que les harengères s'en montrèrent plus fières que des princesses.

Elle eut un fils du prince, que l'on appela Henri, comme son bisaïeul Henri le Grand. M. de Beaufort le fit élever et lui donna le titre de chevalier de Pezou, qui est un bourg dépendant de la seigneurie de Vendôme. Il l'aimait fort et disait, en parlant de lui :

— C'est l'enfant de mes amours avec la bonne ville de Paris.

Ce pauvre chevalier de Pezou ne pouvait manquer à sa destinée ; aussi le retrouverons-nous plus tard dans ces mémoires. Je l'ai beaucoup connu.

Ainsi que je l'avais promis à Puyguilhem, je me fis conduire auprès de la reine d'Angleterre, alors retirée au Louvre, et qui n'avait pas encore rejoint la cour, à cause d'une maladie de la princesse sa fille, maladie causée par les privations de toutes sortes, car la fille de Henri IV, l'épouse de Charles I^er^, recevait une hospitalité si misérable, qu'elle manquait de tout, même de

bois pour se chauffer. Le jour où j'allai les voir, ma mère en fit porter des charretées, ainsi que des couvertures, des matelas, des rideaux, tout ce qu'il fallait pour meubler deux chambres. Madame Henriette restait au lit faute de feu ; lorsqu'elle aperçut le fagot qui flambait, elle en fut si heureuse, qu'elle n'en dormit pas de la nuit, et voulait toujours voir la flamme, en s'écriant :

— Ah ! que c'est joli ! ah ! que c'est bon !

Ces deux princesses étaient alors bien malheureuses de toutes les manières : de tout ce qu'elles avaient à souffrir ici, elles avaient une inquiétude des plus douloureuses au sujet de Charles Ier, qui, en effet, fut décapité à Londres en ce même mois de janvier. Elles s'y attendaient, mais n'en avaient pas encore la nouvelle. La reine me faisait l'honneur de m'aimer beaucoup, et la princesse encore davantage, elle m'appelait sa sœur, elle eût voulu m'avoir sans cesse auprès d'elle. Nous jouions aux mêmes jeux, nous dansions ensemble, ce qui plus tard nous rendit les meilleures danseuses de la cour. Madame Henriette était alors très-maigre, peu jolie, pâle, sans formes, mais elle avait déjà cette grâce exquise à nulle autre pareille, ce charme auquel nul ne résista jamais, et qui déguisait si bien ses défauts, qu'on ne les voyait plus, car Madame n'était pas meilleure qu'une autre, au fond : coquette, capricieuse, volontaire, elle eût rendu la vie très-dure à ceux qu'elle n'eût pu subjuguer; il est vrai que je n'en connais pas, excepté le chevalier de Lorraine et d'Effiat, qui l'eussent aimée, si elle n'eût commencé par le leur défendre. Tous, à la cour, hommes et femmes, sont devenus ses esclaves et ses admirateurs.

En ce temps-là, elle avait déjà un penchant très-vif pour mon frère, le comte de Guiche, penchant qui,

quelques années après, se révéla d'une autre manière ; je crois qu'elle m'aimait à cause de lui. Elle m'aimait aussi, parce que je l'amusais, parce que ma gaieté faisait trêve aux chagrins de sa mère, dont elle était victime à un si jeune âge. La folie de la danse, que nous nous étions mise en tête toutes deux, occupait une grande partie de nos journées. Je vais dire comment cette folie nous était venue, aussi bien, ce sera raconter l'histoire de la jolie fille dont je parlais tout à l'heure et qui aida Quincerot à me retirer des mains du peuple à l'hôtel de ville. C'est elle qui fut notre maîtresse.

Un jour de l'été précédent, nous étions à une des fenêtres du Louvre, du côté de la rivière, la princesse et moi, et nous nous amusions à regarder les gens qui descendaient sur la grève, où beaucoup lavaient du linge, en ce temps-là, puis des enfants qui se battaient, puis des soldats allant à la maraude. Nous vîmes arriver au bout du pont Neuf une foule, laquelle ne semblait que joyeuse, chose rare en ce moment, où l'on se gourmait partout. Ceci nous piqua de curiosité, nous regardâmes encore, la foule venait à nous. On s'arrêta devant la croisée. Au milieu de la place, il se fit un cercle, où nous découvrîmes une troupe de Bohémiens, les plus jolis du monde, habillés à la perfection, et tout autrement que n'ont accoutumé ces sortes d'espèces. Parmi les femmes, il s'en trouvait une si belle, que la princesse et moi nous la remarquâmes sur-le-champ. Elle avait la gorge fort couverte, et fort décemment atournée, puis une jupe de tabis isabelle, avec une robe courte de satin bleu, en broderie, couverte de passements d'or et d'argent, les cheveux en serpenteaux, descendant jusqu'à la ceinture, un apretador émaillé sur la tête, et à côté une guirlande de sequins de Venise, avec une enseigne de clinquants au-dessus.

En cet équipage, elle était si accorte, si leste, si gentille, qu'on la remarquait toute seule. Ce fut bien pis quand elle dansa, on n'eut des yeux que pour elle. Elle tourna autour de son danseur, faisant des figures, des façons merveilleuses ; nous n'en revenions pas, la princesse et moi, et nous la fîmes appeler. Elle monta, avec son petit tambour, et nous fit la révérence sans effronterie comme sans embarras. La reine d'Angleterre lui demanda son nom.

— Liance, madame, répondit-elle.

— Vous êtes une bohême d'Égypte?

— Non, Madame, répondit-elle en souriant un peu, je suis de Fontenay-le-Comte, en bas Poitou.

— Et vous courez pays ainsi comme des folles, toutes seules ?

— Oh ! madame, nous sommes avec mon père et ma mère, mes frères et mes sœurs, toute la famille, nous ne volons pas et nous ne menons pas une mauvaise vie.

— Vous n'avez point de galants ?

— Non, madame, j'ai un mari, le plus beau, le meilleur de notre troupe.

— Dansez un peu pour voir.

Elle se mit à danser d'une grâce, d'un air ! Elle enlevait la paille, enfin. La princesse Henriette dit qu'elle voulait apprendre cette danse, et moi aussi. Nous lui ordonnâmes de nous donner des leçons, et la reine lui fit présent d'un très-joli bijou. Depuis, elle revint presque chaque jour, et c'est à elle que, madame Henriette et moi, nous avons dû notre réputation de bonnes danseuses.

Liance n'avait point menti, elle était honnête et sage : malgré qu'elle eût après elle tous les galants de la cour, pas un ne lui avait baisé le bout du doigt. M. le prince et ses petits maîtres, étant à Saint-Maur, la demandè-

rent. Elle dansa tant qu'ils voulurent, mais ce fut tout; pour le reste, ils n'y purent rien. Elle en faisait le conte avec des gestes et des mines à mourir de rire.

Une autre fois, chez madame la princesse la mère, ce fou de Benserade lui pressa le genou, croyant avoir affaire à une fille ordinaire. Elle se retourna comme une lionne en furie, en tirant fort résolûment une demi-épée qu'elle portait toujours à sa ceinture :

— Si nous n'étions céans, dit-elle, je vous poignarderais.

— Cela étant, répondit Benserade avec son sangfroid impertinent, je suis donc bien aise que nous y soyons.

Madame la princesse la jeune, témoin de ce fait, répliqua à Benserade qu'il lui manquait de respect, et, se retournant vers Liance, elle lui fit des offres magnifiques pour l'engager à rester chez elle.

— Je vous donnerai beaucoup et je vous aimerai bien; vous me suivrez partout, et vous quitterez ce vilain métier.

— Je ne le peux, madame. Sans ma danse, mon père, ma mère et mes frères mourraient de faim. Pour moi, je laisserais volontiers cette vie-là.

— Mais vous les secourrez.

— Madame, ils ne l'accepteraient pas. Et puis, ils sont six. Cela ne se peut; j'en suis bien fâchée, cela ne se peut.

La Roque, capitaine des gardes de M. le prince, en était amoureux à tourner la tête, et fit faire son portrait par Beaubrun. Elle le voulut bien souffrir, ce qui étonna le monde, et, comme on le lui disait :

— Le portrait tant qu'il lui plaira, cela fait gagner de l'argent au peintre; mais après, c'est tout, messieurs, mesdames.

Gombault, La Roque et bien d'autres lui donnèrent

à souper ; elle était en bergère et lui en berger couleur de rose. Elle montra un esprit plein de verve et d'à-propos ; elle mangea plus grassement qu'une duchesse, et de meilleure grâce que personne. La Roque en perdait le sens. Il se trouvait là un poëte qui, depuis deux heures, les ennuyait de ses vers. On entreprit de le railler.

— Vous aurez beau dire, reprit-il, je ne crois pas mes vers fort beaux ; mais, franchement, je les crois fort passables.

— Vous avez fort raison, lui répondit Liance, ils sont passables en toutes façons, car vous vous seriez bien passé de les faire, nous nous serions bien passés de les entendre, et la mémoire en passera bien vite.

Quelques jours après, elle dansait à l'accoutumée sur la place du Châtelet. La foule était grande autour d'elle. Quand elle eut fini et fait le tour avec sa sébile, que portait un petit singe, elle vit deux hommes fort propres, vêtus de noir, qui vinrent à elle, et l'arrêtèrent. Elle s'informa de ce qu'ils voulaient.

— De la part de la reine, ma belle fille.

— Et pourquoi faire, messieurs ? Sa Majesté souhaite-t-elle que j'aille danser à Saint-Germain ? Ce serait bien de l'honneur pour moi.

— Sa Majesté ordonne que vous nous suiviez... Elle a été fort sollicitée pour vous, et elle décide qu'elle vous fera mettre en une religion.

— En une religion, moi ! je suis mariée.

— Aussi ne ferez-vous point de vœux, mais vous apprendrez à mener une sainte vie et vous réformerez vos façons, après quoi on vous rendra libre.

Liance n'était pas en position de résister ; elle suivit les deux hommes en pleurant bien fort, et on l'enferma chez les Ursulines du faubourg Saint-Antoine. Les pre-

miers jours, les yeux ne lui séchèrent pas, mais ensuite elle prit un autre parti qui pensa rendre toutes les religieuses enragées. Dès qu'on lui parlait d'oraison, ou de n'importe quel autre objet du crû, elle se mettait à danser et prenait des attitudes. La supérieure, la prieure, l'abbesse, l'aumônier lui-même, y perdaient leur latin. On en donna avis à la reine, et on demanda permission de la mettre dehors.

— Puisqu'elle ne veut pas de la grâce, dit Sa Majesté, qu'on l'abandonne, je ne puis plus rien pour elle.

Liance fut rendue à son mari et à sa bande ; ce fut une grande joie pour eux et pour bien d'autres, car dès que Liance paraissait sur une place, jusqu'aux petits enfants l'applaudissaient.

Tout ceci eut une triste fin. Le mari de Liance, entraîné par les autres, se mit à voler par les grands chemins. Comme on se défie toujours de ces bohêmes, ils ne furent pas longtemps à être arrêtés et amenés prisonniers à l'Abbaye du faubourg Saint-Germain. Je n'oublierai jamais cette pauvre fille, quand elle arriva au Louvre afin de supplier la reine d'Angleterre de lui rendre son *chéri*, ainsi qu'elle l'appelait. Elle était pâle, ses cheveux tombaient de dessous une cape de drap ; elle avait, au lieu de sa belle robe, un haillon, et ses pieds étaient tachés par la boue. Elle pleurait à fendre le cœur, et se jeta aux genoux d'Henriette de France, qui la releva tout émue.

— Je ne puis rien, mon enfant ; voyez vous-même dans quel dénûment on me laisse, et jugez si l'on se soucie de nous. Mademoiselle de Gramont est plus puissante que moi, demandez-lui de parler à M. son père, elle obtiendra mieux que personne.

Je n'y manquai pas, vous le pensez bien, ce fut ma première affaire, et je tourmentai tant le maréchal, que

le maréchal en tourmenta la reine. De son côté, Liance alla chez toute la France ; elle supplia, conjura, pleura, enfin la reine prit la chose en main, fit querir le bailli et voulut voir les charges.

Le jour qu'elle avait fixé, Liance et ses compagnes vinrent au Palais-Cardinal et se jetèrent à ses genoux.

— Dieu vous punit, Liance, d'avoir fui sa maison, dit la reine, qui n'était point bonne. Vos maris m'ont bien la mine d'être roués, sans que je puisse l'empêcher ; je dois protection à mes sujets, qu'ils pillent, assassinent et détroussent. Ne m'importunez pas davantage, il n'y a pas moyen de les sauver.

Ces malheureuses se relevèrent et partirent désolées. Tout ce que Liance put obtenir, ce fut de ne point quitter son *chéri*. A dater de ce moment, elle s'enferma dans sa prison, elle adoucit toutes ses douleurs, elle le suivit au supplice et elle y assista, humectant ses lèvres d'une liqueur adoucissante et soporifique, dit-on, qui le fit mourir plus tôt et souffrir moins. Elle le baisait au front et l'encourageait de paroles, tout cela avec la même bonne grâce qu'elle dansait autrefois, et en renfermant sa douleur. Il y eut presque une sédition. Le peuple voulait sauver son mari et porter Liance en triomphe ; les gens de la prévôté dégaînèrent et emmenèrent la pauvre femme. Heureusement, son *chéri* était mort.

Elle obtint son corps, et l'ensevelit fort honorablement pour un roué.

Depuis ce temps-là, la triste Liance a toujours porté le deuil et n'a plus dansé avec son tambour.

VII

Les affaires tournèrent comme chacun sait. Mon père suivit la fortune de M. le prince dans ses différents partis; mais, lorsqu'il le vit prisonnier, il ne voulut plus servir personne, et s'en retourna planter ses choux à Bidache. Il est bien entendu que ma mère et nous tous les suivîmes, excepté le comte de Guiche, qui demeura à Paris avec son gouverneur, pour prendre les airs de la cour et conserver nos amis, disait le maréchal.

Nous nous en allâmes à très-petites journées. Puyguilhem nous accompagnait à cheval, avec un fripon d'écuyer de mon père, qui s'appelait Dutertre, et qui, depuis, fut pendu, ou roué, je ne sais lequel. Il s'était mis en tête un peu avant d'enlever une fille, et en vint demander la permission à son maître, comme aussi de le servir et de le protéger.

— La fille t'aime-t-elle fort? Est-ce de son consentement?

— Nenni, monsieur, je ne la connais guère, mais elle a du bien.

— Ah! si c'est ainsi, je te conseille d'enlever mademoiselle de Longueville, car elle en a encore davantage.

Et il lui défendit d'y penser, sous peine de le mettre dehors. Il l'emmenait pourtant. Plus tard, il le fit gouverneur de Gergeau, près d'Orléans. Lorsqu'il fut pendu, le curé dit au prône :

— Priez pour l'âme de M. Dutertre, notre gouverneur, qui est mort de ses blessures.

Ce beau sire cheminait à côté de Puyguilhem, en tête de l'équipage, lorsque les gendarmes nous arrêtèrent

près de Bordeaux. Puyguilhem mit l'épée au vent; on ne l'écouta pas; mon père se montra, point d'affaires! on voulait nous fourrer au château Trompette, et nous commencions à avoir peur, quand enfin un officier entendit la raison.

— Eh ! que diable, monsieur, disait mon père, cela se fait chez les cannibales, pas ailleurs; je ne suis point armé contre personne; je vais tout doucement à Bidache avec ma femme et mes enfants; qu'est-ce qu'on me veut, enfin?

Nous passâmes. Ma mère en fit presque une maladie. Elle ne cessa de répéter plusieurs lieues durant

— Ah ! mon cher maréchal ! mon cher maréchal

Nous avancions vers le Midi, nous voyions ces belles montagnes des Pyrénées, si effrayantes, et nous nous sentions bien tristes d'aller vivre dans cette retraite. Bien que ma famille fût souveraine de Bidache, que nous y ayons des officiers, des juges, et tout ce qui nous est accordé par les chartres, mon père ne s'y plaisait point, surtout en ce temps-là, que mon aïeul vivait encore. Il était gouverneur du Béarn; nous ne le vîmes point; il résidait à Pau. Mon père y alla; nous restâmes à Bidache. Ma mère était malade, et moi si fatiguée du voyage, que je ne pouvais mettre un pied devant l'autre.

Mon grand-père était plus que méchant, il était cruel. Marié en premières noces à mademoiselle de Roquelaure, il s'imagina, sur le faux rapport d'un valet, qu'elle le trompait, et qu'elle passait son temps avec un de ses cousins, fort bien fait, qui l'avait suivie. Il ne trouva rien de mieux que de l'enfermer dans la chambre nommée des oubliettes, à Bidache. En un endroit le plancher s'enfonce, et l'on tombe dans un trou profond. Madame de Gramont, sans défiance, s'alla mettre, bien triste, sur le meilleur fauteuil, placé justement en

ce lieu, pour y pleurer à son aise. Elle s'engouffra et se rompit une cuisse. On eut la barbarie de la laisser là deux jours, malgré ses cris; il en résulta que sa blessure était incurable, et qu'elle en mourut. M. de Gramont se remaria en secondes noces à mademoiselle de Montmorençy-Boutteville. Elle eut, à mon avis, bien du courage de se jeter entre les mains de cet homme. Quant à moi, je ne l'aurais pas fait; et j'ai toujours, par précaution, placé M. de Monaco devant moi partout, à Monaco, jusqu'à ce que les secrets du château me fussent connus. On ne sait ce qui eût pu lui venir dans la tête, où il se met de si singulières idées.

Aussitôt notre arrivée à Bidache, je repris mes anciennes promenades; mais la maréchale adopta son grand air de résistance et me le défendit.

— A votre âge, mademoiselle, cela ne se fait plus. Une demoiselle qui s'est mêlée de tant de choses, qui en sait si long en politique ne peut courir les champs comme une petite fille.

Il fallut se soumettre, d'autant plus que mon père était là. Je m'ingéniai donc à étudier, ou plutôt à en avoir l'air. Les seules leçons que je répétais avec plaisir étaient celles de la pauvre Liance. Nous dansions chaque soir, Puyguilhem, Louvigny et moi, avec des jeunes filles du pays; elles nous apprenaient leurs pas, ce que l'on appelle le pas de Basque, que j'introduisis depuis dans la danse qui porte mon nom et sur laquelle on a fait de si sots ponts-neufs. Mon père se divertissait de ce qu'il nommait ses ballets ordinaires et ses petits danseurs. Certainement Puyguilhem était alors d'une grâce sans pareille, il eût été remarqué à la cour, et depuis il ne dansa jamais si bien, à ce point qu'il finit par ne plus danser du tout. Bassompierre le suivait de près; il le surpassait de beaucoup en beauté, néan-

moins Lauzun était le plus charmant. Nos journées se passaient chacun de notre côté, madame de Basté faisant rage, enchantée de me tenir ainsi à sa disposition.

Quant à moi, je courais dans tous les coins dès que je me pouvais arracher de ses griffes. J'aimais surtout la galerie, avec ses portraits de famille. Celui de Corisandre de Gramont, qui fut une des mies d'Henri IV, me faisait rêver. Je me demandais ce qu'avait voulu dire mon père en la regardant. — Quand on pense qu'il n'a tenu qu'au duc de Gramont d'être déclaré fils du roi Henri, et que nous aurions à l'heure qu'il est le pas sur les Vendôme, qui sont pourtant si fiers! Ah! si cela eût été moi!

J'ai compris depuis, et je ne sais pourtant si je le regrette. La bâtardise, même royale, est toujours une tache, il vaut mieux, je crois, être ce que nous sommes, pour n'en pas tirer meilleur parti que MM. de Vendôme, et se faire appeler, comme M. de Beaufort, le roi des Halles! Ne voilà-t-il pas une belle principauté, lorsqu'elle n'est pas la première de toutes?

Mon père était le plus divertissant du monde, surtout avec mon oncle de Toulongeon, qui ne le nommait jamais autrement que le *piètre prince de Bidache.*

— Cependant, mon frère, répliquait le maréchal, M. le prince m'appelle le *grand prince de Bidache;* il me semble que...

— Il ne me semble qu'une chose, c'est que M. le prince n'a pas vu la principauté de Bidache.

M. de Toulongeon avait beaucoup d'esprit, mais il passait, avec raison, pour le plus grand lésineur de France. On ne lui a jamais vu un habit neuf. Son équipage était misérable, ses écuyers perdaient leurs chausses, et il faisait à mon père des scènes inouïes sur notre train en Béarn.

— Vous ruinerez vos enfants, et je serai obligé de les nourrir, monsieur; le jeu, les chevaux, les donzelles, la viande, que sais-je, moi? rien n'y manque.

— Monsieur, je ne suis point un prodigue, demandez plutôt à ma fille.

— Ah! monsieur, je le voudrais bien apprendre, et ce me serait une grande consolation. Est-il certain, mademoiselle de Gramont, que le maréchal ne jette pas son argent à ses gens par poignées?

— Cela n'est pas vrai, monsieur, répondis-je sans me déferrer, il le jette bien, mais c'est quand il a perdu; ses pages et ses laquais se ruent dessus.

— Je m'en repens, mademoiselle l'insolente, je le reprends vite, en criant : « Pages, quartier! »

— Mais, par la mort Dieu! vous perdez donc, alors, monsieur mon frère?

— Hélas! quelquefois, quand j'ai des bêtes autour de moi; ainsi ce d'Andonville, que je chassai, parce que son nom de cloche me portait malheur. Mademoiselle, racontez, je vous prie, comment je payai l'année dernière les vingt-quatre violons qui me vinrent donner les étrennes.

— Oh! monsieur, ce sera, selon vous, un des plus beaux exploits de mon père. Il écouta tranquillement, la tête à la fenêtre, ces pauvres gens qui s'escrimaient. Quand ils eurent fini :

« — Combien êtes-vous, messieurs?

« — Nous sommes vingt, monsieur.

« — Je vous remercie tous les vingt bien humblement. »

« Et il referma sa croisée.

— Ceci est à merveille. De quoi ces pleutres s'avisaient-ils de régaler qui ne le demandait pas?

Tant que nous sommes de Gramont, nous avons notre

coin d'extraordinaire, et tous de l'esprit ; Louvigny est celui qui en a le moins.

Cependant le temps marchait, les affaires de la cour s'arrangèrent, mon père trouvait le temps long de ne pas y être, et il y faisait faute, on lui écrivait lettres sur lettres. Il se décida à partir, laissant ma mère malade ! Pour cela, nous ne pûmes pas aller avec lui; il emmena néanmoins Louvigny, et la maréchale demanda en grâce de garder Puyguilhem. Mon père, qui n'y tenait pas, il ne tenait à rien, ni à personne, le lui accorda; mon cousin n'en fut pas fâché, et moi je ne m'en sentais pas d'aise. Bidache, seule avec ma mère, était un tombeau. Ma sœur était née, j'ai oublié de le dire, on s'en occupait fort ; la maréchale l'aimait, je crois, plus que nous, à cause de son œil. Elle croyait lui devoir un dédommagement, je m'en souciais peu, je n'ai jamais pu souffrir les enfants, excepté les miens.

Mon père parti, nous restâmes dans une grande solitude. Nous y restâmes près de quatre années, et c'est alors que commença l'histoire de mon cœur. Avant de la dire, il me semble que j'ai besoin de me reposer un peu. Cette longue chaîne à dérouler, tous ces anneaux qui se suivent m'effrayent parfois. Que d'événements ! que d'erreurs ! que de larmes ! que de caractères à faire connaître ! que d'hypocrisies à dévoiler ! que de masques à jeter bas ! En ce siècle, on a la manie de la grandeur; depuis le roi, qui se fait plus grand que le monde, jusqu'au dernier courtisan, qui veut être grand aussi, tout est immense. Et pourtant combien de petites gens et de petites choses ! à commencer du plus haut même !

Puyguilhem ne passa pas ces quatre années avec nous. Il alla chez monsieur son père, ensuite, il fit un voyage à Paris, il revint encore chez monsieur son père ; enfin il arriva un matin, par un soleil de printemps, au mi-

lieu des fleurs et de la rosée, comme le dieu du jour, éclatant, paré, superbe. J'avais quatorze ans, il en avait vingt, mais mes quatorze années étaient plus âgées que ses vingt ans; j'avais l'air d'une femme et par ma taille et par mon visage, encore bien plus par mon esprit et par mes pensées.

Ce matin-là, sans l'attendre pourtant, je m'étais levée plus tôt que de coutume, et, sans autre parure que ma jeunesse, en simple déshabillé, je descendis au jardin avec un roman, ma lecture favorite : c'était l'*Astrée*. Depuis une heure au moins je me délectais dans ces aventures, que j'aurais tant voulu faire miennes, et je n'étais plus en ce monde, quand je m'entendis appeler par mon nom, d'une voix qui tremblait et qui m'alla au cœur. Je relevai les yeux et je ne vis personne.

Mon cœur battait pourtant bien fort. D'où venait cette voix que je connaissais, et qui me nommait d'une façon si tendre? A côté de moi s'élevait une charmille épaisse; j'écoutai; le vent seul agitait son feuillage et m'apportait par bouffées la senteur des roses plantées à l'entour. La voix parla encore. Je n'en pouvais plus douter, c'était Puyguilhem, il se cachait derrière cette charmille envieuse, et je ne pouvais le voir; ce qui me consolait, c'est qu'il ne me voyait pas davantage.

— Ah ! m'écriai-je, c'est donc vous, monsieur?

— C'est moi, mademoiselle.

— Vraiment ! vous, à Bidache ! je ne l'aurais jamais cru. Vous vous souvenez de nous?

— Je n'oublie rien.

— Vous venez de la cour?

— Oui, mademoiselle.

— Et vous y avez appris, sans doute, à faire la conversation à travers les branches?

— C'est que je n'ose pas me montrer.

— Pourquoi ?

— J'arrive à cheval et je suis en bottes.

— Qu'importe ? ne suis-je pas en déshabillé ?

— Permettez-vous les bottes?

— Je les demande, et je ne m'excuse pas du déshabillé. Est-ce qu'il est question de toilette après six mois d'absence ?

Cette phrase sentait la Clélie dont j'étais imprégnée comme une éponge. J'entendis courir, et bientôt j'aperçus Puyguilhem, volant de son plus vite. Ma tête était en feu, mon cœur battait. Quant à lui, il était pâle.

Au lieu de nous élancer l'un vers l'autre, suivant notre habitude, nous restâmes interdits à la même place, n'osant pas nous regarder. Puyguilhem me fit la révérence, et je la lui rendis. Ces six mois avaient amené en nous un changement immense. Il était un homme, et un homme de cour; quant à moi, j'étais tout à fait une femme, je l'ai dit; les deux enfants avaient disparu.

— Ma cousine, dit-il enfin, ma cousine...

— Eh bien, mon cousin?

— Oh ! que je suis heureux de vous voir !

— Moi aussi.

— Bien vrai.

— Est-ce que je mentais autrefois?

— Vous êtes devenue si belle !

— Est-ce une raison pour mentir?

— C'est une raison pour ne plus m'aimer.

— Ah ! mon cousin !... on aime toujours ses amis.

— Merci, mademoiselle.

— Vous avez donc vu le roi, la reine?

— Oui, mademoiselle.

Toute sa joie était partie. Ses *mademoiselles* étaient froids et tristes comme un adieu. Je le regardai et je me tus. Je sentais comme lui je ne sais quelle tristesse

vague, qui n'était pas sans douceur peut-être, mais qui m'ôtait de l'esprit tout ce que j'avais à lui dire.

A ce moment-là même, ma gouvernante parut.

VIII

Madame de Basté prit son grand air harpigneur quand elle aperçut Puyguilhem à mes côtés. Puyguilhem, renforcé dans sa braverie, couvert de rubans et de points de Venise, avec des airs évaporés et qui la salua comme un petit maître.

— Vous ici, monsieur? et vous n'allez pas d'abord chez madame la maréchale?

— Madame, je m'y suis présenté; mais l'on m'a dit qu'elle n'était point visible, répliqua-t-il avec un sourire à déconcerter la haine.

— Ce n'était pas une raison pour chercher mademoiselle de Gramont, sans avoir obtenu son agrément ou le mien, du moins!

— Je ne cherchais pas mademoiselle, je vous le jure, mais je l'ai trouvée; quant à vous, madame, vous rajeunissez, en vérité; vous avez là une coiffure qu'on serait heureux de connaître à la cour. Qui vous l'a enseignée, de grâce, afin que j'en écrive à mademoiselle du Gué Bagnols, qui veut bien avoir quelque estime pour mon goût.

Le petit masque connaissait sa Basté sur le bout du doigt; il savait avec quelle prétention elle portait chaque matin un tour de cheveux frisés et une espèce de béguin en velours noir auquel elle attachait son voile de veuve par des nonpareilles et des manières de ficelles dorées, ce qui lui donnait la même élégance qu'à une bonne

Vierge de village. Mon père lui en faisait sérieusement des compliments; chacun de nous se mit sur ce pied-là, si bien qu'elle nous crut, et que son occupation la plus chère était de se coiffer d'une manière nouvelle. Pour l'achever, Guiche imagina de lui offrir, à un de ses voyages, un touret de nez du temps de la Ligue, qu'il dénicha chez ma grand'mère à Pau. Il le lui donna comme la dernière mode. Elle le portait à toutes nos promenades et nous méprisait avec nos masques, qui dataient, assurait-elle, du règne du roi Guillemot. Ma mère avait beau lui répéter honnêtement qu'on se moquait d'elle,

— Voire! On n'oserait.

Et elle n'en continuait pas moins.

Le compliment de Puyguilhem la toucha et l'adoucit.

— Il n'y a donc rien de nouveau à Paris, monsieur, que les belles demoiselles prendraient les toquets des vieilles femmes de province?

— Si, madame, on y fait encore des choses miraculeuses; j'en ai quelques-unes dans mon portemanteau, que j'aurai l'honneur de vous offrir. Mais rien de plus couru que les tourets de nez; c'est la fine fleur de l'élégance, et mesdemoiselles de Mancini ne sortent pas sans cela.

Madame de Basté me regarda d'un œil vainqueur. Quant à moi, je ne voyais en ceci qu'une espièglerie, et je me préparais à m'en jouer, lorsque tout à coup Lauzun prit une contenance sérieuse et entama avec ma gouvernante le chapitre des affaires. Nous en étions émerveillées, et de l'aplomb avec lequel il débitait ses phrases.

— Vraiment, monsieur, on ne vous reconnaît plus, dit la gouvernante, vous voilà devenu un gentilhomme respectable; vous vous entendez à la chose publique aussi bien que M. le cardinal.

— Ah ! madame, c'est que je suis un cadet de Gascogne, de bonne maison, grâce à Dieu ! et que j'ai la vue plus haute que ma taille. Il faut que j'arrive et j'arriverai.

Sa physionomie devint nouvelle en ce moment. C'était une résolution, une volonté immuable, une volonté que je n'ai que trop connue. Ses yeux fixés sur moi me mettaient de moitié dans ses projets, et je sentis que je l'aimais en ce moment, je sentis que ma vie, mon avenir dépendaient de ce petit homme, si fier et si décidé. Je le sentis plutôt d'instinct que de fait, mon cœur soulevait par ses battements les plis de ma gorgerette ; je ne pouvais m'expliquer ces mouvements, ces palpitations. Cette sorte de rougeur qui me montait au visage, cet attrait qui m'entraînait vers mon cousin, et qui me fit même involontairement risquer un pas en avant, c'était l'amour, l'amour à sa naissance, ou plutôt à son développement; car depuis que je suis au monde, j'ai aimé cet homme et je l'aimerai toute ma vie.

Il venait de recevoir un échec amoureux dans les plus belles ruelles, et sa vanité en souffrait fort. Il s'était mis au char de mademoiselle du Gué Bagnols, depuis madame de Coulanges, déjà célèbre par ses bons mots, son esprit, et une sorte de beauté qui n'en est pas et qu'elle conserve : je crois qu'elle la conservera toujours. Cette fille n'était point une héritière, mais elle avait tant de charmes que tout le monde la voulait. Puyguilhem fit comme les autres, et se mit sur les rangs. Elle le reçut d'abord assez bien, à cause de sa bonne mine et de cette impertinence naturelle qui lui montait le nez au vent, comme s'il en eût eu le droit. Puis un jour, chez Mademoiselle, elle lui tourna le dos. Il eut beau faire, elle persista malgré ses Dieu gard ! et ses airs dolents. Quelqu'un lui en demanda la raison.

— Ah! répondit-elle, je ne veux plus de ce pauvre garçon pour mon *mourant;* il est trop bête.

Le mot fut répété; Puyguilhem l'apprit, un peu tard peut-être, mais il l'apprit. Il en pensa enrager de colère, et le conserva sur le cœur; il l'a encore, je gage. Lui bête!

— Ah! je lui prouverai bien, à cette pécore, que je ne suis pas aussi bête qu'elle le croit.

De ce jour, il cessa de s'occuper d'elle, il lui montra son mépris, bien digne d'un enfant de cet âge, et tout propre à donner raison à la demoiselle qui n'en fit que rire.

— Cela prouve qu'il est encore plus bête que je ne l'ai dit, racontait-elle en manière d'oraison funèbre de son galant.

Toute la cour fut pour elle contre lui, même mon père, auquel Puyguilhem porta ses plaintes.

— Monsieur mon cousin, ce n'est pas ainsi qu'on se comporte. Quand une dame vous accuse de manquer d'esprit, on lui prouve à tout prix qu'on en a, au lieu de se retirer comme un sot. Mademoiselle du Gué se moque de vous, elle est dans son droit, et vous n'avez rien à répondre.

Lauzun conserva à madame de Coulanges la rancune de Puyguilhem; celle-ci est une fine mouche et sait se défendre. Elle ne fit pas semblant de s'en soucier, mais elle se garda toujours contre lui lorsqu'elle s'aperçut qu'il fallait compter avec le favori du roi, et qu'elle s'était trompée sur son compte. Elle lui a joué plus d'un mauvais tour qu'il a en vain cherché à lui rendre. Son charmant esprit lui a tenu lieu des dignités qui lui manquaient, et cette femme, appartenant par elle et par son mari à la robe, tint la place que les plus grandes dames lui envient. Elle resta et elle est encore dans les parti-

culiers du roi, par madame de Montespan, par madame de Maintenon, par madame d'Heudicourt, par mille côtés. Elle passe des trois ou quatre jours établie à Versailles, à la toilette de la reine, à celle des favorites; partout on l'appelle, partout on la désire; elle est bien avec tout le monde, et Lauzun est à Pignerol! Décidément, il faut croire qu'elle avait plus d'esprit que lui.

Quoi qu'il en soit, il nous arriva à Bidache tout meurtri de cette chute et désireux de s'en relever. Jusque-là, ses sentiments pour moi n'avaient été que de l'enfantillage; il avait essayé le germe de ses passions sur une petite fille à sa portée, mais la pensée sérieuse de devenir le gendre du maréchal de Gramont n'avait pas pris jour dans sa cervelle. Il était jaloux de moi parce qu'il l'était de toutes choses, parce qu'il l'était de Guiche et de Louvigny lui-même. L'épigramme de madame de Coulanges, son arrivée près de nous, firent éclore à la fois son ambition et son amour.

Il s'aperçut qu'il avait soif de parvenir et que le moyen était à ses côtés. Il s'agissait de le mettre en œuvre, et pour cela, tout jeune qu'il était, il employa la malice du serpent.

Les premiers jours de son séjour à Bidache se passèrent en observations d'abord, ensuite il les employa à se créer des amis. Rien n'était plus attentif, plus charmant que ses manières pour la maréchale; jamais elle n'avait été soignée de cette sorte, et elle se prit à l'aimer presque au-dessus de ses enfants, tous fort peu tendres à son endroit.

— Comme ce petit Puyguilhem est changé à son avantage! Comme il est devenu aimable et galant! On voit bien qu'il a été à l'école du maréchal, et qu'il l'écoute.

Ma pauvre mère ! Pour elle, le maréchal était l'idéal de la perfection, voire même de la bonté ; je n'ai jamais rencontré une affection aussi aveugle. Quoi qu'il en soit, Puyguilhem devint promptement son favori. Elle ne pouvait s'en passer, elle ne sortait point sans qu'il l'accompagnât ; il lui donnait le poing et ne souffrait pas qu'un écuyer s'approchât d'elle. Madame de Basté avait son tour ; quant à moi, il me regardait à peine, je ne comptais pour rien auprès de lui. Il adoptait l'opinion de ma mère, celle de ma gouvernante contre la mienne. Parmi les présents qu'il rapporta, il ne me donna qu'une petite cornette très-simple et très-ordinaire. De dépit, je la donnai devant lui à ma fille suivante, disant tout haut que c'était bon pour elle.

Il en résulta ce qu'il avait prévu, c'est-à-dire une confiance entière de la part de ces saintes personnes, elles ne soupçonnèrent même pas qu'il pût regarder une petite fille de ma sorte, et fermèrent les yeux de leur surveillance. De mon côté, je m'occupai de lui sans cesse, justement par ma colère, par ma blessure d'amour-propre de me voir dédaignée ; mon sentiment fit plus de chemin en quinze jours que s'il fût resté six mois à mes pieds. Avec une orgueilleuse, c'est toujours la meilleure voie. J'en arrivai à dessécher d'impatience, à ne trouver de goût à rien, à m'enfermer pour pleurer des heures entières, à traiter, surtout la maréchale et madame de Basté, de Turc à Maure. Je les rudoyais à plaisir, et jamais on ne vit une humeur semblable.

Cette belle conduite durait déjà depuis plusieurs semaines, lorsqu'un jour, par un de ces temps dont les Parisiens ne se douteront jamais, et qui ne règnent que dans nos beaux cantons du Midi, je sortis de chez moi en catimini, seule, avec ma petite chienne Clélie, pour

aller courir dans les champs, afin de me faire bien gronder, mais de donner d'abord une bonne inquiétude et une bonne furie à mes deux tyrans. Tyrans ! pauvres et bonnes créatures ! Je pensais ainsi alors. Tout le monde dormait encore au château, je me faisais une fête de passer cette journée seule, d'aller manger du pain noir et du fromage dans les chaumières et de me faire chercher.

Je sortis heureusement du parc, je trouvai un joli sentier, que je connaissais bien, et qui me conduisit, entre deux haies fleuries, jusqu'au sommet d'une sorte de mamelon où se trouvait une ruine. J'avais cent fois parcouru ces environs avec Puyguilhem et mes frères, j'y rappelais mille souvenirs, je me souvenais de sa tendresse pour moi à cette époque, et, en la comparant à son mépris actuel, je me disais :

— Je suis cependant plus belle, plus grande, plus quelque chose que je n'étais alors; pourquoi donc ne veut-il pas le voir?

De cette hauteur, j'apercevais le château de Bidache, et je pensais avec une joie maligne qu'on devait y être inquiet à cette heure. Les vitres étincelaient au soleil, tout le paysage avait cet air de richesse, cette grandeur que donnent les rayons de cet astre, et qui m'ont toujours enchantée, à Bidache comme à Monaco. Je me pris à songer à bien des choses, plus sérieusement que de coutume, il me vint à l'idée qu'on me marierait, et je me demandais avec qui.

— J'aurais épousé le pauvre Tancrède, j'épouserais Philippe, mais où est-il? J'épouserais...

Ici je m'arrêtai.

— Non, je ne l'épouserais point, il adore madame de Basté et son touret de nez, il pense à faire fortune avec les vieilles. C'est un moyen comme un autre. Qu'il y

tâche ! Enfin, mademoiselle de Gramont n'est point faite pour si peu que cela.

Je ne pus retenir une larme de dépit en songeant que ce *si peu* me dédaignait. C'était pour en mourir de honte.

— Il faudra qu'il vienne à me regarder, ce beau museau de flatteur, d'hypocrite, je ferai si bien qu'il y sera forcé, et alors ! Oh ! comme je le dédaignerai à mon tour, comme je le laisserai à mes genoux, comme je me marierai avec quelque prince pour le repousser du pied et le faire enrager à mon aise ! Oui, cela sera, oui, cela viendra, je le veux, je le veux !

Clélie courait autour de moi, cherchant dans les brins d'herbe les traces de quelques bêtes, lorsqu'elle s'élança en avant, comme une folle, aboyant à grands cris dans le sentier où des pas se faisaient entendre.

Je n'avais aucune crainte, pourtant jamais fille de mon âge et de mon rang ne se trouva à pareille fête, seule, sans protection, sans même un laquais à ma suite ; c'était là une grande équipée, et il fallait être aussi folle que moi pour la tenter.

J'avais imaginé cette vengeance, et je la savourais merveilleusement douce ; cependant la frayeur de Clélie, ces pas qui se rapprochaient, commençaient à me faire réfléchir.

— Si c'était quelque voleur, pensai-je.

Et mes yeux se portèrent sur la montre et le crochet enrichi de diamants que je portais, sur mes bagues, mes pendants, mon agrafe. En ce moment, la furie de la chienne redoubla.

IX

On le sait, je ne suis point craintive ; j'avais affronté les cris de la canaille de Paris, ses menaces et ses injures, ce qui n'est pas une petite chose ; pourtant, je ne me défendis point d'une frayeur involontaire, et je me tins prête à résister de mon mieux. Je suis de ces gens qui se dominent, dont la présence d'esprit et la volonté ne se démentent pas, qui sont presque toujours maîtres d'une situation en l'étant de leur courage. J'étais ainsi même alors. Je me levai au-devant du danger, en m'écriant :

— Bien, Clélie ! bien ; pille, pille !

Clélie revint vers moi le poil hérissé, et je frémis encore quand je pense à ce que je vis.

C'était une vieille femme, c'était je ne sais quelle créature hideuse, informe, couverte de haillons, dont les cheveux gris, sales, infects, rares, tombaient en mèches droites sur ses épaules. Elle ressemblait à une vieille Espagnole bohême, dont la reine-mère s'était entichée et qu'elle avait nommée gouvernante des guenons et perroquets de sa chambre. C'était la même tournure, aux guenilles près, car l'autre s'attifait toujours galamment en sorcière, avec du noir et du rouge ; elle prédisait admirablement l'avenir, disaient les filles de la reine, qui la consultaient du matin au soir.

Ma vieille, à moi, s'approchait, écartant Clélie d'une petite baguette de coudrier entourée de vieilles faveurs, et ne s'en souciant pas plus que d'un roquet, malgré son origine et sa généalogie. Elle fixait sur moi ses yeux perçants et noirs à l'instar de deux charbons luisants.

Une pierre, tombée d'une colonne, couverte de lierre, était au bout du sentier, en face de moi. Dès qu'elle y fut parvenue, elle s'assit, et Clélie, indignée, déchira sa cape qui pendait par derrière en lambeaux.

Elle la repoussa d'un geste si noble que le baron le lui eût envié.

— Rappelez votre chien, Charlotte de Gramont, si vous ne voulez pas que je le frappe.

Je n'étais pas accoutumée à ce qu'on me parlât ainsi ; je relevai la tête et je lui demandai d'un ton impérieux où elle prenait tant de hardiesse.

— Dans ma puissance ! me répondit-elle.

— Votre puissance !

— Ah ! vous en doutez ! Imprudente fille, qui venez chercher la liberté, la nature, l'amour peut-être, et qui méconnaissez la reine de ces montagnes, la déesse des pics élevés, des nuages, des neiges éternelles, moins glacées que mon cœur.

Ce langage m'étonnait de plus en plus.

— La reine ! repris-je, d'un air méprisant.

— Oui, la reine, et une reine plus puissante que toutes les reines de l'Europe sur leurs trônes, car je commande non-seulement à mes sujets, mais aux éléments, mais au démon lui-même. Tout m'obéit sur la terre et dans ces espaces ; cette baguette est un sceptre invincible auquel nul ne peut refuser de se soumettre.

Je levai les épaules sans répondre.

— En veux-tu une preuve, enfant indocile ? Regarde.

Elle siffla d'une manière particulière, et si perçante que les échos en retentirent. A l'instant même, cent, deux cents, trois cents figures étranges, épouvantables, horribles, surgirent de je ne sais où et se montrèrent de toutes parts, mais à une grande distance ; les ruines

en étaient semées ; je n'en sais pas le nombre : cela ne pouvait se compter.

— Si tu veux, me dit-elle, ils approcheront davantage ; il en viendra dix fois autant, à ta volonté, *jeune princesse*. Elle appuya sur ce mot avec intention.

Je fus effrayée, je l'avoue. Me trouver seule avec cette multitude de gueux, sans foi ni loi, qui, pour s'emparer de mes joyaux, m'auraient, sur un signe de cette vieille infernale, bientôt mise en pièces, me semblait un danger mille fois plus redoutable que les barricades et les hurlements de messieurs les Parisiens. Je fus sur le point de pleurer ; mais ma fierté a toute ma vie arrêté mes larmes. Je m'efforçai, au contraire, à la regarder en face, et je lui demandai presque sans trembler :

— Quels sont ces gens, et que font-ils sur les terres de mon père ?

— Ils ne sont point sur les terres d'autrui, ils sont sur les leurs : depuis le commencement du monde, les montagnes appartiennent à notre race, et elles ne cesseront de lui appartenir qu'au dernier des jours. Parmi ces gens qui t'entourent et que tu méprises, il en est plus de cent dont la noblesse est à la tienne ce qu'une étincelle est au soleil. Leurs aïeux ont porté le diadème lorsque les tiens n'étaient que de misérables serfs. Ne sois donc pas si orgueilleuse, Charlotte de Gramont, et ne dédaigne pas ceux que tu ignores.

J'avais souvent entendu parler à mon père de nos terribles voisins, de ces tribus nomades qui peuplent les Pyrénées et que les Espagnols appellent des gitanos ; je ne les avais pourtant jamais vus. Autrefois ils descendaient jusqu'à Bidache et y pillaient tout ce qu'ils pouvaient prendre ; mais mon aïeul leur fit une furieuse guerre, les décima avec les troupes du roi, les relégua au fond de leurs cavernes et leur fit enfin signer une con-

vention par laquelle ils s'engageaient à respecter nos terres et nos vassaux, pourvu que nous ne nous mêlions pas de leurs affaires avec les autres et que nous restions neutres dans leurs querelles. Ce traité fut scrupuleusement observé de part et d'autre. Il datait de l'enfance de mon père ; depuis lors on n'avait aperçu l'ombre d'un gitano dans la principauté.

On conçoit donc mon épouvante en les y voyant revenir, armés (ils l'étaient tous), menaçants sans doute, et de me trouver à leur merci, éloignée de tout secours, de toute protection. Je me repentais cruellement de mon escapade. Cependant mon instinct me disait que la seule manière de leur imposer était de me montrer calme et courageuse, je recueillis mes forces.

— Que venez-vous faire ici? que me voulez-vous? pourquoi vous approcher de moi et me troubler dans ma solitude?

— Nous t'attendons, nous te cherchons depuis longtemps, Charlotte.

Son accent s'attendrissait au point de devenir presque affectueux.

— Moi ! m'écriai-je.

— Toi-même.

— Qu'y a-t-il de commun entre votre race de proscrits et la mienne?

— Tu ne le sais pas et tu ne peux pas le savoir. Tu vas l'apprendre.

— Je n'ai l'habitude d'être tutoyée par personne, interrompis-je, outrée de cette insolence et incapable de me contenir.

— Je te tutoierai pourtant, et peu m'importe que tu t'en offenses; quand tu sauras la vérité, tu ne t'en étonneras plus. Nous n'avons pas besoin de ces témoins, fais aussi taire cette bête, ou je l'étrangle.

Clélie s'acharnait à crier, à gratter, à remplir enfin les obligations d'un chien habitué à la grande compagnie en face de pareilles canailles. Je la pris dans mes bras, je la caressai, je la cachai sous mes jupes, elle grognait sourdement, mais elle n'aboyait plus.

— Tu me demandes ce qu'il y a de commun entre toi et moi, Charlotte de Gramont. Sais-tu quel sein t'a nourrie?

— Une jeune et belle paysanne, qui mourut peu après m'avoir sevrée et que je n'ai point connue.

— Cette jeune et belle paysanne, car elle était bien jeune et bien belle, c'est vrai ! ce n'était pas une paysanne pourtant, c'était ma fille.

— Une gitana, ma nourrice ! Non; non, mille fois non ; ma mère ne l'aurait pas souffert. Une païenne !

— Ne s'appelait-elle pas Catherinette ?

— Oui, un nom chrétien.

— Ma fille était chrétienne, mais elle était ma fille. Ma seule enfant, le seul fruit de mon seul amour, avec un chrétien aussi, ajouta-t-elle d'un air sombre qui recommença à m'effrayer.

Elle garda un instant le silence, puis elle reprit :

— Ce chrétien s'était joué de moi ; s'il ne m'aimait pas, il aimait Catherinette ; car, malgré mes pleurs et mes cris, il me l'enleva, il lui donna son nom et la reconnut pour sa fille, il la rendit la plus riche parmi vos vassaux de Bidache. C'était pour sauver son âme, disait-il. Je repris deux fois ma Catherinette, deux fois elle s'échappa pour revenir à vos villages, elle ne m'aimait pas, moi qui l'adorais ; le sang de son père étouffait le mien dans son cœur. Je ne voulus pas la faire malheureuse, je la laissai libre, ou plutôt esclave, puisqu'elle méprisait la liberté.

Je ne puis vous rendre ce visage hideux qui se trans-

formait, ces yeux horribles qui puisaient de la tendresse dans la douleur, c'était incompréhensible. J'écoutais attentivement, elle se tut encore, puis elle recommença par un cri sauvage qui glaça mon sang dans mes veines.

— Tu as un oncle, Charlotte?

— J'en ai plusieurs.

— Tu en as un qui se rit et se joue des choses les plus sacrées, un traître, un lâche, un trompeur, un infâme, le comte de Louvigny, enfin !

— Parlez avec plus de respect de...

— Du respect à celui qui a tué ma fille ! Moi, du respect! A qui d'abord? Je n'en dois à personne, et je ne connais que ma haine pour les chrétiens. Tais-toi ! Du respect à Louvigny, le menteur, le suborneur, qui, à l'abri de son nom, de sa jeunesse, de son beau visage, de son amour perfide, a séduit ma Catherinette, l'a rendue mère, et l'a abandonnée pour qu'elle en mourût. Tu ne savais pas cela, jeune fille, n'est-ce pas ! Tu avais bien entendu dire que Louvigny était un poltron, un assassin, un dénonciateur, mais tu ne savais pas qu'il fût aussi un menteur impudent, le plus misérable des hommes.

J'étais complétement édifiée sur les faits et gestes de mon oncle, dont nous rougissions dans la famille, entre nous; je ne jugeai pas à propos de répondre. La *reine* continua.

— Elle devint mère d'un enfant que ses larmes étouffèrent ; et comme tu venais de naître alors, comme son père, en apprenant sa faute, l'avait rejetée, Louvigny crut tout réparer en la faisant entrer chez la maréchale pour te nourrir. Elle était alors à Pau, et on s'en rapporta aux quelques renseignements fournis par un domestique complaisant pour le fils de son maître. Il eut ainsi sa maîtresse au logis, et il en profita pour l'humi-

lier. La douce créature supportait tout en silence; elle l'aimait comme une folle, et elle vous aimait, vous, mademoiselle, autant que l'enfant qu'elle avait perdu. Elle vous donna sa vie, car cette vie s'éteignait chaque jour, et cependant jamais lait ne profita mieux que le sien à un pauvre petit enfant du bon Dieu. Mais j'étais loin, bien loin, depuis trois années; quand je revins, il était trop tard, ma Catherinette s'était éteinte comme une belle flamme que le vent souffle; je ne la retrouvai plus.

J'étais intéressée sinon émue par ce récit; je regardais l'horrible vieille avec moins de crainte et d'éloignement. J'attendais ce qu'elle allait ajouter.

— Depuis ce temps, votre oncle de Louvigny a-t-il été heureux, mademoiselle? N'a-t-il pas recueilli le mépris, la haine, même l'injure? Dans quel état est sa fortune? A-t-il réussi à la cour? a-t-il un ami? Vous savez bien que non. Et moi aussi, je le sais, car c'est moi qui ai fait cela; c'est moi qui ai prononcé ma malédiction sur son avenir, et aussitôt ma malédiction a porté ses fruits. Me croyez-vous puissante, à présent?

Ce qu'elle disait était régulièrement vrai. Je sentis un frisson dans mes membres en présence de cette femme extraordinaire; elle me glaçait.

— Mais si ma vengeance a poursuivi ce monstre que j'exècre, ma tendresse s'est reportée sur la jeune fille nourrie de mon sang, nourrie du lait de mes entrailles. A cause de toi, j'ai fait respecter les traités arrachés à mon père par ton aïeul. A cause de toi, ce château de Bidache, ce village sont encore debout. Sans toi, quel bûcher allumé à la mémoire de Catherinette! Comme la maison de Gramont eût disparu de dessus la terre! Tu me rendais tout sacré. J'étouffais ma colère; je la concentrai sur le véritable coupable, et j'épargnai les

innocents. Depuis ta naissance, je te suis de l'œil ; depuis ton retour dans ce pays, j'épie l'occasion de te voir : elle s'est enfin présentée, tu m'entendras jusqu'à la fin. Tu ne peux pas m'échapper.

J'en étais trop sûre pour la contredire.

— Je sais tes pensées, tes désirs, tes espérances, je voudrais pouvoir les réaliser ; mais cela ne dépend pas de moi ; le destin t'entraîne, et je ne te dirai pas jusqu'où il ira, bien que je le sache parfaitement, il ne me convient pas de te l'apprendre. Seulement, Charlotte, tu as vu une partie de mes sujets, eux et moi nous t'appartenons. Quoi que tu demandes, quoi que tu ordonnes, tu seras obéie. Au bout du monde notre assistance te suivra ; à ton premier appel, tu nous verras accourir. Les dangers seront écartés de toi à ton insu. Nous pouvons tout et sur tous. Quelque haut que tu regardes, nous y atteindrons. Il faut seulement que ce secret te reste pour toi seule ; car si tu le révélais, tu nous rendrais impuissants, tu perdrais tes esclaves.

Un grand garçon fort beau, admirablement beau, bien découplé, se drapant majestueusement dans des guenilles, se présenta tout à coup, prononça quelques phrases dans une langue inconnue, à quoi la vieille répondit par deux mots, et il disparut aussi soudainement qu'il s'était montré ; la vieille, se tournant vers moi, me dit :

— Tu vas voir que je sais prévenir tes vœux, même quand tu les ignores toi-même.

X

Je dressai l'oreille à cette prétention, et mes regards exprimèrent probablement le doute ; elle me fit un signe de la main, comme pour m'inviter à la patience.

— Tu aimes le jeune Puyguilhem, continua la sorcière avec un sourire qu'elle voulait rendre malin ; tu es sortie de ta cage dans l'espoir de l'attirer à ta recherche ; j'ai prévu ceci, je l'ai su mieux trouver que toi ; il monte, tu le verras dans cinq minutes, et tu pourras lui parler à ton aise ; je t'en réponds, personne ne vous dérangera. Es-tu contente ?

Je devenais rouge comme une rose de mai, et mon sang battait à mes tempes si fort, que j'en eus un éblouissement. Mon secret entre les mains de cette créature ! J'en frissonnais ; et pourtant mon cousin approchait ; j'allais le voir, j'allais l'entendre, j'allais savoir le mot de cette énigme qu'il me refusait ; c'était un fruit aussi tentant que celui de la mère Ève, et la vieille valait au moins le serpent.

— Quoi ! répliquai-je, Puyguilhem ici, devant vous ?

— Non pas devant moi, soyez tranquille. Ni moi ni les miens ne pourrons vous voir, ni vous entendre, nous vous regarderons de loin. Prends garde à ce jeune homme, pourtant, il est plus fort que toi ; il est plus fin, il est plus méchant ; si tu n'y prends garde, il deviendra ton maître.

Pour la seconde fois, ces maudits devins m'annonçaient un maître, je n'en voulais pas. Je frappai du pied d'impatience. J'entendais déjà ses pas. Je me cachai derrière un pan de mur encore debout ; lorsque je regardai à travers les pierres branlantes, la vieille avait disparu, et Puyguilhem s'avançait ; je ne vis plus que lui, j'oubliai le reste : l'orgueil, la crainte disparurent. J. sortis de ma cachette, tout aussi involontairement que j'y étais entrée ; en m'apercevant, il poussa un cri. Je restai interdite.

— Vous ! mademoiselle, ici, seule ! Ah ! nous vous avons bien cherchée.

— Je suis venue me promener, répondis-je d'un air dégagé; j'étais fatiguée du logis.

— Vous eussiez pu le dire, et ne pas vous exposer à tous les dangers. J'ai vu rôder en bas des hommes de mauvaise mine; il y a des ours, des...

— Monsieur de Puyguilhem, premièrement je ne suis point peureuse; secondement je ne suis pas aussi entichée que vous de la société de ma gouvernante, et j'ai pris un peu de la liberté qu'on me refuse. Vous qui ne vous trouvez bien que sous le vertugadin des vieilles femmes, en face des tourets de nez, vous ne comprendrez pas cette fantaisie, je le conçois.

M. de Lauzun sourit comme il souriait alors, quand il n'était qu'à l'aurore de sa dépravation, quand il avait une ombre de jeunesse et de sentiment; c'était un vrai rayon de soleil que ce sourire.

— Ah! ma cousine, vous qui avez tant d'esprit, comment ne deviniez-vous pas ce que cela voulait dire?

— Il n'y a rien à deviner, ce me semble, et cela voulait dire ce que cela disait.

— Cela voulait dire ce que cela ne disait pas, mademoiselle. Cela voulait dire, ma cousine, si je m'occupe de ce qui m'occupe uniquement, nous avons là deux saintes personnes qui n'entendent point qu'on les délaisse, qui ne souffrent pas aux jeunes la fantaisie de s'amuser, de s'aimer surtout. Il faut leur fermer les yeux, et, pour cela, un seul moyen nous reste, c'est de les tromper si fort, de leur inspirer une telle confiance, qu'elles ne croient pas plus tard ce qu'elles verraient de ces mêmes yeux, si bien fermés. Commencez-vous à comprendre?

— Non, répondis-je malignement, car je comprenais de reste.

— Je m'expliquerai plus clairement, puisque vous êtes

si difficile à persuader. D'ordinaire, les cadets de famille ne sont pas admis à l'intimité des héritières, et, bien que vous ne soyez pas seule, une fille faite comme vous est toujours héritière, ceci est convenu. Au premier regard, au premier soupir, à la première parole, le pauvre Puyguilhem eût été chassé sans rémission ; on ne lui eût même plus permis de contempler le seuil de la porte. Au lieu que... Vous avez lu la fable d'Orphée, qui donne un gâteau à Cerbère?

— Oui... je crois.

— J'ai donné de bons gâteaux à vos gardiennes, elles les ont mangés, et elles les digèrent, je vous en réponds. Vienne qui voudra, je ne crains plus ni les médisances, ni les calomnies. Je puis hardiment marcher tête levée, et m'apercevoir quelquefois qu'il se trouve au château de Bidache *une petite fille assez jolie*, selon l'expression de madame de Basté; on ne m'accusera que de politesse, et encore !

— Vous êtes savant, monsieur; c'est à la cour, c'est sans doute mademoiselle du Gué Bagnols qui vous a appris cela ?

— Mademoiselle du Gué Bagnols a prétendu que j'étais un sot. Je ne serais pas fâché de prouver à elle et aux autres, qu'elle se trompe, cela est vrai ; mais mademoiselle du Gué Bagnols ni la cour n'ont que faire ici, c'est mon cœur.

— Votre cœur? vis-à-vis de moi?

— Oh ! que vous le savez bien, ma cousine, et si vous ne le saviez pas, vous auriez une trop mauvaise mémoire. Qui ai-je aimée depuis mon enfance? Quelle a été la souveraine de ma vie? Quelle femme a jamais pu la faire oublier un instant? Pourquoi ai-je porté haut mes visées, si ce n'est pour me rapprocher d'elle? Pourquoi ai-je désiré la gloire, si ce n'est pour la lui offrir?

Pourquoi ai-je ployé mon humeur si fière jusqu'au servage, si ce n'est pour rester avec elle?

— Je ne sais...

— Ma cousine, osez répéter encore que vous ne savez. Répétez-le en me regardant.

Je n'eus garde, car pour le regarder, il eût fallu qu'il me regardât aussi, et j'en avais grand'peur. On est si niais à cet âge! Ah! depuis, je n'ai rien éprouvé de semblable, et j'ai souvent regretté ces ruines, ces montagnes fleuries, ces grandes prairies émaillées de marguerites, où nous promenions notre jeunesse! J'ai tout connu dans la vie, et je ne me souviens que de ce temps-là quand je ne veux pas souhaiter la fin de ce bail où je suis engagée malgré moi.

— Oui, je vous aime, reprit-il avec feu. Je vous aime, non plus comme autrefois, non plus avec ce sentiment enfantin qui n'était que l'instinct d'un autre, mais je vous aime pleinement, ardemment; je vous aime avec une passion profonde, terrible, indomptable, à laquelle je sacrifierais tout, sans hésiter, et dont je mourrai certainement, si vous me défendez l'espérance.

J'ignore s'il pensait tout cela, cette âme double; mais il parlait avec un feu, avec une éloquence à animer les pierres. Mon cœur battait et mes soupirs contraints soulevaient mon corps de jupe. Il prit ma main. J'étais hors d'état de la lui retirer; il la baisa, je ne m'y opposai pas davantage.

Le bonheur, la surprise, je ne sais quoi encore, m'étouffaient; il ne me semblait plus être sur la terre, et ces murailles tombées étaient pour moi un palais enchanté.

— Ma cousine... répéta-t-il, aussi ému, en apparence du moins.

— Mon cou... monsieur... balbutiai-je.

— Pourquoi monsieur? Pourquoi cette cérémonie

entre nous? Ma cousine, est-ce que je puis espérer quelque chose? Ah ! ne dites pas non ! ne dites pas non !

Je ne dis rien, mais j'osai lever les yeux. Mes yeux ont toujours été pour moi les plus perfides du monde ; ils ne savent point mentir, ils disent clairement les choses. Je me mets en furie, ils l'avouent ; un homme me plaît, ils le lui disent; une femme est ma rivale, je l'exècre, ils le lui révèlent; je suis heureuse, ils chantent ; je suis triste, ils n'ont point de larmes, et cependant ils pleurent; je suis blessée, ils se plaignent; j'espère, j'attends, je crains, ils racontent tout, les indiscrets ! Ce jour de premier aveu ils firent leur apprentissage, et Puyguilhem ne les trouva jamais plus bavards.

Nous restâmes trois heures dans cette douce occupation, gardés par nos sauvages et aussi en sûreté que le roi dans son Louvre. Ces trois heures passèrent vite, elles nous parurent trois minutes. Nous formâmes les plus magnifiques projets qui aboutissaient au même but, c'est-à-dire le mariage du comte de Puyguilhem avec mademoiselle de Gramont, comme s'il n'eût existé ni maréchal ni maître, et qu'il suffît de notre volonté pour conclure ce superbe hyménée. C'étaient des rêves, et ces rêves ont été les plus douces réalités de mon cœur. Aucune vérité n'a pu les effacer jamais, aucunes larmes n'ont pu les éteindre; ils me brûlent encore, ils me brûleront toujours.

Il faut cependant que tout finisse ici-bas. La première chose qui nous rappela à la terre, ce furent les cris de nos estomacs adolescents, lesquels s'accoutumaient peu à la diète. Au milieu d'un château aussi beau que ceux d'Armide, Puyguilhem s'interrompit en riant.

— Ma cousine, demanda-t-il, avez-vous faim ?

— Oui certes, j'ai grand'faim, malgré mon déjeuner champêtre.

— Comment faire, alors? Car j'ai grand'faim aussi, et quelle apparence de trouver à manger dans ces affreuses solitudes...

— D'abord, répondez-moi. Est-on bien inquiet de moi à Bidache?

— On vous cherche partout, les gens sont en campagne, et je ne m'explique pas comment on ne vous a pas encore découverte ici, il faut qu'ils soient bien stupides; quant à moi, c'est le premier endroit auquel j'ai songé.

— Me grondera-t-on à mon retour?

— Autant que la langue française servira de termes pour cela.

— Alors, je me ferai gronder pour quelque chose, je veux profiter du crédit qu'on m'ouvre et l'épuiser jusqu'au bout. Il ne serait peut-être pas impossible de nous faire servir un dîner passable. J'y vais esssayer.

— Vous avez donc un Pacolet à votre disposition?

— Peut-être! Attendez.

Je me levai alors, je me rapprochai le plus possible du bois où je supposais ma vieille amie cachée, et je prononçai à haute voix ces paroles :

— Je voudrais avoir un joli repas, pour mon cousin et pour moi. Les nymphes de ces bosquets, les sylphes, les esprits de l'air, qui nous ont si gracieusement protégés, n'auront-ils pas pitié d'un appétit qu'ils ne connaissent point, sans doute, mais qui est, hélas! une attribution de notre humaine faiblesse?

Mon cousin me regardait ébahi, il crut que je devenais folle, et commençait à s'en effrayer, lorsqu'à mon propre étonnement, et au sien bien plus grand encore, nous entendîmes une voix qui semblait venir de loin et qui nous cria comme un écho :

— Entrez dans les ruines.

Puyguilhem me dit tout bas :

— Ma cousine, ceci tient de la magie, ne vous va-t-on point brûler comme sorcière, en manière de Circé?

— Allons toujours, et voyons!

Nous pénétrâmes sous une arcade garnie de ronces et de lierre qui tombaient en guirlandes, avec des églantines et une multitude de fleurs, formant comme une voûte au-dessus de nos têtes. De petits oiseaux y chantaient leurs tendresses, cachés parmi les feuillages, tandis que les insectes de toutes sortes se jouaient au soleil en étalant leurs couleurs. C'était aussi joli, aussi frais que nos amours. Nous parvînmes à une grande salle encore assez bien conservée, d'une architecture barbare, ainsi que cela se rencontre souvent dans ces pays; elle ne manquait pas cependant d'une certaine élégance; d'ailleurs, le temps était si clair, si beau, il sentait si bon dans l'air, qu'on se fût aimés en dépit de soi-même.

Au milieu de cette chambre, sur une pierre soigneusement balayée, nous trouvâmes la plus charmante collation du monde, servie et pimponnée. Des roses, des bluets, des pâquerettes tenaient lieu d'argenterie et de belle vaisselle, mais le laitage, le beurre, les œufs, les fruits, un morceau de venaison froide, du pain blanc magnifique, le tout servi dans des vases grossiers, mais brillants de propreté, n'étaient point à dédaigner; aussi ne dédaignâmes-nous rien, non plus qu'un flacon de vin exquis, la seule pièce de ménage avec les verres, qui sentît le luxe d'un grand seigneur; ils étaient en cristal de Venise, d'une forme étrange, montés en or et garnis de pierreries. Je reconnus à ces soins ma vieille reine : elle avait prévu nos exigences d'estomac; je la remerciai intérieurement, et j'invitai d'un geste mon cousin à s'asseoir sur des siéges de mousse tout préparés.

Il marchait d'étonnement en étonnement. Un billet qu'il trouva sous un fruit l'étonna davantage; il contenait ces mots :

« *Souvenez-vous bien et comptez sur nous.* »

— Vous ne m'expliquerez pas tout ceci, ma cousine ? En vérité, je n'y comprends rien.

— Peut-être ! quand je serai sûre que vous n'êtes pas amoureux de ma mère ou de madame de Basté.

XI

Nous mangeâmes comme des amoureux satisfaits, c'est-à-dire du bout des dents, et en nous regardant sans cesse. Le repas fini, il fallut songer au retour ; il nous semblait bien cruel de nous séparer si tôt. La raison de Puyguilhem était alors plus grande que la mienne, il organisa le plan du retour, et se chargea de détourner les soupçons de nos Argus, si notre double escapade leur en avait donné. Il me baisa la main en me quittant ; je m'acheminai seule, avec Clélie, sautant, riant, cueillant des coquelicots dont je lui fis un collier, et à moi une coiffure. J'étais heureuse, heureuse ! Je ne songeais guère à ce qu'on allait me dire, et je m'en souciais bien, ma foi jurée !

Dès que je parus, les servantes et les valets, placés en embuscade, commencèrent à crier et à lever les bras.

— Voilà mademoiselle ! voilà mademoiselle !

Madame de Basté, dont le touret de nez se dessinait à la grille de la cour, fit bien une autre pantomime, et porta sa canne en l'air comme le tambour des Suisses, en proférant quelque chose qui ressemblait à des malédictions ou à des menaces.

Quant à ma mère... il y a une chose que je ne vous ai point dite, sur ma mère, c'est la fausse puissance que lui laissait chez elle le maréchal, et sa rage de mentir à l'endroit de la pauvre femme, sans que j'aie jamais pu savoir à quel propos. Très-peu de nos familiers savaient combien elle était nulle; à la cour et parmi le monde, elle passait pour une personne très-froide, très-adroite, menant son mari comme un joli garçon. Le maréchal prétendait en avoir été passionnément amoureux, et être traité par elle avec hauteur; enfin ils étaient ensemble dans la position des prêtres païens avec leurs idoles. En apparence, tout se faisait pour la déesse, tout s'offrait à la déesse, on commandait en son nom, les adorations du prêtre et du peuple s'adressaient à elle, c'était merveille de le voir. En réalité, l'idole était de bois, elle ne savait, ne sentait, ne faisait rien. Plantée dans sa niche, à une grande hauteur, couverte d'oripeaux et de pierreries, tout fléchissait le genou devant elle, tous la vénéraient, mais le prêtre mangeait les offrandes, mais le prêtre dictait les oracles distribués à l'idole; mais l'escamotait de temps en temps, et lui prenait à son tour ses oripeaux et ses pierreries pour jouer son rôle à sa place; vous comprenez cela, n'est-ce pas?

Ma mère, dressée à ces façons dès son jeune âge, savait si bien se taire en s'étalant, que chacun la croyait sur parole. Elle ressemblait comme deux gouttes d'eau à autre chose qu'à une idole de bois, à force de dignité. En cette circonstance, elle se tenait debout à la porte du salon, non plus émue que son *étoffe* ne le permettait, en ruminant une mercuriale que j'avais notée d'avance. Cela aurait pour exorde, pour discours et pour péroraison :

— Mademoiselle... Quoi ! mademoiselle !... Comment se peut-il, mademoiselle...

Je ferais une révérence, je courberais la tête, j'allongerais la main, comme pour baiser le bas de sa robe; elle la rabaisserait d'un coup d'éventail, et tout serait terminé.

Madame de Basté fit quelques pas en avant, et m'attendant au passage, elle se posa en Euménide.

— Peut-on savoir, mademoiselle, où vous êtes allée si matin, sans être accompagnée, sans prévenir madame la maréchale, ou moi?

Je commençai par elle le cours de mes révérences, et j'en fis une bien profonde.

— Demandez à Clélie, madame, elle ne m'a pas quittée d'un instant.

La gouvernante arracha d'un mouvement brusque son touret de nez, ce qui était la plus épouvantable de ses mesures de rigueur, et elle me fit un signe impérieux de son bâton, pour m'ordonner de passer devant elle. Puis, après quelques secondes, elle reprit :

— Ceci est fort impertinent, mademoiselle, on vous gardera désormais.

Parvenue au milieu de la cour, elle s'arrêta toute droite.

— Et M. de Puyguilhem, mademoiselle, ce cher M. de Puyguilhem, qui, depuis l'aube, court les monts et les vaux pour vous chercher, l'avez-vous rencontré, au moins?

Je marchais toujours et je fus bien rassurée; on ne soupçonnait rien, mon cousin était toujours en grâce. Ma mère ne branla pas sur son perron et l'entrevue se passa exactement comme je viens de vous le dire. Après la phrase sacramentelle, elle rentra au salon, reprit son fauteuil, son éventail et me regarda.

— Madame la maréchale, dit madame de Basté impatientée, jugez-vous à propos de savoir où a été mademoiselle?

— Oui, madame.

— Vous entendez, mademoiselle; répondez à madame votre mère.

— Ma mère, j'ai été courir par les montagnes avec ma chienne, cueillir des fleurs et manger du lait chez les paysans.

Ma mère répliqua par quelques mots de sermon, qu'elle laissa à madame de Basté le soin de finir. J'écoutai l'une et l'autre docilement; c'était plus qu'elles n'espéraient, et elles se calmèrent peu à peu. Mais leur inquiétude pour Puyguilhem ne connaissait plus de bornes. Le fait est qu'il ne revenait point, et que, sans mon alliance avec les bohêmes, j'aurais partagé leurs craintes. On renvoya de nouveau vingt estafiers après lui; à huit heures du soir, ils le ramenèrent fait comme un miquelet, couvert de boue, ses habits déchirés, le visage pâle, les cheveux déroulés; c'était le plus beau désordre du monde : cet homme-là est né comédien. Il raconta des aventures inouïes : il s'était perdu, il avait roulé dans un précipice, on l'avait attaqué, dépouillé, que sais-je, moi ! un roman inconcevable. Jugez des exclamations et des cris ! On le coucha, on le parfuma, on le soigna aussi bien qu'une relique, mais, ce qui m'amusa fort, on le mit à la diète, sous prétexte qu'il avait la fièvre, lui qui depuis le matin n'avait rien mangé autre chose que notre collation. Il se releva la nuit et vola un pain à l'office.

Cette histoire se termina ainsi. Elle aurait eu peut-être et probablement d'autres suites, s'il n'était arrivé la nuit un courrier de mon père. Il nous envoyait une invitation pressante du duc de Caderousse, pour nous rendre chez lui, à Avignon. Il allait se marier à mademoiselle Duplessis-Guénégaud, et il engageait beaucoup de noblesse à les aller fêter dans leur belle maison de Cade-

rousse, des quatre coins de la France. Mon père l'aimait; il n'y pouvait aller, mais il désirait que la maréchale et moi nous lui donnassions cette marque de déférence. Il avait encore un autre motif; M. de Valentinois y devait être; M. le cardinal commençait à lui parler de ce mariage. Il pensa qu'il me verrait là tout naturellement, bien qu'il n'en fît part à personne, pas même à ma mère, et encore moins à moi. Cette invitation me contraria, et me charma ensuite : il fut décidé que Puyguilhem nous accompagnerait, et j'espérai trouver des occasions dans ce voyage. Il fit le difficile ; il fallut le prier.

— Mais je ne connais pas le duc de Caderousse !

— Vous êtes de la maison, et nous sommes tous conviés.

— Mais cela serait indiscret, peut-être !

— Vous vous moquez ! monsieur ! N'avons-nouspas l'honneur d'appartenir à monsieur votre père, et les parents du maréchal de Gramont ne sont-ils pas bien reçus partout ?

— J'irai donc, puisque vous l'exigez !

La bonne âme en grillait dans sa peau.

— Qu'il est discret et modeste ! chantaient en chœur ma mère et madame de Basté; un autre eût profité doublement de la permission pour s'imposer à la grande compagnie, mais lui !

Ce qu'il y eut de beau, c'est que ni l'une ni l'autre n'ont jamais voulu croire à ses déportements et à son caractère, malgré les preuves trop claires, hélas ! et que l'on n'a pas vu un ensorcellement pareil. Ce que c'est que les dévotes !

M. de Caderousse était un homme de qualité, du comtat d'Avignon, fait duc par le pape, et il tenait un rang fort élevé dans la province. C'était un homme

d'esprit, d'une grande discrétion, qui se couvrit de gloire, justement par un trait admirable, dont toutes les femmes raffolaient. Sa femme, mademoiselle Duplessis-Guénégaud, dont le père était secrétaire d'État, avait une santé déplorable. Il consentait à n'être que son frère, pour la ménager, après toutefois avoir rendu le mariage indissoluble. Je vous raconterai son caractère et ses aventures quand nous serons chez lui. En ce moment, nous allons quitter Bidache, et tout notre train se prépare à partir, y compris Puyguilhem et Clélie. Il fallut cependant prévenir le comte de Lauzun, son père, capitaine des cent becs-à-corbin du roi, et qui se sentait quelque envie de l'emmener avec lui à la cour. Au premier mot de la maréchale, il céda de bonne grâce. Nous partîmes un matin, de très-bonne heure, en grand équipage ; j'avais pris un air contrarié de voir mon cousin galoper à la portière, car je devais le haïr comme autrefois, plus qu'autrefois même, puisque ce n'était plus naturel.

Quant à lui, il m'honorait de ses impertinences, affectant de porter les couleurs qui me déplaisaient, de ne me point regarder, de me donner à peine la main pour descendre de carrosse. Il est croyable que nos savantes dames s'y soient prises, je m'y prenais quelquefois moi-même, au point de m'en affliger.

Nous voyagions à journées forcées, avec des chevaux de relais. C'est la meilleure manière, la plus prompte et la moins fatigante, car la poste est une sotte invention ; en temps de trouble surtout, on ne trouve jamais de chevaux. Nous envoyions nos officiers en avant, pour nous préparer les repas dans les auberges, ce midi de la France étant un pays presque sauvage, où l'on mourrait de faim devant une broche.

Il arrivait souvent que les chemins, défoncés par les

pluies, nous arrêtaient au milieu de la journée. Il fallait soulever la voiture, les roues enfonçant dans l'ornière jusques et plus de la moitié. Ma mère s'établissait en ces occasions à dire son chapelet, avec une patience qui me mettait hors de moi ; il semblait qu'elle n'eût qu'à sortir son bonnet de nuit de sa poche. Je cherchais habituellement tous les moyens de l'émouvoir, et j'en avais trouvé un, qui ne manquait jamais son effet. Dès que je prononçais le nom de la belle Corisande des Andouins, comtesse de Gramont, mon aïeule et celle de Puyguilhem, dès que je me permettais sur elle une question plus ou moins indiscrète, ma mère laissait son *Ave* à moitié chemin et me jetait un :

— Taisez-vous, mademoiselle !

qui résonnait à cent pas. Madame de Basté levait les yeux au ciel, et moi, en vérité, je ne savais que penser de cette pauvre Corisande, que mon père aimait si tendrement, et dont la maréchale ne souffrait pas qu'on parlât.

Un jour, nous étions depuis trois quarts d'heure dans une ornière, on ne nous en pouvait tirer. Les chevaux suaient sang et eau, les palefreniers et les cochers juraient ; malgré notre présence, mon cousin avait grande envie d'en faire autant ; Clélie aboyait à se rompre la tête, madame de Basté dormait en ronflant, ma mère en était à la quatorzième dizaine de rosaire ; quant à moi, je chantais, et la complainte de Corisande encore. La maréchale, absorbée dans sa prière, ne m'avait pas entendue.

— Sortirons-nous bientôt de là, monsieur ? criai-je à Puyguilhem, qui passait près de la portière. Les mantelets du carrosse étaient baissés.

— Je l'espère, mademoiselle, car la nuit approche ; voici là-bas un orage, et si nous ne nous en débarras-

sons pas auparavant, nous n'aurons pas un fil de sec sur nous d'ici à une demi-heure.

Les efforts redoublèrent; on fouetta les bêtes, on recria, on rejura, et enfin nous voilà en route. Nous marchâmes quelque temps; les nuages noirs nous suivaient, et il fallait faire grande diligence, car le gîte était loin. Puyguilhem, inquiet, pressait les gens qui ne demandaient pas mieux que de l'être. Nous avancions assez bon train, quand une des roues de devant rencontra une grosse pierre ensevelie sous la boue, et nous versâmes outrageusement les uns sur les autres, dans un océan noir à faire mal au cœur. Nous étions alors dans un pays perdu du Languedoc, au milieu de landes presque incultes, un vrai désert. Ce fut un cri et une terreur générale. Pour nous rassurer, la maréchale répétait, en barbotant dans je ne sais quoi :

— Mon Dieu ! recevez mon âme ; protégez mon mari et mes enfants !

Madame de Basté gémissait à fendre le cœur, et moi j'appelais Puyguilhem à grands cris :

Nous ôter de là n'était pas chose aisée ; il y fallait essayer cependant. Les laquais se dévouèrent, entrèrent dans la crotte jusqu'à la ceinture, et l'on parvint à nous arracher l'une après l'autre, pour mieux recevoir une pluie à verse qui commençait justement.

— Que devenir ? que devenir ?... demandait ma mère.

— Je vais à la découverte, madame la maréchale.

— Ne nous laissez pas seules, Puyguilhem ; gardez-nous · envoyez un laquais, criait-elle. Ils viendraient nous rouer et nous voler en votre absence.

— Comment faire, alors, madame ? Il faut un gîte, néanmoins.

— Madame la maréchale, poursuivit son écuyer, voilà un homme qui parle d'un château situé derrière ces bois.

— Oui, monsieur, répliqua un de nos postillons de voyage, mais on n'y entre point dans cette maison-là, le diable y tient sabbat, et la porte en est murée.

— Il ne s'y trouve donc personne ?

— Faites excuse, monsieur; il y a deux seigneurs, un vieux et un jeune, trois domestiques. Mais allez-y frapper, vous verrez si l'on vous ouvrira.

XII

Nous étions donc dans cette crotte fort indécis, Puyguilhem n'osant pas jurer à cause de ma mère, mais en ayant bonne envie, les postillons ne s'en faisant pas faute, et moi riant de tout mon cœur, au grand scandale de madame de Basté.

— Ah bah ! dis-je à la maréchale, ne pensez-vous pas, madame, qu'il vaut mieux affronter le gentilhomme si terrible que de rester à la pluie et au tonnerre !

— Je pense, mademoiselle, que nous savons mieux que vous ce qu'il y a à faire dans cette circonstance.

Je ne sais ce qui aurait pu suivre de cette réplique; mais, comme on entendit un bruit de chevaux courant au galop, l'attention ou plutôt l'humeur de ma mère fut détournée, et chacun regarda de ce côté.

C'étaient deux seigneurs avec un laquais, courant à travers la boue en gens qui savent où descendre; mon cousin les appela. Le premier passa sans répondre; le second, qui était un jeune homme, s'arrêta court, ce qui annonçait un bon cavalier. L'inconnu toucha légèrement le bord de son chapeau avec une grâce et une grandeur dont Lauzun se trouva éclipsé.

— Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur? demanda l'inconnu, ou pour celui de ces dames?

— La position où vous nous voyez parle de reste, monsieur; nous ne savons que devenir en ce pays inconnu, et nous vous aurions toute l'obligation du monde si vous vouliez bien nous indiquer une maison quelconque où l'on puisse entrer quelques instants jusqu'à ce que le carrosse soit raccommodé ou remis sur ses roues.

— Rien n'est plus facile, monsieur; si ces dames et vous daignez prendre la peine de me suivre, je vous conduirai en un lieu qui n'est pas bien loin d'ici, et où vous trouverez au moins un abri sûr à défaut d'autre chose.

Le premier voyageur courait fort vite, il arriva à un détour où la route faisait un coude; il se retourna, et, voyant que son compagnon ne le suivait point, il revint sur ses pas en appelant d'un ton brusque :

— Monsieur! monsieur! que faites-vous ainsi par les chemins? Trouvez-vous qu'il fasse si bon à la grêle et par la tempête?

Il arriva juste au moment où Lauzun, vaincu par la courtoisie du jeune homme, avait enfin mis coiffion bas; l'inconnu se tenait près de nous, tête nue, malgré les sollicitations, les ordres de ma mère, et nous montrait un beau visage, noble, franc, régulier, un peu mélancolique peut-être, mais d'un air à brûler le monde. Plus je le regardais, plus il me semblait l'avoir déjà vu ailleurs. Je lui aurais, je crois, demandé son nom, tant j'en étais impatientée, quand le grand gentilhomme parut sur la scène, et nous apporta une autre mine, lui.

A peine mit-il la main à son chapeau, qu'il cria du haut de son nez :

— Venez donc, monsieur, que faites-vous avec ces gens-ci?

Il n'en fallait pas tant pour irriter la susceptibilité gasconne de Puyguilhem; il courut vers ce bourru, remettant son feutre qu'il enfonça d'un coup de poing, et nous couvrit de boue par cette belle manœuvre.

— *Ces gens-ci, mon cher*, sont accoutumés à un autre accueil; au lieu de maltraiter monsieur votre fils pour son honnêteté, vous feriez mieux de mesurer vos paroles.

L'inconnu leva les épaules et répéta comme s'il n'avait pas entendu :

— Venez donc, monsieur, je vous attends, il se fait tard.

Le jeune homme fronça le sourcil et ses traits prirent une expression de hauteur et de crainte qu'il me serait impossible de rendre. Puyguilhem, hors de ses gonds, levait déjà une houssine qu'il tenait à la main, mais notre chevalier errant fit un geste si impérieux et si courtois en même temps, qu'involontairement elle se baissa devant lui.

— Une minute, et un peu de calme, monsieur, je vous le demande; laissez-moi parler à mon tuteur, et je me flatte que nous nous entendrons. Ces dames, vous le voyez, continua-t-il, en s'adressant à son tuteur, sont fort embarrassées et cherchent un gîte dans les environs. J'ai pensé que vous ne refuseriez pas l'hospitalité à des personnes de leur qualité, je la leur ai offerte pour vous, et, si vous le voulez bien, nous allons les conduire à votre logis, en nous excusant d'avance de les traiter si mal.

L'inconnu était un homme d'une quarantaine d'années, bourru et peu accort, il lâcha le mordieu ! le plus sonore que j'eusse entendu de ma vie et fit un mouvement pour tourner bride. Bien lui en prit de se raviser, car mon très-impétueux cousin allongeait la

main vers ses pistolets de voyage et lui eût certainement labouré les côtes de quelque balle, il n'en était chiche. Notre futur hôte lança un regard de colère à son pupille, qui le soutint héroïquement, et s'approchant de ma mère, avec la galanterie d'un chien auquel on va mettre un collier de force :

— Madame, dit-il, vous menez un bien grand équipage pour une dame de cette province, je vous soupçonnais plutôt d'être de la cour.

— Et vous ne vous trompez pas, monsieur, je suis la maréchale de Gramont.

J'oubliai bien vite son mouvement de surprise et de mécontentement en entendant le jeune homme s'écrier :

— Et voici mademoiselle votre fille !

Tous les yeux se tournèrent vers lui ; il rougit et se tut.

Le nom de ma mère obtint du rustre campagnard un salut qu'il refusait à notre incognito. Il sembla se consulter lui-même, et *aboya* pour ainsi dire ces quelques mots :

— Si vous daignez, madame la maréchale, venir jusqu'à ma maison, vous y trouverez un asile contre l'orage, et vous me ferez infiniment d'honneur.

— Ce n'est pas malheureux, marmotta Puyguilhem entre ses dents, j'ai cru qu'il nous laisserait fondre ici.

Quant au jeune homme, il ne cessait de me regarder, et profitant du moment où chacun songeait à soi pour sortir le mieux possible de cette crapaudière, il me fit un signe d'intelligence en mettant un doigt sur ses lèvres. Je n'y comprenais rien, et je me perdais en conjectures. La glace une fois rompue, notre gentilhomme fut obligé de commencer son hospitalité. Il descendit de son cheval, dont il jeta la bride à son laquais, et présenta la main à ma mère. Son pupille fut auprès de moi

en un clin d'œil, de sorte que Puyguilhem eut pour figurante madame de Basté, sa bonne amie, dont le touret de nez déteignait par la pluie, et lui donnait la plus étrange figure que l'on puisse imaginer. Je lui fis une mine de condoléance qui l'acheva; peu s'en fallut qu'il ne jetât ma gouvernante dans l'ornière.

Nous voilà donc marchant comme les moines à la procession, deux à deux, ma mère répondant aux apparences rechignées de notre hôte par sa bonté et son indulgence habituelles, et celui-ci se tenant empesé dans son collet, qui ne l'était plus, n'osant couvrir son crâne, dépouillé de cheveux avant l'âge, et sur lequel il ne mettait point de perruque, contre la mode générale. J'avais grande envie de rire, et je ne m'en faisais faute, ne m'étant jamais privée de rien qu'à mon corps défendant.

Mon compagnon regardait autour de lui, et lorsqu'il vit chacun engagé pour son compte, il me glissa dans l'oreille :

— Avez-vous oublié Philippe, mademoiselle?

— Phil...

— Chut ! pas un mot, je vous en conjure ; n'ayez pas l'air de me reconnaître ; j'ai été moi-même bien imprudent, mais la surprise... Ah ! je ne suis pas encore assez maître de moi. Pourtant...

— Comment c'est vous ! Vous ici ! vous, si loin de Paris et de la cour !

— Avez-vous pensé à moi, depuis notre enfance? Avez-vous daigné vous rappeler le pauvre prisonnier de Vincennes? Ah ! pour moi, j'ai toujours eu présentes nos deux entrevues, j'ai toujours désiré vous revoir, et je remercie le ciel, qui vous a si miraculeusement envoyée vers moi.

— Que faites-vous, en ce pays perdu? avec qui? et votre mie Rougemont?

— Pas de questions en ce moment; nous tâcherons de nous rejoindre plus tard.

Songez qu'il pleuvait à verse, comme accompagnement à ceci; que l'orage était dans toute sa force, et que nous nous trempions comme dans la rivière. Les éclairs aveuglaient les chevaux; ils faisaient rage autour de nous, ils ruaient, se cabraient, lançaient des flots de crotte. C'était à ne plus s'y reconnaître; les laquais avaient peine à les tenir.

— Arrivons-nous bientôt? demandai-je, lasse de traîner mes jupes devenues d'un poids insupportable.

— Au bout de ce sentier, vous verrez ma prison, répliqua-t-il tristement.

Nous étions alors dans un routin tournant au milieu des arbres. Le terrain en était meilleur; mais le vent, secouant les branches sur nos têtes, nous inondait, en revanche. La pauvre madame de Basté ne jetait qu'un cri. Enfin, nous aperçûmes la grille modeste d'une gentilhommière fort délabrée et en fort mauvais état. Les dorures d'un palais ne m'auraient pas plus charmée. Ma mère entra d'abord, nous ensuite, et le maître se mit à crier de tous ses poumons. Deux vieilles servantes, un vieux cocher, accoururent, et se dispersèrent aussitôt, d'après les ordres qu'ils reçurent: les unes pour allumer des fagots dans les cheminées, l'autre pour conduire les chevaux à l'écurie, aidé de Puyguilhem et de nos valets; il fallait que tout le monde s'y mît. Mon chevalier, cependant, ne branlait pas; son tuteur lui fit de la tête un signe qu'il comprit, sans doute, car il quitta ma main subitement, non sans trouver le moyen de me dire très-vite :

— La seconde porte à gauche, en haut du degré.

Il se baissait comme pour ramasser mon masque, qui m'échappait, et pour me le rendre ; personne ne l'entendit que moi. Ensuite, il entra dans la maison et disparut.

Cependant notre hôte nous introduisit, avec une cérémonie boudeuse, d'abord dans une grande pièce du rez-de-chaussée, où il restait à peine une boiserie, où les teintures de cuir de Cordoue du temps de la reine Berthe pendaient sur les murailles, où les meubles, brisés, salis, couraient l'un après l'autre. Philippe avait grandement raison d'appeler ce lieu un cachot ; le cœur se serrait, rien qu'en y entrant.

— On vous prépare des chambres, mesdames, dit le châtelain ; excusez-moi si vous les trouvez aussi nues et aussi indignes de vous que celle-ci. Je suis ici depuis peu de temps, j'y compte rester fort peu aussi, je ne reçois absolument personne, et mes goûts sont simples. Heureusement, vous n'aurez pas longtemps à en souffrir.

Cette phrase me sembla le parangon de la politesse.

— Mais, monsieur, dit ma mère après une phrase de compliments où elle s'embrouilla, et cela se comprend ; mais, monsieur, vous savez bien qui nous sommes, et nous ignorons encore chez qui nous venons d'entrer.

Je regardais toujours la porte, et Philippe ne paraissait pas ; cependant je rappelai mon attention pour entendre la réponse du tuteur.

— On me nomme Dupont, madame, je suis un gentilhomme périgourdin, venu en ce pays pour des affaires.

Ce n'était point là le nom qu'avait entendu le pauvre Tancrède. Philippe changeait donc aussi souvent de tuteur que de maison. Combien j'étais impatiente d'en savoir davantage ! Les servantes vinrent nous avertir que le feu nous attendait, et que nos femmes nous avaient

préparé des vêtements secs. M. Dupont s'empressa de passer devant nous, d'offrir la main à la maréchale et de nous guider dans les corridors. Nous montâmes un degré qui ne tenait plus, noir, sale, enfumé, où les araignées prenaient leurs ébats. Il s'éclairait par une fenêtre, ouvrant sur le plus affreux, le plus triste, le plus désolé de tous les jardins. Je vivrais cent ans que je ne l'oublierais pas. Entouré de murs, entièrement inculte, les arbres fruitiers non taillés, les allées couvertes de grandes herbes qui s'enchevêtraient les unes dans les autres. Le chagrin vous prenait rien qu'en y jetant les yeux. Toutes les croisées de cet aimable logis avaient la même vue. Pauvre Philippe !

Nous trouvâmes une galerie obscure en haut des montées, on nous fit tourner à droite; Puyguilhem nous avait précédées et nous attendait sur le seuil de la porte.

— Madame, dit-il à ma mère, je viens prendre vos ordres. Nous sommes fort empêtrés; le carrosse ne peut se relever, il est brisé au timon et à la roue, il n'y a point de charron dans le voisinage, il faut aller à quatre lieues d'ici, à une petite ville, mais on n'en pourra ramener un que demain matin. Mon avis est de passer la nuit ici, si monsieur veut bien le permettre, en lui faisant des excuses de notre dérangement. Il est impossible de songer à partir d'ici, la pluie continue, les chemins sont gâtés. Quant à moi, j'irai chercher le charron, et je resterai à la ville jusqu'au jour. C'est plus sûr et moins embarrassant pour monsieur notre hôte. Vos gens apportent ici vos coffres et passeront la nuit debout, près de vos chambres afin de déranger le moins possible. Nous avons des provisions pour eux et pour vous. Nous espérons donc ne pas être à charge; cela vous paraît-il convenable ainsi?

— Monsieur, dit le Dupont en se relevant d'un air magnifique, bien que je ne sois pas de la cour, je sais comment on reçoit les dames : madame la maréchale ne manquera de rien.

— Nous resterons ici jusqu'à demain, pensai-je. Ah ! je reverrai Philippe !...

XIII

On avait préparé trois chambres, à côté l'une de l'autre, dont une plus grande, où avait été autrefois le lit d'honneur, pour la maréchale. Les servantes me conduisirent à celle qui m'était destinée, j'y trouvai mes deux femmes avec des habits. Je me séchai, je changeai de linge et de vêtements en un tour de main ; je les congédiai ensuite, inquiète que j'étais de trouver le logis indiqué par Philippe. Une fois seule, je m'élançai dehors, je laissai la galerie, je traversai le haut du degré, et je me préparais à passer à gauche, lorsqu'un obstacle imprévu m'arrêta, une grande grille, très-serrée, pis que celle du couvent le plus cloîtré, la seule chose neuve qui fût dans cette maison, avec d'excellentes serrures, fermées à double tour et deux gros verrous tirés, en dedans et en dehors.

— Philippe disait bien que c'était une prison, répétai-je. J'eus beau examiner de tous les côtés, sous toutes les faces, la grille était inattaquable et le passage bien clos. Je fus obligée de me retirer. Puyguilhem était parti ; j'avais entendu les chevaux dans la cour, je ne craignais plus personne, et je me promis de recommencer plus tard mes recherches. Ma mère et madame de Basté, que je rejoignis, se lamentaient. M. Dupont leur

faisait peur. Ses gros yeux et son air dur leur semblaient épouvantables ; elles se croyaient dans un repaire de brigands, et nos sottes femmes, qui les entouraient, les persuadaient encore davantage par leurs récits.

— Ah ! pourquoi ai-je laissé partir Puyguilhem, s'écria la maréchale. Nous voilà maintenant sans défense.

— Et tous nos gens, madame, pour qui les comptez-vous?

— Nos gens ! on nous les ôtera !

— Je gage que non. D'ailleurs, mon cousin a voulu aller lui-même à la ville, et il a eu raison, sans cela nous fussions restées ici trois jours, peut-être.

— M. le comte a remarqué qu'on renfermait sous triples barres ce jeune homme si bien fait, qui nous avait reçus d'abord, dit la femme de chambre favorite de ma mère. Il m'a dit, en montant à cheval : « C'est sans doute pour apprendre à ce beau muguet à faire le galant ! » Or, je vous demande ! si on met en prison un si charmant gentilhomme, pour avoir donné la main à mademoiselle, que nous fera-t-on à nous ?

La facilité avec laquelle mon cousin me quittait lorsqu'il se trouvait au logis un jeune garçon tel que Philippe, et qui m'étonnait fort, me fut ainsi expliquée. Il avait vu cela pendant nos compliments avec le tuteur et notre halte dans la salle basse. Il aida peut-être à l'exécution !

— Ah ! le masque ! pensai-je. Je ne saurai donc rien.

Ma mère et madame de Basté continuèrent à gémir. Celle-ci faisait sécher son touret de nez, devenu un peu entortillé, et ne ressemblant pas mal à une coquille de colimaçon. La porte s'ouvrit, toutes ces femmes à la fois jetèrent un cri d'épouvante : c'était tout bonnement le majordome, suivi des deux vieilles, portant un plateau d'argent sur lequel se trouvaient du vin, des fruits, des

conserves et du lait, pour le cas où madame la maréchale ne voudrait pas attendre l'heure du souper qui se préparait à la cuisine, à grand renfort de volailles massacrées ; M. Dupont avait à cœur de justifier son hospitalité.

— Mon maître me charge de demander à madame la maréchale où son bon plaisir est d'être servie ?

— Où votre maître se sert ordinairement.

— Mon maître aura-t-il l'honneur de souper avec madame la maréchale ?

— Non-seulement lui, mais tous ceux qu'il voudra convier me seront fort agréables.

L'ambassade sortit avec le même cérémonial.

— Ah ! madame ! s'écria ma gouvernante, qu'avez-vous dit ? Il va nous amener sa bande !

— Ah ! madame ! reprit la femme de chambre, que vous avez bien fait ! Si vous eussiez mangé seule, il vous eût peut-être empoisonnée.

Je partis d'un grand éclat de rire. Mon Dieu ! qu'elles étaient plaisantes !

— Ma mère, dis-je, n'ayez donc pas cette peur-là. Ce M. Dupont est un homme tout à fait du bel air, et quant à sa maison, assez délabrée, je l'avoue, je vais la parcourir de la cave au grenier, je vous en rendrai bon compte ; si elle a des trappes et des piéges, nous le saurons au moins.

— Ma fille !

— Mademoiselle !

— Je vous le défends !

J'étais déjà loin, emmenant avec moi la plus jeune de mes femmes Blondeau, qui ne m'a jamais quittée, par parenthèse, que j'ai mariée à un Monacois, et qui sera chargée de mes Mémoires après ma mort. Elle était comme moi rieuse et hardie, et, comme moi, se faisait un grand plaisir de se moquer des poltronnes.

— Voyons d'abord ma chambre, Blondeau; j'y ai à peine jeté un coup d'œil.

Ma chambre était, comme le reste, sans meubles et sans tenture; une manière de lit à baldaquin, avec des rideaux troués, jadis d'assez belle étoffe, en remplissait un des côtés. Le reste du fagot se mourait dans l'immense cheminée; la fenêtre prenait jour sur cet abominable jardin que j'ai dit. Un figuier, placé en face, et dont les branches venaient jusque-là, donnait encore une ombre plus triste.

— Ah ! le vilain séjour, dis-je, et qu'a donc fait au ciel ce M. Dupont pour y être condamné?

— Ce n'est pas la peine de se faire voleur pour si peu de chose, répliqua judicieusement Blondeau.

— Il y a peut-être des trésors dans les caves; allons-y voir.

Nous y allâmes, en effet, et partout, hors dans la galerie grillée; nous allâmes à la chapelle, nous allâmes aux salles à manger, c'était un vaste désert, une désolation de thébaïde. Les cuisines seules vivaient, nous y comptâmes jusqu'à trois marmitons, très-étonnés de s'y voir.

Après une excursion complète, nous revînmes auprès de ma mère, dont la peur était arrivée à l'extravagance, elle n'espérait presque plus mon retour, et suppliait ses femmes de courir après moi, s'il en était temps encore. Elle me demanda en tremblant si je n'avais rien vu d'horrible, en nous déclarant qu'elle ne se coucherait point, et que nous passerions la nuit en prières.

— Madame, lui dis-je, je vous jure qu'excepté les rats, il ne se rencontre pas un être dans cette masure. Je vous jure encore que vous n'y courez aucuns dangers, que personne ne pense à vous faire le moindre mal. Vos laquais mangent dans l'office, et de bon appétit,

on a même porté à souper à ceux qui gardent le carrosse ; on a pour eux tous les soins possibles, et ils se trouvent mieux que dans une auberge. Rassurez-vous donc, chère mère, nous serons fort bien, aux araignées près, et nous dormirons, s'il plaît à Dieu.

— Je ne me coucherai pas, ma foi jurée ! Vous êtes si folle, mademoiselle, vous avez un esprit si incrédule en toutes choses, comment voulez-vous qu'on ait confiance en vos renseignements? Rien que d'avoir en face de moi, à table, cet abominable homme, me fait frissonner d'avance, je ne sais comment je m'en tirerai.

Madame de Basté disait son chapelet dans son coin ; de provision, en cas de malheur, elle marmottait ses *Ave*, comme une chèvre qui ronge sa corde. On avertit pour le souper au milieu de tous ces propos, et notre hôte lui-même vint chercher ma mère. Ce fut une scène à peindre. A peine osait-elle s'appuyer sur le poing qu'il lui présentait, il semblait qu'il eût la peste ou le mal Saint-Jacques. Néanmoins, en descendant, elle trouva la force de lui dire :

— Et M. votre fils, monsieur, le jeune gentilhomme qui nous a si gracieusement offert votre logis, ne le verrons-nous point?

— Non, madame, il est parti tout à l'heure pour une affaire pressée. Je le regrette fort, mais il le fallait.

— Ah ! mon Dieu, me dit madame de Basté, le pauvre jeune homme est assassiné !

— Ou bien il a été envoyé pour réunir la bande et la prévenir de la bonne aubaine.

— Miséricorde ! que me dites-vous là, mademoiselle ! Je crois que vous avez raison.

— Et ils viendront nous égorgiller cette nuit, soyez-en sûre.

Je lui glissai cet honnête avertissement dans l'oreille,

et je me repris à rire de tout mon cœur, ce qui me valut une mercuriale, de laquelle je me souciai peu. On soupa tristement et cérémonieusement, mais *copieusement*. Le Dupont avait l'air d'une cariatide, il ne mangeait pas et ne parlait guère. Le repas expédié, nous remontâmes comme nous étions descendus, avec des torches fumeuses, portées par les servantes. Le maître de céans nous salua jusqu'à terre, nous souhaita une bonne nuit et disparut.

Madame de Gramont commença par faire une revue minutieuse de toutes nos chambres, puis elle fit jeter dans la cheminée des fagots en pyramide, malgré la chaleur, ensuite elle commanda à ses femmes de rester avec elle, et pria madame de Basté de lui lire quelques prières et quelques chapitres du *Miroir de l'âme chrétienne*, son livre favori. Je m'approchai d'elle alors, et je lui demandai la permission d'emmener Blondeau dans ma chambre, afin d'essayer de dormir.

— Je suis très-fatiguée, madame, je ne suis pas peureuse, et je pense que je me reposerai bien.

— Allez, ma fille, si j'ai trop peur, je vous rappellerai. Je garde Clélie, elle m'avertira.

— A vos ordres, ma mère.

Blondeau me suivit; nous fermâmes notre porte assez solidement pour que ni amis ni ennemis ne pussent l'ouvrir sans notre aveu. J'étais contrariée, cette manière d'embastiller Philippe, de le soustraire, ne me semblait pas naturelle, et j'avais tant envie de le voir ! Je voulais rêver en paix à tout cela, j'établis Blondeau dans un grand bahut de fauteuil, où elle ne tarda pas à fermer les yeux. Au bout d'une demi-heure, le plus grand silence régnait autour de nous. On n'entendait que la respiration douce et égale de ma suivante, qui, sous ma protection, ne craignait, disait-elle, ni le dia-

ble ni les hommes. La lune avait dissipé les nuages, elle éclairait la chambre et y marquait les grandes ombres du figuier, dont le vent agitait les branches. J'avais ouvert la croisée, car la chaleur de cette chambre, où il y avait eu du feu, m'étouffait.

Tout à coup, il me sembla entendre du bruit dans le parterre, comme des pas étouffés, se dirigeant au-dessous de ma chambre. Je m'étais jetée tout habillée sur le lit, j'eus bientôt sauté à bas, en un clin d'œil je fus au balcon. Je ne m'étais pas trompée, un homme marchait presque courbé en deux, avec des précautions infinies. Au premier regard, j'eus peur, mon cœur se mit à battre ; au second, il battit plus fort, mais non de crainte, c'était Philippe !

J'avais peu cru à son absence, je l'attendais presque, néanmoins je fus aussi surprise que charmée. Je le suivis du regard ; il ne me voyait point, mais ses informations étaient bonnes ; il venait droit au but. Arrivé près de l'arbre, il en saisit le tronc, en deux secondes, sa tête se trouva presqu'à la hauteur de la mienne. Il me reconnut, se cramponna à la plus haute branche, et sauta légèrement sur le balcon.

— Mademoiselle !... me dit-il d'une voix émue.

— Chut !

Je lui montrai Blondeau endormie. Je venais de penser qu'il valait mieux la prévenir ; car le moindre mouvement, la moindre parole dite un peu haut pouvait l'éveiller et lui faire donner l'alarme. Je m'approchai d'elle doucement, je touchai son bras ; elle ouvrit les paupières et me reconnut.

— Blondeau, lui dis-je, n'aie pas peur ; il y a ici un gentilhomme de ma connaissance avec lequel je vais causer : ne t'endors pas, regarde, mais n'écoute point ; ce sont des affaires sérieuses.

Blondeau était une fille d'esprit, qui m'aimait; je lui aurais commandé de rester, comme la femme de Loth, pendant dix ans, qu'elle n'eût pas été changée en statue de sel. Elle me fit un signe d'obéissance, et se plaça de façon à ne pas nous perdre de vue, tout en s'éloignant de nous. Je retournai vers Philippe, qui m'attendait impatiemment, tapi au coin de la fenêtre.

— Me voilà, maintenant... causons.

— Ah ! je ne demande pas mieux.

— C'est vous qui devez m'expliquer beaucoup de choses, car votre vie est cousue de mystères, et je vous avertis que je suis enragée de questions. D'abord, au nom de Dieu ! qui êtes-vous?

— Je ne le sais pas.

— Que venaient faire chez vous la reine et Son Éminence ?

— Je l'ignore.

— Vous avez donc quitté M. de Saint-Mars?

— Hélas! non.

— Ce M. Dupont, quoi ! c'est...

— C'est lui-même.

— Mais... alors !...

— Mademoiselle de Gramont ! mademoiselle de Gramont ! interrompit madame de Basté, qui frappait à la porte comme une sourde, ouvrez vite, madame la maréchale vous demande.

Clélie aboyait à se rompre la tête.

XIV

Ah ! madame de Basté ! m'interrompre au moment le plus intéressant ! lorsque j'allais enfin savoir quelque

chose. Et si l'on apercevait Philippe dans ma chambre, que d'histoires ! que de cris ! Ce n'était rien d'être grondée, mes chères matrones ne m'effrayaient pas du tout, mais Puyguilhem l'apprendrait, et comment lui persuader la vérité vraie? il ne la croirait point, il m'accuserait ; je ne savais auquel entendre dans ma pensée, j'hésitais à répondre ; mon jeune ami me tira d'embarras, il avait déjà touché la terre par son figuier, en me disant :

— Je reviendrai, soyez tranquille !

Blondeau, bien moins troublée que moi, cria à travers la porte :

— Mademoiselle dort !

— Éveillez-la.

Je m'éveillai moi-même et je demandai ce qu'il y avait.

— Madame la maréchale vous appelle, elle vous veut tout de suite, elle a peur.

Blondeau ouvrait, je m'étais jetée sur mon lit et j'étendais les bras.

— Il faut donc se lever?

— A l'instant, je vous en prie. Une des femmes de madame a entendu marcher dans le jardin, elle a regardé par la lucarne et elle a vu un homme.

— Oh ! pensai-je, il est découvert ! Nous ne nous rejoindrons plus.

J'entendis cette peste de créature qui poussait des cris abominables, la tête passée dans un œil-de-bœuf, et Clélie qui faisait rage.

— Je l'ai vu, je le vois, il est descendu de ce figuier, près de la fenêtre de mademoiselle. A l'aide ! à l'assassin ! au feu ! au voleur !

Et voilà toutes les autres répétant à l'envi :

— A l'aide ! à l'assassin !

— Je ne sais quoi encore, à quoi la maréchale répondit, en se précipitant dans le corridor :

— Partons! partons! je ne veux pas rester. Où sont mes gens, ma fille, prenez garde à ma fille!

Les gens étaient couchés pêle-mêle au haut du degré, ils furent obligés de se lever à ce vacarme, et l'écuyer de la maréchale arriva l'épée à la main. Malgré ma colère, j'avais grande envie de rire. Tout ce train pour un pauvre enfant qui voulait causer tranquillement avec une autre enfant, sans faire de mal à personne! Ma mère s'écriait toujours qu'elle ne resterait pas une minute de plus en cette caverne, qu'on allait nous massacrer, qu'elle partirait à pied plutôt. Il fallut plus d'une demi-heure pour la calmer. Elle fit fermer ma fenêtre, des restes de volets qui ne tenaient point, elle exigea que je vinsse avec elle dans sa chambre, et posa deux laquais en faction à ma porte. Quant à moi, j'enrageais! j'enrageais!

Le jour point vite en cette saison, il commençait lorsque cette belle cérémonie fut terminée, et que madame de Basté m'eut établie entre ma mère et elle dans leur sanctuaire, où l'on ne respirait plus, et où les torches fumaient à qui mieux mieux. On reprit la lecture du *Miroir de l'Ame*, et qui, pis est, il me fallut l'entendre malgré moi et mes dents; ma mère s'endormait à moitié, ma gouvernante restait quelquefois au milieu d'une phrase, c'était adorable de bêtise et de ridicule.

Blondeau comprenait tout; elle retourna dans ma chambre sous prétexte de chercher un chiffon qu'elle y avait laissé, et s'établit à la croisée. Elle craignit que, n'entendant plus de bruit, l'étourdi n'essayât de revenir. Les laquais placés en sentinelle s'endormaient sur le bâton qu'ils tenaient en manière de hallebarde. Tout sommeillait, excepté la jeunesse, et... dirai-je l'amour? Non, pas encore, quant à moi, du moins, car pour le pauvre Philippe il en avait dans l'aile.

Ce que je n'ai point compris, c'est comment les cris de ces hurlubières n'avaient pas attiré M. de Saint-Mars. Il avait peut-être ses motifs, le cher homme; il se débarrassait ainsi de toutes explications.

Jamais nuit ne me parut aussi longue. Au lever de l'aurore, qui fut radieux, j'obtins la permission de retourner dans ma chambre, où Blondeau m'attendait. Elle vint au-devant de moi, mettant un doigt sur ses lèvres et, me montrant un papier dans son autre main ouverte :

— Un billet! me dit-elle à voix basse; il est joli, ce gentilhomme, quel dommage !..

Je pris le billet toute tremblante; je n'en avais jamais reçu; je n'osais l'ouvrir; je le désirais, j'en avais peur; j'étais rouge, j'étais pâle, j'étais émue et fière, j'étais tout ce qu'on est quand on n'a rien été encore, quand on ne sait ni la douleur ni la joie, et que la jeunesse bourdonne à nos oreilles les mots charmants qu'elle commence à bégayer.

— Regarde bien, Blondeau, si on ne nous surprend point, je vais lire. Comment te l'a-t-il donné?

— Hardi comme un page, mademoiselle; il a grimpé les premières branches et me l'a tendu de là-bas; M. de Bassompierre n'eût pas mieux fait.

Je crois que Blondeau connaissait par expérience les façons de peindre de Bassompierre, bien qu'elle n'ait pas voulu l'avouer. J'ouvris le billet : c'étaient quatre lignes.

« Mademoiselle,

« Je m'estime trop malheureux d'être ainsi chassé de ce paradis où j'entrais à peine; mais il faut que je vous revoie, et je vous reverrai. Je sais que vous allez à Caderousse, je sais que cette maison est dans le comtat

Venaissin, et si vous ne m'avez pas à vos genoux avant un mois d'ici, dites que c'en est fait du pauvre Philippe. Je suis né pour le malheur. Je n'ai à attendre de l'avenir ni amour ni gloire, mon tuteur est le seul homme qu'il me soit permis de fréquenter; eh bien, plutôt que de végéter ainsi, je déciderai mon sort tout de suite, et c'est vous qui êtes mon étoile. A bientôt, ou à jamais.

« JULES PHILIPPE. »

Je relus deux fois ce billet, et puis je m'en allai bâiller à la croisée. L'air était adorable, le temps délicieux; les petits oiseaux, qui se becquetaient en chantant sur les branches du figuier, s'enfuirent à mon approche, et s'établirent plus loin pour reprendre leurs ébats.

— Voilà que je leur représente madame de Gramont et madame de Basté cette nuit, pensai-je; ce figuier-là est ensorcelé.

Je cherchais dans ce jardin inculte, sous ses arbres à longues feuilles; je cherchais mon amoureux, et je pensais, je l'avoue, infiniment plus à lui qu'à Puyguilhem. Ce billet si déterminé me plaisait. Cet enfant, risquant la partie tout entière pour me suivre, me semblait un véritable paladin, tout au moins un des bouillants héros de Clélie ou de Cléopâtre.

— Nous verrons bien s'il arrive à Caderousse. Je le voudrais pour lui et pour moi.

Et je relisais encore! Que de lettres semblables j'ai reçues depuis! Je les ai brûlées, j'ai gardé celle-là. C'était la première. Si madame de Basté se fût doutée de cette aventure, elle eût certainement appelé à son aide tous les exorcismes; la bonne femme ne m'a jamais connue. Je n'ai été pour elle que mademoiselle de Gramont d'abord, et la princesse de Monaco ensuite. Pour l'es-

prit, pour le cœur, pour les inclinations et la conduite elle les a ignorés comme elle ignorait les tourbillons de M. Descartes et les cent mille folies des cartésiens. Je ne donnerai jamais une sotte pour guide à une fille d'esprit.

A huit heures, Puyguilhem arriva avec le carrosse raccommodé. Je devins rouge en le voyant; il s'en aperçut, et cette couleuvre était si fine, qu'il me sentit un tort sans pouvoir deviner lequel. Lorsqu'on raconta la panique, il fixa les yeux sur moi et devina ce qu'il pouvait deviner. Il en fut, le reste du voyage, d'une humeur hérissonne.

M. de Saint-Mars reparut pour nous servir un superbe déjeuner, pendant que filles et laquais rechargeaient les coffres. Il fut d'une politesse obséquieuse, de cette politesse du dernier moment, laquelle dit tout clair qu'on est enchanté de vous voir partir. Ma mère était magnifique dans ses façons, elle fit donner de l'or aux marmitons et aux servantes. Mon père les eût payés en monnaie de singe.

Au moment où notre hôte nous disait adieu, elle se crut obligée à un remercîment, et lui annonça qu'au retour nous lui ferions une visite.

— Je vous rends mille grâces, madame la maréchale; je serai très-loin d'ici, et je ne pourrai vous offrir même la triste hospitalité que vous avez reçue.

— S'il en est ainsi, monsieur, recevez mes compliments, et faites état de nous à la cour. Nous y avons encore quelque crédit, le maréchal et moi, nous vous l'offrons volontiers.

Un salut fut toute la réponse du gentilhomme. Nous montâmes en carrosse, on ferma les mantelets, et nous nous remîmes en chemin. A la première halte, Puyguilhem interrogea ces dames sur les événements de la nuit

et sur le mystérieux pupille, dont on n'avait plus entendu parler.

— Il a une ressemblance bien extraordinaire et dont j'ai été frappé de suite, ajouta-t-il, je suis étonné, madame la maréchale, que vous n'y ayez pas songé, tant elle est incroyable. Ce jeune homme est le vrai portrait du roi.

— Du roi? m'écriai-je.

— Oui, mademoiselle; deux gouttes de lait ne sont pas plus semblables : la voix, la taille, tout y est.

— Je ne puis le dire, répliqua ma mère, ni aucun de nous tous, tant que nous sommes ici. Nous n'avons pas vu Sa Majesté depuis son enfance. Vous oubliez notre séjour à Bidache et comme quoi auparavant nous étions de la Fronderie.

— Ah ! c'est vrai.

La conversation en resta là. Nous continuâmes à marcher ainsi, assez vite et sans aventures jusqu'à la frontière du comtat, où le vice-légat nous envoya recevoir et complimenter en italien. On lui répondit en français, le tout selon les usages, qui consistent à se parler lorsqu'on est très-sûr de ne se comprendre ni l'un ni l'autre. On tira le canon; on nous rendit les honneurs. Ma bonne mère assura que tout cela était pour le maréchal, et qu'elle ne s'en glorifiait point.

Une déconvenue nous attendait en arrivant à Caderousse, qui est une très-belle maison, au bord du Rhône. Il se trouva que le mariage n'avait point lieu; cependant, comme on avait convié toute la France et qu'il eût fallu envoyer plus de cent courriers, le duc se résolut à donner les fêtes pour ses hôtes. Ce qu'il y eut de plus étrange en tout ceci, c'est que cet hyménée se renoua plus tard, lorsque mademoiselle Duplessis-Guénégaud eut atteint l'âge où on se marie, car alors ce n'était

qu'une petite fille. On les eût mariés comme les évêques, *in partibus infidelium*. Caderousse essaya d'aller ailleurs, et plusieurs fois il demanda, entre autres, quelques années plus tard, mademoiselle de Sévigné, qui ne fut point pour lui, et devint ma bonne amie et voisine, la comtesse de Grignan.

Il me prend envie de vous conter Caderousse et ses déconfitures, bien qu'elles ne soient arrivées que beaucoup après son mariage manqué. C'est un personnage assez étrange, qui se trouve mêlé à d'autres personnages plus étranges que lui. Il était jeune quand il nous fit ainsi courir par les chemins pour assister à son bonheur. Nous y allons revenir. Parlons d'abord d'une autre entrevue.

En descendant de notre carrosse, dans la cour de ce logis, nous fûmes reçues par le duc lui-même et par plusieurs de ses amis de plaisir. Un d'entre eux se présenta pour me donner la main et me dit d'un air agréable, comme une scie qui grince.

— Mademoiselle, j'ai l'honneur d'être porteur d'une lettre de M. le maréchal de Gramont pour madame la maréchale. Ne pourrai-je pas la lui remettre? je suis le duc de Valentinois.

— Ma mère en sera honorée, monsieur, lui répondis-je, très-sec. Il ne me plaisait point.

Je le regardai du coin de l'œil, et vous allez savoir ce que je vis.

Un gros homme, petit, court, avec des yeux de lapin blanc, un nez en trompe, des lèvres en bourrelet; une perruque démesurée, d'un blond d'épis et sans boucles, un vrai toit de paille; un habit à poches, ce qui commençait à être du bel air, en velours mordoré, avec la petite oie écarlate; des dentelles à profusion, des diamants et des bijoux à tous les doigts, une main d'accou-

cheur ou d'arracheur de dents. Il marchait comme un porteur de chaise, les jambes écartées; mais, ce qu'il avait de remarquable, c'était une de ces peaux de sanguin qui prennent la couleur d'une crête de coq à la moindre contrariété. M. de la Rochefoucauld et la Bruyère assurent que ces sortes de cuirasses d'écrevisses annoncent un grand entêtement et une méchanceté superlatives. Ils ont raison, quant à celui-là, du moins.

Il me conduisit jusqu'au salon, où s'échangèrent les révérences, les embrassades, les Dieu garde! de toutes sortes. C'est ce que madame Pilou appelait une *fricassée de museaux*. M. de Valentinois resta derrière moi, attendant le moment propice. Lorsque tout fut terminé et qu'on s'établit en cercle, il s'approcha de ma mère, arrondit son coude, prit un air de tourtereau et présenta sa missive en souriant :

— Qu'est-ce cela, monsieur ? demanda ma mère étonnée.

— Une lettre de M. le maréchal, madame. Je suis chargé de la remettre entre vos mains.

La phrase me parut un peu de la basoche pour un duc de Valentinois, mais qu'importe? La maréchale, en femme usagère, serra la lettre et n'en parla plus. Il se trouva justement qu'alors M. de Valentinois me regardait! J'étais loin de me douter combien d'orages madame de Gramont portait dans sa poche. Si je l'avais su, grand Dieu! A présent que l'on a vu M. de Valentinois en profil, revenons-en à Caderousse et à ses historiettes, cela retardera d'autant le jour où il faut arriver pourtant, et que je voudrais si bien oublier!

XV

Caderousse était un homme de bonne mine, grand, assez bien fait, ayant l'air cavalier et la moustache retroussée. En relisant mes cahiers, je m'aperçois que j'ai fait un anachronisme à son égard : j'ai admis d'abord comme achevé son mariage, et cela pourrait faire confusion. Sachez donc, une fois pour toutes, que j'écris selon ma fantaisie, que je suis fort paresseuse et que je hais les ratures, et les notes et les corrections. Quand je fais une erreur de date, je la laisse ; il m'ennuie de recommencer et d'expliquer les choses. Puis, je suis fort malade, depuis quelques années ; ce mal va en augmentant jusqu'à ce qu'il m'emporte, ce dont je ne me soucie guère. Ma souffrance me rend capricieuse et difficile ; je me soulève d'une billevesée, je n'aime plus rien ni personne. Je me détache petit à petit, il y a longtemps que je le suis de moi-même. Que faire en ce monde quand on n'est plus jeune et qu'on ne peut plus plaire ni régner ?

A l'époque où nous fîmes le voyage du Comtat, Caderousse était jeune et non marié. Il épousa mademoiselle Duplessis-Guénégaud, comme vous savez, et il n'en vécut pas moins en garçon, sa femme n'en étant pas une. C'est en ce temps que nous allons le retrouver, en empiétant sur l'avenir, et pour terminer son chapitre qui m'amuse aujourd'hui et qui me sera peut-être odieux demain. Je suis ainsi faite.

Il faut dire d'abord que la maréchale de la Mothe, gouvernante des enfants de France, avait trois filles. Leur père, simple gentilhomme de Picardie, s'éleva par son

et d'aller chez lui battre monnaie. Ce départ devint une désolation d'autant plus vive, qu'on en était aux bourgades primitives, sur la carte de mademoiselle de Scudéri. On n'avait pas dépassé *tendres baisers et Promesses chéries*. Ces villages-là sont très-loin de la capitale ; il y a encore bien du chemin avant le palais du *Bonheur parfait*.

Mon Dieu ! la sotte chose que cette carte ! la sotte fille que mademoiselle de Scudéri ! et les sottes gens qui l'ont prônée !

Il y a longtemps que je pense cela : je le dis.

Caderousse trouva l'argent rare en province ; il resta longtemps à revenir, et cette absence lui fut la plus malheureuse du monde. Le duc d'Aumont se présenta pour mademoiselle de Toussi. Le duc d'Aumont ! duc et pair, premier gentilhomme de la chambre, gouverneur du Boulonnais, veuf en premières noces de la sœur du marquis de Louvois, y avait-il apparence qu'on le refusât ?... Cependant la mort de sa première femme avait eu quelque chose de si étrange, qu'il y avait à réfléchir et pour lui et pour celle qui la remplacerait. Il faut vous la raconter cette mort ; je la sais d'original, car je connaissais beaucoup la duchesse, et le duc lui-même me l'a souvent répétée depuis. Tout Paris en a parlé, chacun a fait sa version ; voici la véritable :

Le duc d'Aumont et sa femme s'aimaient comme dans les romans, ce qui est rare en ce siècle et à cette cour.

Mademoiselle de Louvois reçut à son mariage un cadeau magnifique, auquel elle attachait le plus grand prix, et que son mari la pria de porter toujours comme un talisman de bonheur. C'était un chapelet de diamants, en chatons de la plus belle eau. Elle le porta en effet nuit et jour. Un matin, qu'elle avait beaucoup de

personnes de qualité chez elle, ce chapelet disparut. Je vous laisse à penser la colère, le chagrin et aussi la vergogne de ne savoir qui accuser. On fit cent mille conjectures. Elle l'avait sorti de sa poche, elle l'avait montré à la ronde, ensuite posé sur une table, et, depuis, on ne le revit plus.

Une de ses femmes, témoin de ses angoisses, la tourmenta jusqu'à ce qu'elle l'eût conduite au devin. C'était pour elle, personne très-pieuse, une grande affaire, mais elle accommoda sa conscience à la manière de la maréchale de Gramont, et se décida. Le devin, après l'avoir entendue, la renvoya à un prêtre de la paroisse Saint-Séverin, chez lequel il fallait se rendre à minuit, dans la pleine lune, qu'il fît clair au ciel et sur la terre. Elle profita d'une nuit où le duc était à la cour pour son service, et la voilà chez le prêtre de Saint-Séverin, accompagnée de sa suivante.

Elle eut grand'peur; cependant elle entra seule, ainsi qu'il l'exigeait, et monta avec lui en haut de son logis, dans une vielle tourelle, où il élevait des pigeons. Ces pigeons étaient nourris d'une façon particulière, avec une graine rouge, qui venait on ne sait d'où, et qui les rendait bavards comme des perroquets lorsqu'il leur déliait la langue. Madame d'Aumont entra dans une petite chambre fort malpropre. Ces bêtes dormaient et commençaient à piailler quand leur maître leur ordonna, en une langue inconnue, de rendre des oracles et de s'y préparer sur-le-champ. Il ferma la porte à clef, ouvrit la fenêtre pour que les rayons de la lune tombassent sur la cage, et les interrogea, en recommandant à la duchesse, transie de peur, de ne pas quitter sa place et de ne répondre qu'à lui seul, quoi qu'elle entendît.

Les pigeons et le sorcier commencèrent alors un

dialogue, toujours dans le même baragouin. Cela dura un quart d'heure, ils se firent prier, ils essayèrent des façons que le devin mit à néant avec force graines rouges. La duchesse s'entendit appeler trois fois et resta immobile, sans une goutte de sang dans les veines. Enfin le prêtre se tourna et lui dit qu'elle aurait son chapelet à deux conditions :

La première, qu'elle ne révélerait rien de tout ceci à son mari ;

La seconde, elle n'a jamais voulu la dire.

Elle s'engagea à la première chose ; pour l'autre, elle n'en voulut pas entendre parler. Il se passa alors des événements singuliers, qui sont restés un mystère ; cependant elle obtint de retrouver son chapelet, malgré tout ; mais elle ne put savoir qui l'avait dérobé, à cause de son refus. Elle sortit de là, désolée de s'y être rendue, et répétant incessamment qu'elle en mourrait. Le devin l'avait prévenue que, si elle manquait à sa parole, rien ne la sauverait de la colère des esprits.

— Je suis donc une femme morte, pensait-elle ; je vais être obligée de prendre le lit. M. d'Aumont me tourmentera pour lui dire quel est mon mal ; je l'aime trop, je ne saurais lui rien refuser ; il apprendra tout, et les diables me viendront tordre le cou, en récompense.

Tout se réalisa comme le sorcier et elle l'annonçaient. Le chapelet se retrouva le lendemain dans la poche de sa jupe. Elle ne se releva point, car son sang s'était glacé et rien ne la réchauffa. Son mari passa les nuits et les jours auprès d'elle, avec les médecins : on n'en put rien obtenir. Mais le duc la pressa tant, qu'elle conta son histoire, en ajoutant :

— C'est ma vie que je vous donne.

Elle mourut vingt-quatre heures après, désespérée.

On voulut expliquer la chose, et on l'expliqua : il y a des gens que rien n'embarrasse. Le chapelet avait été volé par la suivante, qui imagina la comédie afin d'en tirer de l'argent. La duchesse en donna beaucoup à cette clique. Dans la crainte d'être dénoncée, elle aida sa maîtresse à accomplir la prophétie du devin, en lui *sucrant* sa tisane à la façon de la Brinvilliers. On découvrit que cet homme n'était point prêtre ; on le brûla à petit bruit, lui et ses pigeons ; la fille disparut, etM. d'Aumont assure que sa femme est morte d'une fausse couche. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il la regretta fort et qu'il eut bien de la peine à en reprendre une autre.

Cette histoire mystérieuse occupa la cour et la ville. Chacun fit sa version ; quelques-uns prétendirent que le diable avait gravement offensé la pauvre duchesse, qu'elle en mourait de honte et de regret. Dans ce siècle, où nous avons tant de beaux esprits, on croit à tout ce qui ne s'explique pas sur-le-champ : on accepte les choses surnaturelles, on se bouche les yeux pour ne pas voir celles qui nous les crèvent. Je ne donne pas mon opinion sur cette histoire ; M. d'Aumont n'en a jamais parlé qu'en frissonnant, et longtemps il voulut se jeter à la Trappe, en expiation, disait-il. En expiation de quoi ?... Voilà ce que je ne saurais vous raconter.

Il vécut comme un saint, fuyant les occasions, ne levant pas les yeux, jusqu'à ce qu'il rencontrât mademoiselle de Toussi, dont il s'éprit dès la première fois. S'il lui fallait une expiation, Dieu la lui envoya bonne.

Mademoiselle de Toussi ne le refusa pas ; bien que très-amoureuse, elle réfléchissait. Madame de Caderousse vivait encore, elle y pouvait mettre de l'obstination et durer longtemps. M. d'Aumont était prêt ; elle se laissa faire. Mais elle écrivit à son amant de se hâter,

s'il voulait la retrouver libre. Il se hâta en effet, et put la voir deux jours avant le mariage. Ce ne furent que pleurs, désespoir et *arrachement* de cheveux. Cependant, on ne sortit point des deux villages que vous savez, malgré les supplications de Caderousse, et le lendemain elle arriva triomphante au contrat que Leurs Majestés signèrent.

Caderoussene parut pas aux fêtes du mariage; il était réellement amoureux, et le bonheur de son rival le suffoquait. Il se mit à jouer comme un fou, se jeta après quinola et la bassette, à défaut de sa maîtresse, et perdit mille pistoles en deux jours.

Mais qu'il avait affaire à une autre mouche qu'il ne croyait ! Après une semaine de cet hyménée, au moment où il entrait chez madame de Bonnelle pour une partie de hocca, Catherine, sa suivante, parangon de vertu et de dévotion, lui remit, en grand mystère, une lettre, dont il ne reconnut pas l'écriture.

— C'est une restitution, monsieur le duc, dit la sainte fille.

Elle ne savait pas si bien parler. Et combien ce mot amusa les rieurs !

XVI

Madame la duchesse d'Aumont s'ennuya de son mari dès le lendemain, et se résolut à rappeler Caderousse; mais comment faire, puisqu'il ne paraissait pas? où le chercher? Lui envoyer un message, c'était risquer fort: elle essaya un de ces coups que leur hardiesse même rendent faciles, et chargea Catherine de ce bienheureux billet, en ajoutant :

— Un jour, au jeu, avant mon mariage, j'ai gagné à

M. de Caderousse une somme assez ronde, mais j'ai appris qu'il y a eu de la triche, je dois la restituer honnêtement, et, pour ne compromettre personne, je m'adresse à toi. Fais que nul n'en sache rien.

Catherine crut fermement le conte, elle s'acquitta en femme usagée de la mission qu'elle avait reçue, et Caderousse surpris, charmé, trouva un rendez-vous sous cette enveloppe. Il lui était enjoint de venir le lendemain à l'hôtel d'Aumont, déguisé suivant sa fantaisie, et de faire en sorte de parvenir jusqu'à elle. Le mari allait à Versailles, c'était une occasion trop favorable pour la manquer.

Caderousse ne fit pas grand frais d'invention; il prit un habit commun, monta à cheval, arriva à l'hôtel d'Aumont comme s'il débarquait de Versailles, disant qu'il était un des vingt-quatre violons du roi, qui venait de sa part trouver le duc, pour quelque bagatelle relative à l'Opéra, le duc ayant la surintendance sur tous les divertissements. Comme on lui dit qu'il n'y était pas, il demanda la duchesse; elle le reçut; il feignit de s'en retourner et entra dans une salle basse, où il se cacha jusqu'à ce qu'elle le vînt querir. Les laquais furent envoyés en différents messages. Le suisse le crut sorti, nul n'y pensa plus, et pendant ce temps, madame d'Aumont l'enferma dans un cabinet, derrière sa chambre, où elle lui donna du pain et des confitures, afin qu'il ne mourût pas de faim. Il resta là jusqu'à la nuit, n'osant remuer. La duchesse se fit malade, pour se retirer de bonne heure; elle congédia ses femmes, et enfin elle ouvrit la porte à l'amour. Je n'ai pas besoin de vous dire avec quels transports ils se revirent, ni ce qu'ils se contèrent, mais la conversation fut longue, et vers les quatre heures du matin, au moment où elle se ralentissait un peu, un carrosse à six chevaux s'arrêta

devant l'hôtel. On heurte à tour de bras, c'était M. d'Aumont, impatient de retrouver sa chère duchesse.

Elle se crut perdue, remit Caderousse en sa boîte et attendit. Le mari se fit un grand mérite de son retour. Elle le donna au diable et n'en fut pas moins obligée de le recevoir. Pour comble de désolation, il ne songea pas à retourner dans son appartement. Il s'établit chez elle, très-amoureux, très-empressé, et y resta la grasse matinée. Vous voyez d'ici Caderousse grelottant, ne pouvant pas s'asseoir, à peine se tenir debout, n'osant faire un mouvement, et la belle, de son côté, le sachant témoin et auditeur de sa conversation avec son mari. M. de Monaco ne m'a heureusement jamais joué de ces tours-là, je crois que je n'y aurais point tenu.

Vers onze heures, le duc ouvrit l'œil; pour la duchesse, elle ne l'avait guère fermé. Il se disposa à rentrer chez lui; on vint annoncer une cousine de province, grande dévote, de qui la succession était grasse. Il poussa un cri de joie et ordonna qu'on la fît entrer.

— Elle sera charmée de me voir *dans mon ménage*, dit-il. Vous n'avez point hâte de vous lever, chère amie; elle ne passera ici que deux jours pour vous connaître. Après elle s'en retourne; mais elle m'a déclaré dans sa lettre qu'elle ne vous quitterait pas de ce temps-là afin de ne point perdre une minute.

— Votre intention est-elle de la faire coucher dans ma chambre, monsieur? dit la dame, en furie contre cette fâcheuse.

— Non pas, s'il vous plaît! mais j'y coucherai moi-même. Ma cousine prendrait mauvaise opinion de nous s'il en était autrement, et il y en aurait assez pour qu'elle nous déshéritât; elle n'entend pas les modes de la cour, et vit selon les anciens.

Pauvre Caderousse! il devait en entendre de toutes

les espèces ! la faim, la terrible faim ! commençait à lui ronger les entrailles, et il souffrait la mort et la passion.

La cousine vint (madame de Rarai, non pas celle qui court les ruelles et les antichambres, qui intrigue partout, je ne sais même si elles étaient parentes). On lui fit une fête et une chair infinies. Elle baisa et rebaisa la duchesse, la trouva jolie *comme un petit Jésus de cire*, dit-elle. Puis elle exigea qu'on ne se gênât point ; elle voulut assister à la toilette de la mignonne, admira ses affiquets, bavarda à rompre la tête, et, jusqu'au dîner, fut son ombre.

Le dîner servi, le duc reparut ; tout ce que la pauvre amoureuse put faire fut de mettre adroitement la clef de Caderousse dans sa poche, car la bonne dame et une vieille gouvernante, qu'elle avait amenée, furetaient dans les recoins, ouvraient les armoires en poussant des cris d'étonnement de ce qu'elles y trouvaient. Elles en auraient poussé bien d'autres en découvrant ce secret-là. La journée, la soirée se passèrent ; impossible d'échapper à cette simpiternelle, à son mari et à la servante, qui l'entouraient comme saint Joseph dans l'étable, entre les bêtes ; elle en pensa crever de colère. Ce fut bien pis lorsque, le soir, elle ne vit pas le moyen de courir, même une minute, aux provisions, et qu'après avoir conduit la Rarai dans son trou, elle fut suivie en pompe par M. d'Aumont, qui ne la lâchait pas.

— Il en mourra ! pensait-elle, il est peut-être mort en faiblesse, que sais-je?

Elle fut dix fois sur le point de se trouver mal, et le duc, remarquant son occupation, lui demandait à chaque instant ce qu'elle avait et d'où venaient ses soupirs.

— C'est, dit-elle, que j'étouffe.

Il voulut la secourir par ses soins, ce fut pis encore, enfin il s'endormit. Elle avait bourré ses poches de gâteaux et de fruits au dessert pour les jeter au prisonnier, elle essaya dès qu'elle crut l'autre hors d'état de l'entendre, et se leva, mais il ne sommeillait que tout juste, et, se mettant sur son séant, il s'informa si c'était qu'elle fût malade.

— Non, répliqua-t-elle avec beaucoup de sang-froid, mais j'ai l'habitude d'un peu d'eau de la reine de Hongrie sur mes tempes, j'en vais chercher dans mon cabinet.

— J'irai pour vous, si vous le voulez bien, ou j'appellerai vos femmes.

— Je sais où cela est, ne dérangez personne.

Pendant ce temps, elle ouvrait la cachette, y jetait précipitamment ses poches pleines de friandises, ce qui lui fut un grand soulagement, s'assura que le *muré* vivait encore, et revint prendre sa place. Heureusement, il n'y avait point de lumières.

— Ah ! dit M. d'Aumont, cette eau de senteur fait merveilles autour de vous.

Elle n'avait ni eau ni senteur, mais l'imagination lui frappait le nez à ce pauvre mari ! Caderousse mourait de faim, il chercha sa vie dans les poches ; il était si près, qu'on l'entendit grignoter.

— Qu'est-ce cela ? commença le duc un peu endormi.

— Un rat dans la tapisserie, apparemment.

— Je les ferai jeter bas demain, je ne puis souffrir ces vilaines bêtes. Tapez un peu sur le mur pour le faire taire.

Le bruit cessa. La nuit finit en paix. Le lendemain, même obsession de la vieille et du mari. La patience échappait à la duchesse, lorsque M. d'Aumont reçut un

courrier de Versailles qui le forçait à partir sur-le-champ. La pauvre femme respira. Cependant elle eut encore une autre aubaine, la Rarai voulut voir madame de Bonnelles, et le duc les y conduisit avant de s'en aller.

Chez madame de Bonnelles, une scène d'une façon plus rare l'attendait. Il n'était bruit que de la disparition de Caderousse, sa femme le demandait partout, elle n'avait qu'un cri, et vingt estafiers étaient en quête, sans compter ses parents et ses amis. Les uns le croyaient assassiné, d'autres pris par un duel, d'autres à la Bastille; quelques-uns juraient qu'il faisait la débauche en beau lieu, le plus grand nombre le supposait autour d'un tapis vert avec des aigrefins. Quoi qu'il en fût, on le cherchait. Le marquis de Fervaques, fils de madame de Bonnelles, demanda étourdiment à la duchesse si ce n'était point elle qui cachait Caderousse? Il ne croyait pas si bien dire, et elle, toute jeune se troubla, ce que le marquis vit très-bien, tout sot qu'il était. Elle demeura la soirée dans une anxiété affreuse. Heureusement, la vieille médaille de cousine voulut rentrer de bonne heure, elle la suivit avec grande joie.

Je vous réponds qu'elle la coucha vite, qu'elle renvoya ses femmes, qu'elle ferma les verrous et qu'elle se jeta à la cachette; elle trouva le malheureux à moitié mort. Lorsqu'elle le retira de là, il tomba tout du long sur le tapis. L'eau de la reine de Hongrie fit son jeu pour de bon cette fois; il fallut plus d'une heure, après quoi il revint à lui-même et avala un bouillon, qu'elle avait demandé comme pour elle; outre cela, tout au moins pour quatre sous de pain, un grand pot de confitures avec une douzaine de noix confites, et but une bouteille du meilleur vin de la cave. Il se sentit plus rassuré; mai-

ces deux jours l'avaient changé à un point inouï. Il semblait un vrai *stratagème*, comme disait cette vieille diablesse de madame Noblet à Monsieur, au lieu de *fantôme*, en parlant de M. de Vitry. Il resta après dans un fauteuil, ne pouvant remuer, et elle le soigna. La nuit se passa ainsi ou autrement, je l'ignore; mais le matin il fallut partir, et pour cela, elle fit monter le suisse, sous prétexte de lui dire ceux qui devaient entrer et ceux qu'elle ne voulait pas recevoir; pendant ce temps, le galant s'échappa par un petit degré.

Sa femme le trouva tellement *stratagème*, qu'elle le voulut à peine reconnaître et que les commères se mirent à jaser là-dessus. La marquise de Rambures le guignait depuis longtemps; elle avait entendu la conversation du marquis de Fervaques et de la duchesse; elle devina tout par le trouble de celle-ci et se promit de les brouiller à son profit. Ce qui fut dit fut fait; d'abord par des confidences, ensuite par lettres supposées, elle les mit si bien en furie l'un contre l'autre qu'ils en étaient à se manger le blanc des yeux. Caderousse ne revit jamais l'armoire aux confitures; en revanche, on dit que d'autres l'ont vue.

Ce n'était pas le tout de l'ôter à la duchesse, il fallait le prendre, et là la marquise échoua. Elle essaya en vain tous les charmes; elle était si décriée, qu'il ne voulut point se mettre en concurrence avec plusieurs gens d'épée, un conseiller, deux hommes de finance et même quelques bourgeois. Pour le retenir, elle le fit jouer à la bassette, la rage du moment, succédant au hocca. Ils se mirent en train. Dans une seule séance, il gagna sept mille pistoles, et le lendemain cent mille livres. Vous jugez les cris! J'ai oublié de vous dire que, pendant toutes ces intrigues, la duchesse de Caderousse était allée de vie à trépas, faisant jurer à son mari d'a-

voir soin de ses enfants et de ne se jamais remarier. Madame de Rambures, comme tout le monde, ne l'ignorait point; mais elle n'ignorait pas non plus que les hommes ne tiennent leurs serments qu'autant qu'ils en ont envie. Pour se tirer de cette ruine, elle fait à Caderousse une proposition en manière de payement, que celui-ci se hâte d'accepter. C'était tout simplement d'épouser mademoiselle de Rambures, sa fille, très-grande héritière, et de reprendre les sommes perdues sur sa dot. Il s'agissait d'environ quatre-vingt mille livres de rente; c'était là un fier *alpiou* et un *va-tout* distingué que la bassette lui apportait.

Le mariage se fit presque en cachette : les parents de M. de Rambures, d'une haute et très-ancienne famille de Picardie, s'y seraient opposés. Un veuf avec des enfants, et connu comme lui ! Madame d'Aumont en fut enragée et ne trouva rien de mieux que de se faire dévote, de porter des grandes manches et d'aller, avec la duchesse de Charost, fille du pauvre M. Fouquet, soigner les malades et ensevelir les morts. La duchesse de Charost tuait les gens avec ses remèdes, et madame d'Aumont les mettait en bière. Elles parcouraient les villages des environs de Paris avec leur apothicairerie et leurs linceuls, et, partout où elles passaient, c'était pis que la peste ; les paysans les fuyaient. Elles formaient, ainsi que quelques autres béates, une manière de communauté dont le scapulaire était de ne point mettre de rouge. La princesse d'Harcourt, entre autres, fille du duc de Brancase les prône en tous lieux. Lorsqu'on lui parle de sa sainteté :

— Ah ! dit-elle humblement, je ne suis pas si sainte que *ma sœur* d'Aumont, *ma sœur* de Charost, qui vont aux hôpitaux et dans le cimetière !

Je ne sais si je me trompe sur le compte de Cade-

rousse et la duchesse d'Aumont, mais j'ai peu l'idée de leur mérite etdeleur pénitence. Caderousse mange le bien de ses enfants, et la duchesse, malgré son amour pour le Créateur, n'a pas renoncé à la créature ; demandez plutôt au marquis de Riran (1).

XVII

Nous restâmes un mois à Caderousse, où il vint quantité de noblesse pour nous voir, et où l'on donna des fêtes admirables. Le vice-légat nous fit faire une procession à la mode de Rome, et ce ne fut pas ce qui nous amusa le moins, tant c'était plaisant. Nous passions très-bien notre temps à Avignon, dans la maison de Caderousse. Tout le comtat y affluait ; M. de Monaco faisait la roue du matin au soir autour de moi. Il étalait des habits magnifiques, et ce fut la seule fois de sa vie qu'il s'avisa de s'habiller suivant son rang et suivant les manières de tout le monde. Il me l'a bien fait payer depuis, sans compter les reproches. Quant à moi, je ne me doutais guère que ce gros homme fût là pour me

(1) Madame de Monaco ne se trompait pas. Le duc de Caderousse tua en quatre jours la marquise de Bertillac, sa maîtresse, en lui allant vendre ses bijoux pour en jouer le prix. Il révéla à tout le monde d'où venait cet argent ; la marquise en fut frappée à mort de honte et de regret. On poussa contre lui clameur de haro. La duchesse d'Aumont eut une aventure épouvantable avec M. de Rheims, frère de M. de Louvois, dont tous les historiens du temps font mention. Le duc de Villequier, fils du premier lit de son mari, joua un peu le rôle d'Hippolyte. Madame de Monaco était morte depuis plusieurs années quand ces deux faits se passèrent. Cependant Caderousse s'amenda et devint un parfait modèle de l'honnête homme et du grand seigneur.

courtiser. La lettre du maréchal à ma mère ne le disait pas, elle l'engageait seulement à le bien recevoir et à le traiter comme un des grands amis de notre maison. Il venait s'asseoir sur un tabouret derrière moi, et commençait invariablement la conversation par les mêmes mots que voici :

— Mademoiselle, ce ciel d'Avignon ressemble beaucoup à celui de Monaco.

A quoi je lui répondais :

— J'en suis bien aise, si cela vous agrée, monsieur.

Nous en faisions des rires infinis avec Puyguilhem, quand nous pouvions nous échapper.

Une autre fois, il me demanda sérieusement si j'aimais la merluche.

— En vérité, monsieur, je n'en sais rien, je n'en ai jamais mangé.

— C'est que, reprit-il, y a deux ans, j'ai passé un carême à Monaco, dans un couvent de franciscains, et l'on m'en donnait deux fois par jour, les dimanches.

Voyez un peu quel intéressant détail et comme il est tout propre à rendre une jeune demoiselle amoureuse !

Le jour de la procession, il y avait une armée infinie de pénitents de toutes les couleurs. Ils passaient sous notre balcon, et beaucoup s'arrêtaient pour saluer Caderousse et les autres grands seigneurs du pays. C'était d'autant plus généreux de leur part qu'avec leur capuce, il était impossible de les reconnaître. Caderousse, qui voulait être aimé chez lui, leur disait à tous :

— Passez au logis ce soir, on vous y recevra.

Il en résulta une foule de toutes sortes de gens, qui soupèrent, burent, mangèrent et dormirent même, sans gêne aucune. Ma mère, Lauzun, M. de Monaco, presque tout ce qui composait la compagnie des étrangers allèrent au château, où le vice-légat donnait un gala ma-

gnifique J'étais fatiguée, je demandai à rester céans. On me l'accorda avec peine; mais, comme je me couchai tranquillement, ma mère fut bien forcée d'y consentir. J'entendais ce train dans la maison, qui me berçait, à la clarté d'une petite chandelle en cire brûlant devant une image. Ma porte s'ouvrit bien doucement, et Blondeau, tout émue, s'approcha de mon lit :

— Oh ! mademoiselle, mademoiselle, dit-elle, si vous saviez !

— Quoi?

— Oh ! quelque chose de bien merveilleux; je ne l'aurais jamais cru.

— Quoi, encore ?

— Mais je l'ai vu, je lui ai parlé, je lui ai promis de vous le dire... Un pénitent bleu.

— Après ?

— Eh bien, mademoiselle, c'est le jeune homme au figuier...

— Philippe !

— Oui, Philippe; il est là, il demande, il supplie, il dit qu'il a risqué sa vie pour vous voir; que, si on le rattrape, on le tuera, mais que cela lui est égal, pourvu qu'il vous ait vue auparavant.

— Où est-il?

— Là, dans la galerie.

— Aide-moi à me lever, à m'ajuster un peu, et tu l'appelleras.

— Ah ! mademoiselle, quel bonheur que vous ne soyez pas allée avec les autres !

J'étais restée uniquement pour faire pièce à ma mère qui m'avait forcée à mettre une coiffure que je haïssais, et qui m'allait mal. Le tout, parce que madame de Basté voulait rompre mon caractère dans les petites choses, disait-elle, et m'obliger à faire la volonté des

autres, non la mienne. D'après ce beau système, je m'étais décidée à leur rompre en visière, à faire juste l'opposé de ce que l'on me demanderait. Je me fis malade et n'allai pas chez le vice-légat; je préférai m'ennuyer au logis, et, comme Dieu protége l'innocence, il advint que je ne m'ennuyai point.

En un tour je fus levée, habillée d'assez bon air et prête à recevoir Philippe. Il entra avec sa robe bleue de pénitent, passe-partout et sauf-conduit universel dans ces pays de prêtres. Il était beau comme Apollon, et, réellement, il est impossible d'être plus semblable à quelqu'un qu'il ne l'était au roi, si ce n'est que Philippe a une beauté bien plus véritable. Il se jeta à mes genoux, dès qu'il me vit, dans un transport de joie qui ne se peut concevoir. Je fus un peu troublée, je l'avoue. Pourtant, j'en voulus sortir en lui demandant comment il avait fait pour s'échapper, et ce qu'il venait faire à Avignon.

— Je viens vous voir, mademoiselle, implorer votre aide et votre protection pour sortir de mon emprisonnement, de mon oisiveté, pour être rendu à la vie des autres, pour reprendre une place sur la terre et parvenir à vous mériter.

— Mais, Philippe, il me semble que ce sont là beaucoup de choses à la fois.

— Toutes ces choses n'en font qu'une, mademoiselle; on m'a ôté mes droits, on m'a enfermé depuis que je suis au monde, on m'a refusé ce que l'on accorde à ceux de mon âge, la permission de se faire un sort, au moins, si on n'en a pas un tout fait. Je suis las de cette injustice, et je n'entends pas la supporter davantage.

La curiosité me dévorait; le moment des questions était venu, et je grillais de les commencer. Je n'osais guère.

— Pourtant, Philippe, hasardai-je, vous dépendez de quelqu'un?

— De personne.

— Et ce M. de... Saint-Mars?

— C'est un valet du Mazarin.

— Mais votre père, votre mère?

— Je n'en ai jamais eu.

— On en a toujours.

— Je n'en ai point, moi, répliqua-t-il avec amertume.

— Et la reine, et le cardinal? Ils vous protégent, ils vous aiment.

— Dites qu'ils me persécutent; car c'est par leur ordre que je suis séparé de tout; c'est par leur ordre que j'ai quitté Vincennes et ma mie Rougemont, qui était si bonne. C'est par leur ordre que j'ai été remis aux mains de mon geôlier, qui fait peser sur moi un joug de fer, qui m'enferme sous les verrous, comme un criminel, qui me défend de voir même les domestiques du logis; et, lorsque par hasard, une fois tous les mois, il me promène dans la campagne, comme vous avez vu, m'interdit de regarder jusqu'aux pauvres enfants abandonnés sur le bord du chemin, dont le malheur et le mien sont pareils.

— Pauvre Philippe!

— Il me voudrait faire porter un masque, car mon visage est mon crime, à ce qu'il paraît. Ce masque, il me le met sans cesse, et sans cesse je l'arrache, j'étouffe sous ce carton, il me brûle. Si vous saviez de quelles duretés j'ai payé le bonheur de vous avoir vue un quart d'heure!

— Comment alors avez-vous fait pour vous soustraire à lui? Votre grille est cependant bien fermée.

— Plus fermée que jamais; pourtant, j'en suis venu à bout. J'avais de l'argent, je n'en voulais pas davantage,

vous étiez à Avignon, j'étais sûr d'y arriver. Je me suis fait condamner à rester dans ma chambre trois jours, en ayant des airs de rébellion, que mon *maître* ne souffre pas. J'ai refusé d'ouvrir un matin, quand on est venu m'apporter ma pitance, j'ai encore refusé le soir, et l'on sait que dans ces moments de pénitence c'est assez mon habitude. La nuit, j'ai pris le même chemin que pour arriver au bienheureux figuier, ma fenêtre et le vieux lierre qui y grimpe.

— Ensuite ? Vous êtes si bien gardé !

— Oui, le jardin a de hautes murailles, ces hautes murailles sont garnies de verres et de lames tranchantes, et puis l'on me croyait sans moyens, sans but d'évasion surtout. Perdu dans le monde, on ne m'y connaissait pas un ami. Mon gardien ne me supposait pas capable de tant de résolution, est-ce qu'il me connaît? Est-ce que je n'ai pas toujours dissimulé avec lui? C'est dans ma solitude que se sont développées mes facultés de toutes sortes; tout seul avec moi-même, j'ai essayé les forces de mon âme et celles de mon corps. Ils me traitent comme un enfant faible, débile, volontaire, mais impuissant, que le malheur et la servitude ont accablé, et qui ne saurait oser, même en pensée, s'il murmure.

— Comment vous ont-ils laissé de l'argent?

— Ils l'ignoraient. Ma mie Rougemont, en me quittant dans un autre château, où l'on me conduisit après le bois de Vincennes, la dernière fois que je fus seul avec elle, me dit, et ceci je ne l'oublierai jamais :

— Mon cher Philippe, on va nous séparer, c'est éternel, Dieu m'est témoin que je vous aime comme mon enfant, et que je ne me consolerai pas de vous perdre. Je crains que vous ne soyez bien malheureux, hélas ! Je n'y puis rien faire, ni vous non plus, la lutte même est impossible. Cependant, ce n'est point un crime que de

chercher à fuir ce malheur. Prenez cet or et ces trois diamants enfermés dans ce petit sac ; ayez-les toujours sur vous, et cachez-les avec un soin minutieux ; ce sera peut-être un jour votre vie et votre liberté. Quand vous serez en âge de courir pays, essayez de vous échapper, allez le plus loin possible de la France et n'y rentrez plus, voilà ce que ma tendresse vous engage à faire, et rien autre ; surtout, soyez discret. Adieu.

— Vous ne l'avez plus revue ?

— Non, elle partit le soir même. Je fus mené de maison en maison, ou plutôt de masure en masure, de province en province, jusqu'au logis où Dieu vous a conduite. Je voyageais presque toujours masqué, en dépit de ma volonté à moi, surtout en traversant les villes. Dès qu'on m'avait remarqué quelque part, le lendemain nous déménagions. Nous étions sur le point de quitter ce castel, et...

— Comment s'appelle cet endroit ?

— Je l'ignore. Depuis Vincennes, je n'ai jamais su le nom des lieux que j'habitais. Je ne sais rien ni de moi ni des autres ; je ne suis rien et je ne tiens à rien ici-bas.

Il prononça ces mots d'un ton à déchirer le cœur. Je répétai :

— Pauvre Philippe !

— Je ne suis plus à plaindre maintenant, car je suis libre, et la vie est à moi. Depuis la première fois que je vous ai vue à Vincennes, j'ai toujours pensé à vous, moi qui n'ai, depuis que je suis au monde, ni mère, ni sœur, ni maîtresse, je ne connaissais que vous, je n'aimai que vous. Cette rencontre me parut un coup du ciel, je jurai que maintenant je ne vous perdrais plus. Je m'échappai, ainsi que je vous l'ai dit, je franchis cette muraille hérissée en y laissant des lambeaux de ma chair, puis je me mis à courir par la campagne, jusqu'à une

ferme, où, pour de l'or, on me vendit un cheval. Je demandai la route d'Avignon, je l'ai suivie, par les traverses le plus possible et en courant de mon mieux, crevant les chevaux et en achetant d'autres. Hier au soir, je suis arrivé, on m'a annoncé la procession, ses usages, j'en ai profité, me voilà.

— Et maintenant, qu'allez-vous devenir ?

— Je vais aller où l'on se bat; on se bat toujours quelque part; je me ferai un nom, puisque je n'en ai point; je gagnerai des richesses, je viendrai ensuite vous apporter tout cela et vous demander ma récompense.

— A moi, Philippe ?

— Et à qui donc? Hors vous, qu'ai-je à aimer sur la terre? — qui m'aimera, encore une fois?

— Et si je ne vous aimais pas, Philippe ! lui dis-je avec la cruauté d'une petite fille qui joue à la coquetterie et à la dissimulation.

— Vous !

Il me regarda d'un air si étonné, si naïf, que j'en aurais eu pitié dix ans plus tard; alors j'essayais seulement mon sceptre, et ces premiers triomphes m'enivraient; et puis j'aimais Puyguilhem, et puis je n'étais pas accoutumée à un cœur parfait, tendre, soumis comme celui de Philippe. L'instinct qui nous porte à céder aux mauvais et à tourmenter les bons s'éveillait en moi. Je pris un air d'importance pour lui répondre et l'instruire de ce qu'il ignorait.

XVIII

Je ne suis pas comme vous, mon pauvre Philippe, j'ai une mère, j'ai un père, et ce père est le maréchal de

Gramont. Si vous le connaissiez, cela vous en dirait assez.

— Et pourquoi le maréchal de Gramont vous empêcherait-il de m'aimer?

— Parce que des filles de ma qualité ne peuvent écouter que des grands seigneurs très-riches, et qu'il leur est interdit de regarder aucun autre.

— Mais, en revenant de l'armée, je serai grand seigneur, je serai riche.

— On ne me permettra jamais d'attendre jusque-là.

— Vous ne consentirez point à autre chose?

— Je ne suis pas la maîtresse.

— Alors je vois bien qu'il faut me hâter.

— Vous hâter bien vite, et encore!...

— Dites-moi, mademoiselle, reprit-il après avoir rêvassé un instant, savez-vous à qui je ressemble?

— Oh! que oui, je le sais.

— Dites-le-moi, oh! dites-le-moi, je vous en conjure.

— Il vaut peut-être mieux vous le cacher.

— Non, non, au contraire. Si je le sais, cela m'aidera beaucoup.

— Oui, à des folies!

— Des folies? Ma fortune, notre mariage!

Je secouai la tête sans répondre, j'avais grande envie de lui raconter mon amour pour Lauzun, rien que pour voir comment il le prendrait. Il ne m'en laissa pas le temps et recommença à me supplier.

— Dites-le-moi! dites-le-moi! A qui donc est-ce que je ressemble?

Ma mère avait dans sa chambre un joli portrait du roi, envoyé par mon père, et que M. de Monaco lui avait remis de sa part, c'était une copie de celui que le maréchal devait porter en Espagne, en demandant la main de l'Infante. Sa Majesté permit qu'il fût donné

à madame de Gramont, ce qui n'était pas alors une mince faveur. Je me levai, je courus chez elle, je pris ce petit cadre et je l'apportai vivement.

— Tenez, lui dis-je.

Il poussa un cri de surprise, et se jeta devant une glace.

— C'est moi ! c'est moi ! Mais c'est moi, n'est-ce pas ?

— Non, ce n'est pas vous.

— Et qui donc alors ?

— Sa Majesté Louis quatorzième, roi de France et de Navarre.

— Le roi !

Il tomba sur une chaise comme anéanti, et resta plusieurs minutes sans parler. Ensuite il regarda de nouveau le portrait comme dans une sorte de contemplation.

— Il n'y a pas à balancer, je partirai demain pour Paris.

— Pour Paris ! et qu'y voulez-vous faire ?

Il se releva avec une noblesse et une majesté incomparable.

— Mademoiselle de Gramont, j'irai demander compte à la reine Anne d'Autriche de cette ressemblance, de mon enfance élevée par elle, de tout ce que j'ignore, de tout ce que j'ai souffert et de ce que je sais aussi !

Je fus vivement frappée et j'éprouvai une sorte de respect pour ce jeune homme, qui me parut véritablement grand. Je ne sais quel rayon entourait ses cheveux, on eût dit une auréole ou une couronne. Le feu du génie étincelait dans son regard, une volonté puissante, un courage indomptable, s'y lisaient également.

— Monsieur, lui dis-je, entraînée par une émotion involontaire, n'allez point à Paris, vous n'en reviendriez plus.

— Qu'importe, si j'y gagne une gloire durable !

— Pauvre Philippe ! je répétai toujours, pauvre Philippe !

Cependant le temps s'écoulait et nous ne nous en apercevions pas. Blondeau faisait bonne garde, et quelques-uns des gens qui revenaient du palais passant à côté d'elle, elle leur demanda si la fête durait encore.

— Nos maîtres sont en chemin ; nous ne les précédons guère.

Elle se hâta de me prévenir. Philippe, absorbé dans ses pensées, ne voyait et n'entendait rien. Je lui parlai plusieurs fois sans qu'il y prît garde. Enfin, je lui touchai le bras, il tressaillit.

— Ma mère arrive, il faut nous séparer, Philippe.

— Pourquoi ?

— Parce que, si l'on vous trouvait ici, nous serions perdus tous les deux.

— Perdus ! Est-ce que mon visage n'est pas une sauvegarde ? Est-ce que, lorsqu'on ressemble ainsi à Louis XIV et qu'on a été élevé par la reine mère en cachette, on n'a pas le droit de commander? Je reste ici.

— Mon Dieu ! dans ma chambre, à cette heure! lorsque j'ai refusé de les suivre ; tout m'accuse, vous dis-je... oh ! partez ! partez !

— Laissez-moi ce portrait.

— Cela ne se peut, il n'est pas à moi.

— Je le veux pourtant, et je ne le rendrai point, il m'est nécessaire.

Philippe, élevé dans la retraite, loin du monde, ignorait les choses les plus simples, les plus ordinaires ; il ne se doutait pas des lois du monde, de ses usages ; les exigences de rang, de qualité lui étaient inconnues, il croyait en son cœur et en celui des autres, et ne com-

prenait pas qu'on s'interposât entre lui et ses désirs, surtout lorsqu'ils ne nuisaient à personne.

— Que vous importe, reprit-il, de me laisser cette peinture? Je n'en ferai pas mauvais usage.

— Elle ne m'appartient pas, et ma mère la demandera.

— Vous lui direz que je l'ai prise.

Le débat continuait et s'animait; Blondeau, sur les épines, allait et venait de la fenêtre à la porte, guettant le retour du cortége. Tout fait cortége dans ces villes du Midi! Tout à coup elle s'écria :

— Mademoiselle! mademoiselle! hâtez-vous! J'aperçois les torches.

— Sortez, sortez, au nom du ciel! Philippe, remettez votre capuchon, ou je ne sais ce qui arrivera.

— Mais... ne vous reverrai-je point?

— Certainement non; si vous ne partez à l'instant, nous serons séparés pour la vie.

— Alors, demain...

— Oui, demain; mais allez-vous-en.

— Vous me le promettez?

— Je vous le promets.

— J'obéis alors.

Il ramena son capuce sur son front, et il en attachait le dernier nœud lorsque ma porte s'ouvrit toute grande et Puyguilhem entra suivi de Blondeau, qui s'y opposait de tout son pouvoir.

— Elle est couchée, dites-vous? Eh bien, je m'en assurerai du moins.

Je n'avais pas une goutte de sang dans les veines. Je connaissais ces deux hommes; je savais jusqu'où la jalousie pouvait conduire mon cousin, et, quant à Philippe, c'était bien pis encore. Hors M. de Saint-Mars, il ne respectait rien. Heureusement, le pénitent était mas-

qué. Je sentis que de ma présence d'esprit dépendait ce qui devait suivre, aussi je me remis promptement et je demandai à Lauzun ce qu'il venait faire chez moi, à une pareille heure et avec de pareilles façons.

— Et qu'y fait donc ce révérend, mademoiselle?

— C'est un saint homme qui m'apportait des reliques.

Malgré l'imminence du danger, j'avais grande envie de rire en faisant cette réponse.

— Madame la maréchale et madame de Basté ne seront pas fâchées de les voir, et je suppose qu'il va les attendre.

Philippe ne remua pas; mais je voyais les éclairs de ses yeux à travers les trous de son masque.

— Est-il muet ?

— Monsieur de Puyguilhem, quand ma mère et ma gouvernante viendront, j'aurai à leur répondre; à vous, je ne vous dois rien. Veuillez sortir d'ici sur-le-champ.

Philippe ne comprenait pas trop cette scène; cependant, par un instinct chevaleresque, il sentit qu'une querelle n'était point à sa place en ma présence. Il passa devant moi en s'inclinant, atteignit Lauzun qui masquait l'entrée, et, le poussant avec sa force de jeune sauvage, il s'élança dans le corridor.

— Par la mort Dieu! j'en aurai raison! s'écria Puyguilhem.

Les voilà courant tous les deux. Blondeau après eux, moi après Blondeau, traversant une grande galerie où dormaient des laquais, bien étonnés de cette poursuite. Philippe n'alla pas loin sans se retourner, la fuite et cette manière de couardise n'étaient pas de son caractère. Je les rejoignis dans un passage, au moment où Lauzun dégainait et où l'autre déchirait sa robe.

— Au nom du ciel ! pas de bruit, pas d'esclandre, pour moi, au moins, que ce soit pour moi !

Ils ne m'écoutaient pas, et je ne sais ce qui s'allait passer, lorsque nous entendîmes un grand tumulte en bas et la voix de Caderousse commandant à ses gens.

— Fermez les portes, gardez les issues, que personne ne sorte sans mon ordre. Personne, entendez-vous ? qui que ce soit. Est-ce bien là ce que vous désirez, monsieur ?

— Oui, monsieur, je vous remercie.

A ces mots, Philippe se recula jusqu'à la muraille, cherchant une issue et donnant des marques de la plus grande frayeur.

— Le voilà ! le voilà ! disait-il, cachez-moi, sur votre salut éternel !

— Ah ! ah ! reprit Lauzun, avant que j'aie eu le temps de répondre un mot, vous vous cachez, beau sire, nous allons voir alors, il faudra bien montrer qui vous êtes. Par ici ! par ici ! cria-t-il, accourez !

En un clin d'œil dix valets parurent.

— Tenez cet homme, ne le lâchez pas, je vais quérir M. le duc de Caderousse et je reviens.

— Ah ! mon cousin, interrompis-je, vous ne savez pas ce que vous faites !

— Je ne le sais, mordieu ! que trop. Laissez-moi passer.

Blondeau me suppliait pendant ce temps de tirer à quartier et de les laisser se débattre, mais je n'aurais eu garde. Je n'eus pas longtemps à attendre. La compagnie tout entière parut au bout de ce petit passage noir où nous étions, qui conduisait à la salle du dais, par derrière. Philippe s'était d'abord débattu ; depuis qu'on approchait, il restait immobile, et moi je tremblais horriblement. En jetant les yeux sur ceux qui s'avançaient

j'eus la clef du mystère. Je reconnus M. de Saint-Mars entre ma mère et M. de Caderousse.

— Est-ce là votre homme, monsieur? demanda le duc en le lui montrant.

— Je n'en puis répondre, monsieur, mais cela doit être, d'après ce que dit ce jeune cadet.

— Il est difficile de s'en assurer ici, le capuce d'un pénitent est sacré à Avignon.

— Je ne veux pas plus que vous le lui enlever, monsieur le duc, car si c'est lui, je lui défends, sous peine de la vie, de se démasquer. Je suis ses traces, bien faciles à suivre depuis qu'il s'est échappé de chez moi, je sais dans quelle auberge il a couché cette nuit à Avignon, je sais qu'il est sorti ce matin en pénitent bleu, les pénitents de toutes les couleurs sont ce soir chez vous, ou au château. Vous avez vu les ordres dont je suis porteur. M. le vice-légat m'a permis de chercher mon pupille, tout est parfaitement en règle, je vous prie de vouloir bien souffrir que je l'emmène.

— De tout mon cœur, monsieur; pourtant, je voudrais être certain de mon fait. Je ne puis accepter qu'aucun Avignonnais soit molesté chez moi. Tâchez donc de vous assurer du personnage, après vous en serez le maître.

Je regardais fixement Philippe, et il me sembla s'agiter sous sa robe, comme s'il cherchait à en dénouer les cordons. M. de Saint-Mars avait deux pistolets à sa ceinture, et je ne doutai pas une minute qu'il ne lui envoyât un coup dans la tête au premier mouvement. Mon anxiété était extrême. La foule grossissait autour de nous; je me trouvais placée à côté du prisonnier; un de ceux qui le tenaient m'en séparait seulement. Je lui glissai quelques mots à voix basse.

— Ne vous démasquez pas, et l'on vous sauvera.

Comment? je n'en savais rien, pourtant je n'en doutais pas. Il resta insensible. M. de Saint-Mars approchait, il lui prit la main, tandis que les estafiers lui serraient le bras; je vis le pauvre enfant tressaillir des pieds à la tête.

— C'est vous, Philippe? dit-il.

Il ne répliqua pas.

— Si vous n'êtes pas celui que je cherche, avouez-moi qui vous êtes. Sur mon honneur, il ne vous sera rien fait, fussiez-vous coupable, je vous préserverai de tout!

Même silence.

— Prenez garde! Je suis porteur des pouvoirs les plus étendus; en refusant de m'éclairer, les prisons pontificales s'ouvriront pour vous tout à l'heure.

Rien.

— Parlez donc!

Point d'affaires.

— Parlerez-vous?

Il commença à tirer son pistolet de sa ceinture : nous vîmes tous ce mouvement. Blondeau était derrière moi qui frissonnait.

— Votre vie est à moi, poursuivit-il; je vais la prendre, vous l'aurez voulu.

A ces mots, la pauvre Blondeau, qui n'y entendait malice, et qui voyait seulement la mort d'un si beau jeune homme devant ses yeux, se précipita comme une folle entre eux deux, en criant :

— Ne le tuez pas, monsieur, c'est lui!

XIX

M. de Saint-Mars retira précipitamment sa main, et saisit son pupille par le bord de sa robe. Le jeune homme restait à la même place.

— Venez, monsieur! lui dit-il de ce ton auquel Philippe ne résistait pas et qui le faisait trembler incessamment.

Il arriva une chose qui saisit tout le monde, plus que des phrases, des débats ou des menaces : on entendit un immense sanglot sortir de ce capuchon impassible, et le pauvre enfant tomba comme foudroyé aux pieds de son bourreau.

Nous le crûmes mort. Chacun s'élança, moi la première; M. de Saint-Mars se mit entre nous et ce corps, et, sortant de sa poche un parchemin auquel pendait le sceau royal :

— De par le roi; que nul n'avance; il s'agit ici de haute trahison.

Je vous laisse à penser comme on se sauva, en dépit de la curiosité! Blondeau, Puyguilhem et moi nous restâmes seuls avec ce terrible et mystérieux gardien, qui se baissait vers sa victime en nous faisant signe de suivre les autres.

— Envoyez-moi mes gens qui sont en bas! criait-il à Lauzun. Et vous, jeune fille, qui vous a si bien instruite?

— Mais, monsieur, dis-je le cœur palpitant, est-il mort? Regardez le premier s'il est mort?

— Je le saurai tout à l'heure; que cette jeune fille me réponde.

— Monsieur, c'est horrible; il en peut encore reve-

nir, il a besoin de soins, secourez-le. C'est un assassinat.

Lauzun revenait avec les domestiques qui nous servirent au château de cet homme; leur maître fit signe d'emporter ce malheureux, ajouta quelques recommandations à voix basse, puis, avant de les suivre, il se retourna vers Puyguilhem :

— Monsieur, vous qui paraissez si zélé aux ordres du roi, je vous confie cette jeune fille; je reviens incontinent l'interroger. Ne la laissez point partir.

Lui et ses domestiques descendirent l'escalier. Comme je voulais regagner ma chambre, j'aperçus madame de Basté en sentinelle dans la galerie; il fallait passer à côté d'elle, j'étais entre deux feux, Puyguilhem n'ayant pas pris la peine d'accompagner M. de Saint-Mars, auquel il ne pardonnait point de l'avoir appelé *Cadet*.

J'avançai néanmoins, préparée à tout; ma gouvernante ardait de curiosité. Elle s'avança sur moi comme un faucon, auquel elle ressemblait un peu par son nez crochu et les grelots qu'elle portait aux manchettes.

— Voilà donc, mademoiselle, cette belle maladie qui vous retient au logis ! Vous courez par les chemins après des vagabonds poursuivis par la justice de Sa Majesté. Cette fois, c'est sans rémission, M. le maréchal en sera instruit.

— Je le lui dirai moi-même, madame.

— En attendant, venez répondre à madame votre mère, qui s'apprête à vous demander compte de tout ceci.

— Je le lui rendrai, madame.

Je passai en levant fièrement la tête.

— Orgueil de Satan ! marmottait-elle.

Et comme Blondeau me suivait, elle la retint, espérant en avoir meilleur marché, c'était ce que je crai-

gnais. A peine si elle commençait ses exclamations contre ma suivante, que j'appelai celle-ci :

— Venez, Blondeau, lui dis-je, c'est à ma mère qu'il vous faut répondre avec moi.

Madame de Basté n'avait plus que mon cousin, et celui-là n'était pas en humeur de fête. Elle s'allait accrocher à lui, lorsqu'il tira une grande révérence :

— Excusez-moi, madame, moi aussi je me rends chez madame la maréchale.

Il la coupa si lestement, qu'elle sentit le vent de son manteau, et ce fut tout. Pendant ce temps nous arrivions chez ma mère, qui se promenait entourée de ses femmes, avec une impatience visible.

— Enfin ! s'écria-t-elle, vous voilà, mademoiselle de Gramont. Et vous, impudente, que je vais chasser tout à l'heure.

— Ne chassez personne et ne grondez point, ma mère, tout peut s'expliquer d'un mot. Ce jeune homme est celui que nous avons rencontré sur la route, qui nous a si honnêtement offert un asile. Je m'étais couchée, mais, ne pouvant dormir, je me relevai en robe de nuit, vous le voyez bien, je jetai sur moi ma mante et j'allai avec Blondeau prendre l'air à la fenêtre de la galerie ; ce jeune homme vint, se fit reconnaître, me reconduisit jusqu'à ma chambre, où mon cousin l'a trouvé en rentrant, et où il implorait votre protection, celle du maréchal, pour quitter la France, pour aller guerroyer quelque part et gagner, s'il se peut, la gloire et la fortune. Il vous attendait, il voulait se jeter à vos pieds, lorsque M. de Puyguilhem s'est écrié comme un fou, juste au moment de l'entrée de cet homme, et a causé tout ce tapage. Vous voyez qu'en ceci je n'ai pas eu le moindre reproche à me faire.

Ma mère, lorsque j'entortillais ainsi mes excuses, les

prenait pour bonnes et s'en contentait. Cette fois elle fut difficile, il s'agissait de haute trahison ! Elle nous interrogea un quart d'heure durant, Blondeau et moi, et nous tira, bien entendu, les mêmes réponses. Puyguilhem n'osait y mettre son mot, mais il enrageait à vue d'œil. Pour madame de Basté, elle me parut transformée en harpie.

Peu après, M. de Saint-Mars reparut, et ce fut à recommencer. Il fut plus minutieux encore. J'adoucis mon conte de mon mieux. Blondeau, fine comme une suivante de comédie, s'en prit à ses yeux, pleura en fontaine, *mangea des pois chauds*, comme dit M. de la Rochefoucauld, et me laissa m'expliquer. Il fallut se contenter de ce que nous voulûmes dire, c'était une chose trop grave que d'aller plus loin vis-à-vis de nous, dans les États du pape, le vice-légat ne l'eût pas souffert. Je voulais surtout savoir des nouvelles de Philippe, et je n'en osais demander. Au moment de prendre congé, cet homme ajouta, me menaçant presque du doigt.

— Écoutez un bon avis, mademoiselle, il est plus que probable que vous ne rencontrerez plus ce jeune homme; mais si, par des événements impossibles à prévoir, il se trouvait de nouveau sur votre chemin, ne vous mêlez plus de ses affaires, c'est trop dangereux, et remerciez Dieu d'en être quitte à si bon marché cette fois.

Ma mère lui répliqua qu'elle y mettrait bon ordre.

— On ne sait, madame, on ne sait ; je pars à l'instant même avec mon pupille, revenu de son évanouissement : je vous dis adieu et merci, et à vous aussi, jeune homme ; il se peut que nous nous rencontrions encore.

Quand je pense où et comment ces trois hommes devaient se revoir !

Il était cinq heures du matin quand on rentra chez soi, ma mère ne s'aperçut pas encore du larcin qu'on lui

avait fait. Philippe l'emportait, cette funeste peinture, qui devait plus tard rendre son sort épouvantable. Il parvint à la soustraire, je ne sais comment. Alors, j'étais bien aise qu'il l'eût, parce qu'il l'avait désirée. Lorsque la maréchale la réclama à grands cris, je soutins que je ne l'avais pas vue, et l'on ne put être sûr de rien.

Celui qui se contenta le plus difficilement, ce fut Puyguilhem, dont la jalousie ne prit pasle change, et nous vîmes, justement deux jours après, un spectacle dont il se fit une arme et un exemple pour me tourmenter. Ce fut la dernière chose dont on nous régala à Avignon. En ce pays, *les petits pendements bien cholis* sont offerts aux dames en manière de cadeaux.

Un gentilhomme du comtat, s'en allant faire un voyage du Levant, recommanda sa femme à un autre gentilhomme, nommé Tinosi, dont il se croyait sûr comme de lui-même et qui était son ami particulier. Cette femme était très-belle. Tinosi, de complexion amoureuse, n'y résista pas et la rendit infidèle. Ils ne se cachèrent point, tout le monde savait leurs amours. Le bruit courut faussement que le mari était mort; au lieu de cela, il revint la même année. Les amants s'étaient si peu contraints qu'ils se crurent découverts, et, dès le soir de son arrivée, ils l'empoisonnèrent bel et bien.

La justice de Sa Sainteté s'empara d'eux. On les jugea, on les condamna à avoir la tête coupée sur le même échafaud. Nous les vîmes passer, et l'exécution s'allait faire sur la place, en face de nous. La femme était belle à miracle et marchait la tête haute comme au triomphe, ce qui fit dire à madame de Basté :

— Fi ! la vilaine ! comme elle nous regarde. Elle n'aura honte ni vergogne, même en face du bourreau.

— Voilà une hardie commère ! reprenait M. de Monaco. Pourquoi cet homme qui est avec elle a-t-il l'air

le plus abattu qu'on puisse voir? Est-ce donc un couard?

Il jetait des yeux féroces à tout le monde, surtout du côté du vice-légat placé près de ma mère. On le voulut exécuter le premier. Il supplia tant, et comme on passait outre, il se montra tellement furieux, qu'on fut contraint de lui céder pour ne pas le mettre au désespoir. Quand sa maîtresse fut entre les mains du bourreau, il criait

— Tuez-la, mais ne la touchez pas !

Il étendit le bras vers elle, lui adressa les plus tendres paroles; dès que la tête tomba, il se montra presque joyeux; toute crainte, toute faiblesse avait disparu.

— Ah ! dit-il, je vais la rejoindre, et personne, du moins, ne la possédera sur la terre après moi !

C'était un jaloux, et quel jaloux que celui-là ! Ses regards sur le vice-légat n'étaient que dans la peur qu'il fît grâce à cette femme lorsqu'il aurait été exécuté, et qu'ensuite elle n'en vînt à en aimer un autre. Voilà pourquoi il tenait tant, comme la femme de Sganarelle, à ne la quitter qu'après l'*avoir vue pendue*. Je ne sais d'où vient que Molière me trotte ainsi par la tête, ce matin.

Chacun discourut à ce sujet; Puyguilhem, placé derrière moi, me parlait à travers mes mille boucles qui le cachaient à la compagnie.

— Ah ! je comprends cet homme, je suis ainsi. En ce moment, depuis cette aventure, il me semble que je voudrais vous voir morte, pour que vous ne retrouviez jamais ce pénitent de malheur.

— Il n'est pas besoin de mourir, je ne le retrouverai point.

Je lui disais cela tristement, le sort de Philippe me mettait en grande inquiétude, je n'en aimais pas moins mon cousin de tout mon amour ; mais il ne voulait pas que j'eusse même une pensée ou un regret pour un autre. Je m'étais reculée de ce balcon au moment de la tuerie, il m'y retint de force et exigea que je regardasse.

— C'est une leçon, répétait-il ; c'est une leçon.

M. de Monaco, de l'autre côté, me contait des sornettes. Il faisait des préceptes de jalousie dont nous avons vu les beaux résultats. Notre départ, fixé à huit jours de là, ne lui laissait guère le temps de s'expliquer; il n'avait encore rien dit ; le moment lui sembla opportun. Ne prenant aucun ombrage de Lauzun, qu'il considérait comme un marmouset, il me demanda tout à coup, par une transition brusque de la penderie au Parnasse, il me demanda si j'aimais les vers, et si je lui ferais l'honneur d'en lire quelques-uns.

— Comment, monsieur, vous êtes poëte ! s'écria Lauzun. Après cela, vous n'êtes peut-être poëte que comme vous étiez jaloux tout à l'heure, à votre aise et suivant les circonstances.

Nous avions quitté la croisée depuis plus d'une heure, et nous nous promenions le long des plates-bandes et de la charmille du jardin : j'avais encore le cœur très-gros de ce que j'avais été obligée de subir.

— Voyons ces vers, monsieur, continuai-je.

— Les voici ; ils vous sont adressés.

— Ah ! monsieur le duc, ceci est du dernier galant !

Puyguilhem me pria de lire tout haut, si cela n'était pas indiscret, n'attendant rien moins qu'un chef-d'œuvre, ajouta-t-il, de M. de Valentinois.

Je lus, et voici ce que je lus :

SONNET

SUR LES YEUX DE MADEMOISELLE DE G.....

Ce ne sont pas des yeux, ce sont plutôt des dieux :
Ils ont dessus les rois la puissance absolue.
Dieux ! non ; ce sont des cieux, ils ont la couleur bleue
Et le mouvement prompt comme celui des cieux.

Cieux ! non ; mais deux soleils clairement radieux
Dont les rayons brillants nous offusquent la veue.
Soleils ! non ; mais éclairs, de puissance incogneue,
Des foudres de l'amour signes présagieux.

Car s'ils étaient des dieux, feraient-ils tant de mal ?
Si des cieux, ils auraient leur mouvement égal :
Deux soleils, ne se peut : le soleil est unique.

Eclairs ! non ; car ceux-ci durent trop et trop clairs
Toutefois, je les nomme, afin que je m'explique,
Des yeux, des dieux, des cieux, des soleils, des éclairs.

— Oh ! que ce dernier vers est beau, monsieur le duc, s'écria Lauzun, et qu'il a dû vous coûter cher ?

M. de Monaco ne l'écoutait point et me regardait ; je reployais ce papier dans mes doigts et je ne savais par où commencer pour en rire, lorsque madame de Basté parut soudain, et Lauzun courut à elle.

— Venez, venez, madame, écouter les soleils, les cieux, les éclairs de M. de Valentinois ; on en est ébloui.

Elle prit sa mine agréable, et je m'apprêtai à recommencer. Au troisième soleil, elle m'interrompit.

— Eh ! mignonne, ne prenez pas cela pour vous, s'il vous plaît, et ne vous en allez pas pavaner ; je connais ces vers pour les avoir souvent lus dans ma jeunesse ; ils furent adressés par Porcher-Laugier à la duchesse de Beaufort. Je les ai grandement enviés, et vous me charmez de me les redire ; mais, encore une fois, ne les prenez pas pour vous.

Puyguilhem se sauva d'un côté, en éclatant ; moi je tirai de l'autre, en riant encore plus fort. Nous laissâmes M. de Monaco et madame de Basté se regarder en face ; je vous assure qu'ils étaient à peindre. Le duc marmottait entre ses dents je ne sais quoi ; nous n'entendîmes que :

— Vieille sorcière !

Heureusement, elle était un peu sourde; elle crut avoir fait une belle chose, et elle prit cela pour des compliments.

XX

Nous prîmes bientôt congé d'Avignon, de Caderousse, du vice-légat et de tous les plaisirs, pour rejoindre notre pays de Béarn. Je ne fus pas fâchée de m'en aller. J'avais une espèce de chagrin à cause de Philippe, et j'y pensais trop dans ce logis. Blondeau m'en parlait à chaque instant, et nous étions exténuées de conjectures. L'humeur de mon cousin ne variait guère, il n'avait d'attention pour personne, et la maréchale commençait à se plaindre de lui. Tout le voyage, il galopa par les routes au lieu de se tenir à la portière, et il fut en tout le plus ennuyeux du monde.

Nous ne revînmes point aux mêmes endroits. Ma mère voulut aller à Carcassonne, à une dévotion; elle fit un vœu pour que mon père réussît en ambassade et nous ramenât l'infante, que l'on désirait tant. Nous retrouvâmes notre château et ses trois cent soixante-cinq fenêtres, et sa salle d'armes, et tout ce qui le rendait célèbre; mais j'ai négligé de dire qu'auparavant nous avions passé par Toulouse, où nous allâmes au parloir des Ursulines saluer madame la comtesse d'Isembourg, cousine de l'empereur, qui s'y était retirée et y vivait en grande odeur de sainteté. Elle avait eu une plaisante aventure, laquelle prouve qu'il faut savoir tirer parti de tout et combien les fortunes sont différentes. Bien que cela ne soit pas de mon temps, puisque le feu roi et le cardinal mon oncle régnaient alors, je ne

puis m'empêcher de le dire, comme chose digne de remarque.

Il y avait à Nancy un gentilhomme nommé Massaube, originaire de Montpellier. Il vint en France avec un régiment lorrain, au service du roi; mais comme il voulait faire entrer des *passe-volants* à une revue, il fut obligé, par suite de rébellion, de se sauver en Allemagne. On l'exécuta en effigie à Paris, il n'en fut que mieux reçu en ce pays ennemi, les princes lui firent fête, le duc de Lorraine le menait souvent chez le comte d'Isembourg, général des finances en Espagne et gouverneur de Luxembourg. Massaube commença ses prouesses avec les demoiselles suivantes, par mille talents qu'il avait et son air français, dont les femmes sont très-friandes, et puis il n'avait pour rivaux que des Allemands. Nul n'est prophète dans son pays, nous le savons, et cela me rappelle ce que madame Cornuel disait de la comtesse de Fiesque, au temps où, ne trouvant plus d'amants à la cour ni à la ville, elle s'était rabattue sur des Polonais.

Cette bonne comtesse est absolument comme les vieux rubans, dont la mode est passée ici et qui se vendent merveilleusement à l'étranger.

Massaube n'en était pas là encore, mais les demoiselles en caquetèrent si bien du matin au soir, qu'elles mirent la curiosité dans le cerveau de leur maîtresse. Elle en fut vite affolée. Comme elle était admirablement belle, qu'elle n'avait que vingt-deux ans, il ne se fit point prier pour y répondre. Cette amourette commença à se répandre et mena du bruit. La dame eut peur de son mari, et supplia le gentilhomme de l'enlever et l'emmener en France.

Le bât le blessait juste à cet endroit. Il avait été pendu en effigie et trouvait que c'était assez. Tout

le monde n'a pas l'effronterie de Pommenars, allant se voir à la potence et se plaignant qu'on l'a mal habillé. Mon Dieu! qu'il est amusant ce pauvre Pommenars, avec ses procès! Et quel joli voleur cela fait! Massaube essaya néanmoins; il connaissait le duc Saint-Simon, alors favori du feu roi et père de ma bonne amie la duchesse de Brissac, dont nous aurons bien à dire, il lui écrivit (à M. de Saint-Simon) pour négocier son retour, il lui promit tout ce qu'on voulut, fit toutes les soumissions, les excuses, et enfin il eut permission de rentrer.

Ce n'était encore que la moitié de la chose, son imagination acheva le reste. Il inventa que la comtesse d'Isembourg, parente de l'empereur, tenait un fort sur le Rhin et le voulait livrer au roi, par mécontentement de sa famille. Il osa demander au cardinal main forte pour cette exécution, et celui-ci lui donna des lettres pour tous les gouverneurs des places frontières, portant ordre de lui fournir les gens et les munitions dont il pourrait avoir besoin, le tout pour *enlever Hermione!* Il prit son frère cadet, jeune homme plein de courage, fit faire un carrosse à quatre personnes, et disposa des relais en trente endroits, avec l'argent de la comtesse, bien entendu; jamais on ne vit pareille rage d'être enlevée.

Les gouverneurs tinrent des escortes par les chemins, selon le commandement qu'ils en avaient reçu. Il fut si heureux, qu'il ne manqua pas d'une heure, et qu'il emmena sa maîtresse à la barbe du comte, un jour de foire, en plein midi; il employa le nom de son maître, celui du roi, celui de toute la terre, et passa. On les poursuivit, néanmoins; à la frontière de Lorraine, il en fallut découdre. Le frère, qui y trempait

à peine le bout du doigt, fut pris, conduit à Cologne, où on lui coupa la tête.

» Pendant ce temps les étourneaux arrivèrent à la cour, se présentèrent au roi, à son Éminence, assurèrent que le fort était gardé pour Sa Majesté, et tout allait au mieux, quand le comte d'Isembourg les envoya réclamer. Prévenus à temps, ils s'échappèrent, changèrent de nom, s'appelèrent Mesplach, et s'enfuirent dans l'Albigeois, au fond des montagnes. Ils y vécurent trois ou quatre ans, de l'or et des pierreries de la comtesse, sans que personne pût savoir qui ils étaient.

Massaube allait quelquefois se divertir à Toulouse. Un jour son valet, mal satisfait de lui, le dénonça comme un espion de l'empereur. On n'en douta pas, vu le mystère dont il s'entourait. On l'arrêta, on en donna avis à la cour. M. le cardinal, de bonne humeur ce jour-là sans doute, répondit que ce n'était point un espion, mais un officier qui avait enlevé une princesse allemande.

— Je souhaiterais, ajouta-t-il, que tous les gentilshommes français en fissent autant.

On le jeta dehors ; mais la comtesse était à Toulouse, et, comme désormais elle augmenta son train et se ruina, elle en fut réduite à laver les écuelles, triste métier pour une héroïne impériale. L'évêque d'Alby prit le temps où la misère d'une part et les infidélités de l'autre la mettaient au désespoir, et la persuada de se mettre en une religion. Massaube, rassasié, fit la grimace pour la forme, puis il s'alla faire capitaine de chevau-légers. La princesse devint une excellente religieuse et reprit si bien la dignité de sa naissance, que les plus grandes dames l'allaient voir et comptaient avec elle. Ma mère n'y manqua

point et s'arrêta exprès à Toulouse. J'ai cru qu'il était à propos de raconter la vie de cette dame comme une chose rare et précieuse; d'ordinaire, on n'a pas un roi et un cardinal pour complices dans les exploits amoureux qu'on accomplit. Elle paraissait douce, bonne, mais fort triste.

En arrivant à Bidache, nous fûmes reçus par un gentilhomme de mon père, envoyé de sa part, et aussi par Louston-Bassompierre, devenu un des beaux cavaliers de France, ce qui fit froncer le sourcil à M. de Puyguilhem. Le maréchal les mandait à madame de Gramont, afin d'annoncer d'abord son ambassade, tout à fait arrangée, et à laquelle il se préparait, puis les paroles échangées entre lui et M. de Monaco et la décision de mon mariage, qui devait se célébrer un peu avant celui du roi, pour que je pusse assister aux fêtes et jouir de mes honneurs. Ma mère ne me communiqua pas dès le même jour la seconde partie de cette lettre, je l'appris le soir par Blondeau, laquelle la tenait du petit Bassompierre, car les pages, les écuyers et les gentilshommes du maréchal ne parlaient d'autre chose.

Je jetai un cri de terreur, et je vous assure que je la ressentais réellement, à la seule pensée d'être la femme de M. de Monaco. M. de Monaco ! ce gros, sot, vilain, colère, fat, ennuyeux personnage ! M. de Monaco, à moi ! à Charlotte de Gramont !

— Ah ! m'écriai-je, monsieur mon père, je suis votre fille, et cela ne se fera point !

— Mademoiselle, il y faudra bien consentir, M. le cardinal le veut, la reine le veut, le roi le veut, M. le maréchal le veut, M. le prince de Monaco le veut.

— Et moi, je ne veux pas ! Dussé-je plutôt m'en aller courir le pays avec les bohêmes !

Blondeau se mit à rire.

— Mademoiselle, ils disent qu'il est prince souverain à Monaco, que vous y serez comme reine, et cela vaut la peine qu'on s'y attache.

— J'aimerais autant épouser le roi d'Éthiopie.

Il était venu avant ma naissance, à Paris, une manière de nègre affreux, qui se donnait pour le roi d'Éthiopie, dont nos mères faisaient des bons contes et des comparaisons. Il s'appelait Zaga-Christ, et j'ai vu son tombeau à Rueil. Il avait enlevé je ne sais quelle femme de robe, on les arrêta, et Zaga-Christ refusa de répondre à ce misérable Laffemas, au Fort-l'Évêque, ajoutant que les rois ne répondaient qu'aux dieux. Mon père prétendait que Laffemas avait été comédien, et qu'il dit à ses gens d'un air olympique :

— Qu'on m'apporte donc ma robe de Jupiter.

— J'ai entendu ce conte plus de cent fois en mon enfance, et depuis, nous connaissions le roi d'Éthiopie comme s'il eût vécu en même temps que nous.

J'étais si folle, que, malgré ma peur et ma colère, cette comparaison du roi d'Éthiopie et de M. de Monaco me fit rire aux larmes. Il en sera toujours ainsi, ou du moins il en était ainsi autrefois, lorsqu'il ne me faisait pas pleurer, il me faisait rire ; il n'a jamais su être qu'atroce ou ridicule. Quand Blondeau m'eut mise au lit, je ne pus dormir. Le temps pressait, je le sentais, il fallait être prête à la résistance, il fallait à tout prix empêcher ce sot hyménée, et pour cela, il fallait prévenir mon cousin, aussi attaqué que moi par cette nouvelle. Dès l'aube, j'éveillai Blondeau, et je lui commandai d'aller à sa chambre, de lui parler de ma part, et de savoir comment nous y prendre pour nous rejoindre.

— Vraiment, mademoiselle, si on me voit entrer, je passerai pour sa mignonne, mais cela est peu de chose.

Si j'étais à votre place, je le ferais venir sur-le-champ. Avant deux heures d'ici, excepté les jardiniers là-bas ou les valets de chevaux par ici, personne ne lèvera le nez à Bidache, je ferai bonne garde et vous pourrez dire tout à votre aise.

Je me fis un peu prier, pourtant je consentis. Blondeau fit ces choses à merveille et si finement, que les souris n'en trottèrent pas moins dans les corridors. Elle amena Puyguilhem, encore marri de sommeil et de ses jalousies, et ne sachant ce que je lui voulais ainsi. Blondeau s'établit dans l'antichambre, on ne pouvait arriver à nous sans l'écarter ; c'est bien la meilleure *Dariolette ou plaisir de ma vie* que l'on puisse voir. Dès que nous fûmes seuls, j'allai vers mon cousin, et je lui demandai brusquement s'il m'aimait.

— Je croyais, mademoiselle, que c'était à moi de faire cette question.

— Pas de reproches, pas de plaintes, mon cher Puyguilhem, nous avons autre chose en tête. Mon mariage est décidé.

— Votre mariage est décidé ! Et avec qui donc ?

— Hélas ! M. de Monaco.

— C'est là un plaisant rival qu'on me donne. Cela ne se peut.

— Cela est !

— Qui vous l'a dit ?

— Mon père l'a annoncé à toute sa maison, et il ne vient ici que pour cela.

— Ce mariage vous déplaît ?

Il faisait déjà cette même mine qui le rend le plus hautain, le plus impertinent, le plus odieux de tous les hommes. Je me sentis à mon tour en colère.

— Qui vous a dit qu'il me déplaise ?

Dans certains moments de notre vie, lorsque nos ca-

ractères sont en présence, nous devenons indomptables l'un et l'autre, et si nous avions été unis, je crois que nous nous fussions tués dans quelque dispute. Ce jour-là, nous allions commencer ainsi, mais la grandeur du péril me ramena la première, je rétractai cette parole et je le suppliai de trouver un moyen pour que ce mariage ne s'accomplît pas.

Comme mon orgueil ployait, le sien s'en fit accroire et il me *pardonna*. J'étais d'abord trop visiblement éplorée pour qu'il doutât de mon chagrin.

— Je vous crois, je vous crois, ma cousine, et je ne veux pas conserver un soupçon, aujourd'hui qu'il faut nous sauver tous les deux. Ce beau prince de Monaco, vraiment ! ce roi de paille, oser s'attaquer à vous et à moi ! Nul ne sait ce que nous pouvons faire et combien peu il nous inquiète.

— Un moyen ! un moyen ! répétais-je avec impatience.

— Un moyen !

Il se mit à rêver.

— Si j'étais déjà ce que je serai un jour, il y en aurait mille; mais un pauvre cadet ayant pour toute fortune assurée la survivance des cent becs-à-corbin, qu'est-ce que cela ? — Un moyen ! un moyen ! — Il y en a deux, cependant, ma cousine ; seulement peut-être ne vous plaira-t-il point d'y avoir recours.

— Je les accepte d'avance.

— Ne vous engagez pas, écoutez d'abord.

— Dites vite, je meurs d'impatience.

— Vous les saurez demain, si vous consentez à m'envoyer quérir comme aujourd'hui, et, foi de gentilhomme ! s'ils vous agréent, ce ne sera pas moi qui reculerai.

— Il est indispensable d'attendre jusqu'à demain ?

— Oui, mademoiselle, car on se lève autour de nous.

— Eh bien, attendons, alors ! mais j'aurai grand'peine à aller jusque-là.

XXI

Après le déjeuner, madame de Gramont prit un air solennel et m'ordonna de la suivre avec madame de Basté. Nous entrâmes dans son dernier cabinet, et elle fit soigneusement fermer les portes derrière nous, comme s'il se fût agi d'une conspiration. Elle se mit à sa place ordinaire, ma gouvernante à côté d'elle, et me fit signe de m'asseoir en face sur un tabouret, qui m'avait bien la mine d'une sellette. Après trois minutes de silence solennel, ma mère me dit :

— Il est fort question de vous dans la lettre de votre père, vous ne sauriez être trop reconnaissante de ce qu'il fait.

— Je le suis beaucoup, madame, mais je le serai bien davantage quand je saurai de quoi il s'agit.

— Il est question de votre mariage, mademoiselle.

Je m'inclinai.

— Un parti magnifique, une maison princière.

Même silence.

— Grande fortune, alliance superbe.

Je ne répondis pas davantage.

— Quoi ! cela ne vous satisfait pas encore ?

— Mais, madame, vous ne me parlez pas du mari ?

— Je ne vous ai pas parlé d'autre chose, ce me semble.

— Pourtant,..

— Parti magnifique, maison princière, grande fortune, alliance superbe.

— Après ?

— Comment après ?

— Oui, le mari, encore une fois !

— Le mari ! Réellement, mademoiselle, vous vous jouez.

— Madame, je vous assure que je ne me joue point. Quel est l'heureux seigneur auquel je suis destinée, et qui réunit toutes ces perfections ?

— Vous le connaissez, il ne saurait vous déplaire ; c'est le prince de Monaco.

Je me mordis les lèvres pour ne pas répondre, je voulais voir venir.

— Vous ne dites rien ?

— Non, madame.

— Vous n'êtes pas contente ?

— Non, madame.

— Vous ne comptez pas refuser, je pense ?

— Si, madame.

— Vous refusez ?

— Absolument.

— Vous ne voulez pas être princesse de Monaco ?

— Je n'en ai aucune envie.

Ma mère et madame de Basté poussèrent une exclamation en chœur, puis elles reprirent l'une après l'autre :

— Vous désobéiriez à M. le maréchal ?

— Vous repousseriez un état comme celui-là ?

— Vous ne considéreriez pas les avantages qu'il vous offre ?

— Áh ! mademoiselle, vous ai-je élevée pour cela !

— Vous m'avez élevée pour être heureuse, madame, j'espère.

— Ne le seriez-vous point ?

Et les litanies recommencèrent pour me vanter la principauté, la fortune, les alliances et le reste. Je n'en

fus point éblouie ; pour tout *répons*, je secouai la tête, ce qui signifiait :

— Je sais tout cela, et je le repousse.

— Le maréchal va venir, mademoiselle, reprit ma mère d'un ton piqué, oserez-vous lui répéter la même chose ?

— A lui, comme à vous, ma mère.

— Vous verrez qu'il faudra un ordre du roi pour la marier !

— N'avez-vous plus rien à m'ordonner, madame ?

— Rien. Seulement, réfléchissez mûrement. Cette affaire mystérieuse du pénitent d'Avignon n'a pas été expliquée, votre père l'ignore, mon intention était de la lui cacher ; si vous persistez dans votre rébellion, je lui dirai tout.

— Mon père en rira, madame, je le connais mieux que vous.

Je rentrai chez moi, et je n'en sortis pas de la journée, je me fis excuser pour dîner, pour souper même ; on me servit chez moi, je ne touchai à rien ; je ne vivais pas, dans l'attente de la nuit et de ce que j'allais apprendre. Les officiers racontèrent ma tristesse, comme quoi je leur avais tout rendu sans y mettre la dent (ce sont les expressions de Blondeau) ; il en résulta une visite de ma mère, qui s'inquiéta et qui m'aimait fort ; quant à madame de Basté, elle me tint rigueur.

La maréchale me demanda si je n'étais point malade, elle m'interrogea avec tendresse. Quand elle fut très-sûre de ma santé, elle reprit son grand air et me quitta sur cette sentence :

— Mademoiselle, le commandement de Dieu dit : *Père et mère honoreras, afin de vivre longuement.* Vous êtes souffrante, parce que vous avez désobéi.

La nuit arriva trop lentement à mon gré. J'écoutai

les bruits, jusqu'à ce qu'ils fussent éteints, et comme le cœur me battait ! Blondeau essayait de me distraire, je n'entendais rien, j'attendais ! Ce n'était plus cette émotion tiède de Philippe, le jour du figuier, c'était une flamme dont j'étais glacée, c'était un frisson ardent, c'étaient les impressions les plus opposées qui me dévoraient la tête et le cœur. Je respirais à peine, je ne parlais point ; un seul nom était sur mes lèvres, une seule image devant mes yeux. Ah ! que je l'aimais !

Blondeau me demanda trois fois si l'heure était venue, j'aurais voulu, à la fois, la retarder et l'avancer. Je lui fis signe de voir elle-même. Elle ouvrit doucement les portes, fit deux pas dans le corridor et poussa un cri aussitôt étouffé. Je crus tout découvert, je faillis m'évanouir lorsque je le vis à mes pieds, presque aussi éperdu que moi.

— Ma cousine ! ma cousine ! remettez-vous, c'est votre esclave, c'est celui dont la vie vous appartient qui vous en conjure.

— Ah ! repris-je, je reviens de bien loin, je me mourais.

Blondeau s'était installée dans l'antichambre, son lit en travers de la porte ; nous avions ouvert à tout risque une issue condamnée, conduisant par un petit degré à une vaste salle d'Académie au-dessus de moi. Mes frères et Lauzun y avaient organisé des jeux, dans notre enfance ; tout cela était très-abandonné alors. Nous ne craignions donc pas les surprises. Je fis asseoir Puyguilhem à côté de moi, et je lui demandai, avec l'impatience de mon caractère, les moyens qu'il m'avait promis. Je lui racontai l'entrevue du matin et mes craintes, mes douleurs.

Il me baisait les mains sans m'interrompre.

— Mais dites donc ! dites donc ! répétai-je.

— Je vais dire, je réfléchis seulement. Oui, il y a deux moyens sûrs.

— Lesquels ?

— Le premier, c'est de me permettre de vous enlever. Nous pourrons nous échapper un soir, nous enfuir dans les montagnes et capituler ensuite.

— Oui, il faudra bien nous marier, je pense.

— Il faudra ! sans doute. Nous avons pour nous le précédent de mademoiselle de Montmorency-Boutteville et de M. de Chatillon ; mais peut-être ne sommes-nous pas dans les mêmes termes, et encore ils ont eu de la peine à réussir. M. le Prince, alors dans toute sa faveur, a difficilement garanti M. de Chatillon d'un séjour à la Bastille, et M. de Chatillon était un Coligny !

— C'est vrai.

— Le mariage était fait, consommé, et cependant, si l'épée victorieuse de Rocroi et de Lens ne se fût pas mise dans la balance, madame de Boutteville le faisait casser malgré tout. Le maréchal de Gramont sera-t-il plus clément que madame de Boutteville ? Qu'en pensez-vous, ma cousine ?

Je baissai la tête, je connaissais mon père. Ces raisons spécieuses me fermèrent la bouche, je croyais en Lauzun ; depuis ce temps, éclairée par l'expérience, j'ai tout compris. Il me voulait bien épouser, mais avec l'agrément de ma famille, ce qu'il désirait le plus de moi, c'était la fortune et la puissance. Or, si le maréchal nous persécutait, il n'aurait ni l'un ni l'autre. Ce n'était pas son compte. Il s'y prit avec beaucoup d'adresse pour arriver à son but, s'il n'y parvint pas, c'est qu'il avait affaire à un de ces hommes qui défient tous les calculs, et avec lesquels il est impossible de deviner d'avance ce qu'il arrivera.

— Ce moyen-là ne me paraît pas inattaquable ; vous en avez un autre, quel est-il ?

Ah ! que je me souviens de cette nuit-là ! Que de fois depuis, en retrouvant dans mon imagination le fidèle tableau, je me suis demandé si le Puyguilhem d'alors pouvait être le Lauzun d'aujourd'hui, le Lauzun de Louis XIV, de madame de Montespan, de Mademoiselle ? Je le vois d'ici, lorsque je lui adressaicette question, dont le danger m'était inconnu, je vois son regard, je vois son geste, je vois la grâce sans pareille avec laquelle il se remit à mes genoux, les coudes appuyés sur les bras du fauteuil, les mains jointes, le visage animé de tout ce que la tendresse a de plus séduisant, de plus irrésistible. Et comme je le regardais aussi, moi ! Comme je me sentais pénétrée par cet amour qui s'emparait de moi-même ! il me fascinait à la manière du serpent avec les petits oiseaux.

— Ma cousine, dit-il enfin de cette voix voilée qui lui a gagné tant de cœurs, je vais voir jusqu'à quel point vous m'aimez, car, si je ne vous suis pas plus cher que toutes choses au monde, il est très-certain que je ne repasserai plus le seuil de cette porte.

— Vous êtes un grand ingrat, monsieur.

— N'importe ! nous verrons bien.

— Écoutez-moi, et, je vous en conjure, ne me chassez pas au premier mot.

Il s'approcha alors de mon oreille et me parla bas plus d'un quart d'heure, avec un feu, une passion, une adresse toutefois, qui m'ôtèrent et la volonté de l'interrompre et celle de me fâcher. Je devins rouge comme une cerise, il m'embarrassait fort, il me donnait vergogne, et me forçait à baisser les yeux ; bientôt je ne trouvai point que ce fût assez, je les fermai tout à fait. Il me semblait qu'en ne le voyant plus je me cachais.

Je ne suis point obligée de vous répéter ce qu'il me dit. La conversation fut longue, et continua à voix basse que nous ne nous entendions pour ainsi dire pas, nous nous devinions. Blondeau toussa plusieurs fois pour nous avertir que le temps s'écoulait; nous n'y prîmes pas garde, et les rayons du soleil nous retrouvèrent à la même place, dans la même position; ils nous apportèrent une clarté indiscrète, un signal indispensable, auquel il nous fallut obéir, dans l'intérêt même de nos amours. Blondeau frappait à la porte avec insistance.

— Mademoiselle! mademoiselle! le chien de madame de Basté aboie; on commence à se lever; au nom du ciel, séparez-vous!

— Il le faut donc! reprit Puyguilhem.

— Oui, répondis-je tout étourdie et ne me rendant pas bien compte de moi-même.

— Nous nous reverrons ce soir; nous nous reverrons, ma reine, et alors...

— Partez! partez! N'en dites pas davantage, partez!

Il eut grand'peine à quitter mes genoux, et moi grand'peine à ne pas l'y retenir. Blondeau le fit dextrement sortir, après une reconnaissance des alentours; sauf l'affreux chien de Bologne de ma gouvernante, tout était silencieux. Clélie était trop bien élevée pour ne pas comprendre son rôle de confidente; elle me léchait les pieds, pendant que Blondeau faisait si parfaitement le métier de la demoiselle *Plaisir de ma vie*.

Quant à moi, je ne remuais point de cette place, j'écoutais encore cette voix enfuie, j'entendais toujours ce qu'il ne me disait plus, un nouveau monde s'ouvrait devant moi, je me sentais vivre tout autrement, et je n'avais plus qu'une pensée. Tout à coup, un bouquet tomba à mes côtés, lancé hardiment par ma fenêtre ouverte, un bouquet tout humide des pleurs de l'aurore,

tout parfumé des senteurs du matin ; dans ce bouquet était un billet embaumé, lui, des fleurs de l'amour. Je l'ouvris bien vite, je le lus, je le dévorai vingt fois, je le plaçai sur mon cœur, où chacun des mots se grava si parfaitement, qu'ils y sont encore. Il fallut pourtant s'habiller, descendre, paraître au salon, répondre aux autres, tandis que je pensais à lui ; avoir l'air de vivre, tandis que j'aimais seulement, le revoir lui-même, et non pas le regarder, car mon regard m'eût trahie.

Le soir arriva ; je montai comme à l'ordinaire, j'ouvris ma croisée et je m'enivrai de ces arbres, de ces roses, de cette lune qui brillait, de toute la nature, radieuse et jeune comme moi. J'attendais ; il vint.

Ah ! que ces souvenirs me vieillissent et me laissent une vie désolée. Où est-il, mon jeune amant ? Où suis-je moi-même ? Où sont ces splendeurs du bel âge, ces magnificences de Bidache ? Je me meurs, il est à Pignerol, Bidache est décapité de ses maîtres.

C'est ainsi que tout change, que tout passe, et, quand on y songe bien, ce n'est pas la peine de naître.

Lorsque Puyguilhem me quitta, il faisait plus grand jour encore que la veille, et ses derniers mots furent ceux-ci :

— Maintenant, cousine adorée, nous attendrons M. le maréchal de Gramont de pied ferme.

XXII

Le maréchal retarda tout un mois : ce fut le temps le plus heureux de ma vie. Je ne puis vous dire ce que j'éprouvai de joies, de craintes charmantes, de brûlantes émotions, pendant ces premiers moments d'un amour

qui me transportait. amais Puyguilhem ne retrouva les amabilités, les attentions d'alors. Il se conduisait avec assez de finesse pour tromper les autres et pour me satisfaire complétement. Ma mère et madame de Basté jouaient chaque soir avec lui et l'écuyer de la maréchale au reversis. Souvent, pendant le jeu, Bassompierre tenait mes laines ou m'aidait à tendre mon ouvrage. Il me contait les plus belles choses, dont je n'entendais pas un mot. Mon cœur, mes yeux, mes oreilles étaient à mes souvenirs, à mes espérances, et quelquefois, lassé, l'enfant me disait tout triste :

— Ah ! mademoiselle, vous étiez bien plus aimable à Paris qu'à Bidache.

Le jour, je me promenais dans le parc avec *mon ombre*, madame de Basté, qui me chantait toujours la même antienne. Vous jugez si mes oreilles, fermées au gentil page, s'ouvraient pour la gouvernante ! Lorsqu'elle avait recommencé inutilement la même question, elle ajoutait invariablement :

— Qu'y a-t-il, mademoiselle ? à quoi pensez-vous ? Il est fort impoli de ne point écouter les gens.

— Madame, je pense à M. de Monaco.

Cette réponse, faite deux ou trois fois, répétée à ma mère, persuada la bonne dame que j'étais amoureuse de ce masque malgré mes refus, qu'elle prit pour une feinte, malgré les apparences ; elle en bénit le ciel, et je la trouvai plus bienveillante qu'autrefois. Elle m'envoyait de loin des petits signes approbateurs et encourageants, lorsque je bayais aux corneilles, ou plutôt aux étoiles, attendant l'heure où je devais *le* voir. Je n'y comprenais rien, mais j'acceptais, comme j'acceptais tout alors, avec indifférence, en fille amoureuse qui n'a plus qu'une pensée. Je changeais à vue d'œil, mes joues devenaient pâles et mes yeux éteints, on en fit l'honneur

à M. de Monaco et à l'impatience de conclure ce pompeux hyménée, je ne m'en doutais seulement pas.

Mon père précéda tout son train d'ambassade (je parlerai tout à l'heure de l'ambassade et du train), afin de venir passer quelques semaines chez lui, pour mettre ordre et préparer les cérémonies. La maréchale le salua de mon tendre sentiment, avec une joie sans pareille. Il leva les épaules.

— Madame, répliqua-t-il, vous n'y êtes point, et jamais on ne me fera croire que ma fille soit férue d'un pareil magot.

— Alors, pourquoi le lui donnez-vous?

— Belle question! Pourquoi a-t-il en perspective la principauté de Monaco et le duché de Valentinois?

— C'est là tout?

— Que souhaitez-vous encore? La couronne de France? Elle est prise, je vous en avertis. D'ailleurs, je saurai, j'interrogerai mademoiselle de Gramont.

Le soir, il y eut une façon de cour plénière à Bidache, ainsi que cela arrivait dès que mon père y paraissait. Il débarquait, de tous les coins, des hobereaux, avec leurs rapières dans les jambes, pour le venir saluer. Nous étions ordinairement fort peu parées en ces cérémonies; mais il me prit envie, ce jour-là, de me couvrir de joyaux. Le maréchal le remarqua, et je l'entendis plusieurs fois répéter :

— Elle est vraiment belle, madame la princesse, et elle représentera bien dans son empire.

Je me flattais de ne jamais représenter dans cet empire-là. Lauzun ne me quittait pas de l'œil, Bassompierre, de l'autre côté, et même un beau jeune homme habitant un petit château dans notre voisinage; sa race était aussi ancienne que les rochers des Pyrénées, il remontait à la bataille de Roncevaux, et méprisait souve-

rainement ce qu'il appelait les nouveaux nobles. Il eut la hardiesse de dire une fois à mon père qui, selon sa coutume, le traitait fort cavalièrement :

— M. le maréchal, il se peut que vous soyez plus grand seigneur que moi, mais je suis meilleur gentilhomme que vous. Mes pères étaient des princes, lorsque les vôtres leur tenaient l'étrier et frottaient leurs bottes.

— Ma foi ! répliqua M. de Gramont, que rien ne déferrait, je ne dis pas le contraire, mon cher monsieur; mais, à présent, c'est moi qui suis à cheval, et je le fais piaffer à ma guise. Vous connaissez le proverbe : Vaut mieux goujat debout qu'empereur enterré.

Ce M. de Biaritz, tel est son nom, ne venait jamais à Bidache sans une invitation spéciale et répétée. Mon père ne l'appelait que Charlemagne, par une dérision de parole, mais il le tenait en grande estime ; et, dès son arrivée, il l'avait mandé pour en obtenir des renseignements. La mère de notre voisin était une très-grande dame espagnole; il lui ressemblait beaucoup, et j'ai rarement vu beauté plus remarquable et plus étrange que la sienne. Je savais qu'il me trouvait belle aussi, et si je jette en passant ce mot sur son compte, c'est que j'aurai à en parler plus tard.

Puyguilhem, jaloux de tout et de tous, ne manqua pas d'exercice; entre lui et Bassompierre, il se contraignit pourtant; mais lorsque nous fûmes seuls, le soir, il donna carrière à sa furie, et m'accabla de toutes façons.

— Il s'en est fallu de peu que je n'éclatasse, mademoiselle; j'ai failli perdre en une minute tout notre avenir, et cela par votre faute. Vous êtes d'une coquetterie !...

— Lorsque je serai madame de Puyguilhem, il me faudra donc renfermer !

— Quand vous serez ma femme, j'y saurai mettre ordre; d'ici-là, mettez-le vous-même.

Je trouvais ces brusqueries, ces rages adorables; je l'aimais! Il se calma promptement par la nécessité d'examiner de près nos affaires. Le lendemain était ce grand jour où, selon son expression, je serais appelée à confesser ma foi.

— Avez-vous du courage, chère cousine? Oserez-vous?

— J'oserai.

— Et si la confession va jusqu'au martyre, le pourrez-vous supporter?

— Je supporterai même la mort.

— Quant à moi, je m'attends à tout; mes chevaux sont sellés et mes coffres prêts. Si le maréchal se fâche, il me chassera.

— Nous séparer!

— Je reviendrai, soyez tranquille, on ne me bat pas ainsi. M. de Gramont est un Gascon gasconnant, mais je suis un Gascon gasconnant et agissant, un Gascon entêté surtout. Or, je veux vous avoir à moi, bien à moi, à moi seul, et, pour peu que vous soyez constante, je vous aurai. Apprêtez-vous, la tempête sera terrible. Jugez donc! un si bon mariage avec ce cher prince, de si jolis établissements, tout cela rompu pour un cadet sans un rouge liard! Mettez-vous à sa place à ce père courtisan. Je sais que dans vingt ans d'ici, quand je serai le premier personnage du royaume après le roi, si une de mes filles s'avisait d'en faire autant, je l'enfermerais dans un *in pace*.

— Merci.

— Rassurez-vous, le maréchal n'est point d'étoffe à cela. Il va crier, il va se plaindre, il va menacer; mais si vous êtes ferme, il cédera. Je le connais. C'est un

fanfaron de courage; sa réputation est faite; en argent comme à la guerre, il paye beaucoup en paroles. D'ailleurs, il m'entendra à mon tour, et après je vous réponds de lui.

Je me rassurai donc, et je vins d'un pas tranquille au déjeuner. Cependant mon cœur battait plus fort, lorsque mon père me dit d'un ton fort gai :

— Nous avons à causer, ma fille.

— Quand il vous plaira, monsieur le maréchal.

En sortant de table, il passa son bras sous le mien, et m'emmena dans la galerie, pour rejoindre son cabinet.

— Eh bien, eh bien, mademoiselle, on m'a dit de singulières choses à mon arrivée, continua-t-il en riant.

— Que vous a-t-on dit, monsieur?

— On m'a dit, mais je ne l'ai pas cru, je vous assure, on m'a dit que vous étiez amoureuse.

Je devins rouge jusqu'à la racine des cheveux, et je pris mon grand courage.

— Et pourquoi ne le croyez-vous pas, mon père?

Il me regarda de l'air le plus surpris; nous étions alors à la porte de son cabinet, il s'effaça pour me faire place, et, me saluant comme si j'avais été la reine, pendant que je passais :

— C'est différent, dit-il, et tant mieux! les choses iront toutes seules, mademoiselle la princesse, je vais mander votre prétendu.

— Pas encore, monsieur, répliquai-je en m'asseyant, et aussi résolue que si je montais à l'assaut.

— Quoi! amoureuse et si peu pressée! quoi! ambitieuse et retardataire! Tout cela ne va pas ensemble.

— Je ne comprends pas trop ce que signifient vos paroles, mon père, et vous devriez me les expliquer. Que vous a-t-on dit?

— Que vous étiez amoureuse, je dis *amoureuse*, entendez-vous? du prince de Monaco. Ceci m'a étonné, je l'avoue, et jusqu'à ce que vous me l'ayez confirmé tout à l'heure, je ne le croirai point.

— Vous avez raison de ne pas le croire, monsieur, et je vous en remercie, cela ne pouvait pas être, cela n'est pas.

— Qu'est-ce que je disais ! Ainsi vous n'êtes pas amoureuse, hein?..

— Je vous demande pardon, monsieur; mais non pas de M. de Monaco.

— Et de qui donc ? de Charlemagne ?

Il fit un grand éclat de rire, dont je fus un peu déconcertée.

— Non, monsieur, répliquai-je; pourtant...

— Cela m'étonne, car il a juste ce qu'il faut pour vous tourner la tête, à vous autres jeunes filles. Si ce n'est pas lui, qui est-ce donc, alors ?

— Je vous le dirai après. Il est nécessaire d'abord de nous expliquer franchement.

— Parlez, parlez, mademoiselle de Gramont.

— Je suis irrévocablement décidée à ne pas épouser M. de Monaco.

— Vraiment ? demanda-t-il de son air goguenard. Et pourquoi cela ?

— Vous le savez, monsieur. J'en aime un autre.

— Qu'est-ce que cela fait ?

— Comment, ce que cela fait ?

— Sans doute. Me prenez-vous pour un tyran, et croyez-vous que j'exige l'impossible ? Je vous donne M. de Monaco, ou plutôt la principauté, le duché, la fortune, le grand État, tout ce qui s'y rattache enfin; mais je ne vous force pas d'aimer le mari que je vous offre ; je ne vous demande pas compte de votre cœur. Soyez

princesse de Monaco, et qu'ensuite M. de Monaco soit tout ce qu'il plaira à Dieu, cela ne me regarde plus.

— Ce que vous dites là est affreux, monsieur; et... si l'on vous entendait...

— Si l'on m'entendait, cela n'étonnerait personne. On ne peut être plus raisonnable que je le suis. Je vous parle en bon père, qui veut votre fortune et votre bonheur.

— Heureusement, tout cela n'est plus possible. Je ne veux pas, je ne puis pas, je vous le répète, épouser M. de Monaco.

— C'est une plaisanterie, mademoiselle.

— Rien n'est plus sérieux, mon père.

— Une fille de votre esprit !

— Vous m'avez donné quelque peu du vôtre, c'est vrai, non de la même sorte.

— Je suis donc bien trompé, alors. Mais ne jouons plus, ce n'en est pas la saison, votre mariage est annoncé, accepté du roi, de la reine, de Son Éminence, il doit s'accomplir.

— Il ne s'accomplira pas.

— Qui l'empêchera ?

— Moi ! Je mourrai plutôt à la peine.

Le maréchal se remit à rire.

— Voyez-vous cela ! Quel beau chapitre de l'*Astrée* ou de *Cléopâtre*.

— Ne riez pas, monsieur, car je ne ris point.

— C'est justement là le plus plaisant de l'aventure.

— Je ne vous ai pas encore tout dit.

En ce moment je devins si tremblante, que j'aurais fait pitié à tout autre qu'à mon père.

— Ah ! il y en a encore. Ma foi ! je ne vois pas ce que cela peut être de mieux. Ce que je sais n'est pas mal comme cela.

Je me sentais embarrassée, intimidée même. L'aveu que j'allais faire n'était point facile, mon père le pourrait mal prendre, et alors que deviendrais-je? C'était l'entrée dans une religion, c'était la perte de mes espérances. Le maréchal me regardait de cet œil perçant et inquisiteur dont la sûreté l'a rendu célèbre.

— Eh bien? dit-il.

Je n'eus encore pas le courage de répondre, j'étais si émue, que je tombai à genoux, les mains jointes, comme une petite fille à confesse. Mon père ne me releva pas.

— Monsieur... monsieur, balbutiai-je, je ne puis, je ne dois pas épouser M. de Monaco, parce que...

— Parce que ?..

— Parce que... je ne m'appartiens plus.

M. de Gramont m'examina un instant et partit d'un grand éclat de rire.

XXIII

Jamais, dans toute ma vie, je ne fus si déconcertée, et cela se comprend. Je m'attendais à une scène pathétique, à la malédiction paternelle peut-être, tout au moins à des reproches sanglants; les frais en étaient faits d'avance, la résistance était préparée; au milieu de ces furies, de ces imprécations, on se moquait de moi, on me riait au nez, je ne puis vous rendre ce que j'éprouvais.

— Ah ! ah ! ah ! continua le maréchal se tenant les côtes, recommencez cela : *je ne m'appartiens plus!* d'honneur vous êtes meilleure comédienne que la Baron.

Je me relevai ébouriffée et je lui jetai des yeux féroces.

— Monsieur, je ne comptais pas vous voir plaisanter avec mon honneur.

— Votre honneur ! encore mieux ! quelque promesse de petite fille, quelques serrements de mains échangés au coin d'un rosier, au clair de la lune, ne voilà-t-il pas un bel embarras !

Je me piquai au jeu, et d'humiliée que j'étais, je devins résolue. C'est, je crois, la seule fois de ma vie que j'aie été humble, cela m'en a guéri pour longtemps. J'étais exaspérée d'un pareil traitement. Moi, une petite fille ! moi qui, pour me conserver à mon amant, avais accompli le plus grand de tous les sacrifices ; moi, qui me croyais presque une héroïne ! Je racontai à mon père ce qui s'était passé, excepté que je ne nommai point Puyguilhem, et que j'évitai même toute désignation trop claire. Le maréchal m'écouta assez attentivement, jouant avec ses ordres, ce qui de sa part était preuve d'une réflexion soutenue. Quand j'eus fini, il leva les yeux sur moi.

— Vraiment, mademoiselle, voilà une magnifique histoire, fort bien imaginée. Il est malheureux que je ne puisse pas en accepter un mot.

— Que dites-vous ?

— Je dis que vous êtes une tête folle, que vous êtes moins ma fille que je ne le supposais. Vous vous laissez prendre aux bagatelles, au lieu de songer au solide, je n'aurais pas cru cela de vous.

— Mon père...

— Raisonnons tranquillement, ma fille ; vous ne trouvez pas M. de Valentinois selon votre goût, il vous déplatt ; c'est un sot, je le sais, c'est un tonneau, je le vois, c'est peut-être un chien de caractère, je le crois aussi : devant ces niaiseries vous évitez l'essentiel, c'est-à-dire un bon et solide état, les honneurs véritables, le rang et

tout ce qui s'ensuit ; ce n'est pas digne d'un esprit pareil au vôtre. Vous construisez un petit roman sur le modèle de *Cyrus*, ou je ne sais quoi ; il est fort bien conçu, mademoiselle Scudéry en serait jalouse, et vous me le débitez à grand renfort de larmes et de soupirs. Vous imaginez un héros, vous lui prêtez vos sentiments et vos idées, comme s'il était quelqu'un, dans ma maison, qui fût assez ennemi de lui-même, pour...

— Oui, monsieur, et je vous le nommerai ! m'écriai-je, poussée à bout par sa dénégation. C'est mon cousin, le comte de Puyguilhem.

— De mieux en mieux ! Puyguilhem ! le garçon le plus ambitieux que je connaisse, le triple sang de Gascon, enté sur Gascon gasconnant. Puyguilhem, qui me connaît, avoir agi de la sorte ! Se laisser entraîner par l'amour, sans être certain que l'amour le conduit où il veut aller ! Allons ! allons ! mademoiselle de Gramont, vous me prenez pour un autre.

— Faites venir Puyguilhem et interrogez-le sur l'heure, monsieur, vous verrez.

— Chansons que tout cela ! il n'est pas, il ne peut pas être que vous vous soyez oubliée à ce point ; revenons à la vérité. Une fille de votre naissance, de votre esprit, ne fait pas de ces choses-là ; elle connaît trop ses devoirs et ses intérêts ; elle juge son père et ses vues, le caractère de ses parents d'une façon plus vraisemblable. Est-il possible qu'un bambin, un cavalier de fortune, soit pour elle autre chose qu'un serviteur ou un instrument ? Vous iriez crier ces folies sur les toits qu'on ne vous écouterait point.

— Je vous jure, monsieur...

— Assez ! assez, ne vous moquez pas de moi davantage. je n'entendrai plus rien. M. de Monaco ne tardera pas à venir ; vous le recevrez, s'il vous plaît, comme un

homme qui vous est destiné. Vous rentrerez en vous-même, vous laisserez de côté ces fables et ces sornettes, et je suis certain qu'en consultant même votre cousin, dont il vous a plu de faire votre mannequin à effaroucher, je suis sûr, dis-je, qu'il vous donnera les mêmes avis que moi; croyez-le.

Je sentais mon sang bouillir. Le sang-froid du maréchal, sa froide raillerie, cette résistance que je sentais inébranlable comme un roc, derrière ce masque qui souriait, me mettaient hors de toutes mesures. Je ne sais plus ce que je dis, mais j'entrai en pleine révolte. Je menaçai mon père de tout révéler à M. de Monaco, de m'enfuir, de me jeter dans un couvent, de me tuer même. Il n'en riait que de plus belle.

— Révéler à M. de Monaco ? Hélas ! le pauvre homme, il ne s'en fâchera point; il sait d'avance ce qui l'attend, et l'époque ne fait rien à l'affaire; d'ailleurs il ne vous croira pas ; je le préviendrai. Vous enfuir ! Où irez-vous toute seule ? Vous jeter au couvent ! Lequel vous recevra quand je vous réclamerai ? Quant à vous tuer vous-même, vous en êtes la maîtresse, si vous voulez emporter la réputation d'une sotte. Prenez votre parti, mon enfant; laissez-vous faire princesse souveraine, vous tâterez de la puissance ; c'est bon. Vous rendrez vos sujets heureux; vous mènerez votre mari comme il vous plaira; vous aurez une maison composée à votre fantaisie, rien ne vous empêchera de faire la fortune de vos amis, de vos parents.

— Ah ! monsieur !

— Ingrate ! moi qui vous ai choisi ce mari entre tous. Le cardinal Mazarin même a décidé qu'il vous convenait à ravir. C'est lui qui en a eu la première idée, et vous le désobligeriez beaucoup, vous nous nuiriez à tous en hésitant. Son Éminence m'a dit à mon audience de congé :

« — Allez, monsou le maressal, allez vite marier la pétité di Gramont avec cet essellent prince, et ramenez-la aux fêtes de la reine. Ze dois cela à la mémoire di son grand oncle, mon protectore, et ze ne l'oublirai zamais. »

Notre conversation dura ainsi plus de deux heures sans que je pusse gagner un pouce de terrain. Mon père nia tout, et nia en goguenardant, ce qui m'ôtait même la possibilité de le convaincre. Je le quittai versant des larmes de rage, et je rentrai chez moi pour m'y désoler à mon aise. J'entendis un grand bruit de chevaux dans la cour; je courus à mon cabinet qui y avait vue; c'était le maréchal sortant avec Puyguilhem et une grosse suite. Tous les deux me saluèrent, mon père avec une courtoisie ironique qui m'exaspéra davantage encore.

J'ai su depuis ce qui s'était passé entre eux dans cette promenade et la manière dont se décida mon sort. M. de Gramont précéda les gentilshommes de quelques pas et tira Lauzun à quartier.

— En vérité, mon cousin, lui dit-il de très-bonne humeur, si je ne te connaissais pas pour ce que tu es, ma fille m'a fait des sots contes qui t'auraient singulièrement recommandé dans mon esprit; heureusement, je sais ce que tu veux. Mais rends-moi donc le service de lui remettre la cervelle à sa place; elle est restée trop longtemps à Bidache et elle devient provinciale en diable. Ne s'avise-t-elle pas de me conter des billevesées sur l'amour, sur le mariage, absolument comme si elle habitait un village. Fais-lui entendre, et elle te croira, que je ne puis avoir pour gendre qu'un homme de nom et d'état fixé; persuade-lui bien que le galant dont elle parle, je ne sais quel hobereau, Charlemagne peut-être, ou un de mes pages, le petit Bassompierre, je n'ai pas voulu qu'elle me le dise, ce beau galant-là, quand même

il en viendrait à un éclat quelconque en l'enlevant, n'aurait de moi que ce qu'il aurait pris. Je la lui laisserai épouser pour les punir tous les deux, mais ni appui ni argent ne tomberait dans l'escarcelle; il en serait quitte pour les beaux yeux de ma fille, et, foi de gentilhomme! je ne pourrais pas lui faire un plus mauvais cadeau.

Mon père savait à qui il parlait, il n'eut pas besoin d'en dire davantage. La promenade n'était à autre fin et les fruits s'en recueillirent pour tout le monde.

Je me fis excuser au souper. Le maréchal dit à ma mère et à ma gouvernante :

— Madame, laissez-la un peu, je vous prie, et surtout que personne n'entre chez elle d'ici à demain matin, sous aucun prétexte. Je connais cette maladie-là, et je gage que bientôt elle sera souple comme un gant.

Le bon apôtre avait ses raisons et voulait laisser agir son auxiliaire.

Moi, je ruminais autre chose et j'en étais venue à décider l'enlèvement. Je haïssais mon père, je ne doutais pas que Lauzun ne partageât mes sentiments, et j'avais déjà tout préparé dans ma pensée. Mon cousin arriva plus tard, avec plus de précautions que de coutume. Nos entrevues avaient toujours lieu au clair de lune et des étoiles, il eût été imprudent de garder la lumière. Dès qu'il entra, rien qu'à sa façon de marcher, je le devinai triste, même sans le voir.

— Ah! lui dis-je, vous savez tout, mon père vous a parlé.

— Hélas! oui.

— Et vous êtes indigné, furieux, comme moi, je l'espère.

— Je suis désespéré, ma cousine.

— Moi, je suis pleine d'espérance, au contraire. Il

nous reste le premier moyen, le plus sûr, peut-être, il faut l'employer.

— Non, me répondit-il, tout abattu.

— Comment non? Vous ne le voulez pas, vous me refusez de me soustraire à la tyrannie, vous me livrerez au malheur? Ah! mon cousin!

— Ma cousine, ma chère cousine, écoutez-moi.

— Vous ne m'aimez pas.

— Je ne vous aime pas! je ne vous aime pas, moi! Moi, qui songe à vous, uniquement à vous; moi qui sacrifie mon bonheur au vôtre! Moi qui donnerais ma vie pour vous éviter un chagrin, je ne vous aime pas!

— Ah! vous m'abandonnez!

— Écoutez-moi, ma cousine, écoutez celui pour qui vous êtes tout sur la terre, écoutez un ami dévoué, et si vous me condamnez ensuite, je m'y soumettrai, puisque j'aurai la certitude d'avoir rempli mon devoir, quelque pénible qu'il soit. Le maréchal est décidé à user de la plus grande rigueur si vous quittez le logis paternel. Il me l'a déclaré. Vous serez poursuivie, reprise, enfermée pour votre vie dans quelque couvent éloigné, où nul ne vous cherchera, où vous vivrez séparée de tout sans espoir et sans consolation. Il m'en a donné sa parole, et m'a chargé de vous prévenir. Or vous connaissez le maréchal, plus il rit, et il a beaucoup ri, à ce qu'il paraît, plus il est à craindre. Il sait tout et il prononce ainsi, c'est vous dire qu'il est sûr de son fait.

Je ne pouvais répondre à cela.

— Maintenant, que puis-je, moi? Rien que vous rendre votre liberté, rien que vous supplier d'obéir et de ne pas perdre pour moi votre existence. Je ne serais point un honnête homme si j'agissais autrement. Vous laisser immoler à mon amour, c'est ce que je ne

ferai jamais, soyez-en sûre ! Soumettez-vous donc, et épousez M. de Monaco ; voilà ce que je puis encore trouver le courage de vous conseiller.

— Grand Dieu ! c'est vous qui parlez ainsi.

— Ne voyez-vous pas ma douleur, mon désespoir ? Ne comprenez-vous pas ce que j'éprouve ? Renoncer à vous, vous jeter dans les bras d'un autre, lorsque... Ah ! pas un mot de plus, ou j'y succomberais.

Il versa des larmes en abondance, des larmes qui se mêlèrent aux miennes et qui en diminuèrent l'amertume. Nous restâmes la nuit entière dans cette lutte ; il s'y prit avec tant d'adresse, que je me laissai convaincre. Je crus non-seulement en sa tendresse, mais encore à son dévouement. Je crus qu'il renonçait à moi par ce dévouement même, je crus tout ce qu'il voulut me faire croire enfin. Il est impossible d'être plus aveugle et plus sotte que cela.

Je promis ce qu'il me demanda ; de ce jour je rompis avec l'honnêteté, car je me décidai à donner ma main à un homme que je haïssais, jurant à un autre de l'aimer toujours. N'est-ce pas la faute de mon père ? Ne m'a-t-il pas ouvert lui-même la carrière où j'ai marché, en me contraignant ainsi ? Il a refusé de m'entendre, il m'a poussée dans l'abîme, ne se souciant pas de savoir si j'y tomberais. Que Dieu le lui pardonne ! Quant à moi, j'ai bien de la peine à m'y décider, lorsque j'arrive, si jeune encore, à la fin d'une vie de douleur. Sa conduite actuelle n'est pas faite pour effacer le reste. Ah ! qu'il est cruel, cet homme, lorsqu'il rit ! C'est un bourreau.

XXIV

Je veux interrompre le récit de mes aventures pour raconter ce qui m'est arrivé aujourd'hui; je ne puis m'en taire, car la chose est trop bouffonne; elle m'a rendu un peu de gaieté, à moi qui, depuis deux ans, ne ris plus. C'est un bon moment de gagné; il a eu pourtant son coin d'amertume; ne faut-il pas payer en ce monde?

J'étais éveillée, j'entends en disposition de recevoir ceux que ma maladie n'effraye pas, et qui veulent bien encore passer quelques instants auprès de mon lit. Hélas! je ne me réveille plus; car je ne dors point. Blondeau vint, d'un air de grand mystère, m'annoncer une dame qui désirait ne pas se nommer. J'étais seule, par conséquent la précaution me sembla de mauvais augure. J'ai déjà eu la visite d'une des *mignonnes* de M. de Monaco, qui ne s'en gêne pas, malgré ses furies, et je ne me souciais pas de recommencer cette entrevue, encore moins de subir les gémissements et les accusations dont on accablait le *traître*, je fis donc répondre que je n'étais point visible. Blondeau reparut.

— Madame la princesse, cette dame veut entrer.

— Vraiment? Comment est-elle cette dame?

— Madame, elle est assez belle.

— Jeune?

— On ne sait.

— Comment on ne sait?

— Non, madame, elle est si singulièrement habillée, elle a une coiffure si relevée, tant de garnitures et de falbalas, qu'on ne comprend rien à son visage.

— Serait-ce donc quelque courtisane?

— Si madame la princesse le permet, c'est plutôt quelque sorcière, elle a une baguette.

— Dis-lui que j'ai vu tous les devins possible, et que je n'en recevrai plus. Si elle résiste, appelle mes laquais et chasse-la.

J'attendis quelques minutes, Blondeau apparut de nouveau.

— Elle est partie, je pense!

— Non, madame. Elle ne s'en ira point sans voir madame la princesse. Elle est résolue, c'est pour un très-grand intérêt, il s'agit de M. le conte de Lauzun.

— Que ne l'annonçait-elle tout de suite! Il n'eût pas été besoin de tant de questions. Introduis-la.

Je vis entrer une grande femme, d'assez bon air, un beau port de tête, mais quelque chose d'égaré dans les yeux. Ainsi que l'avait dit Blondeau, son âge était un problème, cependant, en la regardant de près et attentivement, on découvrait qu'elle était jeune. Jamais plus bizarre accoutrement ne frappa mes regards, depuis madame de Marans et sa loge de dévotion. J'aurai peine à vous le décrire, mais il réunissait toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Ce qui m'étonna le plus, ce fut une chérusque, à la mode de la reine Marie de Médicis, telle que j'en avais vu sur le portrait de ma grand'mère, puis d'une manière de collier, avec des pointes comme un hérisson, fichées dans des rosettes de velours nacarat. Elle portait à la main deux gros livres, ou plutôt deux cahiers remplis d'écriture, et, de l'autre côté, le plus précieux chien épagneul qui se puisse rencontrer, de la race de ceux de la princesse de Tarente, dont elle en a donné deux à Madame, celui-là était plus petit encore.

A la porte, elle s'arrêta, me fit une révérence qui sen-

tait la cour sans bassesse ni familiarité, ceci me parut valoir mieux que la chérusque. Avançant quelques pas, elle en fit une autre, ce ne fut qu'à la troisième, et tout près de mon lit, qu'elle entama le discours :

— C'est bien à Son Altesse madame la princesse de Monaco que j'ai l'honneur de parler?

L'Altesse me dégrisa un peu. Ce titre qu'on me refuse en France, et auquel j'ai réellement droit, ne m'était donné à Paris que par des inférieurs ou des obséquieux. Je me tins sur mes gardes, et je répondis :

— Oui, madame, je suis la princesse de Monaco. Et vous?

— Moi, madame, je suis Charlotte Rose de Caumont la Force, maintenant épouse de Briou, conseiller au parlement de Paris, et cousine du comte de Lauzun, votre parent et votre ami.

— Blondeau, approche un siége à madame.

— C'est de lui que je viens vous entretenir.

— Je suis prête à vous entendre.

Elle fit un arrangement d'un quart d'heure durant, avec ses jupes, ses garnitures, ses festons, son chien, ses livres, on ne peut se figurer cela, et son éventail, brochant sur le tout. J'attendais impatiemment, car j'étais assez folle pour espérer un souvenir, un message de celui qui m'a oubliée et qui est la seule pensée de mon cœur.

— Eh bien, madame? repris-je.

— M'y voici. Fidèle est à sa place, tout va bien; nous pouvons causer. Vous aimez M. de Lauzun?

Je fis un bond dans mon lit. Une question semblable, à brûle-pourpoint, d'une étrangère, c'était à ne pas supporter. Je déteste qu'on m'interroge. Excepté le roi, la reine et le dauphin, je ne le permets à personne. Monsieur même et les deux Madame connaissent mon aver-

sion, et ils ne me demandent que ce que je veux dire.

— Qui vous donne le droit, madame, de me parler ainsi?

— Mon Dieu ! je ne tiens pas à votre réponse, madame, est-ce que quelqu'un l'ignore? C'est un fait que je constate, afin d'expliquer ma visite, et pourquoi je m'adresse à vous de préférence à madame de Nogent, ou à d'autres parentes du comte, c'est que vous me seconderez mieux. Il s'agit de le délivrer.

J'oubliai tout.

— Le délivrer ! est-ce possible?

— Oui, s'il veut suivre exactement mes instructions. Avez-vous une personne sûre à lui envoyer?

— Miséricorde, madame ! Vous perdez le sens, pardonnez-moi de vous le dire. Une personne sûre à Pignerol ! Comment y entrerait-elle? Comment lui parlerait-on, à lui, qui est au secret? Si c'est là votre moyen, il ne nous conduira guère loin, je vous en avertis.

Cette singulière femme se prit à sourire d'un air de pitié, puis elle se leva, étendit les bras, après avoir posé son chien et ses livres sur un fauteuil, fit deux ou trois signes en l'air avec son éventail, prononça quelques paroles dans la langue de Covielle, du *Bourgeois Gentilhomme*, apparemment, ensuite elle se tourna de mon côté et recommença la révérence.

— Vous ne me connaissez pas, madame, je le vois bien, dit-elle, vous ignorez quel pouvoir est le mien et avec quel esprit je suis en relation. Je vais vous conter mon histoire, et après cela vous aurez toute confiance. La conjuration que je viens de faire nous assure la liberté entière, personne n'approchera, soyez-en sûre, nous pouvons causer tranquilles.

J'avais bien ouï parler de cette extravagante, je l'avais

même vue à la cour, quelques années auparavant, lorsqu'elle était chez madame de Guise. Je me souviens confusément qu'on racontait des choses extraordinaires sur ses amours et ses habitudes ; on la prétendait sorcière, et, vous le voyez, elle adopte cette prétention ; je me résolus donc à la laisser dire, ne fût-ce que pour voir où elle en arriverait avec M. de Lauzun.

— Il n'est pas que vous ne me connaissiez, madame, reprit-elle, vous savez que je suis bel et bien une Caumont la Force, et que, si mon père n'a pas le sou, il n'en est pas moins grand seigneur pour cela. Il me plaça chez madame de Guise, ce qui ne m'allait guère ; mais c'était pour me faire connaître, pour entrer à la cour. Mon Dieu ! quel chien de service ! Ma maîtresse employait et emploie encore certainement sa vie à se quereller avec Mademoiselle. Les deux sœurs en sont aux gros mots, ce qui n'est guère de saison pour deux princesses, cousines germaines du roi.

— Passons, passons, madame.

— J'habitais donc le Luxembourg, et chaque matin nous n'étions pas sûres d'y coucher le soir, tant Mademoiselle faisait rage pour nous en déguerpir. Je trouvais cette existence insupportable, et je méditais fort de la quitter, lorsqu'un jour, furetant dans le cabinet des livres de feu monsieur Gaston, je découvris un bouquin tout poudreux, tout lacéré, oublié dans un coin depuis le temps de la reine Marie. Je l'ouvris sans penser à rien. Il ne m'est pas permis de vous dire ce qui en résulta ; mais, à dater de ce jour, je fus investie des merveilleux pouvoirs qui m'ont rendue célèbre et qui soumettent tout à ma volonté.

— Vous êtes bien heureuse, madame, et j'en voudrais pouvoir dire autant.

— Ah ! fit-elle avec un soupir, une seule chose m'est

rebelle, et c'est, dans ce monde corrompu, la plus nécessaire, l'argent ! Oui, madame, l'argent ; il paraît que c'est de famille, j'ai beau faire, beau crier, il n'en vient point dans ma poche, ou si, par fortune il m'en tombe, il la perce sur-le-champ pour en sortir. J'ai eu les plus beaux galants de la cour, tous magnifiques et empressés, jamais rien pour cela, ils m'en auraient volontiers pris au lieu de m'en donner, ainsi qu'ils faisaient aux autres. Un seul excepté, mais celui-là ! celui-là ! oh ! mon Dieu ! est-il possible qu'on me l'ait enlevé, cela est-il possible !

Et ma folle se met à jeter les hauts cris, en se tordant les bras, tandis que son chien, assis sur son derrière en face d'elle, lui répondait en duo sur l'air le plus lamentable ; jamais je n'entendis pareille musique. Je m'égosillai à les faire taire, point ! ils n'en hurlèrent que mieux ; j'appelai Blondeau, afin qu'on m'en débarrassât, elle ne parut pas davantage. Je commençais à me croire réellement ensorcelée, et cependant je ne pouvais m'empêcher de rire de ce ramage et de ces deux figures, lorsque tout à coup le silence se fit, maîtresse et chien reprirent leur place comme par enchantement ; elle recommença l'arrangement des jupes, et me dit, en s'essuyant la bouche avec son éventail :

— Ah ! cela fait du bien de se soulager un peu ; je savais qu'on ne nous interromprait pas. Où en étais-je ?

— A votre bourse vide, madame.

— J'en suis toujours là ; mais revenons-en à ma jeunesse et au beau temps de mes amours. Vous connaissez certainement le marquis de Nesle ? Il me vit chez madame de Guise ; il me plut, et je décidai que je lui plairais. J'entrepris de l'épouser, je n'avais qu'à vouloir. Il devint en huit jours si amoureux de moi,

qu'il s'en alla déclarer à monsieur son père qu'il n'aurait jamais d'autre femme. Les Mailly jetèrent les hauts cris ; ils repoussèrent très-loin cette alliance, toujours parce que je n'ai point de bien, et prièrent monsieur le prince, dont ils ont l'honneur d'être parents, de raisonner le jeune homme. On l'emmena pour cela à Chantilly. J'étais bien tranquille, je me croyais sûre de mon fait, je le devais croire ; mais ce misérable esprit m'a trompée ! Malheureuse ! malheureuse fille !

Et la voilà qui recommence à geindre, à se lamenter, en compagnie de Fidèle, toujours sur son derrière, la copiant de son mieux. Pour cette fois, je ne me tourmentai point, et je ris de bon cœur, attendant patiemment qu'elle finisse. Je me souviens en même temps de cette histoire de M. de Nesle, et voici ce que c'était :

Mademoiselle de la Force était très-mal famée ; elle s'éprit même de monsieur le Dauphin, bien jeune encore, et fit toutes choses pour le toucher. Il paraît qu'elle n'avait point le livre de la reine Marie, Monseigneur ne la regardait pas, il ne regarde guère personne. Les rimeurs firent ce couplet, qu'en cherchant tout à l'heure j'ai trouvé dans les noëls :

Ah ! que monseigneur est charmant,
Disait la Force en soupirant,
Que n'est-il un peu plus pressant !
J'en ferais la folie.
Ah ! que monseigneur est charmant ?
Faut-il que je l'en prie ?

Les Mailly savaient cela comme tout le monde ; ils savaient encore mille autres galanteries dont on avait parlé, et puis ils ne voulaient pas s'embâter de cette folle *sans le sou*, ainsi qu'elle me l'avait dit elle-même. Ils employèrent le vert et le sec pour détacher le jeune

homme de cette créature. Monsieur le Prince le chapitra inutilement ; tous les Condés et les Conti réunis n'en purent rien obtenir ; il se jeta dans le parc de Chantilly, comme un insensé, après plusieurs heures de discussions avec eux à ce sujet, tellement ému, qu'il cherchait la rivière pour s'y précipiter. Il fit un mouvement brusque et se retira en arrière. Voici pourquoi : il portait au cou un sachet suspendu par un ruban ; la la Force le lui avait donné, sous prétexte de sa santé, avec la recommandation de ne le quitter jamais, et il le gardait religieusement. Dans son effort pour se jeter à l'eau, le cordon se rompit, le sachet tomba, et, sur l'heure même, le marquis de Nesle fut guéri de son amour. Celle qu'il adorait lui parut aussi laide et désagréable qu'il l'avait vue belle jusque-là, et il courut bien vite annoncer aux princes qu'il ne voulait plus en entendre parler.

Il se crut ensorcelé, ce qui pouvait être vrai, et fit chercher dans les jardins, au bord du canal, où il avait voulu quitter ses habits, le malheureux sachet, cause de tous ces désastres.

En l'ouvrant, on y trouva deux pattes de crapaud, tenant un cœur enveloppé dans une aile de chauve-souris, et dans un papier couvert de caractères inconnus.

Lorsque M. de Nesle vit tout cela, il s'enfuit, saisi d'horreur. Quant à moi, j'en aurais ri à sa place, et je ne puis m'empêcher d'en rire encore, surtout en songeant à ce qui s'ensuivit et à ce que j'ai entendu ce matin.

XXV

Quand madame de Briou eut terminé son second *soulagement*, ainsi qu'elle le disait, elle reprit sa tran-

quillité, son chien, son livre et sa jupe, et parut aussi droite qu'en sortant d'un baquet d'empois. J'essuyai de bonnes larmes que je lui devais à force d'avoir ri, et je me préparai à entendre la suite. C'est mon premier moment de gaieté depuis des années, et ce sera certainement le dernier de ma vie. Il faut donc en remercier cette excellente créature, qui ne s'en formalisa pas et n'eut point l'air de s'en apercevoir.

— Vous jugez, princesse, reprit-elle (je trouvai cela un peu familier pour une première entrevue), vous jugez si je fus contente de voir M. de Nesle m'échapper sans avoir eu pour moi d'autre attention que de m'aimer à la rage. Il m'en fallut cependant prendre mon parti et chercher fortune ailleurs. Madame de Guise ne voit guère d'honnêtes gens, vous le savez; on la fuit parce qu'elle est hargneuse et dévote. Ce n'est pas comme madame la grande-duchesse. Oh! celle-là! à la bonne heure! on peut être au nombre de ses filles et vivre en repos; elle aime la plaisanterie, le beau monde, elle aime le roi aussi, car vous savez qu'elle aime le roi.

— On le dit.

— *Parbleu!* on a raison de le dire, elle n'a pas planté là la Toscane et son sot mari pour autre chose. J'en suis sûre, moi! et j'ai le droit de n'en pas douter, puisque je lui ai envoyé son horoscope, où il est annoncé qu'elle aura la gloire de subjuguer son auguste cousin et d'accomplir avec lui des merveilles. Elle a fait venir ensuite plusieurs devins en Italie qui lui ont annoncé la même destinée, là-dessus elle est arrivée tout droit à...

— A l'abbaye de Montmartre, où on l'a reléguée, et votre horoscope a eu tort.

— Oh! c'est que, quand le diable est de mauvaise humeur, quand une âme lui échappe, il s'attaque à nous,

qui n'en pouvons mais... Je reprends ; un matin, je me promenais dans le jardin du Luxembourg de très-bonne heure; il n'y avait de levé, croyais-je, que le soleil et moi, lorsqu'au détour d'une allée, j'aperçus un jeune robin, joli, rosé, poupin, dont les yeux et les dents brillaient dans son sourire, dont la belle main, chargée de bagues, sortait toute blanche de ses manchettes de dentelles, et qui me regarda tout d'abord. Je ne pus m'empêcher de le regarder aussi; il me salua, je lui rendis son salut; il me parla, je lui répondis; il me sembla aimable, je lui produisis le même effet, et nous fîmes, côte à côte, plusieurs tours d'allée. Ah ! le charmant passe-temps, madame, que l'amour d'un jeune conseiller timide, chaste, honnête, qui n'ose pas avoir une pensée douteuse ! En avez-vous jamais essayé?

— Non, madame.

— Eh bien, je vous plains, ils valent mieux que les seigneurs. C'était M. de Briou, mon cher monsieur de Briou ; nous nous aimâmes dès ce premier jour avec une folie qui dure encore, et quand je remontai pour le déjeuner de Madame, j'en étais si préoccupée, que je lui mis dans une salade du sucre en poudre au lieu de sel. Le soir je laissai ma croisée ouverte, il vint me donner une sérénade, la plus plaisante du monde. Le lendemain, nous nous retrouvâmes, à la même heure, dans la même allée, et ainsi tous les jours, n'ayant pour confident que Fidèle, le vrai parangon des amis, jusqu'au moment où, ne résistant plus à nos transports, nous nous allâmes marier dans une église de village, malgré ce père dénaturé, cet homme sans entrailles, ce président Briou, auquel je dois tous mes malheurs.

Ici, elle ne jugea pas à propos de faire les frais d'un troisième désespoir ; mais Fidèle, sur un signe connu probablement, se mit à hurler d'une façon lamentable.

— Il en est toujours ainsi, madame, dès qu'on prononce devant lui le nom de ce mortier intraitable. Jugez si c'est un ami ! Nous nous mariâmes; je quittai le Luxembourg, et mon mari m'emmena triomphalement à Versailles, où l'on nous installa avec la permission et sous la protection de Sa Majesté. Mais l'on ne sait pas quelle peine nous eûmes à en arriver là, et par quelle superbe invention j'en suis venue à bout.

— Cela doit être fort intéressant.

— Cela est du dernier galant et du dernier intérêt; vous ne verrez cette idée dans aucun roman, et cependant la Calprenède me l'aurait volée s'il l'eût connue. Mon cher Briou, dès qu'il se fut résolu à m'épouser, ne manqua pas, en fils respectueux, d'aller déclarer sa volonté à son père, en ajoutant qu'il était irrévocablement décidé, et que certainement il ne changerait point. Le président se mit dans une fureur épouvantable, lui jeta au nez M. de Nesle et toutes les calomnies dont je suis abreuvée. Vous comprenez comment mon cher Briou le reçut. Mais le père ne se tint pas pour battu. Il mit ses laquais en souquenilles de soldats et enferma son fils dans sa maison, avec des sentinelles tout autour de lui, pour nous empêcher de nous voir. Je crus que j'en mourrais, et je fus pendant quelques jours à m'arracher les cheveux et à méditer mon trépas.

— Je suis charmée de voir que vous en êtes restée aux méditations.

— J'en revins, oui, madame, j'en revins par une merveilleuse combinaison que voici : je connaissais un trompette. Je ne sais plus trop comment j'avais connu ce trompette; mais enfin, je le connaissais. Il avait pris depuis quelque temps une profession assez lucrative, à cause de la mode, qui se mêle de tout, et qui vint à ces sortes de divertissements. Il s'était fait musicien ambu-

lant et accompagnait des ours dansant dans la rue.

Je le payai et je l'envoyai à l'hôtel de Briou avec ses bêtes ; il les conduisit de son mieux et obtint, à force d'instances, l'autorisation d'y entrer. Le prisonnier, attiré par le bruit, parut à sa croisée ; il vit son père et un gros de gens dans la cour, et il demanda que l'on trouvât bon qu'il y vînt aussi. Il avait reconnu le trompette pour un homme à moi, et il eut envie de lui parler, si c'était possible.

Mon messager chercha son moment et lui remit un poulet de ma part, pendant que le père et ses amis admiraient les ours. Leur maître recueillit un bon lopin, dont il remercia la compagnie, en s'inclinant, puis il ajouta :

— Si monsieur le président veut me le permettre, je lui amènerai dans huit jours un autre ours dont il sera plus charmé encore. Il est plein de grâce et de gentillesse ; il danse, il devine, il ne lui manque que la parole.

— Savez-vous quel était cet ours ?

— Il m'est, je suppose, très-permis de l'ignorer.

— Eh bien, madame, c'était moi ! Jugez si j'aimais mon Briou pour m'affubler d'un costume semblable ! Oui, princesse, oui, je me fis ours ; je m'habituai à marcher en ours, je dansai des sarabandes avec les autres ours, qui me grognaient et qui m'auraient dévorée sans leur muselière. Je vécus pendant ces huit jours de la vie des ours, dans une de leurs peaux, que je me faisais appliquer quelques heures, afin de ne point sembler gênée, et, le moment venu, je traversai Paris, cousue dans cette sale fourrure, conduite au bout d'une chaîne, recevant les pierres et la boue lancées par les polissons, obéissant au bâton et à des ordres donnés en la langue des ours. Étais-je assez humiliée ?

A la pensée de cette fille en ours, cabriolant et paradant sur la place, le rire me reprit de plus belle, et je crus que j'en allais étouffer. Elle ne s'en déconcerta pas, et attendit patiemment que je fusse en état d'écouter son histoire ; ce qui n'arriva pas trop vite, car je recommençais dès qu'elle ouvrait la bouche. Enfin, je me calmai, et elle reprit :

— Ma lettre avait prévenu mon cher Briou ; il obtint encore de descendre, assista à mes exercices, dont tout le monde fut parfaitement satisfait. On voulut ensuite voir de près et caresser un si charmant animal, chacun y vint à son tour. Quand ce fut lui, je lui expliquai tout bas, en deux mots, le plan de fuite que j'avais formé. Il me comprit sur-le-champ ; il avait compris aussi bien vite le trompette, lorsqu'il lui avait glissé dans l'oreille :

— L'ours est mademoiselle de la Force (1).

Une troisième visite de la troupe permit à mon amant de recevoir une clef de la porte du jardin, par laquelle il se sauva la nuit, en descendant d'abord de sa fenêtre avec ses draps noués ensemble. Je l'attendais dans la ruelle, non pas en ours, cette fois, mais en femme impatiente de le retrouver. Nous courûmes au village, où le curé nous maria, ainsi que je vous l'ai dit. Le roi nous fit loger au Grand-Commun, à Versailles, à cause de l'honneur que j'ai d'appartenir à MM. de la Force, qui voulaient maintenir le mariage. Mais le tyran fut inflexible, mon Briou n'avait pas vingt-cinq ans, et le mariage fut cassé en plein Parlement ; l'avocat général Talon leur en dit de tant de couleurs, qu'ils m'enlevèrent mon mari, et, qui pis est, le donnèrent à une autre.

(1) Cette histoire parfaitement vraie, et dont parlent plusieurs Mémoires du temps, ne rappelle-t-elle pas la folie si spirituelle : *l'ours et le pacha ?* Ne croit-on pas entendre Lagingeole dire à la sultane : « l'Ours est votre époux ? »

Il n'est pas besoin d'ajouter que le moment était venu du cinquième acte de la tragédie, et que la sorcière, ainsi que le *parangon des amis*, ne manquèrent point leur scène. Je me rappelais le procès et le mariage; les Briou étaient fort riches, aussi n'avaient-ils aucune envie de donner leur fortune à cette écervelée dont les amours avec Baron avaient précédé de bien peu cette aventure. Ce que je n'ai jamais compris, c'est comment le roi et MM. de la Force la protégèrent, et comment, l'ayant protégée, ils l'abandonnèrent ensuite au point où elle était d'être obligée d'écrire de pauvres romans comme l'*Histoire de Marguerite de Valois*, dont elle m'apportait le manuscrit, qu'elle publiera bientôt, à ce qu'elle assure. — A sa place, j'aimerais mieux retrouver mon trompette et me remettre à danser avec les ours; au moins, on serait obligé de la nourrir, et son nom resterait caché, avec son visage, sous sa peau.

Je n'ai pas pensé à lui demander si cette comédie d'ours fut jouée en hiver ou en été, ce qui donnerait un bien autre mérite à la chose.

Quand elle eut suffisamment pleuré et moi suffisamment ri, je revins au sujet principal de sa visite, et je lui demandai ce qui se pouvait faire pour M. de Lauzun, et en quoi je servirais le projet étrange dont elle m'avait entretenu.

— L'esprit m'a révélé ce que vous ne croirez point, peut-être; c'est que M. de Lauzun a résolu de se sauver tout seul, et qu'il y travaille en ce moment. Il est venu à bout de faire un trou à sa cheminée avec tant de bonheur, qu'on ne s'est encore aperçu de rien. Il faudrait maintenant tenir plusieurs affidés autour de Pignerol, et le recevoir, dès que la brèche sera assez large; on aidera après à sa fuite en Suisse, en Italie, au diable, s'il le faut, s'il est un asile sûr qui l'arrache à la vengeance du roi.

— Quoi ! madame, c'est là tout votre plan ?

— Ne suffit-il point, madame ?

— Hélas ! il ne me semble même pas raisonnable. En admettant, ce dont je doute fort, que M. de Lauzun ait pu creuser ce trou et le cacher jusqu'ici, comment le dissimulera-t-il? comment sortira-t-il de la forteresse si bien gardée (1)?

Je n'avais pas achevé ces mots, que mon extravagante se leva en pied et me fit une grande révérence.

— Je vois bien, madame, que je me suis trompée, et que la maladie vous ôte l'esprit que vous aviez autrefois. Vous ne croyez rien, vous riez de tout, vous n'aimez pas assez M. de Lauzun pour me comprendre ; vous ressemblez aux courtisans qui ne pensent qu'à eux. Je ne vous en dirai pas davantage, on ne me tirerait plus un mot ; je remporte ce manuscrit, cette *Reine Marguerite*, dont je vous supposais digne, vous ne la lirez point, vous n'en saurez rien, ni de rien autre chose venant de moi. Adieu, décidément, il n'y a au monde de bon, de précieux, de véritable que Fidèle, je ne veux plus voir rien que lui ; vous, qui me sembliez si parfaite, vous ne valez pas mieux que les autres ; grâce à votre duret, mon pauvre cousin mourra de misère et d'ennui sur la paille d'un cachot. Allez ! allez ! cela vous portera malheur, et cet agneau sera vengé !

Lauzun en agneau et mademoiselle de la Force en ours, composent une bizarre ménagerie.

Après ce trait de Parthe, lancé en fuyant, elle reprit tout son bagage, m'adressa de nouveau un geste désespéré, et sortit sans retourner la tête.

J'en ris encore.

(1) Madame de Briou disait vrai, Lauzun creusait un trou en cachette ; mais madame de Monaco ne se trompait pas non plus, le trou fut découvert et bouché.

Ce qu'il y a de particulier, néanmoins, c'est que Blondeau a été prise de sommeil aussitôt son entrée, qu'elle n'a ouvert les yeux qu'à son départ, et que mes autres femmes n'ont entendu ni mon sifflet, ni mes éclats de rire, ni même les cris du chien.

Explique qui pourra ce phénomène.

XXVI

Revenons maintenant à ma jeunesse, à ce moment suprême de mon mariage, où ma vie allait se décider, et où je fus si lâchement abandonnée par celui qui aurait dû me soutenir. Je l'avais écouté dans l'admiration de son amour, de son dévouement; je lui promis, puisqu'il le fallait, que j'obéirais à mon père, mais que, jusqu'au dernier soupir, je l'aimerais, et ce serment-là je l'ai tenu, quoi qu'on en puisse dire et penser.

Le maréchal arrivait de Lyon, où il avait été, avec la cour, pour l'entrevue de Madame Royale, duchesse de Savoie, avec le roi et la reine. On comptait, à défaut de l'Infante, prendre une de ses filles pour notre sire. Mais là justement tout changea; la reine mère reçut l'avis que l'Espagne nous donnerait Marie-Thérèse, tout autre projet fut éloigné, et comme mon père s'était montré dans son ambassade en Allemagne, dont il arrivait, aussi droit que magnifique (chose rare pour lui, quant au dernier article du moins!), on le chargea de cette négociation difficile. Il laissa, ainsi que je l'ai raconté, son train en arrière, afin de passer quelques moments en sa maison de Bidache et de régler ses affaires de famille. Ce train, plus magnifique encore que celui de Bavière, allait à petites journées; le maréchal le devait

rejoindre à Fontarabie. Il eut l'adresse de se faire payer une bonne somme par le cardinal, pour ses mules, ses caparaçons et ses habits, de sorte qu'il n'y perdit point, sans compter les présents qu'il reçut.

Le lendemain de mon entrevue avec Lauzun, je descendis plus morte que vivante, et si pâle, que ma bonne mère s'en effraya.

— Laissez, dit M. de Gramont. Une demoiselle qui se marie est toujours sérieuse, surtout quand elle va régner, non-seulement sur son époux, mais encore sur ses sujets. J'ai écrit ce matin à M. de Valentinois d'arriver à Bidache le plus tôt possible. Mon ambassade ne sera pas longue, ce n'est point moi qui ramènerai la jeune reine, je serai donc vite de retour, et, comme madame la duchesse de Valentinois doit briller aux fêtes du mariage royal, nous conclurons incontinent pour nous y rendre après tous ensemble.

Ma mère dit que cela était admirable et que je devais remercier mon père de ses bontés. Je crois que j'eusse étranglé de colère plutôt que de répondre un mot.

— C'est bien ! c'est bien ! poursuivit le maréchal ; je veux que chacun soit content aujourd'hui ; et vous, Puyguilhem, vous allez m'être aussi obligé que cette morveuse. J'ai une dépêche importante à porter à Son Éminence ; la Cour retourne à Paris ; je vous y envoie. Vous partirez ce soir, vous reviendrez avec le comte de Guiche pour le splendide hyménée de madame la princesse, je tiens à ce que la famille soit réunie. Vous voilà bien content de retourner vers les belles dames ! Mademoiselle du Gué-Bagnols se marie, dit-on, vous serez peut-être plus heureux après qu'avant. Quant à M. Guiche, il va bien, il va très-bien : on ne parle que de lui dans les ruelles. Vous verrez, madame, combien votre fils a bon air maintenant.

Il causa très-librement, ne semblant pas s'apercevoir des coups qu'il me portait, me forçant à lui répondre, à sourire, lorsque les larmes roulaient dans mes yeux. Il me surveilla si bien et me tint de si bonne façon, que je ne pus trouver une minute de solitude jusqu'au départ de mon cousin. Je m'échappai quand il prit congé de ma mère, je n'aurais pu résister, je me serais trahie.

Je me mis au lit, avec une grosse fièvre, et j'y restai plusieurs jours.

Lorsque mon père quitta Bidache, il monta dans mon appartement et me fit mille plaisanteries, qui m'enflammèrent le sang au point que j'en pensai étouffer.

— Je reviendrai dans un mois, deux tout ou plus ; d'ici là vous ne vous ennuierez point, ma fille, vous allez être entourée des tailleurs, des brodeurs, des bijoutiers, qui vous arriveront de Bordeaux et de Toulouse, encore ne sera-ce que le fretin ; car, pour les magnificences, votre frère s'en est chargé et vous les rapportera de la bonne faiseuse. Que vous allez être éblouissante, et que vos yeux feront de mal quand vous reparaîtrez à la cour ! Je m'en inquiète d'avance pour ce pauvre M. de Monaco.

S'il ne fût pas parti, je ne sais ce que j'allais lui dire.

Combien cette maison me parut immense et déserte, lorsque je recommençai à descendre !

Cependant elle se remplissait chaque jour de personnes conviées, de parents, de simples connaissances ou de tenanciers. Les compliments pleuvaient, j'avais grande envie de répondre des injures. J'obtins de ma mère et de madame de Basté de très-peu paraître, j'obtins même de reprendre mes promenades, à la condition d'être accompagnée par Blondeau et par un laquais. Ma première course fut pour la ruine de la montagne, où je trouvai mes bohêmes, où Puyguilhem m'avoua sa

tendresse ! Ah ! que je fus malheureuse en revoyant ces pierres, ces lierres en festons, ces beaux arbres et ces sentiers défleuris maintenant comme mon cœur! Je versai d'abondantes larmes, le laquais restait loin, et je ne gardai que Blondeau, qui me voyait pleurer tous les jours dans ma chambre et dont je ne me cachais pas.

— Mademoiselle, me dit-elle, si vous alliez rencontrer la vieille femme, elle qui vous a fait tant de promesses, elle pourrait peut-être vous consoler.

— Je ne la rencontrerai point, ma chère amie, ces sortes de gens ne viennent jamais quand on en a besoin, et puis d'ailleurs m'empêcherait-elle d'épouser M. de Monaco?

Je ne la rencontrai pas, en effet, j'eus beau remuer et retourner les ruines dans tous les sens, j'avoue que j'espérais mieux, et mes secrètes pensées étaient de la revoir. Je revins au logis triste et découragée; en entrant dans ma chambre, dont la fenêtre était ouverte, je trouvai sur le balcon une boule de papier enveloppant une petite pomme ; je fus sur le point de la jeter, lorsque mes yeux s'arrêtèrent sur ces mots, écrits très-lisiblement par dessus :

— « Le destin ne peut être changé. Notre sort est fixé, il faut s'y soumettre ; mais l'avenir et les amis sont là. »

Cela ne compromettait personne, et c'était clair à mes yeux. J'en fus à la fois triste et bien aise; je ne pouvais éviter mon malheur, le mariage se devait conclure, au moins l'espérance était là. Je serrai ce billet soigneusement. Ma vieille amie veillait donc sur moi, si je ne la voyais point. Elle me suivrait peut-être, elle me secourrait; c'était un appui, croyais-je : dans la jeunesse on croit tout.

J'en fus un peu consolée. Après un mois d'absence, je vis un matin, à l'instant où je ne l'attendais pas, —

j'étais à ma toilette, je vis Puyguilhem descendre d'un carrosse dans la cour. Le cœur me battit à m'étouffer, et je ne regardai point qui l'accompagnait. Il me parut néanmoins qu'il y avait plusieurs personnes. Mes jambes flageolaient sous moi. Blondeau fut obligée de me donner des gouttes, j'allais perdre connaissance. J'entendis après marcher, causer et rire dans le corridor, on frappa fortement à ma porte; je crus que c'était lui, une joie folle traversa ma pensée; il était gai, il était heureux, il fallait donc qu'il apportât de bonnes nouvelles à notre amour, je m'élançai les cheveux épars, et j'ouvris moi-même. Je me trouvai en face d'un cavalier que je ne reconnus point d'abord.

— Mademoiselle de Gramont? demanda-t-il.

Je m'apprêtais à prendre mon grand air pour le tancer de son insolence, il laissa tomber son feutre, son manteau de voyage qui l'enveloppait, et, me jetant les bras au cou, il me baisa deux ou trois fois sans me laisser le temps de me reconnaître, tout en riant de ma surprise.

— Ma sœur! ma sœur! répéta-t-il comme un écolier faisant un tour à son camarade.

C'était le comte de Guiche.

Nous étions séparés depuis bien des années, et à cet âge la différence est énorme. Je retrouvais mon frère, beau, bien fait, agréable de tout point, fort, spirituel et d'une élégance suprême. Je le regardais étonnée, je l'écoutais, je ne répondais point tant j'étais étourdie de toutes ces émotions à la fois. Quant à lui, il ne faisait que rire, tournait autour de moi, prenant ma main, mes cheveux, examinant ma taille.

— Par ma foi! mademoiselle de Gramont, vous êtes belle et j'en suis charmé. J'amène avec moi certain amoureux bien empressé de se jeter à vos pieds, et, ce

qui est plus important, j'apporte des caisses où vous trouverez des miracles de goût, qui vous rendront encore plus belle, ce qui ne nuit point.

Jamais je ne fus si sotte : je pris machinalement un soulier posé sur un coussin et je me chaussai, ce qui fit rire mon frère de plus belle, et il y avait de quoi.

— Des souliers ! ah ! quels souliers, ma sœur ! j'en ai dans votre bagage de si jolis, de si mignons, qu'en vérité je les crois seulement propres à garder le lit. Mais remettez-vous, remettez-vous donc. Êtes-vous devenue à ce point *Bidachienne* que vous ne sachiez pas dominer une impression, et que l'arrivée d'un frère vous fasse pâmer ? Mauvaise habitude ! il faudra vous en défaire au pays où vous allez, sans quoi vous seriez la victime de vous-même et des autres. Premier conseil de frère aîné ; ne vous y accoutumez pas, je suis rarement en humeur de maître d'école.

Je commençais à respirer : pourtant ce qu'il m'avait dit d'un amoureux m'occupait ; je songeais à Puyguilhem et je n'osais lui faire une question directe. Était-il donc dans la confidence ?

— Qui vient avec vous, mon frère ? répliquai-je bien timidement.

— Ne vous l'ai-je pas dit ? *j'apporte* M. de Monaco et *j'amène* vos présents de noce. La langue m'a fourché et je ne m'en dédis pas, car votre mari n'est réellement qu'une *chose*, et vos joyaux, vos parures deviendront la partie essentielle de cette union.

Je soupirai.

— Prenez-en votre parti, ma petite sœur, il en est toujours, ou presque toujours ainsi à la cour, vous ne serez pas la seule, je vous en réponds. Mais vous voilà toute triste, toute changée, d'où vient cela ? Vous n'êtes plus gaie, folle, résolue comme jadis, vous avez pris un

air de petite fille, alors que vous êtes une belle personne. Vous ne seriez plus une héroïne de la Fronde à présent, et je n'aurais pas cru cela de vous. Allons ! du courage, faites relever ces cheveux, je vous montrerai la coiffure à la mode, nous ouvrirons vos coffres et nous y prendrons ce qui vous plaira. Au diable les soucis ! commencez à vous accoutumer aux belles façons et moquez-vous du reste !

Je lui obéis machinalement, et aussitôt il nous expliqua ce qu'il fallait faire pour arranger mes boucles selon la coutume du jour chez les dames. Il nous en cita une douzaine des plus célèbres, d'après lesquelles tout marchait. Sa volubilité était extrême, je le jugeai tout de suite sur cette conversation, et combien je me trompais !

Lorsqu'il m'eut bichonnée à sa fantaisie, je le renvoyai pour qu'on me passât ma robe ; et comme son valet de chambre le venait prévenir que son appartement était prêt, il me supplia d'attendre qu'il fût habillé pour descendre avec lui.

— Je veux assister à l'entrevue de Cyrus et de Mandane, ma petite sœur ; je veux vous remettre moi-même aux bras de ce grand vainqueur. A propos, il radote d'une aventure d'Avignon, d'un pénitent, où vous êtes mêlée. Si bien que la reine l'a fait venir pour l'interroger ; elle doit en parler à mon père ; on dit qu'il y a là-dessous un secret d'État. Qu'est-ce que c'est ?

Il sortit sans s'occuper de ma réponse, en me criant :

— Attendez-moi !

L'attente fut assez longue, mais j'avais bien à penser ! J'allais revoir Puyguilhem, il revenait avec mon frère et mon mari futur, c'était entre eux deux que je le retrouvais, et il y pouvait consentir ! Je suivis le comte de Guiche, lorsqu'il reparut ; je répondis à tort et à travers

aux plaisanteries qu'il m'adressa. Le bruit courait, prétendait-il, que j'adorais M. de Valentinois.

— Si je n'étais pas votre frère, je dirais : Tant mieux! si elle aime celui-là, c'est une preuve qu'elle en pourra bien aimer un autre.

En entrant au salon, j'aperçus un cercle imposant, ma mère et madame de Basté au centre. Guiche me donnait la main ; mon oncle, le comte de Gramont, était près de la maréchale, puis M. de Monaco, puis *lui !*

Je fis la révérence en tremblant et les yeux baissés. Mon oncle m'embrassa et me dit que j'étais belle ; M. de Monaco me baisa le bout des doigts, avec la permission de la maréchale, et, quant à lui, il me salua le plus respectueusement possible.

XXVII

Avant d'aller plus loin, il est nécessaire de consacrer quelques pages au comte de Guiche et aux événements de cour dans lesquels il commençait à se trouver mêlé. Nous allons bientôt remonter sur le théâtre, la première chose est de présenter les acteurs, et ce que les poëtes appellent, je crois, l'exposition.

Depuis plusieurs années déjà mon frère, malgré sa jeunesse, était fort du monde et commençait à compter. Il ne bougeait de chez la reine d'Angleterre, où la princesse Henriette et lui *jouaient à la poupée d'amour*, selon l'expression de madame de Sévigné. Ils pelotaient en attendant la partie. Il voyait chaque jour le roi et Monsieur, étant de leur âge, à peu de chose près, et ayant l'honneur d'être de leurs jeux, plus tard de leurs parties. Le roi ne le goûta jamais beaucoup ; mais Monsieur s'en

engoua et le prit pour son favori. Guiche le menait par le bout du nez et s'en moquait déjà. Personne n'était plus moqueur que ce cher comte, il mordait à tout et par tout, on le verra bien. Il fut des voyages, avec son gouverneur même, lorsque mon père était absent, et commença d'aller à l'armée en même temps que le roi. Il s'y distingua fort, il reçut une blessure à la main au siége de Dunkerque, le jour où Sa Majesté tomba malade de cette fièvre qui faillit l'emporter.

Dès 1651, il s'était marié, j'ai négligé de le dire, tout occupée de moi-même. D'ailleurs sa femme fut si peu de chose dans sa vie, qu'elle n'y compta point. Elle avait treize ans quand il l'épousa. Elle était petite-fille de M. le chancelier, et c'est une jolie et aimable personne. Elle a supporté avec beaucoup d'esprit et de bonté les mauvaises façons de son mari; on ne l'entendit jamais s'en plaindre, et pour moi j'ai trouvé en elle une amie; même, depuis la mort de mon frère, elle me vient voir assidûment; elle a l'indulgence de la vraie vertu.

Le premier amour du comte de Guiche fut mademoiselle de Beauvais, la fille de cette vieille et laide Beauvais, femme de chambre de la reine, dont l'affreux museau reçut le plus pur encens de la jeunesse du roi. Je ne sais si le comte fut aussi *heureux* près de la fille que son maître près de la mère. Il n'aimait point qu'on lui parlât, et détournait les chiens toutes les fois qu'il en était question.

Vers cette époque, on commençait à beaucoup aller en masque, et c'est aussi le commmencement des loteries, même celui des ballets. Le roi en dansait fréquemment avec mesdemoiselles de Mancini, Mademoiselle et ce qu'on appelait le monde du Louvre. La comtesse de Soissons était mariée; c'était sous le règne

de madame la connétable, alors Marie de Mancini. La reine de Suède paraissait dans ses assemblées, où l'on se jouait d'elle, et trouvait mon frère à son goût; il la maltraitait et la faisait courir sans montrer qu'il s'aperçût de sa bonne volonté; elle en témoigna plus d'une fois sa colère.

M. de Candale, amant en titre de madame d'Olonne, et l'un des petits-maîtres les plus brillants de la cabale de la Fronde, mourut de sa belle mort, à Lyon, ce qui est un vrai malheur, dans un moment où il pleut des coups. M. le Prince se raccommoda à la grande joie de mon père; il prit aussitôt Guiche en gré, et en fit grand état. Il était (M. le Prince) tout à fait brouillé avec madame de Châtillon, qui, pour s'en consoler, descendait jusqu'à l'abbé Fouquet, lequel la maltraitait et la battait. Que les temps sont changés ! Si on eût dit à l'amiral de Coligny :

— La femme de votre petit-fils sera maltraitée par l'abbé Fouquet.

Il eût juré son gros juron et jeté le prophète à la porte. Cela était cependant, et au vu de chacun.

Monsieur était un étrange prince; il s'habillait en femme, il portait du rouge et des mouches, il passait sa vie à ajuster mademoiselle de Gordon et à se mettre des rubans dans les cheveux. Mon frère le méprisait jusqu'au point de lui donner un jour, dans un bal où l'on était en masques, à Lyon, lors de la visite à Madame Royale, de lui donner, dis-je, des coups de pied au derrière, devant toute la cour, et le prince n'en faisait que rire; il se croyait parfaitement déguisé.

La reine prit quelque ombrage de cette grande intimité et Monsieur ne pouvait voir le comte qu'en présence du maréchal Duplessis, son gouverneur; mais madame de Choisy et cette folle comtesse de Fiennes

les bonnes amies de Monsieur, leur procuraient des rendez-vous en secret, comme des amants. Au voyage de Lyon, ainsi que je l'ai dit, ils s'émancipèrent. La princesse Marguerite de Savoie, qu'on y fit venir si maladroitement pour épouser le roi, qui ne voulait pas d'elle, s'y montra la personne la plus spirituelle et en même temps la plus naturelle du monde. Nul n'aurait pris la position comme elle la prit. Mon père eut avec elle des entretiens particuliers qui la lui révélèrent avec ses qualités éminentes.

Manicamp était le grand ami du comte de Guiche et le plus insolent, le plus drôle de corps que je connaisse. Il se croyait tout permis sous l'abri de mon frère, et même vis-à-vis de Monsieur; ils en firent tant, que la reine les renvoya à Paris, où le comte devint amoureux de madame d'Olonne; de peur que personne n'en ignore, il la suivait au sermon du père Enève, jésuite, qui prêchait l'Avent aux hospitalières de la Place-Royale. C'était le sermon à la mode, où se rendait le beau monde. Les adorateurs de madame d'Olonne y passaient en troupe, entre autres Marcillac, fils du duc de Larochefoucauld et de la Fronde, qui mangeait des yeux mon cher frère, avec ses rubans et ses élégances qui n'appartenaient qu'à lui. Le bruit courait, mais je n'en crois rien, que Guiche ménageait la d'Olonne pour la donner à Monsieur. La reine, qui n'aimait pas les favoris de ses enfants, le répétait à Monsieur toute la journée, celui-ci se défendait; ce qu'il y a de sûr, c'est que mon frère n'était guère homme à servir d'hameçon aux autres.

Pendant le temps que mon frère et Puyguilhem avaient passé à Paris, il y eut une mascarade avec Mademoiselle, mademoiselle de Villeroy et mademoiselle de Gordon. Ce fut une galanterie très-précieuse, et qui

me coûta plus tard bien des larmes; car, à dater de ce jour, Mademoiselle remarqua M. de Lauzun et conserva son idée. Les femmes étaient habillées de toile d'argent, avec des passe-poils couleur rose, des tabliers et des pièces de velours noir, garnis de dentelles d'or et d'argent. Les habits étaient échancrés à la bressane, avec des manchettes et collerettes à leur mode, de toile jaune très-fine, le tout entouré de point de Venise. Les chapeaux de velours noir étaient couverts de plumes couleur de feu rose et blanc. Le corps de Mademoiselle était lacé de perles, attachées avec des diamants, il y en avait partout; Monsieur et mademoiselle de Villeroy étaient parés de diamants; mademoiselle de Gordon d'émeraudes. Elles étaient coiffées en paysannes de Bresse, avec des cheveux noirs, des houlettes de vernis couleur de feu, bordé d'argent. Monsieur était en femme et portait ce costume; de mon temps, je ne lui aurais jamais permis ces choses-là.

Le duc de Roquelaure, le marquis de Villeroy, mon frère et Puyguilhem, bergers de ces paysannes, étaient fort bien vêtus. J'ai noté tout cela dans le temps, parce que nos deux courtisans en radotaient. Mademoiselle m'en parla dès que je revins à la cour, et bien des fois depuis; elle ne l'oublia point, ni moi non plus.

Mon cher frère fit une fort vilaine action envers sa belle madame d'Olonne, et il en fut payé tout de suite. Il lui arracha les lettres de Marcillac et alla les colporter partout, surtout à l'hôtel de Liancourt, afin d'empêcher le mariage du prince avec la petite-fille de ce duc. Il n'en vint point à bout, et en fut d'abord pour sa courte honte et puis pour le reste. A son tour, Marcillac obtint les lettres du comte de Guiche, et les promena à Paris et dans tous les coins des ruelles. Il les porta même au cardinal, et là se gâta l'affaire. Dans une de

ces lettres, il parlait de Monsieur et de la reine en ces termes peu aimables :

« J'ai fait tout ce que j'ai pu pour résoudre l'enfant à être votre galant ; il en avait assez d'envie, mais il craint la bonne femme. »

Notez qu'il mentait comme un charlatan. Jamais il ne voulut donner Monsieur à la d'Olonne. Quoi qu'il en soit, la reine, se voyant traitée de *bonne femme*, entra en furie ; Monsieur, Mademoiselle, qui étaient fort tripoteurs, s'en mêlèrent. Mon père partait pour son ambassade, il en fut désespéré et eut les mille peines à raccommoder la chose ; mais la reine mère ne pardonna jamais, et la vie entière du comte de Guiche s'en ressentit.

La reine avait un ressouvenir très-mauvais; il ne faisait pas bon à l'offenser, elle n'était pas Espagnole pour rien. Voilà où en étaient les choses au moment de mon mariage : le roi, amoureux éperdu de mademoiselle de Mancini, qui n'en valait guère la peine, après avoir oublié sa sœur Olympe (la comtesse de Soissons) et mademoiselle de la Mothe-Argencourt, une des filles de la reine, se laissait marier malgré lui. Le cardinal était encore tout-puissant ; la reine essayait de dominer son fils, et n'y réussissait point. Toutes les intrigues se croisaient autour de l'avenir; c'était le roi, c'était la jeune cour.

Mon frère, dont on a voulu faire un héros de roman, était un homme capricieux, d'humeur noire avec sa famille, visionnaire, sans cœur, fort brave, très-emporté par moments, apathique et paresseux, presque toujours mordant, caustique, incapable d'amitié pour personne, pas même pour lui, lorsque cela lui donnait de la peine. Il n'aima pas même Madame, car je l'ai vu souvent se plaindre de l'esclavage qu'elle lui imposait, il ne la con-

servait que pour sa vanité. Il lui fallait être maître et non pas soumis; il lui fallait être adulé sans le rendre : enfin, excepté dans ses moments brillants de la cour, le comte de Guiche n'avait rien d'aimable ni d'attachant que son visage et sa bonne grâce. Je le sais mieux que personne, car il ne se cachait point avec moi.

Son esprit se perdait quelquefois dans des lanterneries et des sophistications sans terme. Il s'engageait dans des discussions qu'il ne pouvait soutenir, car il était fort ignorant, bien qu'il eût la rage de savoir le pourquoi de toutes choses. J'ai déjà parlé de ses affectations, de ses plaintes sans sujet, de ses évanouissements et de ses petits chiens. Il était une manière d'hermaphrodite par les façons et les habitudes : femme, en tout ce qui touchait la toilette, les finesses, les confidences exagérées, les susceptibilités, les coquetteries, les puérilités même, il redevenait homme aussitôt que le danger ou la gloire l'appelaient, comme Achille à Lesbos. Ses fréquentations avec Monsieur lui donnaient les goûts de ce prince, il s'était accoutumé près de lui à regarder comme capital l'arrangement d'un justaucorps ou d'un panache. Presque aussi Gascon que mon père, sa nonchalance donnait à ses gasconnades une autre tournure. Il disait tout, comme lui, mais ce n'était pas un trait lancé, c'était une mine dont on n'entendait l'explosion qu'après avoir écouté un instant. Plus incisif, peut-être, plus mordant, il eut des amis néanmoins qui se prirent à l'écorce et qui crurent à sa bonté, à cause de sa paresse, qui l'empêchait d'être méchant sans un intérêt bien direct. Moins adroit que le maréchal, parce qu'il était plus fier et plus orgueilleux de son mérite, ou plutôt je m'explique mal, parce qu'il tenait davantage à l'imposer aux autres, il ne réussit point à la cour aussi bien que lui. Il est mort à temps, il ne serait jamais arrivé à

rien ; il avait jeté son feu, comme une fusée. D'ailleurs, le roi ne l'aimait pas.

Tel était cet homme que la moitié du monde a jugé si différemment de l'autre, sans que nul rencontrât juste. A dater du moment où nous sommes arrivés, il se mêla toujours dans ma vie, nous le retrouverons sans cesse, voilà pourquoi j'ai tenu à développer son caractère ; de plus, j'écris pour ôter les masques, je veux faire connaître mes gens. Du point où je suis placée, sur mon lit de mort, je les vois bien ; je n'ai plus d'intérêts à ménager, je n'ai plus à craindre que mon juge de là-haut, je n'oserais pas calomnier, car il me voit et m'entend ; mais je suis juste, et c'est un soulagement en l'état où je suis. Voilà que ce mot de *soulagement* venu au bout de ma plume me fait rire en me rappelant madame de Briou. Cependant je ne l'effacerai pas. Retournons à mon mariage et à M. de Monaco.

XXVIII

Après la présentation et un compliment, M. de Monaco se regarda comme le maître futur de ma personne et s'étala en conséquence.

— Ah ! mademoiselle, que je suis heureux ! s'écria-t-il.

— En êtes-vous bien sûr ? demanda le comte de Guiche, suivant son effronterie de famille.

— Pourquoi cela ?

— C'est que vous n'en avez pas l'air, et que ma sœur ne me semble persuadée ni de son bonheur ni du vôtre.

Je regardai Guiche avec reconnaissance, j'espérais que le duc se fâcherait ; mais voire ! il se mit à rire.

— Mon père sera ici dans deux jours, poursuivit le comte, et il nous amène une foule d'amis, il en a, je crois, recruté dans toutes les Espagnes.

Nous n'en manquions déjà pas d'amis autour de nous, et, comme je ne voulais pas regarder Puyguilhem, je les regardai. J'avisai dans un coin M. de Biaritz, qui me salua d'un air profondément triste, j'en fus étonnée, et son visage me sembla plus beau encore avec cette expression. Lorsqu'il vit sur ma physionomie que je songeais à lui, il s'approcha lentement, et, profitant d'un moment où je me retournais, ce qui m'écartait un peu des autres, il me demanda si je comptais bientôt me promener encore dans les ruines.

Cette question m'étonna et me fit rougir. Je lui demandai à mon tour comment il savait que j'y eusse été.

— Parce que j'y étais moi-même, mademoiselle.

— Mais je ne vous ai point vu.

— Je vous ai bien vue, moi !

Je n'osai en dire davantage. Je ne savais de laquelle de mes promenades il s'agissait. Peut-être était-ce la première, peut-être m'avait-il entendue avec Puyguilhem, et cependant mes Bohêmes faisaient bonne garde. Une idée me poursuivait que ce beau jeune homme, si sauvage, si loin des façons de cour, d'un sang aussi vieux que les rochers de nos montagnes, avait un lien quelconque avec les sujets de ma bonne amie. J'en eus presque le frisson : je savais qu'il m'aimait, on sait toujours ces choses-là ! mais il me faisait peur.

Il viendra une époque où nous aurons la clef de cette énigme.

Il me fut impossible d'échanger un mot avec Lauzun dans cette éternelle journée. J'espérais que le soir il se souviendrait d'autrefois, et je mis Blondeau en s

nelle. En effet, nous l'entendîmes arriver, et je courus à lui le cœur plein tout à la fois de douleur et de joie. Je le trouvai froid, compassé, raisonnable. Armé de son sacrifice, il exigea que je devinsse comme lui, en apparence du moins. Il me fit consentir à cesser nos entrevues et à lui garder l'avenir. Il tremblait, assurait-il, que nous fussions découverts. Le maréchal n'ignorait rien, il devait nous épier et j'en serais la victime. Il mourrait de désespoir s'il était cause pour moi d'un chagrin, d'une privation. Il m'aimait tant ! il se dévouait aux regrets, à la jalousie, à mille tourments, pour me jeter aux bras d'un rival riche et puissant, parce qu'un cadet de famille n'était point un mari digne de moi.

Ce qu'il y a de pis, ce dont je rougis à présent, c'est que j'étais assez folle pour l'en remercier, pour admirer ce désintéressement et pour le proclamer le plus héroïque des amoureux. On passe la moitié de la vie à être dupe, et le reste à se venger sur les autres de l'humiliation de l'avoir été.

Nous vîmes arriver mon père trois jours après, avec un train de Jean de Paris : le pays entier le suivait. Il fut reçu, en descendant de carrosse, par les gens de son bailliage et les principaux de Bidache, Barnache, etc., derrière lesquels se tenaient mes frères (Louvigny arriva aussi), mon oncle, M. de Monaco et les autres. Ma mère et moi, ainsi que toutes les dames, nous restions aux fenêtres. Mon père savait très-bien représenter aux occasions ; il dit ce qu'il fallait et entra dans le château avec ses courtisans, ceux de l'ambassade et les nouveaux.

Après avoir salué ma mère, puis chacune des principales dames et moi, il appela un joli jeune homme très-proprement et magnifiquement habillé, et dit à la

duchesse (on commençait à donner ce titre à ma mère) :

— Madame, voici un jeune homme d'assez bonne maison, qui m'a été confié par sa sœur aînée, et pour lequel je vous demanderai vos bontés. C'est le chevalier de Charny.

Encore une ancienne connaissance retrouvée! Charny ajouta un compliment bien tourné, en homme qui sait ce qu'il vaut, qui connaît sa position et qui la prend. Il vint à moi de la meilleure grâce du monde, me rappela notre escapade et nos joies d'enfants, et me supplia de le regarder à l'avenir comme le plus passionné de mes serviteurs. Je me trouvais donc bien placée entre toute cette jeunesse et la perspective d'appartenir à M. de Valentinois, le seul qui n'eût de jeune que l'âge, dont l'extérieur, l'esprit, les manières étaient si différents des miennes et des leurs. Je poussai un gros soupir et je me réfugiai derrière ma mère, pour n'avoir plus à répondre à personne.

M. de Gramont m'y découvrit et me complimenta. Il me jeta deux ou trois grosses railleries en me témoignant sa satisfaction.

— Je vous l'avais dit, ma fille, on s'accoutume à tout. Vous vous ferez merveilleusement à votre futur état, vous serez bientôt charmée de l'avoir accepté, et vous m'en remercierez plus tard.

M. le maréchal duc de Gramont s'est fort trompé; je ne l'ai point remercié, et je ne le remercierai jamais.

Pendant les quelques semaines qui s'écoulèrent jusqu'à mon mariage, Lauzun m'évita sans affectation; nous n'échangeâmes pas un mot en particulier, il veillait même sur ses regards. Chaque soir je l'attendais en vain, je restais de longues heures immobile, les yeux fixés sur cette porte qui ne s'ouvrait plus pour lui, et

sur Blondeau, s'endormant à son poste. J'étais si cruellement atteinte, que, plusieurs fois, j'eus la tentation de le chercher, puisqu'il ne me cherchait pas. La honte me retint, peut-être la crainte encore plus que la honte, je le trouvais si glacé, que je craignais d'être mal reçue.

Au contraire de lui, Charny s'enflammait et ne prenait pas la peine de le cacher. Il me suivait partout, il m'assassinait de sa passion; en outre qu'il ne me déplaisait point, je le supportais, pour tâcher d'exciter Puyguilhem à la jalousie; il ne paraissait pas s'en apercevoir, ce qui m'exaspérait. M. de Monaco d'une part, et *Charlemagne* de l'autre, en séchaient. M. de Monaco n'y fit point de façon, et en parla à mon père, qui lui répondit tout bonnement ceci :

— Je sais, je sais, il n'y a pas de quoi brider une puce. Charny est un enfant, ma fille est une coquette, ce sont des folies. D'ailleurs il ne faut pas nous en occuper; à la cour, cela vous arrivera sans cesse. Lorsqu'on a une belle femme, on n'a pas le droit d'empêcher les autres de s'en apercevoir, et même de le lui dire. Le seul parti à prendre est de la mieux persuader que les autres, et, avec votre esprit, cela ne peut pas manquer d'arriver.

Cette maxime ne le contenta point, il eut recours à ma mère : elle l'assura de mon sentiment tendre pour lui, et me fit un sermon magnifique, dont je ne retins pas le premier mot. Désespéré de ces efforts inutiles, le duc se mit à bouder, et crut que j'y allais prendre garde; il en fut pour son humenr chagrine, et revint de lui-même lorsqu'il s'ennuya.

Quant à M. de Biaritz, il ne dit mot, il ne porta pas une plainte; mais, un jour de grande chasse dans les montagnes, je priai sérieusement Guiche de ne pas quit-

ter le chevalier, et de ne point souffrir qu'il s'écartât. L'œil de notre héros basque étincelait de telle sorte, que je craignais une rencontre, et, sur son terrain, au milieu de ses précipices, le descendant des preux eût vaincu le petit-fils de Henri IV, malgré le sang béarnais qu'il tenait de son aïeul. M. de Biaritz eut le bon esprit de se contenir; j'ai su tout ce qu'il lui en avait coûté.

Les jours s'écoulaient; le moment approchait, mon sang se glaçait dans mes veines à cette idée. Je passais ma vie entre les tailleurs, les bijoutiers et les compliments. Mes frères ne sortaient pas de ma chambre, où toutes les femmes assistaient à ma toilette. Cette jeunesse était folle et gaie. Les fêtes se succédaient à l'envi; celles à la mode du pays, pour les vassaux, puis les nôtres. On m'accablait de harangues; il pleuvait des lettres auxquelles il fallait répondre. Mes parents, ceux de M. de Monaco, me félicitaient et se félicitaient eux-mêmes: l'alliance était brillante des deux côtés.

La veille du contrat, trois gentilshommes arrivèrent. Un du roi, un de la reine, un du cardinal; ils venaient complimenter de la part de Leurs Majestés et de son Éminence. La cour voyageait dans le Midi et s'acheminait vers Saint-Jean de Luz, où se devait conclure le mariage avec l'infante. Le cardinal envoyait à la duchesse de Valentinois une couronne à la mode italienne, pour porter à Monaco, et le présent n'était pas mince. Il fut convenu que je m'en parerais le jour suprême. Rien ne marquait autant la faveur de mon père, car le Mazarin était avare; il ne donnait jamais rien à personne, si ce n'est pour qu'on le lui rendît au centuple, et, à cet égard-là, mon père en savait encore plus long que lui.

Le contrat fut signé au bruit des fusées, des coups

de fusil, des réjouissances de tous les Bidachiens. Les cours et le parc, le château même, étaient pleins de gens. On chantait, on dansait, on buvait, on brûlait des feux de joie, et la triste héroïne de cette fête avait les yeux gros de larmes. Mon cousin se montra charmant. Sa gaieté brillait plus que les pièces d'artifice, et M. de Monaco l'adorait. Moi, je suffoquais; mais il fallait se contraindre sous ce harnais de pierreries qu'on m'imposait. Guiche fut très-bon; il comprit que je n'étais pas heureuse et ne se moqua pas de moi : c'est un beau trait.

Le matin du 4 janvier 1660, dès sept heures, on fut éveillé par le bruit du canon; c'est-à-dire de deux petits fauconneaux qu'avait le maréchal, et dont on tirait des salves dans les occasions. Ma mère, madame de Basté, ma jeune sœur, mes frères, toutes les dames entrèrent dans ma chambre en cérémonie, portant l'habit de la mariée, magnifique robe de brocard d'argent, entièrement brodée en perles fines, avec des reliefs moitié satin, moitié velours blanc, comme le reste. Le manteau pareil, à la longue queue, que devait porter le pauvre Bassompierre, et qu'il porta, malgré ses gémissements.

Ma coiffure était une espèce de chaperon de perles fines, tout en fleurs, d'un travail admirable. C'étaient des lis, des marguerites, des fleurs d'orangers et des renoncules. L'étoffe de la robe avait été faite et brodée exprès à Lyon. Pour la couronne, le maréchal l'avait commandée, dans son ambassade d'Allemagne, à un joaillier de Munich très-renommé pour ces sortes de travaux. La princesse Louise de Savoie, mariée à l'électeur de Bavière, lui en fit présent. Mon voile, en point de Venise, de toute magnificence, venait de la dogaresse. Rien ne manquait à cette parure, que la

fleur de mon visage, pâle et défiguré à effrayer ceux qui m'aimaient.

Lorsque je fus prête, les cloches sonnèrent en branle, le canon recommença, les vassaux crièrent; le maréchal me vint prendre et me conduisit à son carrosse. Je devais revenir dans celui que M. de Monaco avait amené pour cette circonstance, et qui étincelait de dorures. Je trouvai sur mon passage Charny, plus pâle que moi, M. de Biaritz, qui me fit trembler tant il était sinistre. Bassompierre m'attendait pour porter ma queue, il ne se soutenait plus lui-même, et de chaque côté de la portière M. de Monaco, épanoui, mille fois plus sot que de coutume, et Puyguilhem souriant, mais dont les yeux me parurent des flammes.

Nous allâmes à l'église du bourg; l'évêque de Pamiers nous maria, assisté de deux ou trois autres. Le cardinal de Grimaldi, archevêque d'Aix, grand-oncle de *mon mari*, n'avait pu venir et avait délégué M. de Pamiers à sa place. Je retournai avec M. de Valentinois et ses proches dans son carrosse; j'étais séparé des miens, c'en était fait, mademoiselle de Gramont n'existait plus.

Je devais porter le soir la couronne du cardinal Mazarin, une robe de satin blanc, couverte de point d'Espagne en argent et brodée de diamants et de perles, la plus magnifique chose du monde. Je dînai avec ma toilette de mariage, entre mon père et M. de Monaco. Je saisis ensuite un moment où l'on me laissait respirer, pour remonter chez moi et pleurer un peu quelques minutes; la nuit tombait, il faisait un temps horrible.

Lorsque j'entrai dans un corridor noir conduisant chez mes femmes, j'entendis des pas derrière moi: j'étais suivie, je me retournai, on me saisit par mon beau

voile, qui fut mis en pièces, un bras se passa autour de ma taille, une voix bien connue se fit entendre et bouleversa mon cœur.

— Si cet homme vient ce soir dans votre appartement, je vous donne ma parole que je le tue et vous avec lui ; je n'y tiens plus !

Il est facile de comprendre combien je fus à la fois heureuse et épouvantée. Il se réveillait donc enfin ! Cette tranquillité n'était qu'une feinte, il avait souffert ! Il me regrettait, il m'aimait, il me disputait à son rival, il se regardait comme mon maître, et ne me permettait pas la révolte. Mais aussi ces menaces ! Je le connaissais, il les exécuterait, il braverait tout, il détruirait en une minute la dissimulation de trois mois. Comment faire ? Comment le contenir ? Comment empêcher M. de Monaco de se prélasser dans ses droits de mari, et lui interdire une chambre devenue la sienne ? Il y avait là de quoi embarrasser une tête plus rassise. J'appelai Blondeau, qui me suivait, et je laissai échapper mon inquiétude, non pour la consulter, je hais les avis des subalternes et je ne descendais point jusque à eux, mais parce que cela me desserrait le cœur.

— Ah ! mademoiselle ! s'écria-t-elle sur-le-champ, M. le maréchal seul peut vous tirer de là, il faut lui tout dire.

Cette idée m'était déjà venue, mais je répugnais à l'exécution. Mon père avait une si terrible manière de plaisanter ! Je craignais cette plaisanterie plus que les mots sévères de qui que ce fût. Déjà, depuis le matin, plusieurs fois il m'avait mise au supplice. Cette menace de Puyguilhem, faite en passant (car il m'avait quittée de suite en entendant arriver Blondeau), dans un corridor noir, lui semblerait peu dangereuse, il en rirait. M. de Monaco, transpercé par mon cousin, ne se ran-

geait pas dans ma tête comme une chose possible et avouable. Cette figure-là victime de la jalousie ! Comment être jaloux sérieusement d'un pareil museau et aller jusqu'à la tragédie du couteau? J'entendais d'avance les pasquinades de M. de Gramont là-dessus.

Je me déterminai pourtant. J'ôtai mon voile, mis en pièces, et je descendis très-décidée à tout braver. La première personne que je rencontrai fut le chevalier de Charny, tout botté, l'air triste et la mine basse.

— Eh ! mon Dieu ! lui dis-je, qu'avez-vous, et où allez-vous ainsi?

— Hélas ! madame, je pars tout à l'heure.

— Vous partez !

— Oui, avec M. le maréchal, M. de Puyguilhem et M. de Louvigny.

— Puyguilhem ! Louvigny ! mon père ! où vous conduit-on ?

— A Pau; un courrier arrivé à l'instant apporte une dépêche. M. le maréchal doit s'y rendre et nous emmène.

— Oh ! pensai-je, mon père ! mon père ! il songe à tout !

C'était un grand poids de moins, je n'aurais pas de confidence à faire ; je quittai Charny bien soulagée, mais craignant encore. Puyguilhem suivrait-il le maréchal? N'allait-il pas débuter par une désobéissance? Je le cherchai, je cherchai M. de Gramont. Guiche me dit qu'ils étaient enfermés ensemble, mon sort se jouait.

J'ai su depuis cette conversation. Le maréchal trouva Lauzun au bas du degré, rouge encore de notre entrevue brusquée. Il le saisit au passage et l'emmena, beaucoup malgré lui. Entré dans le cabinet des livres, il le fit passer d'abord, et derrière lui ferma la porte au verrou. Puis il le regarda jusque dans le blanc de l'œil,

ce dont le hardi compagnon ne se déconcerta pas.

— Monsieur, dit-il, allez incontinent mettre des bottes et un balandras, nous partons dans un quart d'heure.

— Pardon, monsieur le maréchal, c'est impossible.

— Ouais ! impossible ! et pourquoi?

— Je suis hors d'état de monter à cheval.

— Vraiment ! vous me semblez cependant alerte et dispos. N'êtes-vous pas plutôt sur le chemin de la folie? je n'entends pas qu'on y marche sous ma bannière.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, monsieur.

— Je sais, ou plutôt je devine ce que vous voulez faire, moi, vous avez des billevesées de jeune homme; depuis ce matin je vous épie et vos yeux vous trahissent, mon pauvre garçon, vous n'êtes pas encore bien habile, quoique vous promettiez infiniment.

— Monsieur le maréchal me fait trop d'honneur.

— Ne prenez pas cet air ironique, et écoutez-moi. Avec vous, je ne ferai point de discours, de beaux sentiments, nous nous connaissons l'un et l'autre. Le roi va se marier à Saint-Jean de Luz.

— Oui, monsieur.

— Monsieur votre père a décidé qu'à partir de ce moment, il vous abandonnait la compagnie des Cent-Becs-à-Corbin, dont vous n'aviez que la survivance.

— Je ne le savais pas.

— Je le sais, moi. Or, cette compagnie, c'est votre entrée sérieuse à la cour, c'est le commencement de votre fortune. Le roi vous verra chaque jour, vous, qu'il connaît à peine, et je me trompe fort, ou bien il ne vous en faut pas davantage pour vous emparer du poste.

Lauzun eut un éclair dans les yeux, mais il se tut.

— Je reçois à l'instant une dépêche de Son Éminence qui me force à me rendre à Pau, peut-être à Bayonne,

sur-le-champ. J'ai besoin, dans une de ces deux villes, d'un autre moi-même en les quittant; j'ai songé à vous. Vous y passerez agréablement votre temps; dans deux ou trois semaines, madame de Valentinois et la maréchale y viendront *espérer* leurs Majestés, au-devant desquelles je dois me rendre; ensuite, vous servirez d'écuyer à ces dames, pour marcher vers Saint-Jean de Luz, où vous attendra votre compagnie. Je suis bon parent, monsieur, et j'arrange bien les choses, ne le trouvez-vous pas?

En retour, il vous faut me sacrifier aujourd'hui votre *incommodité*, m'accompagner de bonne grâce, et laisser le Dieu d'hyménée éteindre ses flambeaux pour allumer ceux de votre gloire. C'est non-seulement un ordre que je vous donne, mais c'est une prière que je vous fais.

Puyguilhem m'aimait, il était certainement enragé contre mon mariage et contre mon mari, mais la première passion de cet homme a toujours été et sera toujours l'ambition, soutenue par l'orgueil. Mon père touchait admirablement cette corde. Cependant, il ne se rendait pas encore.

—Si votre maladie vous jouait le mauvais tour de vous retenir ce soir, plus de Becs-à-Corbin, plus de commandement de Bayonne, plus de duchesse de Valentinois à la cour, plus de faveur pour son cousin, partant plus de fortune. Ce serait là une méchante maladie, bien pis que les sept plaies d'Égypte, en vérité. Elle vous jetterait même peut-être en Espagne, ou ailleurs, selon que l'exil vous séduirait plus en un lieu qu'en l'autre. Mon pauvre comte, je vous plaindrais fort, et ce serait dommage.

M. de Lauzun est nanti d'une promptitude de jugement très-rare et d'une résolution aussi prompte que le jugement. En un clin d'œil ces paroles lui montrè-

rent l'abîme ouvert, il n'était pas homme à s'y jeter.

— A quelle heure monsieur le maréchal monte-t-il en carrosse?

— A l'instant, monsieur. Vous avez juste le temps de vous préparer, sans vous écarter même.

— J'obéis, monsieur le maréchal.

Mon père lui fit un signe de main, et, dès qu'il fut sorti, il revint vers nous. On était réuni autour de ma mère, dans la chambre du dais; le cercle, fort sérieux déjà, se ressentait de ce départ subit. Au fond, tout à fait dans l'ombre, j'apercevais le visage pâle de Biaritz, ne bougeant non plus qu'une statue et me lançant des regards effrayants. Bassompierre et Charny faisaient la paire de muets, M. de Monaco s'était imprimé un sourire résumant toutes les sottises qu'il avait dites et celles qu'il dirait. Mon père vint droit à moi, et, me donnant la main, il me conduisit à la cheminée, où personne ne se tenait.

— Madame de Valentinois, me dit-il, je remplis jusqu'à la fin mes obligations de père; j'espère que vous vous en souviendrez, et que mademoiselle de Gramont se montrera digne de la maison dont elle sort. Vous avez une belle boule à jouer; ne la manquez pas, vous vous en repentiriez toute votre vie.

Il n'attendit point de réponse, et retourna vers ma mère, jusqu'à ce que les écuyers le vinssent prévenir. Mes amants le suivirent comme des crucifiés, excepté Biaritz, qui ne branla pas. Je crois que, s'il eût tenu M. de Monaco dans quelque coin, j'eusse été bientôt veuve. Nous ne les vîmes pas partir; mais j'entendis les carrosses, et chaque tour de roue me passa sur le cœur.

La veillée ne se conduisit point tard. Ma mère conservait les anciens usages lorsqu'elle en était la maîtresse. On me mena dans ma chambre en grande

pompe; j'avais tant prié pour être dispensée des cérémonies de la chemise et autres, qu'on me l'avait accordé. Nous n'étions point à la cour, et puis, en ce temps-là, on n'y tenait pas tant qu'aujourd'hui, le feu roi n'en ayant pas la furie comme celui d'à présent. On suivait encore les modes de Louis XIII pour toutes ces choses, notre cher sire ne s'étant pas montré ce qu'il devait être sous le cardinal Mazarin.

Ma mère et madame de Basté m'embrassèrent tout en larmes, après le sermon d'usage. Je ne sais pourquoi elles pleuraient, puisqu'elles me croyaient heureuse. Guiche, qui venait de chez le marié, força la porte pour m'embrasser et se moquer de moi. Il me trouva le meilleur air du monde sous mes dentelles et mes floches, badina quelques minutes et s'enfuit en criant :

— Voilà Son Altesse !

Les étiquettes d'à présent veulent que l'on vous couche en face de toute la France. Grâces au ciel, je le répète, nous nous en affranchissions. J'attendais M. de Valentinois, seule avec Blondeau, ayant renvoyé les autres, bien triste et bien marrie, et décidée pourtant à obéir à mon père. Il entra. Son déshabillé, parfaitement ridicule, le faisait ressembler au Gros-Guillaume de la comédie. Il s'était surtout monté un bonnet, en manière de cloche, qui m'eût fait rire aux larmes, pour le peu que je ne fusse pas l'héroïne de la pièce. Blondeau, quoique toute contristée, ne put s'en tenir, et se cacha derrière mes rideaux. Un valet de chambre et deux pages le suivaient, chargés de ces mille brimborions italiens sans lesquels il ne pouvait dormir. Des reliques, des images, des dragées, je ne sais quelle horloge à mécanique, avec un coq chantant les heures, puis deux ou trois fioles, dont une d'eau bénite et des chapelets.

Il fallut une table exprès, à côté du lit, pour ranger tout cela. Le prince m'avait saluée aussi sérieusement que le roi sur son trône ; ensuite il ne s'occupa plus que de ses habitudes, avec ses valets, le tout en langue italienne, que je ne comprenais pas. Je crus que cela ne prendrait point de fin ; mais cela en eut une pourtant, et nous nous trouvâmes seuls. Blondeau, avant de sortir, me baisa la main, me suppliant d'avoir du courage ; la pauvre enfant n'enviait pas mon sort.

Lorsqu'elle eut fermé la porte, M. de Monaco alla s'assurer que tout était clos, puis il revint vers moi. N'allez pas vous imaginer qu'il fût vieux, au moins ; il n'était que trop jeune, au contraire, et avait peu d'années de plus que moi. Son grand-père vivait et régnait ; nous n'avions à attendre que deux générations. Cela ne tarda guère, néanmoins, comme il se verra. Il alla s'agenouiller devant le prie-Dieu et y resta plus d'une demi-heure, les mains dévotement jointes, les yeux au ciel et dans l'attitude d'un vrai béat. Deux chandelles de cire brûlaient à mes colonnes ; j'eus l'espièglerie de les souffler et de nous mettre ainsi dans une obscurité complète.

— Qu'est-ce à dire, madame ? demanda-t-il.

— Je ne sais, monsieur, répondis-je.

— Appellerai-je vos femmes ou mes gens pour nous rendre de la clarté ?

— Il n'en est pas besoin, monsieur.

Il ne parla point, mais je l'entendis marcher par la chambre, sans se rapprocher, toutefois, et je ne puis dire combien de temps il resta autour de ses drogues, grommelant à tâtons. Enfin, il vint !

Le jour est long à paraître en hiver. Je l'attendais avec impatience, par cette nuit éternelle. Il n'est point de supplice comparable à celui-là, et les hommes ne s'en dou-

teront jamais. A la petite pointe de l'aurore, mon mari dormait, je n'osai pas le regarder, mais il me sembla qu'il dormait bien et que je me pouvais éclipser sans danger. Je courus chez Blondeau. La bonne fille ne s'était pas couchée et s'était endormie un chapelet à la main, priant pour moi, sans doute. Je me jetai sur son lit, fondant en larmes; cependant la fatigue me saisit et je m'endormis également pendant une heure ou deux. Le mouvement des domestiques, allant et venant par les corridors, me réveilla. Il fallut retourner à cette chambre fatale, le prince n'avait pas changé de place.

A mon aspect, il ouvrit les yeux, se les frotta, me regarda un instant et me dit d'un ton aussi rogue que sa mine :

— Corbleu ! madame, vous voici donc ma femme ! et vous ne doutez pas que ce vous soit un grand honneur. Je vous avertis dès ce matin que, si vous vous avisez de ressembler à vos grand'mères, à vos tantes et à une infinité de vos parentes qui ne valent rien, vous y trouverez votre perte.

Vous qui connaissez maintenant Charlotte de Gramont, vous comprendrez comment elle accepta cette algarade, et l'effet qu'elle produisit.

XXIX

Mon premier mouvement fut une colère si superbe, que j'en crus étouffer. Je n'avais pas la force de parler tant j'étais émue. Quant à lui, fier de son chef-d'œuvre, il me regardait en dessous, d'un air narquois, en homme qui se croit le maître et qui établit solidement sa couronne. De mon côté, je songeai aussitôt que j'allais de-

venir esclave, si je ne lui montrais de suite à qui il parlait. Je connaissais le sire, son esprit obtus, borné, étroit, entêté, stupide; je savais également qu'avec l'âge ces défauts augmenteraient, et qu'une volonté ferme pouvait seule dompter cet ours des Alpes. Assez maîtresse de moi-même, après un instant; je lui dis d'une voix assurée :

— Vous oubliez sans doute où vous êtes et qui je suis, monsieur, que vous insistez ainsi sur l'honneur que vous me faites et que vous insultez ma famille.

Il me regarda étonné que j'osasse lui répondre. Je continuai :

— Je n'eusse pas provoqué, et sitôt, une explication de ce genre ; mais je l'accepte ; il ne saurait être mieux que d'apprendre à quoi l'on doit se fixer dans l'avenir. Je suis d'assez bonne maison pour qu'on puisse compter avec moi. Je n'aime pas les discours de cette sorte, et ce n'est pas en vous y prenant ainsi que vous ferez de moi une personne soumise. Je ne cède jamais à la contrainte ; je me roidis contre les ordres, même lorsque je suis disposée à accepter des prières. Je suis votre femme, il est vrai, mais je suis la duchesse de Valentinois; je sais ce que je dois à ce nom, à ce titre, de toutes les manières ; il n'est pas besoin que vous me le rappeliez.

La figure du prince, assis sur son lit, son bonnet à cloche aplati par les coussins, ses cheveux hors des papillotes (on ne portait pas encore de perruques en ce temps), ne peut se rendre. Il avait l'air d'un premier pris. Il essaya de gronder pourtant. Je criai plus haut que lui, et, avant de quitter la chambre, il était complétement désarmé. Mais cette injure était gravée dans ma mémoire sans pouvoir s'en effacer jamais ; de ce

moment data toute notre vie ; il avait attaqué mon orgueil, mon orgueil n'oublia pas.

Les cérémonies recommencèrent au lever, comme aussi les plaisanteries de mon frère, avec lequel j'aurais voulu rire : j'étais trop fortement blessée. Je fis ma toilette presque en silence ; je renvoyai mes femmes ; je reçus ma mère comme la duchesse de Gramont venant chez la duchesse de Valentinois. Rien n'effaçait de ma pensée les paroles que j'avais entendues, rien ! pas même ma tristesse et mes regrets.

Au déjeuner, qui fut somptueux, je retrouvai Biaritz plus blanc qu'un linceul. Il me glaça ; néanmoins, il me toucha également, et j'allai vers lui comme on se promenait dans les jardins. Il se recula croyant que je passais.

— Monsieur de Biaritz, lui dis-je, vous êtes très-pâle. Souffrez-vous ? Seriez-vous malade ?

— Non, madame, je suis mort.

— Mort ? répétai-je, m'efforçant de rire ; n'allez-vous point ressusciter ?

— Jamais.

— Sérieusement ?

— Madame, je ne suis point de ceux qui plaisantent.

Puyguilhem n'était pas là, M. de Monaco y était trop ; j'eus envie d'une distraction, je cherchai à consoler ce beau ténébreux.

— Pas même si l'on vous plaint ?

— Et qui me plaindrait ? d'ailleurs, je ne demande point que l'on me plaigne.

Il était alors fier comme un hidalgo.

— Je suis Basque, continua-t-il, je suis gentilhomme, pas une race d'au delà des monts ne vaut la mienne : je ne dois rien à personne, grâce au ciel ! Je suis jeune et fort, je crains Dieu, je ne crains que lui, et, s'il me

plaît d'être malheureux, c'est que je veux l'être; je ne vois pas pourquoi l'on me plaindrait.

Je ne pus m'empêcher de lui tendre ma main, afin qu'il la baisât; ce mouvement me vint malgré moi, malgré ma volonté, malgré mon cœur. Il était si beau, si fier, si ardent! Mon regard exprima mes pensées; car, en baisant cette main que je lui donnais sans qu'il l'eût demandée, il me dit tout bas :

— Est-il donc trop tard?

Une charmille nous cachait; je fus émue pour la première fois de ma vie, d'une de ces émotions qui depuis m'ont été familières. Je lui laissai un rayon d'espérance; il demeura dans le respect, mais il me mit au doigt un anneau constellé fort bizarre.

— Cette bague vient du premier, du plus ancien des enchanteurs; elle fut trouvée par un de mes ancêtres, après la bataille de Roncevaux, au doigt d'un Sarrasin terrible, qu'il tua de sa propre main, sur un tas de cadavres immolés à sa gloire. Elle est depuis lors dans notre maison; je vous la prête, madame; gardez-la soigneusement, elle a de grandes vertus, elle vous portera bonheur ; je vous la prête, entendez-vous? Je viendrai vous la demander en temps et lieu.

— On me cherchait déjà; des pas se firent entendre; il disparut, léger comme un écureuil, et, lorsqu'on parvint jusqu'à moi, on me trouva seule. J'étais tremblante et bouleversée au dernier point. Une nouvelle sorte d'émotions se réveillait en moi, j'en étais aussi surprise qu'effrayée; je sentais qu'elle me conduirait à des actions coupables, et je n'avais pas la force de la réprimer. J'en rêvais toute la journée et toute la nuit encore, et bien des fois depuis; j'en rêve sur ce lit de mort, où je suis arrivée si jeune, victime de cette puissance contre laquelle je n'ai pas combattu.

L'absence de mon père rendit les fêtes de mon mariage assez tristes. Je ne faisais rien pour les égayer. Mon nouvel état me déplaisait mortellement ; l'absence de Puyguilhem attristait mon cœur, la présence de Biaritz me donnait le frisson. Je ne vivais plus en moi-même ; je fuyais le passé, le présent, je fuyais surtout l'avenir. Je m'habillais avec coquetterie, je me parais pendant de longues heures ; je me surprenais à mon miroir, me regardant, heureuse de me trouver belle. J'appelais de tous mes vœux le moment du départ, l'arrivée de la cour, ces magnificences, ces hommages qui m'attendaient. Mon mari se rapetissait de plus en plus, et ma domination s'établissait sur les ruines de sa tentative manquée. Je le traitais en cadet de famille, non pas en Grimaldi ; il prenait de l'amour aussi à mes yeux, qui en mitraillaient. Je le voyais du reste, et j'en doublais le charme pour doubler mon pouvoir.

Un courrier du maréchal vint enfin nous prévenir; il nous attendait à Bayonne pour se mettre en chemin, au-devant du roi, jusqu'aux confins de la province. Notre départ, tout préparé, s'exécuta presque sur l'heure. J'étais si pressée! M. de Monaco y fit beaucoup de diligence, puisque je le voulais. Je n'étais pas peu orgueilleuse de l'avoir changé ainsi, en comparant cette soumission à ses sottes paroles du lendemain des noces. Vit-on jamais pareil bélître? Je n'y saurais penser encore sans honte et sans colère.

Nous trouvâmes Puyguilhem à la dernière couchée, ainsi que mon frère et Charny. Je fus comblée de joie en les voyant, chacun s'en aperçut, et Guiche me demanda si je me troublais ainsi à chaque arrivée de parents.

— Prenez garde, ma sœur, la famille est nombreuse, et vous vous engagez fort.

Il va sans dire que Biaritz ne nous avait pas suivis et que j'avais conservé sa bague. Son dernier regard fut en même temps un adieu, un regret, une menace et un ordre. Cette race de montagnards ne ressemble à rien qu'à elle-même.

On nous reçut à Bayonne avec tous les égards dus à la gouvernante. Mon père nous escorta depuis la porte de la ville, à cheval, à côté du carrosse, et un gros de gentilshommes ayant fort bon air, au bruit du canon et de toutes les cloches en branle. Je fus fort louée, on me trouva belle, ce dont je fis hommage à l'amant de mon cœur.

Dès le lendemain, mon père, mes frères, la noblesse presque entière, nous quittèrent, et, à mon inexprimable joie, M. de Monaco se crut obligé de faire le gendre et de les suivre. J'étais libre! Nous logions au gouvernement, mon cousin y était avec nous. M. de Gramont me baisa d'une façon toute malicieuse en partant.

— Ma fille, vous voilà dame et maîtresse ici, en mon absence, n'en abusez pas, soyez bonne à vos *sujets* et que je n'aie point à mon retour les oreilles cornées de vos cruautés.

Peut-on donner une absolution plus positive? Mon père n'aime personne; mais parmi ceux auxquels il veut le plus de bien, on peut mettre Lauzun en première ligne; et parmi ceux auxquels il souhaite le plus de mal, M. de Monaco tient la meilleure place. Il n'a jamais fait que rire de ses plaintes à mon sujet. Je me souviens qu'il lui écrivit une fois :

« Croyez-moi, monsieur, ne vous plaignez pas de la princesse ; considérez ce qu'elle vaut, ce qu'elle est au prix de vous. Le cœur des femmes est une chose fragile, et n'en eût-on qu'une partie, il faut s'estimer heureux, les morceaux en sont bons. Vous ne pouvez

douter de la portion qu'elle vous laisse, c'est assez. »

Aussitôt après avoir, à notre tour, conduit le maréchal et ses suivants aussi loin que possible, nous revînmes à Bayonne. Je prétextai la fatigue, une incommodité subite; je rentrai chez moi en annonçant que je voulais dormir et qu'on ne me troublât point. Blondeau l'introduisit. Quel moment ! mon cœur bat encore à ce souvenir ; et quelles heures, quels jours les suivirent ! Ce fut là le bonheur suprême ; ce fut un de ces coins du ciel qui paraissent radieux au milieu des orages de la vie, le paradis qu'on nous promet ne saurait être au-dessus.

Je parcourus avec lui les environs de Bayonne, délicieux malgré la saison. Le soleil du Midi ne boude point comme le nôtre. Nous vîmes la mer, nous vîmes ces bords de l'Adour chantés par les poëtes, et partout nous nous aimions sans contrainte; nul ne nous suivait que des valets. Une seule pensée me console de ce temps passé, c'est qu'aucune autre n'a eu ce cœur neuf et jeune comme moi ; c'est qu'aucun amour ne l'a emporté sur le mien dans sa vie. Je gage que lui ne se souvient même plus de cela.

Nous recevions chaque jour un courrier de mon père, nous instruisant de la marche de la cour et de ses repos. Nous avions encore deux semaines devant nous; je proposai au comte une longue course pour voir une grotte célèbre où se passa, dit la complainte, je ne sais quelle aventure d'amour. Nous devions partir le matin et à cheval, j'en raffolais, avec un fourgon chargé de vivres et nos gens pour le conduire. Ma mère s'étonnait un peu de nos façons d'être; mais madame de Basté assura qu'à présent les jeunes femmes étaient libres, que les grandes manières l'exigeaient ainsi, que, du reste, le comte de Puyguilhem, mon proche parent,

mon compagnon d'enfance, si respectueux, si sage, si honnête homme, ne pouvait en aucune façon me compromettre. La maréchale se rendit sur-le-champ. Le rusé garçon avait ensorcelé la vieille Basté, au point de lui faire renier trente ans de veuvage et de la vertu la plus pure, s'il avait daigné le vouloir.

Nous passâmes une journée adorable, et nous suivîmes longtemps les bords d'un petit ruisseau, doré par le soleil, avec de belles verdures et des baies rouges, lui faisant une voûte malgré la saison. Nous nous disions ce que notre sentiment passionné apportait de douceurs à nos lèvres. Plusieurs fois, derrière cette haie impénétrable de l'autre rive, il m'avait semblé entendre des pas se réglant sur les nôtres. Je crus m'être trompée jusqu'au moment où la bordure cessa pendant quelque distance, et j'aperçus alors un paysan, un montagnard, beau et découplé comme ils le sont tous, mais dont le visage me frappa par sa régularité et sa pâleur. Le comte n'y fit aucune attention, moi, je n'en pouvais détourner mes yeux; il s'arrêta, je rencontrai les siens, je les reconnus sur l'heure. C'était Biaritz. Ce regard-là n'avait pas son pareil. Il me fit un geste de désespoir et disparut. Je tremblais des pieds à la tête. L'énergie de cet homme, sa violence et sa volonté me troublaient au point d'en perdre le jugement. Par un mouvement involontaire, je me mis entre mon cousin et le ruisseau, et cette haie, si charmante tout à l'heure, à présent si remplie de terreurs et de piéges. Lauzun crut à une frayeur puérile d'un inconnu.

— Ne craignez rien, me dit-il en souriant, nos montagnards ne sont ni des assassins ni des voleurs; d'ailleurs ils nous connaissent tous et nos gens ne sont pas loin.

Mais je ne respirais plus, je voulus quitter le sentier,

retourner près de la grotte où nous attendions nos domestiques, il consentit à tout en me raillant. M. de Lauzun est un des courages les plus téméraires de toute l'armée. Il n'a jamais rien redouté au monde, même la colère du roi.

Nous revînmes bien plus tôt que l'on ne nous attendait ; la nuit m'effrayait par les chemins, et je ne puis exprimer ce que je souffrais pendant cette route. Je voyais derrière chaque branche un mousquet braqué sur nous ; chaque pierre me semblait un homme en embuscade, et le moindre bruit me faisait tressaillir. Puyguilhem se moquait beaucoup de moi.

Heureusement, j'en fus quitte pour la peur.

Cet homme me devait désormais poursuivre, rien n'était plus clair. L'espèce de charme qui m'attirait vers lui et vers sa beauté ne diminuait point et m'étonnait de plus en plus. Mon cœur, tout à Puyguilhem, n'était pour rien dans cette affaire, en ce temps-là, du moins. Je souhaitais qu'il s'éloignât, et pourtant ses apparitions me frappaient agréablement. J'ai souvent éprouvé cela depuis ; c'est le secret de mon existence singulière.

On vint nous dire que la cour approchait, j'en fus ravie. Mon père la précéda pour la recevoir. Il me lança un regard à jour, comme disait mon oncle, le comte de Gramont ; ensuite ses yeux se portèrent sur Lauzun, qui le salua profondément en manière de réponse, l'impertinent ! Mon père se mit à rire ; on sait déjà qu'il riait de tout.

M. de Monaco resta avec la reine ; elle le retint, par un de ses caprices qu'elle avait souvent ; mes frères restèrent également ; tout cela arriva le jour suivant, et Leurs Majestés nous trouvèrent à une lieue de la ville. Nous descendîmes du carrosse pour les saluer ; la reine ne me reconnut point, même lorsqu'on m'eut annoncée,

elle m'examina attentivement, et j'entendis le roi lui dire :

— C'est là madame de Valentinois ! elle est belle !

Je fus fort goûtée dès ce premier jour : la personne qui se rapprocha le plus de moi et qui fut la plus remplie de grâces, était Mademoiselle, alors en grand deuil de monsieur Gaston, son père. Elle voulut que je restasse près d'elle, et, comme ma mère et moi nous faisions les honneurs de la ville à la reine, elle me prit à son côté partout où nous allions. Les principales visites furent dans les couvents ; les religieuses sont très-coquettes en ce pays : elles portaient des guimpes de quintin plissé, mettaient du rouge, et se faisaient gloire d'avoir des *mourants*, j'espère qu'elles ne les ressuscitent jamais. A l'abbaye des Ursulines, une d'elles pria Comminges de la présenter à Mademoiselle, et de lui dire qu'elle était la dévote de Saint-Aunois, un de ses serviteurs, depuis plus de dix ans. Mademoiselle et moi nous restâmes interdites.

Les hommes et les femmes sont habillés à l'espagnole et vivent de même, ce qui charma la reine mère. Le lendemain de la cour, la princesse de Carignan, madame de Bade et bien d'autres arrivèrent. Ce furent des réceptions continuelles, j'en aurais été excédée sans que Leurs Majestés me comblèrent de leurs bontés et tout le reste de compliments. Puyguilhem était d'une jalousie folle ; tout en félicitant son amour-propre, il ne m'eût voulu ni moins belle ni moins adorée.

Au voyage de Saint-Jean de Luz, j'allai dans le carrosse de Mademoiselle, ma mère dans celui de la reine. Mademoiselle m'interrogea sur lui presque tout le chemin ; j'en étais ravie alors, je ne me doutais pas de ce qui en résulterait quelques années plus tard.

On logea la cour, partie dans la ville, partie à Si-

bourre, petit village de l'autre côté de la rivière, où mène un pont, par l'île des Récollets. M. le cardinal y demeurait. Le roi d'Espagne arriva à Saint-Sébastien en même temps que nous à Saint-Jean de Luz, et les compliments s'échangèrent. Les conférences se faisaient à l'île des Faisans, à deux lieues de la ville. Mademoiselle eut la fantaisie d'y aller avec Monsieur, et m'emmena. L'on passait un pont, qui était comme une galerie tapissée; au bout, il y avait un salon, dont l'autre porte donnait sur un pareil pont, bâti du côté de l'Espagne. Une grande fenêtre ouvrait sur la rivière, en face de Fontarabie, qui était l'endroit par où ils arrivaient d'Espagne sur cette eau. On entrait ensuite dans deux chambres, une de France, une d'Espagne; elles étaient magnifiquement meublées avec des tapisseries. Il y avait d'autres petites chambres autour avec des cabinets, et la salle de l'assemblée à l'autre bout de l'île; elle était fort vaste, avec une seule croisée sur la rivière, on y mettait deux sentinelles lorsque les rois y étaient. Chaque chambre n'avait qu'une porte, à la réserve de la salle de la conférence, qui en avait deux très-vastes. La tapisserie du côté d'Espagne était admirable, et la nôtre aussi. Les Espagnols avaient par terre des tapis de Perse à fond d'or et d'argent, merveilleusement beaux, les nôtres étaient d'un velours cramoisi, chamarrés d'un gros galon d'or et d'argent. Les serrures étaient d'or. Il y avait deux horloges et deux écritoires, tout était égal et bien mesuré.

Après beaucoup d'allées et de venues de Fontarabie à Saint-Jean de Luz, le jour du mariage fut fixé. Mademoiselle obtint d'aller à la cérémonie, ce qu'on refusa à Monsieur, comme de trop grande conséquence pour lui, sous prétexte que, l'héritier présomptif d'Espagne n'entrant point en France, lui ne pouvait aller en Es-

pagne. Monsieur commençait déjà de me trouver à son goût et de me le dire; aussi me fit-il un crime de ce que je suivis Mademoiselle au lieu de rester à bouder avec lui. M. de Créqui devait porter à la reine une cassette, que l'on accommoda la veille chez Son Éminence, en famille. Je la vis pourtant. C'était un assez grand coffre de calambour garni d'or; on y mit tout ce qu'on put s'imaginer de bijoux d'or et de diamants : comme des montres, des livres, des gants et miroirs, boîtes à mouches, pastilles, petits flacons, couteaux, ciseaux, étuis à cure-dents, petits tableaux de minature, croix, chapelets, bracelets, bagues, crochets de toutes sortes. C'était un vrai trésor. L'on y mit aussi des perles, des pendants d'oreilles, des diamants en grand nombre, dans une petite boîte. Il n'y eut jamais de présent si galant et si magnifique.

Le lendemain, je prêtai à Mademoiselle mon carrosse, afin que ses armes ne parussent pas à cette cérémonie, où elle allait inconnue. Elle prit avec elle la duchesse de Navailles, qui venait pour être dame d'honneur de la reine, deux autres dames et moi. Nous montâmes dans des bateaux à Andaye, en face de Fontarabie. Ces bateaux étaient peints et dorés d'une manière très-propre et très-magnifique, avec des meubles qui y répondaient et des rideaux de damas bleu, à franges d'or et d'argent.

Nous allâmes droit à l'église, où l'on nous mit fort à notre aise, en vue du roi d'Espagne, lequel avait bien la plus drôle de place qui se puisse imaginer. C'était une courtine, ou plutôt un lit sans bois, en brocard d'or, attaché au plancher. Son drap de pied était sous la courtine, auprès duquel était un siége pour don Louis de Haro et un banc pour les grands d'Espagne. Les Français étaient sur le degré autour de l'autel.

Le roi arriva bientôt après, précédé de ses gardes suisses, de ses aumôniers et de l'évêque de Pampelune. Philippe IV portait un habit gris, avec de la broderie d'argent; un gros diamant en table, d'où pendait une perle, retroussait son chapeau. Ce sont deux pièces de la couronne d'une grande beauté; le diamant s'appelle le *Miroir du Portugal* et la perle la *Pèlegrine*. Il fit la révérence avec une gravité qui ne se peut copier et dont j'eus grande envie de rire.

L'infante le suivait seule, habillée de satin blanc en broderies, avec de petits nœuds à lames d'argent, fort parée à la mode d'Espagne. Elle était coiffée avec de faux cheveux et portait d'assez vilaines pierreries. Elle ressemblait beaucoup en laid à la reine mère, sa tante, elle n'avait pas les mains si belles qu'elle.

Après la messe, le roi se mit dans sa chaise et l'infante sur son carreau, on lut les dispenses du pape, on apporta la procuration de notre roi, que don Louis représentait, puis on les maria. Lorsqu'il fallut dire : Oui, elle fit une grande révérence au roi son père, qui lui permit de répondre, mais elle ne donna pas la main à don Louis, et l'on n'échangea pas de bague.

Nous allâmes ensuite voir manger le roi; il prenait de la grenade avec une cuiller, buvait de l'eau de cannelle, entouré de son médecin et de tous les grands. On le servait à genoux. Comme on crierait ici si le nôtre exigeait pareille chose, et cependant la fierté castillane s'en accommode. L'infante, chez laquelle on nous conduisit ensuite, dînait également. Elle embrassa Mademoiselle, et nous la suivîmes toutes en sa chambre. Nous y restâmes un quart d'heure, puis nous nous pressâmes de retourner à Saint-Jean de Luz, où le soir, au bal, il n'y en eut que pour nous à parler.

Le roi n'y tenait pas de voir l'infante. Pendant que la

reine était à une conférence en l'île des Faisans, il s'échappa et y courut, fort peu accompagné, en vrai héros de roman. Pendant que le roi d'Espagne et son auguste sœur causaient, la jeune reine auprès d'eux, il la regarda par-dessus l'épaule de don Louis. Ils le virent de leur côté et sourirent, autrement ils ne firent semblant de rien. Le roi les attendit à embarquer et galopa au bord de la rivière, comme un jeune cadet. L'infante lui trouva la bonne mine qu'il avait, elle rougit fort, mais elle n'ôta pas les yeux de dessus lui.

La paix fut signée le dimanche suivant, en grande cérémonie, les deux cours y étaient. Jamais il ne se vit tant de dorures et de bijoux, tant de broderies, tant de magnificence. La reine mère avait son voile de veuve et deux demi-tours, une croix de perles et ses pendants d'oreilles. Les cordons de chapeaux du roi et de Monsieur étaient en diamants, on peut juger, par là, du reste de leur ajustement. Les mousquetaires avaient des casaques neuves, les gardes et les suisses aussi. Ils avaient tous des houppelandes bleues, avec un galon d'or et d'argent et le chiffre du roi au milieu. Les Espagnols étaient affreux, en jaune avec des passements à carreaux rouges et blancs : on eût dit des livrées.

On porta au roi cinq ou six coffres-forts magnifiques en forme de bahuts, garnis de bandes d'or, ils étaient remplis de parfums, que Sa Majesté nous distribua. La reine mère nous présenta elle-même au roi son frère et à la jeune reine, qui nous accueillirent fort honnêtement. Marie-Thérèse avait une robe de satin blanc, en broderies de jais; dans les lisières étaient des fleurs de lis, elle était coiffée avec des cheveux d'un beau blond, et des émeraudes en poires, bordées de diamants, venant du coffre que M. de Créquy avait porté, suivi de soixante laquais ou pages à sa livrée, et plus de deux

cents gentilshommes, c'est bien là sa magnificence. Le traité fut juré par les rois, à genoux, la main sur l'Évangile, ensuite, ils s'embrassèrent. Puis le roi d'Espagne regarda M. de Turenne et dit :

— Cet homme m'a donné de méchantes heures.

Dès le lendemain, la reine mère alla seule avec ses dames chercher la jeune reine. Dès en arrivant le soir, elle ôta son *garde-enfant* et soupa, puis se coucha de fort bonne heure; elle avait beaucoup pleuré, mais elle était gaie. Elle resta habillée à l'espagnole les deux jours de devant son mariage, où Mademoiselle et la Palatine eurent de grands démêlés, à cause de la queue que voulait celle-ci et qu'elle n'eut point. Cette affaire réglée, on partit pour la messe. La reine avait un manteau royal de velours violet, semé de fleurs de lis, un habit blanc dessous de brocard, avec quantité de pierreries et une couronne sur la tête. Mon Dieu ! qu'elle devait avoir chaud ! Le roi était tout couvert d'or, c'était un soleil, et Monsieur aussi, qui menait la reine. Les deux compagnies de gentilshommes au Bec-de-Corbin ne se montrent que dans ces grandes occasions, elles formaient la haie. Puyguilhem commandait la première et le marquis d'Humières l'autre. Le capitaine des gardes du corps voulut déloger les Becs-de-Corbin pour y mettre ses gens. Lauzun le prit sur un ton avec lui qui ne sentait pas le cadet de Gascogne, et qui révélait ce qu'il deviendrait plus tard. Il alla au roi, sans façon, réclama son droit, et le fit valoir de telle sorte, qu'il l'emporta sur-le-champ ; on ne parla d'autre chose à la cour toute la journée.

Le soir, la reine s'habilla et se para à la française, et reçut toute la France jusqu'à huit heures. Le coucher eut lieu sans cérémonie aucune. Le lendemain et les jours suivants, le roi se montra fort amoureux de la

reine. Il fit à Puyguilhem l'honneur de lui en parler souvent, ce qui sembla à tous une étrange étoile, pour une entrée en ce pays-ci. Il le mit de ses promenades, de son jeu le soir; quant à moi, j'en fus ravie, et M. de Valentinois aussi, ce qu'il y a de plus bizarre. Il ne cessait de le répéter à tout le monde. Mon père l'écouta comme les autres; enfin, impatienté, il lui dit :

— Ne tambourinez donc pas tant le comte de Puyguilhem, monsieur, il vous est devenu trop proche pour en faire les honneurs : cela vous donne un air glorieux qui ne vous va pas.

Et les gens de rire ! Il est à remarquer que M. de Monaco n'a jamais été jaloux de Lauzun, et c'est le seul. Admirable instinct ! Pendant ces fêtes, il tourmenta le pauvre Charny, que le roi fit comte, il tourmenta les courtisans dont j'étais entourée, et il essaya de me tourmenter moi-même, ce qui était plus malaisé. Je ne l'écoutais déjà point ; il me menaça de m'emmener à Monaco sur l'heure, je le menaçai de demander la place de surintendante de la reine, dont la princesse Palatine désirait se déprendre, bien que je n'en eusse aucune envie. Le roi l'acheta peu après pour Olympe Mancini, comtesse de Soissons. De ces menaces réciproques, il advint que nous retournâmes à Paris avec Leurs Majestés, et que nous fîmes avec elles ce long chemin, où il nous arriva des choses dignes de remarque ; je vous les raconterai certainement mieux qu'aucune personne vivante, car j'ai su par mon père et par M. d'Épernon, gouverneur de la province, ce que l'on s'est efforcé de cacher, à cause des conséquences.

D'abord à Caprioux, le jour que le roi et la reine y logèrent, une maison où étaient quantité de dames vint à crouler. Elles coururent toutes en chemise par les rues, dans leur frayeur, ce qui divertit fort les sentinelles et

ceux de la cour que ce vacarme réveilla. C'était un tremblement de terre, il en arrive fréquemment en ce pays ; on n'y fait presque pas d'attention. Le roi en fut dérangé, parce que la sentinelle qui était devant sa fenêtre ne savait d'où venait ce bruit et cria : Aux armes ! Je ne m'aperçus de rien, je dormais.

Une autre aventure, plus grave, nous occupa au Mont-de Marsan, et c'est de celle-là surtout que je veux parler, car j'en connais les dessous de cartes, peu les ont appris. On s'est empressé d'étouffer l'affaire, à cause de la qualité des coupables et aussi du crime qu'ils avaient commis. Les peuples du Midi s'emportent facilement ; il ne faut pas leur dire ce qui les peut exciter à mal faire, ils n'y sont que trop disposés. Voici donc le fait tel qu'il s'est passé, et je n'en sais point de plus extraordinaire.

On trouva, la veille de notre passage, au milieu des champs, une malheureuse à moitié enterrée, percée de cent coups, le visage tout défiguré, avec une chemise très-fine, nouée de rubans aux manchettes. Cela fit supposer que c'était une femme de qualité : on la porta à l'hôpital ; après l'avoir pansée, on lui donna un peu de vin, et la justice y alla pour l'interroger. Au temps qu'elle allait répondre, elle ne retrouva point la parole, mais elle fit des signes qui parurent être que, depuis la veille, elle était dans cet état.

Le roi apprit cela et commanda les plus exactes perquisitions, ajoutant que peut-être Dieu permettrait que la connaissance et la parole lui revinssent pour lui demander justice. Dans cette espérance, on essaya de lui faire voir Sa Majesté, et on l'apporta à la porte de l'église, où le roi la trouva en sortant de la messe. On ne saurait se figurer ce visage, ces pieds, ces mains, qu'elle joignait ou plutôt qu'elle essayait de joindre, car elles étaient affreusement mutilées, il ne se peut rien de plus

effroyable. Le roi eut la patience et la bonté d'attendre plus de dix minutes auprès d'elle, espérant toujours un miracle, qui ne se fit point. La pauvre femme jeta seulement quelques larmes, et sur cette figure sans traits, cela faisait compassion.

Il était facile de reconnaître à sa peau, à ses cheveux, qu'elle était jeune, et sans doute belle. Aussi l'indignation fut-elle générale contre ses bourreaux. Le peuple demanda hautement qu'il fût ordonné des recherches. Le duc d'Épernon prit la chose à cœur, ainsi que mon père, lequel rendait à ce duc de grands devoirs, à cause de son âge, de sa place de gouverneur de Guienne et de colonel général de l'infanterie. Ils jurèrent qu'ils auraient raison de ce crime: M. de Gramont demanda un bailli d'auprès de Bayonne, un homme savant et adroit dans sa partie, et le chargea de cette affaire. Lorsque nous quittâmes le Mont-de-Marsan, la cour n'en entendit plus parler; mais moi, j'appris la fin de mon père, dont le bailli découvrit toute l'histoire avec cette intelligence naturelle à sa profession, quand on l'exerce rigoureusement.

Vers le milieu de ces landes, qui ont une grande étendue, dans un pays aussi désert que les sables de l'Arabie, se trouve un ancien château nommé Tosse, bâti un peu loin du bourg et de l'étang portant le même nom. Cependant on les aperçoit du haut des tours, et tout le canton appartient au même seigneur; ce n'est pas fort éloigné de Bayonne. La maison de Cauteretz possédait ce fief depuis les Croisades, et de père en fils ils n'en sortaient point. Vivant sur leurs terres, y chassant, allant à la pêche, quelquefois même en mer sur de petits bâtiments côtiers. Cette race était sévère, farouche, presque sauvage, noble comme le roi et peu accessible aux misères des autres. Aussi, malgré

leur fortune et leur état, n'y avait-il point de presse pour les épouser. Les filles en avaient peur à vingt lieues à la ronde; ils enlevaient presque toujours leurs femmes et capitulaient ensuite; plus d'une châtelaine mourut de chagrin dans ces vieilles tours.

A l'époque dont je parle, cette maison de Cauteretz n'était représentée que par deux orphelins; mademoiselle de Cauteretz avait vingt ans, et son frère vingt-quatre. Elle était seule de femme dans le château avec sa nourrice, et jamais une autre n'en franchissait le seuil. Les Cauteretz étaient, il est vrai, hardis, féroces; mais ils n'étaient ni libertins ni voleurs. On les craignait tout en les estimant, cependant, et le jeune comte surtout s'était fait non des amis, c'est trop dire, mais des partisans, par la sévérité de ses mœurs et la rigidité de ses habitudes. Sa sœur ne le quittait point, ils allaient partout ensemble; aussi téméraire, aussi forte que lui, elle ne reculait devant aucun péril. Le bruit général était qu'ils ne se marieraient pas, et qu'en eux finirait cette antique lignée. Ils ne voyaient absolument personne, suivant la coutume de leurs ancêtres : cependant les gens du pays apercevaient de la lumière en haut d'une tourelle jusque bien avant dans la nuit. On ne manqua pas à l'accusation ordinaire, le sortilége et la magie, et on les craignit davantage encore.

Un jour, ils se mirent en chasse de bonne heure et coururent comme des désespérés, avec leurs gens, sans rien prendre, ce qui les rendit d'une humeur enragée. En rentrant, ils trouvèrent une nouvelle dont nous eussions tous été ravis, et qui les désola. Un héritage considérable leur arrivait du côté de leur mère, et leur présence était nécessaire à Dax, où on les mandait à cet effet. Leur premier mouvement fut un refus positif; ils étaient assez riches. La sœur, en sa qualité de fille

d'Ève, eut un accès de curiosité et l'envie de voir, pour la première fois, une petite ville; elle décida son frère à accepter. Ils partirent le lendemain.

Le bruit de leur arrivée à Dax se répandit vite, et beaucoup eurent la curiosité de les voir. Ils se logèrent chez la veuve d'un gentilhomme un peu leur parente, dont le bien n'était pas grand et qui avait une fille d'une rare beauté. La pauvre petite conjurait sa mère de ne pas les accueillir; elle tremblait devant eux, il semblait qu'elle pressentît l'avenir. Elle se fit malade afin de ne pas les voir; mais comme leurs affaires se trouvèrent plus embrouillées qu'ils ne croyaient, ils restèrent assez longtemps pour qu'elle ne pût continuer son rôle. Il fallut se montrer, ce qui la désespéra.

M. de Cauteretz était beau à la façon de Biaritz, de ces beautés étranges, impérieuses, incontestables pourtant, qu'on trouve en ces pays-là. Il étonnait et saisissait en même temps. Sa sœur était belle aussi, belle en arrière d'amazone, sans grâce, sans charmes, belle *à coups de serpe*, comme disait mon oncle de la duchesse du Lude. L'un et l'autre ne ressemblaient à personne. Malgré leur rudesse, ils se montrèrent aimables envers mademoiselle de Taras, laquelle en fut d'autant plus charmée qu'elle s'y attendait moins.

Peu à peu elle s'habitua à leurs manières, elle osa les regarder. En levant les yeux sur le frère, elle le trouva bien fait; en levant les yeux sur la sœur, il lui sembla qu'elle était bonne. Ils passaient leurs soirées ensemble, ils sortaient aux environs, ils visitaient les endroits remarquables; ils en vinrent enfin à ne plus se quitter; mademoiselle de Cauteretz devina promptement que le comte aimait sa compagne, et que celle-ci était bien près d'en faire autant, elle en fut ravie ; au moins, pour cette fois, il entrerait une femme de bonne volonté au

château de Tosse. Incapable de se contraindre, elle communiqua sa pensée à son frère, et celui-ci avoua qu'en effet il aimait mademoiselle de Taras.

— Ce qui vous étonnera, ma sœur, c'est que je ne suis point, malgré cela, disposé à l'épouser. Mon aversion pour le mariage augmente à un tel point, qu'elle ne doit pas être naturelle ; il faut que cette union me prépare quelque grand malheur.

— Que prétendez-vous faire, alors ?

— Je ne sais ; je ne prétends rien. J'attends. Ma cousine est libre, moi aussi ; nous verrons si elle m'aime assez pour me suivre en dépit de tout. Si elle refuse, eh bien, je ferai comme mon père, je l'enlèverai.

— Vous, mon frère. Vous, si sage, si prudent !

— Je l'aime.

Mademoiselle de Cauteretz réfléchit et ne poussa pas plus loin la conversation. Il lui fut facile de suivre les progrès de l'amour dans le cœur de la jeune fille ; elle vit combien chaque jour elle cherchait davantage le comte, combien elle semblait plus triste en le quittant. Elle en eut du chagrin pour elle. C'était alors le temps de la Fronde, où l'on se permettait toutes choses. Mademoiselle de Cauteretz devina que son frère n'y ferait aucune façon, que la petite ne s'y opposerait pas ; elle essaya de retourner à Tosse, il lui fut formellement déclaré qu'il n'en serait rien, les affaires n'étant point terminées. Elle prit alors le parti de prévenir madame de Taras. Celle-ci répondit de sa fille, et jura, en femme bornée et aveugle qu'elle était, sur les saints et sur les reliques, qu'elle connaissait son enfant et qu'elle la savait incapable de l'oubli d'elle-même.

Huit jours après, en se réveillant, mademoiselle de Cauteretz apprit le départ du comte et de sa cousine, et trouva une lettre par laquelle il lui jurait d'en faire

sa femme, aussitôt qu'il serait sûr d'en être aimé uniquement.

— Quant à vous, ajouta-t-il, retournez à Tosse, c'est ce que vous avez de mieux à faire, attendez-nous et préparez des berceaux pour vos neveux.

La mère désespérée jeta les hauts cris, voulut les faire poursuivre, on la calma en lui répétant qu'elle perdrait sa fille, qu'à présent elle ne dépendait plus que de la générosité du ravisseur, bien dangereux à irriter, et qu'il ne l'épouserait jamais si on excitait sa colère. Le parti était assez bon pour risquer quelque chose, après tout, il n'en serait ni plus ni moins. Le fin mot, c'est que personne ne se souciait de mettre son doigt dans cette sauce-là, avec un homme tel que le comte.

Mademoiselle de Cauteretz retourna à Tosse et y resta trois ans seule, regardant souvent du haut des tours ce pays désolé qui l'entourait, cet étang aux bords fangeux et cette vaste plaine de sable où rien ne se montrait à l'horizon. Un grand changement s'opéra en elle, on ne la reconnaissait plus. Abandonnant ses exercices favoris, elle ne sortait du château que rarement, pour se promener aux endroits les plus déserts et les plus lointains, elle n'échangeait pas un mot avec ses gens, on la voyait seulement à la messe, le dimanche, dans un banc seigneurial, où elle priait avec ferveur, la tête baissée, souvent les yeux rougis de larmes.

Une nuit on frappa fortement à la porte ; un bruit de chevaux se fit entendre et des voix appelèrent. Elle reconnut celle du comte et s'empressa de courir au devant de lui. Dès qu'on eut ouvert, elle se jeta dans ses bras, tout émue.

— Ma sœur, lui dit-il en l'embrassant, je vous ramène ma femme.

Elle regarda à côté de lui, c'était mademoiselle de Taras, souriante et heureuse. Elle l'embrassa aussi, de bon cœur, et la conduisit à l'appartement du comte, toujours préparé, toujours entretenu avec le même soin que s'il eût couché la veille. Ensuite, elle retourna chez elle, pâle, triste, elle qui aurait dû être si charmée. Au lieu de se remettre au lit, elle écrivit, ensuite elle pria, et dans sa prière elle répandit bien des larmes.

— Mon Dieu ! répétait-elle, inspirez-moi et envoyez-moi la force pour ce que je dois faire.

Au lever du soleil, elle était debout et marchait à grands pas vers le bourg. A leur réveil, le comte et la comtesse la demandèrent, elle rentrait à peine, et, comme son frère fut étonné de sa promenade, elle s'en excusa sur le besoin d'aller à l'église remercier Dieu de leur heureux retour.

— Vous eussiez pu au moins emmener un domestique, répondit le comte, il me semble qu'en mon absence vous oubliez beaucoup votre rang.

Mademoiselle de Cauteretz continua à mener son train ordinaire de tristesse et de solitude ; elle ne sortit plus du tout et refusa d'accompagner son frère sous prétexte de santé. Le ménage du comte semblait très-heureux. Sa femme et lui s'aimaient comme dans les romans ; seulement il était d'une jalousie effrénée, et la comtesse ne regardait pas un oiseau dans l'air qu'il ne lui en demandât le motif. Comme par le passé, il ne vint pas une visite chez eux, ils s'enfermaient ensemble et laissaient leur sœur dans son appartement, où la pauvre fille dépérissait ainsi qu'un rossignol en cage. Le soir ils se promenaient sur la plate-forme des tours, prononçant de rares paroles. La comtesse aimait sa belle-sœur et, s'apercevant de sa tristesse, elle essayait d'en pénétrer la cause. Par extraordinaire, un dimanche, le cur'

étant au logis, le comte les laissa seules une heure.

— Qu'avez-vous, ma sœur? dit vivement la jeune femme ; je vois que vous mourez de chagrin, et je n'en puis deviner la cause.

— Ah ! s'écria mademoiselle de Cauteretz, ne parlez jamais ainsi devant mon frère, ou vous seriez responsable des malheurs les plus affreux.

La comtesse la regarda étonnée.

— Mon Dieu ! dit la comtesse, vous m'effrayez ; qu'y a-t-il? des malheurs ! quels malheurs peuvent nous atteindre ici, dans notre château, où nous sommes les maîtres absolus, où personne n'entre? Qu'avons-nous à craindre du reste du monde, qui nous ignore et que nous ignorons?

— Ma sœur ! ma sœur ! ne m'interrogez pas, par pitié. Ne voyez-vous point que vous me déchirez le cœur !

— Au contraire, je vous interrogerai, je vous supplierai ; je veux tout savoir.

Elles passèrent ainsi le temps de leur solitude, l'une à supplier, l'autre à dire non. Le comte revint, et il s'écoula beaucoup de semaines avant que l'occasion se représentât. Madame de Cauteretz ne pensait qu'à ce silence et devenait triste aussi. Son mari, qui ne voyait point la tristesse de sa sœur, vit la sienne, et commença à la tourmenter pour en connaître la raison. Mille fois elle fut au moment de se confier à lui ; elle eut peur et se tut.

Pour la fête de Notre-Dame de mars, le comte fit encore venir le curé, et les deux sœurs purent se promener seules, dans leur prison sans toit. Mademoiselle de Cauterez ne perdit pas son temps en prières ; elle démontra à sa belle-sœur la nécessité de s'entendre, et [illegible]ra que, si elle refusait de lui tout avouer, elle

préviendrait son frère et le lui ferait demander par lui. Mademoiselle de Cauteretz hésita encore; elle jeta bien des larmes, et enfin elle se décida à lui avouer le sujet de ses chagrins.

Pendant leur absence, un jour, à la chasse, elle rencontra un jeune homme fort bien fait, qui lisait au pied d'un arbre. Son cheval en eut peur, fit un écart inattendu qui la désarçonna, malgré son habileté, et la jeta sur le sable. Elle était seule avec un vieux piqueur. Le jeune homme s'empressa de la ramasser, de lui jeter de l'eau au visage et de lui donner les soins nécessaires. Comme elle ne revenait point à elle, il tira de sa poche une lancette et la saigna; il était médecin. Mademoiselle de Cauteretz resta fort longtemps malade de cette chute. Le docteur vint tous les jours la voir. Lorsqu'elle fut guérie, il revint encore, car il s'était fixé au bourg. Enfin ils s'aimèrent, ils se le dirent, en dépit des obstacles et de la naissance; la demoiselle oublia son rang, descendit jusqu'à celui qui devint son amant, et, à dater de ce jour, rendus prudents par la crainte, ils ne se virent plus au château que la nuit, aidés par la nourrice et quelquefois le matin, dans de longues promenades. Tel était l'état des choses. Depuis le retour de son frère, ils ne se voyaient plus; elle n'osait sortir; lui n'osait paraître au château sans y être appelé; ils s'écrivaient, mais tous les deux mouraient de cette séparation, dont mademoiselle de Cauteretz sentait pourtant la nécessité, tandis que l'amoureux entrait en révolte. Il rôdait sans cesse autour du logis; la moindre circonstance les devait perdre, le comte pouvait le découvrir et c'en était fait de la pauvre fille; son frère ne lui pardonnerait jamais une mésalliance, les Cauteretz, impitoyables sur toutes choses, l'étaient bien plus encore à cet égard. Elle était donc au désespoir, ne vi-

vant pas, tremblante au moindre bruit, désolée de ne plus le voir et craignant sa présence; elle ne savait que devenir, à qui se vouer; sa belle-sœur, aussi impuissante qu'elle, était cependant son unique refuge, et maintenant que la glace était rompue, elle était charmée de l'avoir fait.

Il s'ensuivit un conseil entre elles deux, aussi long qu'il leur fut permis de le tenir. Le comte revint trop tôt, et elles restèrent indécises ; mais la comtesse ne pensa à autre chose toute la nuit, et le lendemain elle eut l'*audace* d'aller seule dans la chambre de sa sœur. Elle lui déclara la nécessité impérieuse de terminer cette intrigue, elle releva son courage, mit à néant ses objections, et finit par lui dire :

— Cet homme doit être prévenu afin qu'il s'éloigne et vous rende la paix. Je sais que vous ne pouvez plus le revoir, aussi ne le reverrez-vous plus. Mon mari sera forcé d'aller à Bayonne, où on a convoqué le ban de la noblesse, il ne nous emmène pas. Pendant ce temps, je me ferai malade, on appellera le médecin, et je lui parlerai, la nourrice nous aidera.

— Quoi ! vous, ma sœur ! mais si mon frère l'apprend, il ne vous pardonnera jamais ! Michelet n'est point un médecin ordinaire, sa beauté le rendra suspect à un jaloux.

— Dieu nous fera la grâce qu'il ne le saura point, et puis je suis forte de mon devoir, de ma grande amitié pour lui, de mon innocence, il ne m'arrivera rien, soyez tranquille. Je m'estimerai trop heureuse de vous avoir délivrée d'une pareille douleur et d'un pareil danger.

A peine elle était là depuis un quart d'heure, que son mari arriva, déjà inquiet. Il avait la mine sombre, et leur demanda brusquement pourquoi elles s'étaient

tues à son aspect. Ni l'une ni l'autre ne savait mentir, elles s'embarrassèrent dans la réponse. Il alla aussitôt vers la fenêtre, et, comme elle le suivaient de l'œil, elles aperçurent Michelet la tête en l'air, le regard fixé sur ce côté du château, avec toutes les marques d'une grande tristesse et d'un profond accablement.

— Connaissez-vous cet homme ? dit-il.

— Non, répliqua sa femme, nous ne savons pas ce que cela veut dire.

— Ah ! ah !

Il lui présenta la main pour l'emmener, sans rien ajouter davantage, et, à dater de ce moment jusqu'à son départ pour Bayonne, il ne la quitta pas une minute, elles ne purent échanger une parole. Il demeura plus sévère encore que de coutume, semblant les observer, ne parlant plus de Michelet, qui se promenait toujours néanmoins, enfin, la maison devenait plus triste que jamais, les domestiques osaient à peine marcher, la mauvaise humeur du maître se rejetait sur tout, on eût dit un sépulcre.

La veille de son voyage, en soupant, il reprit un peu de gaieté. Il fit à sa sœur quelques plaisanteries, et à sa femme quelques caresses fort tendres. Celle-ci, qui l'aimait fort et que sa froideur désolait, en fut joyeuse et les lui rendit de bon cœur. Il souffrit qu'elle chantât plusieurs airs avec son luth et l'encouragea de ses éloges.

— Allons ! dit-il, je vois que vous passerez bien votre temps en mon absence et que vous ne vous ennuierez point ensemble. C'est fort heureux, car vous n'aurez aucune compagnie, et les jours sont longs maintenant.

C'était juste le temps que nous étions à Bayonne, attendant le roi, et que mon père avait convoqué la

noblesse, pour lui faire honneur. Tout le pays y venait, beaucoup de gentilshommes et de dames fort bien faites, car il s'en trouve en cette province plus qu'en aucune autre en France, elles ont des airs mutins et rusés dont les hommes raffolent. M. de Cauteretz dit adieu, avec grand désespoir, à sa femme et à sa sœur, recommanda à ses domestiques de leur obéir et de ne les laisser manquer de rien, puis il monta à cheval et partit.

Elles restèrent en haut de la plate-forme à le suivre des yeux, à lui faire des signes en agitant leurs mouchoirs jusqu'à ce qu'il eût disparu bien loin dans cet horizon de terre. Une fois seules, elles parlèrent de ce qui les occupait tant. La comtesse voulait absolument faire venir Michelet, et lui signifier de ne plus penser à sa belle-sœur, que tout était fini entre eux; mademoiselle de Cauteretz ne s'y pouvait résoudre. Elles passèrent ainsi deux jours à batailler. Enfin, après bien des larmes et des soupirs, le troisième elles lui envoyèrent la nourrice avec ordre de venir le soir voir madame la comtesse, qui était malade. Sa belle-sœur se fondait en eau. Quand arriva la nuit, elle lui dit :

— Je me vais enfermer dans ma chambre; sans cela, je ne me tiendrais pas de paraître, et tout serait perdu. Ne m'envoyez pas quérir après qu'il sera parti, je ne sortirai que demain matin; je resterai à prier Dieu dans le jeûne, et j'espère alors réunir mes forces pour entendre ce que vous aurez à m'apprendre. Je désire qu'il vous écoute, pour ma raison et pour mon repos; mais mon cœur tremble rien qu'en y pensant. Je ne veux donc rien savoir aujourd'hui, je n'y suis pas assez préparée, et je sens que j'en mourrais, quoi que vous ayez à me dire.

La pauvre fille ne prévoyait pas les suites de cette

retraite; quand Dieu veut une chose, jusqu'à la plus petite circonstance la fait arriver.

Elles ne soupèrent pas : la comtesse se mit au lit pour la forme; se disant malade, elle envoya demander le médecin du bourg, c'était le moment. Il accourut très-empressé, et ne comptant guère sur ce qui allait lui revenir. La comtesse commença de lui parler de sa sœur et doucement, doucement, le prépara au coup. Cet homme l'aimait par passion, et, lorsqu'il entendit qu'il ne la verrait plus, que tout était fini, il versa quantité de larmes, semblant un crucifié, la suppliant de ne point ordonner cette séparation, et se mettant dans un tel état, qu'elle en eut pitié elle-même et se fit conscience de le désespérer.

On a su tous ces détails par la nourrice, cachée dans le cabinet à côté, et que la frayeur empêcha de paraître.

Il se jeta à genoux devant son lit, prit sa main et la baisa, la suppliant toujours ; et elle était très-émue, car on ne saurait se montrer plus tendre et plus serviable que cette malheureuse femme. A ce même moment le comte entra ; avant qu'ils l'eussent vu, pour ainsi dire, il s'était déjà jeté sur Michelet, son poignard à la main, et lui en perçait le cœur. Celui-ci tomba roide. La comtesse le regarda sans trouver une parole, saisie, blessée, aussi morte que lui.

— Mon ami ! mon ami !...

Ce fut tout ce qu'elle put dire, et s'évanouit.

— Quand elle revint à elle, elle était dans un carrosse bien fermé avec des cadenas, où on ne voyait rien, où mantelets et portières ne pouvaient s'ouvrir : c'était une tombe ambulante. Elle cria, elle appela, nul ne lui répondit; il lui parut cependant que plusieurs chevaux galopaient autour du carrosse. Elle ne com-

renait rien à cet enlèvement, son idée fut que sonp mari la faisait partir afin d'agir à sa fantaisie avec sa sœur, et son inquiétude ne connut point de bornes.

— Il la tuera... pensait-elle, il la tuera !

Qu'il pût être le moins du monde question d'elle, et qu'on pût l'accuser, elle n'y songea certainement point. La voiture courait toujours. Elle ne douta pas qu'on prît la poste, car on changeait de chevaux; et, chaque fois qu'on s'arrêta, elle appelait son mari d'un ton lamentable. Rien ne lui répondait.

On ne lui donna pas à manger, elle n'eut signe de vie de rien ni de personne, elle avait faim, elle était épuisée, elle étouffait, bien qu'elle n'eût d'autre vêtement qu'une mante et sa chemise ; enfin, la fatigue l'endormit, et elle tomba sur les coussins du carrosse. Il faisait nuit close lorsqu'on l'en tira à moitié morte. Elle ne reconnut aucun des gens qui l'entouraient et demanda où on la conduisait.

— C'est par ordre de M. le comte, madame.

Elle était à une petite maison fort noire et fort délabrée; une vieille femme et un vieil homme se montraient seuls; le postillon dételait ses chevaux, ni son mari ni autres ne parurent. Elle s'enveloppa dans sa mante et suivit, bien effrayée, les deux vieilles gens. Ils la mirent dans une chambre humide, sale, sans autres meubles qu'un mauvais lit et deux escabelles. Elle supplia qu'on lui fît venir le comte ou quelqu'un ; ils ne répondirent rien et la laissèrent.

Cinq minutes après, une porte dérobée s'ouvrit au fond ; c'était son mari ; elle courut à lui, se jeta à son cou en criant :

— Grâce ! grâce ! — songeant toujours à sa sœur, apparemment.

Il passa son bras sous elle, l'enleva, se mit à courir à

travers un jardin inculte, enclos de haies à demi brisées, en franchit une qui tombait, rentra dans un champ et la déposa au bord d'un trou profond, fraîchement creusé dans la terre. Rien n'était plus sauvage que ce lieu et plus effrayant que la pâleur du comte.

— Écoute, lui dit-il, tu m'as trompé, tu m'as trahi, tu mérites tous les supplices. En vain tu demandes grâce. Tu as vu la punition de ton galant; je me suis trop pressé, depuis lors j'ai réfléchi; tu mourras lentement, toi, et ce ne sera pas encore assez de tes souffrances pour payer les miennes.

La malheureuse se récria, protesta, jura, supplia, sans accuser sa sœur, néanmoins; elle n'eût point trahi ce secret pour sauver sa vie; il n'en tint compte, la lia et commença cette horrible boucherie que j'ai dite. Il la larda par tout le corps, lui coupa les doigts, lui fendit la langue, la perça de cent coups; elle criait à fendre le cœur, mais, comme son sang coulait de ses blessures, elle tomba en faiblesse. Il l'enterra donc alors jusqu'aux aisselles, l'accabla d'injures, lui souhaita de mourir en désespérée et d'être damnée ensuite, bien qu'elle ne l'entendît point, puis il la laissa à cette place et dans cet état, où le lendemain les vieilles gens, qui étaient des fermiers de cette ancienne maison appartenant aux Cauteretz, la trouvèrent et la firent porter au Mont-de-Marsan.

Quant à cet infâme, à ce bourreau, il prit son cheval et erra toute la nuit à l'aventure, puis il retourna à Tosse d'un trait; la bête tomba morte en arrivant. Le logis était sens dessus dessous. Mademoiselle de Cauteretz, à la vue de son amant assassiné, était devenue complétement folle et ne souffrait pas qu'on le lui enlevât. Les domestiques ne savaient que dire et que faire, la disparition d'une de leurs maîtresses (car tout le

monde dormait, hors la nourrice et l'écuyer, son confident, qui l'avait introduit quand il était venu la nuit), la folie de l'autre, cet homme tout sanglant; ils allaient çà et là, courant et ne sachant que faire et que dire. La vue de leur maître les rassura dans le premier moment, mais ils s'en effrayèrent encore davantage lorsqu'ils l'eurent regardé. La nourrice s'arrachait les cheveux en criant à tous les échos ce qu'on ne lui demandait point. Ce qu'elle disait, l'aspect de sa sœur, lui donnèrent des doutes; il l'interrogea, il se rappela les dernières paroles de sa malheureuse femme :

— Ce n'est pas moi, mais je ne puis le dire !

Il rassembla ces circonstances; il vit son crime, et, poussant un grand cri, il courut à l'écurie, prit le premier cheval venu, qu'il monta sans selle, et *courut* comme un éberlobé droit à la ferme. La main de Dieu le suivait; il tomba dans une fondrière et y resta deux jours à moitié mort, les jambes cassées. Des paysans l'entendirent geindre et le sortirent de là à grande peine.

Sa pauvre femme mourut, sans parler, bien entendu. Mais le bailli de mon père n'eut pas male mort à découvrir le fait. On en parlait sourdement dans le pays ; ses vassaux le craignaient, tout agonisant qu'il était; cependant la rumeur se prolongeait, et l'on sut tout. Le bailli en appela à mon père, demandant s'il fallait poursuivre. Le maréchal ne le trouva pas à propos. Mademoiselle de Cauterets restait folle ; le comte, dont le curé s'était emparé, souffrait des maux inouïs, comme une punition méritée, et promit de se jeter, dès qu'il pourrait, dans une religion, et la plus austère, afin d'expier pendant toute sa vie.

On assoupit autant qu'on le put, afin de ne point faire crier après nous, et c'était sagement pensé. Il faut que

l'on respecte les grands investis de la puissance; en eux, on respecte cette puissance même, qui, sans cela, ne devient plus qu'un jouet.

XXX

A Bordeaux, la comtesse de Lauzun, ma tante, amena mademoiselle de Lauzun, sa fille, pour être à la jeune reine. Le roi désirait qu'elle prît des personnes de la première qualité du royaume. Je m'emparai de cette aimable cousine, afin de plaire à son frère, qui l'aimait fort et qui me la recommanda instamment. Elle épousa un an après le comte de Nogent. Ce voyage ne nous était guère commode, nous nous voyions à peine et jamais seuls, M. de Valentinois ne me quittait pas, il faisait la roue près de moi, même aux courses à Vincennes et à Fontainebleau, où il y eut de fort grands festins. Mes amoureux, mes *mourants*, ainsi qu'on disait alors, s'en pâmaient, et je n'y avais que faire. On allait partout faire sa cour et nous assistâmes en mante à l'entrée de la reine à Paris, qui dura depuis six heures du matin jusqu'à huit heures du soir. Ce fut fort magnifique, mais jamais il ne se vit pareille fatigue.

Le vieux M. de Lorraine obsédait tout le monde. Il souhaitait marier monsieur son neveu, le prince Charles, soit à Mademoiselle, soit à mesdemoiselles ses sœurs, soit à mesdemoiselles de Mancini, qui n'en voulaient point; en attendant, il était, lui, amoureux de la fille d'un apothicaire de chez Mademoiselle, nommée Marianne Pajot, et parlait de l'épouser. Madame en était enragée, la cour entière s'occupait de cela, et les jeunes seigneurs se mirent à tourner autour de Marianne pour démonter son vieux galant. Guiche même s'en voulut

mêler, malgré ses visées sur un gibier de meilleure race, qui commençait à se faire chasser par les amateurs. Quant à Puyguilhem, il ne pensait alors qu'à moi ; il a bien changé depuis.

M. le cardinal s'apprêtait à donner un bal à la reine ; mais le feu prit dans la salle où l'on faisait les préparatifs. Il en eut une telle peur, qu'il se fit transporter à Vincennes, où il mourut deux mois après. Il laissa, par son testament, cent mille livres à mon père, dont il fut fort charmé ; cela le consola vite de la perte de son grand ami ; il n'en parlait qu'en révérences et avec une figure d'héritier, dont le roi se divertissait infiniment.

M. de Monaco commençait à me tourmenter en ce temps pour me faire aller en Italie, et moi, je ne m'en souciais point, je le refusais en le rudoyant si bien qu'il en porta plainte au maréchal. Celui-ci, à l'ordinaire, n'en fit que rire, et m'approuva de rester à la cour.

— Vous aurez bien le temps d'y être quand vous régnerez ; puisque M. votre père tient encore la place, laissez-la-lui et ne vous en inquiétez pas.

Ce n'était point le compte de mon mari. Je tremblais qu'un jour il ne m'enlevât sans rien dire, et nous en parlions tout le long du jour avec Puyguilhem, dès qu'il pouvait me rencontrer seule. Il était fort question du mariage de Monsieur avec madame Henriette d'Angleterre, que j'avais retrouvée bonne et affable comme en notre enfance.

— Mon cousin me dit un jour :

—Il y a moyen de rester, devenez surintendante de la nouvelle Madame.

Ce fut une lumière. Je fis atteler mon carrosse et je me rendis chez la reine d'Angleterre, dont j'invoquai l'ancienne bonté pour moi, en ajoutant que je souhaitais passionnément cette place qui me fixerait près de

la princesse. Elle me promit qu'elle y ferait tous ses efforts, et ajouta :

— Je crois y arriver sans grande peine. La reine mère, je ne sais pourquoi, car elle vous connaît peu, vous tient en grande estime ; Monsieur parle de vous ainsi qu'il ne le fait d'aucune autre ; le roi vous regarde comme fort digne de votre rang ; ma fille vous aime, et tous nous serons flattés de ce que vous demandez à entrer chez elle, c'est beaucoup, une duchesse ! De mon temps, à la cour, cela n'eût point été admis; elles étaient si fières avant le cardinal de Richelieu ! Beaucoup vous blâmeront au moins. Y avez-vous réfléchi?

Que m'importaient les blâmes ! je voulais rester.

Je m'en retournais à mon logis, lorsque je trouvai à la porte même du Louvre, où demeurait la reine d'Angleterre, le carrosse de madame de Boisse, qui en descendit sur-le-champ et me vint parler à la portière du mien. Son mari était de la maison de la Force, proche parent de M. de Lauzun, et à cause de cela nous nous voyions quelquefois, bien qu'elle ne me plût pas non plus que ses aventures. Elle avait fait grand bruit sous la Régence, quand elle s'appelait madame de Langey ; elle était, elle, mademoiselle de Courtaumer de Saint-Simon, de Normandie. Le duc de Saint-Simon est leur cadet, quoi qu'il en dise, et cette branche-là vaut mieux que la sienne, à cause des alliances.

Cette aventure est fort difficile à conter, et cependant en ce temps-là, c'était chose reçue en public, dont personne ne s'offusquait, pas même les plus sévères. A présent on devient sérieux, on ne veut pas que les mots suivent les choses, et si ce qu'on m'assurait hier est vrai, si le roi est embrelucoqué de madame de Maintenon, le règne des prudes approche : heureusement je ne le verrai point.

Je n'en vais pas moins vous dire l'histoire de madame de Boisse ; *Honny soit qui mal y pense ;* l'arrêt du Parlement a passé par là.

M. de Langey ne pouvait souffrir ni M. de Courtaumer, oncle et tuteur de sa femme, ni la marquise de la Caze, sa mère, remariée, ni le vieux président Madelaine, son grand-père, et il ne laissait point madame de Langey communiquer avec sa famille autrement qu'à coups de procès ; elle était héritière et fort riche. Sa jalousie était extrême ; il la suivait jusqu'au prêche, et roulait des yeux enragés aux bedeaux quand ils touchaient sa chaise en passant. Ils étaient huguenots et il lui donnait à lire les saintes Écritures avec ses commentaires, il en vint même jusqu'à lui proposer de s'enfermer ensemble dans leur appartement, à Courtaumer, et de faire faire un tour par lequel on leur donnerait les choses nécessaires, afin de ne se plus quitter du tout.

La famille eut des soupçons sur cette grande jalousie ; quelques mots échappés à la jeune femme leur firent supposer que ce mariage n'était pas comme les autres, et l'on s'arrangea de manière, en usant de ruse, à la faire venir sans lui chez sa tante, madame Lecoq, pour l'interroger à leur aise. Il en résulta des aveux complets ; M. de Langey n'était pas dans son devoir. Grande rumeur ! Voilà le bonhomme Madeleine révolutionnant sa compagnie sur ce qu'il appelait *les mauvais traitements* du comte, et l'exploit arriva pour la rupture au moment où il s'y attendait le moins.

On échange des factums. La maison de Langey jeta les hauts cris, demanda le congrès en particulier ; on le refuse, et les voilà en visite chez le lieutenant civil, à cause que les parties sont de la religion. Que de cérémonies ! Nous n'avons pas cela à craindre maintenant. Quel que soit son lot, on le garde, en modifiant les conséquences.

Langey était bien fait et de bonne mine. Je tiens ces détails et bien d'autres, que je n'écrirai pas, de mon père qui vit l'aventure d'original. Madame de Franquetot-Carcabu, en voyant Langey au Cours, dit au maréchal :

— Hélas ! à qui se fera-t-on désormais ?

Les harangères et les poissardes l'allèrent attendre à la porte du lieutenant civil.

— Ah ! ma commère, se répétaient-elles, plût à Dieu que j'eusse un mari fait comme cela !

Il eut les femmes pour lui ; elles se révoltèrent des façons de la sienne et de ce qu'elle endurait d'humiliations pour arriver à son but. Le lieutenant civil lui fut favorable, et il eût conservé sa femme s'il eût eu l'esprit de ne pas demander le congrès. Il y eut des procédures qui durèrent deux ans ; on ne parlait que de cela partout Paris. Les femmes, même les plus bégueules, s'accoutumèrent à ces discussions, jusqu'à ma mère, la reine des précieuses, qui venait de faire mettre Ninon aux Madelonettes, et qui s'égosillait à défendre M. de Langey. Le maréchal en riait dans les ruelles.

On fit des vers, méchants à la vérité ; les vaudevilles ne chantaient que cette sotte histoire. On appelait Langey le *Marquis de Congrès ;* les laquais se le répétaient les uns aux autres, beaucoup ne le connaissaient que sous ce nom. Madame de Sévigné lui dit un peu gaillardement :

— Pour vous, monsieur, votre procès est dans vos chausses.

Madame de Rambouillet disait aussi :

— Cet homme-là a le courage d'un coq.

Madame de Sévigné ! madame de Rambouillet ! la fine fleur de ces précieuses qu'un mot équivoque faisait évanouir !

Il n'y eut pas jusqu'à Berthod, musicien de la chapelle, qui ne se mêlât d'aboyer. C'était un de ces gens d'Italie que le cardinal Mazarin appela pour jouer les rôles de femmes dans les comédies en musique qu'il faisait jouer. Je vous demande si ce n'est pas la pelle qui se moque du fourgon ! A quoi Langey y répondit, lorsqu'on lui dit cela, avec plus d'esprit qu'il ne lui appartenait :

— Je ne suis point une pelle, et il est un fourgon.

On appelait ces chanteurs des *incommodés*, d'après un mot de madame de Longueville, qui, en entendant une de leurs ariettes, se pencha vers mademoiselle de Seneterre et lui jeta dans l'oreille :

— Mon Dieu ! mademoiselle, que cet incommodé chante bien !

Il en résulta un sobriquet assez drôle. Madame de Motteville avait un frère fort ennuyeux, s'appelant aussi Bertault, et forçant tout le monde à écouter ses vers. On appela Bertault l'*incommode*, et l'autre Berthod l'*incommodé*.

Madame de Langey ne témoigna pas beaucoup de cœur ; elle ne fut nullement touchée des indignités qu'elle eut à souffrir, et jouait aux épingles avec sa cousine. Ni lui ni elle ne voulurent s'accommoder, et le congrès eut lieu ; on ne trouva que blanque, et le mari fut condamné. Les huguenots en furent aussi humiliés que si la religion entière eût été compromise ; quant à madame Lecocq et à sa nièce, elles reçurent les félicitations comme s'il se fût agi de la naissance d'un garçon. Langey alla partout : on en était embarrassé ; il alla même au bal ; ce fut une huée étrange. Il offrit les violons à la Mothe-Argencourt ; il fit la cour à mademoiselle de Marivaux, et finit par épouser mademoiselle de Saint-Geniez, sœur du duc de Navailles, dont il eut deux enfants.

Il fallait une fille pareille pour un pareil homme. Voici un de ses exploits : Elle avait une vieille tante, qui lui refusait son héritage. Elle la força en son château, la mit en prison dans une chambre, où il n'y avait que les quatre murs, sans pain ni eau; puis elle enferma les deux gentilshommes dans une armoire où on a accoutumé, en ce pays, de mettre du salé. Ils y restèrent trois fois vingt-quatre heures sans boire ni manger. On dit que depuis elle a aussi *salé* Langey.

Pour mademoiselle de Courtaumer, elle devint madame de Boisse, comme vous savez, et elle est morte jeune, avec une tiolée d'enfants, c'est-à-dire trois filles vivantes et je ne sais combien de morts. Elle ne se releva point de son ridicule et de ses vilenies. Comme on ne se rend jamais justice, elle s'était inventée de devenir dame d'atours de Madame. C'était pourquoi elle allait chez la reine d'Angleterre et pourquoi elle m'arrêtait au passage pour me demander mon avis.

— Vous êtes la maîtresse, madame, lui répondis-je; pourtant le duché regarde monsieur votre mari; et, pour une duchesse, les atours de Madame sont peu de chose. Permettez-moi de vous saluer.

Il va sans dire que, duchesse ou non, elle fut refusée; elle se fit dévote avant de mourir, et envoya tous ses gens à confesse. Un des cochers ne s'y prêta guère, mais il fallut s'y décider. Son confesseur lui ordonna de jeûner.

— Je ne saurais faire cela, mon père.

— Et pourquoi ?

— Je ne veux point me ruiner; je suis un pauvre homme, j'ai femme et enfants. J'ai vu jeûner monsieur et madame tout le carême : il faut du cotignac, des poires de bon chrétien, du riz, des épinards, des raisins, des figues... C'est trop cher.

On en a bien ri ; on a bien ri aussi d'un mot de mon père à propos de ce Boisse et de M. de la Guiche. A une chasse du roi, ils aperçurent le cerf avant les autres, et coururent ensemble comme deux fous de ce côté-là. Boisse a une aune de menton, et la Guiche n'en a pas du tout.

— Eh bien, dit le roi, où vont-ils si vite?

— Sire, M. de Boisse emporte le menton de M. de la Guiche, et la Guiche court après.

— Il est joli, mon père ; je me souviens encore de sa réponse à Michelette Hérault, gouvernante de la guenon, des chiens et des perroquets de la chambre du roi, sous la régence. Elle venait de perdre son mari ; et le maréchal, courtisan de tout et de tous, prit un air triste et lui fit un compliment plein de douleur.

— Hélas ! le pauvre homme... il a bien fait de mourir.

— Le prenez-vous par là, madame Hérault? — Ma foi, je ne m'en soucie pas plus que vous.

Cela est resté en proverbe, et on le dit encore.

XXXI

Il est à propos maintenant de parler de madame Henriette, qui nous a tous honorés de ses bontés et que j'ai connue mieux que personne. Elle a laissé une réputation toute singulière et toute différente de celle qu'elle se fit d'abord; je puis dire d'elle ce que j'ai dit du comte de Guiche, qu'elle ne mérite ni l'une ni l'autre.

Dans son enfance et sa première jeunesse, lorsqu'elle était *soufferte* à la cour, sa santé et son humeur s'en ressentirent. Les privations, les humiliations qu'elle supporta outraient justement sa fierté. Elle ne parlait à

qui que ce fût, ne répondait point, semblant plus prête à mordre qu'à sourire. Le roi la détestait, la reine mère la traitait avec hauteur, Monsieur la raillait, Mademoiselle la querellait pour le rang; elle en devint acariâtre et passa pour méchante. Sa beauté, qui l'a rendue si célèbre, n'existait nullement. Maigre à l'excès, sans teint, par cela même sans grâce, sans tournure, sans le moindre charme, on lui disputa jusqu'à ses yeux et à ses cheveux, magnifiquement beaux. On en fit un monstre, elle n'eut pas la permission de danser; c'était à qui se sauverait pour qu'elle ne les priât pas, à commencer par le roi, auquel la reine sa mère devait l'ordonner formellement.

Il disait à Monsieur, lorsque celui-ci insistait pour son mariage :

— Vous êtes donc bien pressé d'épouser des os?

Et cependant, lorsqu'il parlait ainsi, tout était changé dans la princesse. Après la restauration de Charles II, la reine d'Angleterre voulut aller jouir de cet heureux retour, elle emmena madame Henriette, et celle-ci ne fut pas plutôt au milieu d'une cour idolâtre, qu'elle se transforma entièrement. En six mois, elle devint aussi charmante qu'elle l'était peu. Cette enfant gauche, embarrassée, maladroite, parut gracieuse par essence; cette taille de travers ne se redressa point, bien entendu, mais ce défaut semblait un charme de plus. Ses bras longs et maigres s'arrondirent, le visage se fit souriant, frais, ouvert, de jaune et de sournois qu'il était. Les yeux étincelèrent, toute cette personne enfin, que nul ne regardait, qui repoussait les gens, éclipsa les plus grandes beautés et les rendit fades à côté d'elle.

Les seigneurs anglais s'en montrèrent tous passionnés, entre autres le duc de Buckingham, fils de celui qui a été si amoureux de la reine mère au temps de sa

jeunesse. Il faisait publiquement la cour à la princesse royale, sœur aînée de Charles II, mariée à Guillaume de Nassau, prince d'Orange. Celle-ci ne le rebutait pas; mais, quand il vit la princesse Henriette, il ne put tenir contre elle et il en perdit la raison.

Madame était coquette, d'une de ces coquetteries qui se plaisent à exciter les gens pour les désespérer. Elle permit au duc toutes sortes d'entreprises, et elle les autorisa en ne les défendant point. Cela fit le discours de l'Angleterre et de l'Europe, et Monsieur, dont le caractère ne ressemble à personne, loin de s'en alarmer, en tira vanité.

— Eh bien, disait-il au roi, il paraît que mes os sont maintenant bons à ronger, car tout le monde y veut mettre la dent.

Ce qui ne l'empêcha pas d'être par la suite le plus ridicule de tous les jaloux, avec les habitudes qu'il affichait.

Cependant on écrivait d'ici pour presser le mariage, il fallait se décider à partir. Madame m'a souvent répété qu'elle n'en avait nulle envie et que le beau Buckingham lui effleurait le cœur. Il n'est sorte de galanteries qu'il n'inventât, à la mode de son père, jetant l'argent par flots, ne trouvant rien d'assez extravagant pour prouver sa flamme; on ferait un livre de ces amours.

Bien qu'on fût en hiver, Monsieur pressa tellement, qu'il fallut se mettre en route.

Le roi Charles II accompagna la reine, sa mère, jusqu'à une journée de Londres. Buckingham la suivit comme tout le reste de la cour; mais il ne put se résoudre à abandonner la princesse, et demanda la permission de passer en France. Sans bagages, sans équipages d'aucune sorte, il s'embarqua à Portsmouth avec la reine.

Le premier jour tout alla bien; mais le second, le navire fut ensablé, par suite d'un vent contraire, et au plus grand danger de périr. Le duc de Buckingham devint pour ainsi dire fou, l'idée de voir mourir son idole sans rien tenter pour la sauver le rendait furieux, il accusait *et les vents et Neptune*, comme dans les pièces à machines de l'Opéra, et ne parlait rien moins que de traverser le détroit à la nage, la princesse sur son dos. Heureusement l'orage se calma, le péril se dissipa, et l'on put entrer au port, où l'on relâcha de force.

Madame Henriette avait une fièvre violente, elle insista cependant pour se rembarquer; on la transporta au vaisseau, elle n'y fut pas plutôt que la rougeole sortit. La voilà dans un autre péril tout aussi redoutable, où le duc ne pouvait mais, et dont il resta le patient, en donnant le spectacle d'une douleur enragée. Certainement il se fût jeté sur son épée si madame Henriette eût succombé.

Lorsqu'elle se sentit assez bien pour souffrir la mer, on se dirigea sur le Havre, ce fut une autre aventure; il eut des jalousies extravagantes des soins que l'amiral d'Angleterre donnait à la princesse, et il le querella sans aucune raison. Les choses se poussèrent si loin, que la reine envoya Buckingham à Paris, pendant qu'elles se reposaient au Havre, afin de *remplumer* la malade, comme disait mon père.

Nous vîmes ici le duc, dans un état à faire pitié, contant ses soupirs aux échos, au point d'en mettre Monsieur en furie, par la volonté du comte de Guiche, son favori du moment, lequel trouvait insolent, disait-il, qu'un Anglais osât lever les yeux jusqu'à la femme d'un de nos princes, fût-elle cent fois plus sœur de son maître encore.

Lorsqu'ils se rencontraient, c'étaient deux coqs fu-

rieux, ils semblaient prêts à se jeter l'un sur l'autre. Le maréchal en houspillait mon frère de la belle façon, et celui-ci prenait ses airs pointus, en répliquant qu'il était à Monsieur et qu'il ne souffrirait pas qu'on l'insultât.

— Oui, disait mon père, vous ne souffrirez pas qu'il soit... trompé d'une autre façon que de la vôtre.

Enfin elle arriva, cette charmante des charmantes, et révolutionna la cour. A peine était-on remis du mariage de mademoiselle de Mancini avec le connétable Colonne et des cris qu'elle avait poussés en partant. Le roi ne fit rien pour la consoler, au contraire. Il ordonna qu'elle obéît à son oncle, comme s'il était vivant, et la vit s'éloigner avec une indifférence complète. Il nous fallait autre chose maintenant. En ce pays-ci on attend toujours un spectacle quelconque, la faveur, la disgrâce, le bonheur, le malheur, tout est bon, pourvu qu'on voie et que ce soit du nouveau.

Mon frère, on le sait, tenait le haut du pavé, Monsieur l'aima depuis leur enfance, maintenant il en raffolait. Vaniteux et méprisant, Guiche était d'une hauteur insupportable; si j'avais porté le haut-de-chausses, j'aurais eu du plaisir à rabattre cela, je l'avoue. Il était amoureux de madame de Chalais, fille du duc de Marmoutiers, très-aimable, sans être fort belle. Il la cherchait partout; c'était la passion la plus publique et la plus déclarée du monde, si bien qu'on doutait qu'il fût accepté, il y eût mis plus de mystère. Quant à moi, je le croyais assez insolent pour ne se cacher point.

Le duc de Buckingham imagina le premier que madame de Chalais ne le garderait pas longtemps, la jalousie a de si bons yeux! Un soir, chez la princesse d'Angleterre, celle-ci lui dit, en lui montrant la Chalais, que c'était la maîtresse du comte de Guiche. Ils parlaient toujours anglais ensemble.

— Ah ! lui répondit-il, elle n'est pas assez aimable pour un pareil seigneur, qui me paraît, malgré que j'en aie, le plus honnête homme de la cour. Je souhaite, madame, que tout le monde ne soit pas de mon avis.

Le pauvre Buckingham devinait juste, Guiche souffla si bien la jalousie à Monsieur, que celui-ci alla trouver la reine mère et demanda qu'on chassât le duc. La reine avait grande complaisance pour M. de Buckingham, en mémoire de son père, qui l'avait tant aimée, et qu'elle fut soupçonnée d'aimer aussi. Elle le défendit de tout son pouvoir ; mais Monsieur ne voulut rien entendre, et Buckingham fut obligé de partir un peu plus tard.

Il parut cependant au mariage. On le fit en carême, sans cérémonie, dans la chapelle du palais. J'y assistai en ma qualité de surintendante, à la grande rage de M. de Monaco, et à la grande joie de Lauzun, qui y vint un peu en contrebande, mais qui commençait pourtant déjà à s'approcher du roi insensiblement. Le comte de Guiche et Buckingham se lançaient des regards désolés et furieux. Je crois que, si Monsieur n'eût été une personne royale, ils se fussent jetés sur lui en furie, quittes à se transpercer ensuite.

La nouvelle Madame étonna par son esprit, comme elle étonnait par sa beauté. Jusque-là toujours près de la reine, sa mère, ou de la reine mère de notre sire, elle n'avait rien été par elle-même. Mais aussitôt après son union, elle vint habiter les Tuileries avec Monsieur, pendant que Leurs Majestés allèrent à Fontainebleau. Toute la France alors se trouva chez elle, les hommes ne pensaient qu'à lui faire leur cour, et les femmes à obtenir l'octroiement de son amitié.

Nulle n'y réussit autant que moi, d'abord à cause de la grande habitude, et puis Madame aimait mon frère,

en ce moment, autant que sa coquetterie et sa soif de conquêtes lui permettaient d'aimer quelqu'un, et puis encore Monsieur, toujours poussé par Guiche, se mit à m'aimer, moi, indigne, selon que ses goûts et ses inclinations lui permettaient d'aimer une femme. C'était un drôle de ménage que celui de Monsieur et Madame, allez! et je n'oserais dire, même après ma mort, tout ce que j'en ai vu. Madame de Lafayette, mesdemoiselles de la Trémoille, de Créquy, de Châtillon et de Tonnay-Charente, furent les plus près dans l'intimité de madame Henriette, mais personne n'en sut aussi long que moi sur cela.

Nous restions les après-midi avec Madame, nous avions l'honneur de la suivre au cours; au retour de la promenade, on soupait chez Monsieur; après le souper, les hommes de la cour s'y rendaient, et l'on passait le soir parmi les plaisirs de la comédie, du jeu et des violons. Mon frère ne manquait pas de s'y rendre. Sa familiarité avec Monsieur lui donnait entrée aux heures les plus particulières. Il voyait Madame à tous moments et avec tous ses charmes, Monsieur était assez fou pour les lui faire admirer. Il l'introduisit même un jour à sa toilette, et lui montra ses beaux cheveux, tombant sur ses épaules comme un manteau.

Puyguilhem, au milieu de ces joies, se montrait malheureux. Bien que je l'aimasse fort, nos entrevues étaient rares, et nous ne nous voyions plus qu'à la dérobée. D'abord mes devoirs et mes plaisirs chez Madame, puis M. de Monaco, puis Charny, puis vingt autres, qui ne me quittaient guère, Villeroy, du Lude, Rochefort, et *tutti quanti !* Il était naturellement jaloux, on le sait, et il enrageait de la belle façon, tout en étant bien aise qu'on me trouvât belle ! Quant à lui, il ne s'occupait que du roi et de moi. Beaucoup lui je-

taient des regards, beaucoup l'appelaient; il ne songeait qu'à sa faveur et à mon amour. Combien de fois depuis j'ai regretté ce temps où j'en savais si mal jouir!

Un jour, Madame partait pour Fontainebleau le lendemain, afin de rejoindre la reine; j'étais chez moi et j'y avais madame Cornuel, cette robine dont l'esprit était unepuissance. On parlait de cette petite de Turin, qui venait d'épouser la Renouillère, dont elle s'était embrelucoquée, bien qu'il n'eût pas le sou, parce qu'il étalait une manière de train, c'est-à-dire un gentilhomme! ce gentilhomme ne lui coûtait guère à entretenir, ils étaient d'accord entre eux que, quand l'un dînerait, il ne souperait pas, chacun à son tour. Tant il en fut qu'elle l'épousa malgré sa mère. Nous avions aussi parlant de cette belle œuvre, Sapho, mademoiselle de Scudéry, qui ne s'en pouvait taire.

— Ce garçon est un sot, disait-elle; elle lui en donnera à garder.

— Ah bah! répondit madame Cornuel, il s'y fera comme les autres. Les cornes sont comme les dents, elles font du mal à percer, et après on s'en trouve très-bien.

— Madame, reprit mademoiselle de Scudéry d'un air pincé, parlons, s'il vous plaît, de votre procès et de M. de Sainte-Foy, le maître des requêtes.

— Cet homme est un grand fourbe; il s'appelle Sainte-Foy, comme les Blancs-Manteaux qui sont habillés de noir.

— Gagnerez-vous nonobstant?

— Je ne sais; j'ai des protecteurs. Pourtant les plus puissants me manqueront, je le crains. M. de Rohan, surtout, qui ne fait point les choses à propos. Cet homme-là est bien né, mais il a été mal fouetté.

— Il a pourtant aidé la comtesse de Fiesque dans sa dernière affaire au Parlement.

— Je le crois bien; elle dit qu'il n'est pas fou et qu'il parle comme un autre. A la manière de ces gens qui ont mangé de l'ail et qui ne sentent point leurs camarades. Cette pauvre comtesse! elle sera longtemps jolie, elle est salée dans l'extravagance, comme les conserves dans du vinaigre.

— Ne vîtes-vous point hier chez Madame les beaux diamants de madame de Lyonne? Elle s'obstine à rester jeune, et nos pères disent qu'elle ne l'est plus depuis longtemps.

— M. le maréchal en sait quelque chose, madame; mais pour M. le comte de Guiche et les seigneurs de son âge, ses diamants sont du lard dans la souricière.

— Nous allons recevoir cela à Fontainebleau.

— Madame, vous y allez donc?

— Oui, madame, et vous?

— Madame, je n'ai point l'honneur d'être de la cour, et puis je déteste la route de Fontainebleau, depuis le jour où les voleurs m'y arrêtèrent et me mirent la main sur la gorge. « Vous n'avez que faire là, leur dis-je; je n'ai ni perles ni... le reste. » Ils ne m'en firent pas moins une grande peur.

Mademoiselle de Scudéry et madame de Cornuel se détestaient. Celle-ci ne pouvait pardonner à Sapho de l'avoir mise dans les romans sous le nom de Zénocrite; elle s'en était amèrement plainte, et l'autre lui avait répondu de son ton de prédicateur de façon à la mécontenter encore : mademoiselle de Scudéry était laide et très-noire; aussi madame Cornuel, pour se venger, disait-elle :

— La Providence paraît en ce que Dieu fait suer de l'encre à mademoiselle de Scudéry, qui barbouille tant de cet honnête papier, qui n'en peut mais!

Elles se harpignaient sans cesse, et c'était grande

fête de les avoir ensemble. Cela m'arrivait souvent. Je me rappelle ce jour, à cause de ce qui survint. Pendant qu'elles étaient là, Puyguilhem entra par chez moi, et Guiche par chez M. de Monaco. Ils tournèrent jusqu'à ce que tous deux, en grand mystère, ils fussent venus me dire à l'oreille, se cachant l'un de l'autre et très-tragiquement :

— Il faut que je vous parle à l'instant, et *seule*. Renvoyez ces vieilles folles.

J'étais fort embarrassée pour les satisfaire, vous en conviendrez.

FIN DU TOME PREMIER.

UNIV. OF

JAN 4 1913